This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 459120

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

ÉVANGILE

MÉDITÉ.

EVANGILE

MÉDITÉ,

ET DISTRIBUÉ

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE,

SUIVANT LA CONCORDE

DES QUATRE ÉVANGÉLISTES.

QUATRIÈME ÉDITION.

TOME SIXIÈME.

A METZ,

Chez COLLIGNON, Imprimeur-Libraire, rue des Clercs.

1801.

BS
2555
A2
G52
1801
v.6

Mrs. M.R. Presely
7-31-40

DEUX CENT VINGT-SIXIÈME

MÉDITATION.

Parabole des dix marcs d'argent, ou d'un seigneur qui va recevoir l'investiture d'un royaume, et qui revient régner.

Observons le départ de ce seigneur, son absence et son retour. *Luc.* 19. 11-28.

PREMIER POINT.

Son départ.

1.° QUEL est ce seigneur? *Comme ils étoient attentifs à ce qu'il disoit, Jesus ajouta une parabole sur ce qu'étant proche de Jérusalem, ils se persuadoient que le règne de Dieu devoit bientôt paroître.* Les Apôtres, toujours remplis de leurs préventions sur le royaume temporel du Messie, ayant sur-tout remarqué les dernières paroles de Jesus à Zachée, au sujet de la réunion des brebis égarées de la maison d'Israël, et se voyant en chemin d'aller à Jérusalem, se confirmoient de plus en plus dans l'idée qu'incessamment on alloit voir une révolution générale

dans la république, d'où résulteroit aussitôt le règne temporel du Messie sur tous les enfans d'Abraham. Ce fut pour les retirer de cette erreur, et nous instruire nous-mêmes, que Jesus ajouta cette parabole : *Un homme de grande naissance alla dans un pays éloigné, pour recevoir l'investiture d'un royaume, et s'en revenir ensuite.* On sait que dans l'état actuel où se trouvoient les juifs, leur république étoit soumise aux Césars, qui disposoient à leur gré du gouvernement de leurs provinces; que ceux qui prétendoient à la couronne devoient aller la demander à Rome, et l'obtenir de l'empereur romain. Ainsi Archélaüs, fils du premier Hérode, avoit-il été fait tétrarque ou roi de Judée; et c'est par la même autorité que le second Hérode avoit été fait roi de Galilée, et ainsi des autres tétrarques de ce temps-là. C'est de cet usage que N. S. tire le sujet de sa parabole, dans laquelle il se peint lui-même. C'est lui qui est ce seigneur, cet homme d'une naissance distinguée. Par sa naissance éternelle, il est fils de Dieu, Dieu comme le père, et le même Dieu que le père. Par sa naissance temporelle, il est fils de Marie toujours vierge; et par elle, ainsi que par Joseph réputé son père, il est fils d'Abraham et de David. Il a vécu sur la terre, il l'a quittée en mourant sur la croix, et il est allé dans

éloigné, en montant au ciel. Adorons ces divins mystères avec une foi ferme et inébranlable, et admirons la manière dont Notre Seigneur les rappelle ici dans cette parabole.

2.° Quel est le dessein de son voyage. Il va pour recevoir l'investiture d'un royaume, et pour venir ensuite régner. N. S., pendant sa vie mortelle, n'a exercé sur la terre aucun acte extérieur de royauté; mais il reviendra au dernier jour exercer sur toute la terre, sur tous les hommes, sur les vivans et sur les morts, une puissance souveraine, absolue et irrésistible. Voilà ce qui, d'un côté, est arrivé; de l'autre, ce qui doit arriver, et ce que nous ne devons jamais perdre de vue.

3.° Quelles sont les dispositions qu'il fait en partant. *Ayant appelé dix de ses serviteurs, il leur donna dix marcs d'argent*, à chacun un marc, *et il leur dit: Faites profiter cet argent jusqu'à ce que je revienne.* Jesus, en montant au ciel, nous a donné ses instructions, ses exemples, ses sacremens, le prix de sa mort et de son sang, son esprit et sa grace, son évangile et son église. Tous les biens que nous possédons, naturels et surnaturels, sont des dons de sa pure libéralité. Mais n'oublions pas à quelle fin il nous les a donnés, et quels ordres il nous a laissés avant de quitter la terre: *Faites-*

les profiter jusqu'à ce que je revienne. Ah ! je n'ai que trop oublié des ordres si précis ! Hélas ! Seigneur, vous êtes pour moi sur le point de revenir ; il ne me reste que quelques jours à vivre, et bientôt vous me jugerez ; mais quel usage ai-je fait de tous vos biens ? Je les ai négligé ou j'en ai abusé, et je n'en ai fait valoir aucun comme je l'aurois dû. Accordez-moi donc, ô mon Dieu ! d'employer mieux le peu de temps qui me reste, et de me préparer sérieusement à votre retour !

SECOND POINT.

Son absence.

Pendant que ce seigneur alloit recevoir l'investiture d'un royaume, trois sortes de personnes se comportèrent fort différemment à son égard.

1.° Les uns se comportèrent en ennemis. *Or ceux de son pays le haïssoient, et envoyèrent après lui des députés, pour dire* à celui qui disposoit de la couronne : *Nous ne voulons point que celui-ci soit notre roi.* On reconnoît ici la nation juive qui renonça J. C. pour son roi, et qui le crucifia. Les juifs, depuis ce temps, ont persisté dans ces sentimens, et ils y persistent encore. Ils offrent tous les jours leurs prières et leurs vœux à l'Eternel, pour obtenir un autre roi. Vœux impuissans, prières sa-

criléges ! Jesus est le Fils bien-aimé, il est en possession de la couronne, de la puissance et de la divinité, et il paroîtra bientôt dans tout l'éclat de sa majesté. Aux juifs on peut joindre aujourd'hui les mahométans et les déistes qui reconnoissent un Dieu, mais qui ne veulent pas reconnoître Jesus pour leur roi. On peut y joindre encore les pécheurs et les méchans qui rejettent J. C., sinon de paroles, du moins par leurs œuvres ; qui, au lieu de le reconnoître pour leur roi et de suivre ses lois, ne suivent que les lois du monde et celles que leur imposent leurs passions. On doit y joindre encore les hérétiques et les schismatiques, et tous ceux qui n'écoutent pas la voix de l'Eglise : ils se flattent en vain de reconnoître J. C. pour leur roi, dès qu'ils n'obéissent pas à ceux que J. C. a établis en sa place pour les gouverner.

2.° Les autres se comportèrent en serviteurs fidelles. Les serviteurs à qui le prince en partant avoit distribué les dix marcs d'argent, travaillèrent à les faire valoir, suivant son intention et ses ordres. L'un gagna plus pour son maître, l'autre moins ; l'un gagna dix marcs, l'autre cinq, et ainsi des autres à proportion. On voit dans ces serviteurs fidelles le portrait des Apôtres, des Disciples, des chrétiens fervens, qui font

valoir pour les intérêts de leur maître les dons qu'ils en ont reçus. C'est le spectacle édifiant que nous offre le christianisme. Combien d'hommes apostoliques travaillent sans relâche, sacrifient leur santé, leur repos, leur vie, pour le salut des ames! Combien, dans tous les états, d'ames fidelles et ferventes ne sont occupées que du soin de remplir leurs devoirs selon Dieu, de se sanctifier de plus en plus, et de croître tous les jours dans son saint amour! Et pourquoi ne suis-je pas de ce nombre? Si je ne puis pas, comme quelques-uns, gagner dix marcs, les égaler en travaux, en pénitence, en bonnes œuvres, en ferveur, ne puis-je pas du moins en gagner cinq, et n'être pas inutile à mon Seigneur et à mon roi?

3.° Les autres enfin se comportèrent en serviteurs lâches et négligens. Un de ces dix serviteurs garda le marc d'argent que son maître lui avoit donné, sans en faire aucun usage, et sans se donner aucun mouvement pour le faire valoir. Ah! combien de chrétiens pensent à peine qu'ils le sont, et vivent comme s'ils ne l'étoient pas! Combien d'ecclésiastiques même, contens de la distinction que leur procure leur état et de l'avantage de jouir des revenus de l'Eglise, ne font rien pour elle, n'oseroient même dire un mot en sa faveur lorsqu'

l'attaque, ou en faveur de ceux qui la défendent lorsqu'on la déchire ! Ils sont indifférens sur les intérêts de leur maître, et mettent en oubli les ordres qu'il leur a donnés en partant : mais croient-ils donc ne le revoir plus ou qu'il ne s'informera pas, à son retour, de leur administration, ou qu'ils pourront justifier leur paresse, leur oisiveté, leur indifférence, leur lâcheté à son service ? Malheureux que je suis, ne suis-je pas de ce nombre ? Qu'ai-je fait, et que fais-je encore de tant de graces, de tant d'instructions, de tant de secours, de tant de sacremens ? Hélas ! tout entre mes mains devient inutile et sans fruit, et je ne songe ni au compte terrible que je dois rendre de tous ces biens, ni à celui de qui je les ai reçus.

TROISIÈME POINT.

Son retour.

Le prince revêtu de la puissance royale, et investi du royaume qu'il étoit allé solliciter, revient et se montre avec l'appareil de la royauté.

1.° Il loue et récompense les serviteurs fidelles. *Après avoir reçu l'investiture du royaume, il revint, et commanda qu'on fît venir ses serviteurs auxquels il avoit donné son argent, pour savoir combien chacun d'eux l'auroit fait profiter. Le premier étant venu, lui dit : Seigneur,*

avec votre marc j'en ai gagné dix autres. Il lui répondit : Je suis content, ô bon serviteur! parce que vous avez été fidelle dans ce peu que je vous avois confié, vous aurez le gouvernement de dix villes. Le second vint ensuite, et lui dit : Seigneur, votre marc vous en a produit cinq autres. Son maître dit à celui-ci : Et vous, vous commanderez aussi à cinq villes. Le prince revint, et malgré les intrigues et les protestations de ses ennemis, il revint avec le titre de roi. Il en exerça aussi-tôt les fonctions, et commença par récompenser la fidélité de ceux qui avoient exécuté ses ordres, donnant à l'un dix villes, à l'autre cinq, et ainsi des autres à proportion. Il arrivera aussi ce jour, quelqu'éloigné qu'il nous paroisse, il arrivera ce grand jour, où, malgré les blasphèmes que vomissent maintenant les impies, Jesus paroîtra avec tout l'éclat et toute la majesté d'un roi. Mais quel roi! roi des siècles, roi immortel, roi tout-puissant, et maître absolu de toutes les créatures. Alors il louera ses serviteurs fidelles que le monde aura blâmés et méprisés. Apprenons de la parabole, que la récompense qu'il leur donnera, sera infiniment au-dessus de leur travail, qu'elle sera distribuée à chacun d'eux à proportion de ses services, et qu'enfin, quand nous travaillons pour Dieu et pour sa gloire, nous

travaillons pour nous-mêmes, et que tout le profit en est pour nous.

2.° Il confond le serviteur lâche et négligent. *Il en vint un troisième, qui lui dit : Seigneur, voici votre marc que j'ai tenu enveloppé dans un linge ; car je vous ai craint, sachant que vous êtes un homme sévère, qui redemandez ce que vous n'avez pas donné, et qui moissonnez où vous n'avez point semé. Méchant serviteur, lui dit le roi, je vous condamne par votre propre bouche : vous saviez, dites-vous, que je suis un homme sévère qui redemande ce que je n'ai point donné, et qui moissonne où je n'ai point semé. Pourquoi donc n'avez-vous pas mis mon argent à la banque, afin qu'à mon retour je le retirasse avec les intérêts ? Puis il dit à tous ceux qui étoient présens : Otez-lui le marc qu'il a, et donnez-le à celui qui en a dix. Mais, Seigneur, répondirent-ils, il en a déjà dix. Je vous déclare, répliqua le roi, qu'on donnera à celui qui a déjà, et qu'il sera comblé de biens ; au lieu qu'à celui qui n'a point, on lui ôtera même ce qu'il a.* La réponse du roi au serviteur négligent, nous avertit qu'au jugement de Dieu, nos négligences, nos foiblesses, nos péchés, n'auront point d'excuses : ne nous y trompons donc pas, et ne nous flattons point. L'ordre du roi de donner le marc du serviteur négligent

à celui qui en a dix, nous exprime le transport des graces qui se fait dans cette vie, Dieu les ôtant à ceux qui en abusent, pour les donner à ceux qui en profitent le mieux. Craignons qu'on ne nous ôte le peu qui nous reste ; tâchons de mériter que l'on nous donne ce que la négligence des autres leur fait perdre.

3.° Il punit de mort ses ennemis. *Pour ce qui est de ces gens qui sont mes ennemis*, ajouta-t-il, *et qui n'ont pas voulu m'avoir pour roi, qu'on les amène ici, et qu'on les fasse mourir en ma présence.* Exécution terrible, et qui n'est cependant encore qu'une foible image de cette mort éternelle à laquelle seront condamnés les pécheurs et les impies ! Mais pourquoi Jesus nous la peint-il ici d'une manière si redoutable, si ce n'est afin que nous l'évitions ?

Ah ! Seigneur, ne me permettez pas que j'aie jamais le malheur d'être de ce nombre ! Moi, votre ennemi : non, il n'en sera pas ainsi, ô mon Dieu ! je l'espère de votre grace ! Je vous aime de tout mon cœur, j'aime votre royaume, j'aime votre Eglise, j'aime votre évangile, j'aime vos lois, j'aime tout ce que vous avez fait, tout ce que vous avez dit, tout ce que vous avez établi ; j'aime vos saints, vos amis, vos ministres ; je n'ai d'autre déplaisir que de voir encore des hommes qui ne vous aiment pas : ouvrez leurs

yeux, Seigneur, touchez leurs cœurs, régnez sur eux; mais s'ils ne le veulent pas, régnez sur moi; vous êtes mon Dieu, mon Sauveur et mon roi, et vous le serez dans le temps et dans l'éternité! Ainsi soit-il.

CCXXVII.e MÉDITATION.

Jesus, au sortir de Jéricho, guérit deux aveugles.

Différences qui se trouvent entre l'aveuglement corporel et l'aveuglement spirituel. *Matt.* 10. 29-34. *Marc.* 10. 46-52. *Luc.* 19. 28.

PREMIER POINT.

Différence dans la nature de ce mal.

1.° Dans sa cause. *Lorsque Jesus eut parlé de la sorte, il se mit à marcher le premier vers Jérusalem. Comme il sortoit de Jéricho avec ses Disciples, il fut suivi d'une grande troupe de peuple; et deux aveugles,* dont l'un se nommoit *Bartimée, fils de Timée, étoient assis sur le bord du chemin, pour demander l'aumône.* Après la parabole des dix marcs, parabole bien capable de désabuser les Apôtres, Jesus partit de la maison de Zachée, et précédant ses Disciples, il sortit de Jéricho pour continuer sa route vers Jérusalem, c'est-à-dire vers

Béthanie, pour de là aller à Jérusalem. Un cortége très-nombreux l'accompagnoit. L'occasion d'opérer un miracle semblable à celui qu'il fit en entrant dans la ville de Jéricho, se présenta lorsqu'il en sortoit, et il l'opéra avec des circonstances toutes semblables. Deux aveugles assis sur le chemin demandoient l'aumône aux passans. Saint Marc ne fait mention que d'un, qui étoit le plus connu; il s'appeloit Bartimée, c'est-à-dire, Timée le fils. La première différence qu'il y a à remarquer entre l'aveuglement corporel et l'aveuglement spirituel, c'est que l'aveuglement corporel n'est point volontaire dans sa cause. Il arrive par accident ou par maladie; et s'il arrive qu'il se forme peu à peu, que ne fait-on pas pour tâcher d'en arrêter le progrès, et pour s'en préserver? L'aveuglement spirituel au contraire est volontaire; on n'y tombe que par sa faute, en se livrant à ses passions, en résistant aux opérations intérieures, et aux avertissemens extérieurs, en multipliant ses péchés, et cherchant des prétextes pour s'y autoriser. Un peu de soin, un peu d'attention, une bonne volonté dès le commencement, nous préserveroit d'un si grand malheur.

2.° Dans ses effets. L'aveuglement corporel ne nous cache que des objets souvent funestes au salut, et dont la privation nous étoit peut-être nécessaire pour

nous faire éviter l'enfer; il ne nous afflige que pour le temps de cette vie; en nous affligeant, il nous laisse le sentiment de notre disgrace, et nous pouvons la tourner à notre avantage, en la recevant en esprit de pénitence et avec soumission : mais l'aveuglement spirituel nous cache ce qu'il nous importe le plus de savoir pour notre salut; il nous dérobe la vue du précipice où nous courons, des terribles jugemens de Dieu que nous bravons, et de ses tendres miséricordes que nous méprisons. Le malheur où il nous plonge ne fait que commencer dans cette vie; il se consommera dans l'autre, et durera toute l'éternité. Enfin son effet funeste, c'est qu'étant aveugle, nous ne connoissons pas même notre aveuglement : les plus aveugles sont ceux qui soupçonnent le moins qu'ils puissent l'être, et qui se croient au contraire les plus clairvoyans.

3.° Dans son étendue le nombre des aveugles corporels est bien petit, en comparaison de ceux qui ont le bonheur de voir. Mais combien est grand le nombre de ceux qui sont dans l'aveuglement du cœur. Cet aveuglement a différens degrés; et qui de nous n'y participe pas plus ou moins? Il y a des aveugles dans la voie du salut. On est aveugle sur ses passions que l'on aime, sur ses habitudes que l'on fortifie, sur les devoirs de

son état que l'on néglige, sur des doutes que l'on adopte, sur un esprit de parti que l'on embrasse, sur une fausse conscience que l'on se forme. Il y a des aveugles dans la voie de la piété, qui demeurent tranquilles au milieu des dangers d'une vie tiède, languissante, et dans laquelle se trouvent des fautes sans remords, des confessions sans foi, des communions sans amour, des méditations sans recueillement, des prières vocales sans ferveur, des œuvres sans intention, des exercices extérieurs sans esprit intérieur et sans dévotion. Il y a des aveugles dans la voie de la perfection, qui ne la connoissent pas, qui n'y aspirent point, qui n'y travaillent pas, qui la mettent où elle n'est point, et qui ne consultent pas. Qui que nous soyons, reconnoissons au moins aujourd'hui notre aveuglement, gémissons-en et désirons d'en sortir. Demandons de croître sans cesse de clarté en clarté, de lumière en lumière, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à voir le père des lumières, et à jouir en lui de la lumière incréée et éternelle.

SECOND POINT.

Différence dans les dispositions nécessaires pour être guéri de ce mal.

1.° La première est le désir de la guérison. *Ayant ouï dire que c'étoit Jesus*

de Nazareth qui passoit, ils se mirent à crier: Seigneur, Fils de David, ayez pitié de nous. Quoi de plus naturel que le désir de la guérison dans ceux qui sont aveugles des yeux du corps? Mais que ce désir est bien rare dans ceux qui sont aveugles de cœur! Et comment désireroient-ils sortir d'un état dont ils ne connoissent, ni le malheur, ni le danger; d'un état dans lequel ils ne croient pas être; d'un état qu'ils aiment, et dans lequel ils se plaisent; d'un état dans lequel, s'ils en ont quelque soupçon, ou s'ils ont quelque désir d'être éclairés, ce n'est qu'un désir foible, qui ne leur fait pousser que quelques gémissemens légers, qui ne leur fait faire que des prières lâches et timides, où il entre peut-être plus de crainte que de désir d'être exaucés. Ah! si nous nous trouvons dans ces malheureuses dispositions, c'est alors que, malgré nos craintes et nos répugnances, nous devons élever la voix et pousser des cris perçans, pour implorer sur nous les miséricordes du Sauveur!

2.° La seconde est la prudence pour distinguer les bons et les mauvais conseils. *Et le peuple les reprenoit rudement. Plusieurs les menaçoient pour les faire taire; mais ils crioient encore plus fort, en disant: Seigneur, Fils de David, ayez pitié de nous.* Lorsqu'on disoit

aux aveugles de se taire et de se tenir tranquilles, il étoit aisé à ceux-ci de comprendre l'absurdité de ces discours. Ceux qui parloient ainsi, étoient dans un état bien différent de celui des aveugles, ils étoient sains et ils voyoient. Aussi les aveugles n'en tinrent-ils aucun compte, et n'en crièrent que plus fort. Au contraire, dans l'aveuglement spirituel, ceux qui nous disent être tranquilles, sont aveugles comme nous, et cette ressemblance qui, bien considérée, devroit nous faire rejeter leur conseil, est précisément ce qui fait que nous le suivons. Les mondains, les pécheurs, les tièdes, les imparfaits nous disent: Faites comme nous, venez avec nous, soyez comme nous; on est bien quand on est comme les autres, pourquoi s'en distinguer? Serons-nous donc tous damnés? Voulez-vous vous sauver tout seul? Tant de gens si savans, si honnêtes, sont-ils donc tous dans la voie de la perdition? On ne sauroit croire combien ces discours et ces exemples retiennent d'aveugles dans leur aveuglement. On ne fait pas réflexion que ceux qui nous donnent ces conseils sont des aveugles, et au lieu de prendre pour guide la parole de J. C., qui nous assure que la porte de la vie est étroite et que peu y entrent, que qui n'écoute pas l'église doit être regardé comme un païen, on

tombe dans le malheur que lui-même nous a décrit, en disant : que lorsqu'un aveugle se laisse conduire par un aveugle, l'un et l'autre tombent dans le même précipice.

3.° La troisième est le courage et la promptitude à faire les premières démarches. *Alors Jesus s'arrêta, et il commanda qu'on les fît venir. Aussi-tôt on les appela, en leur disant : Prenez courage, levez-vous, il vous appelle ;* et l'un d'eux *jetant son manteau, se leva et vint à Jesus.* Tous deux s'approchèrent ; mais avec quelle joie, avec quelle alégresse ! Quelle différence au contraire dans les aveugles spirituels, dans ceux-là même qui veulent sortir de leur aveuglement ! Vient-on à leur dire : Prenez courage, voici de saintes fêtes qui approchent, d'augustes mystères qui vont se renouveler, disposez-vous, en recourant aux tribunaux sacrés de la pénitence, en y cherchant la rémission de tous vos péchés, la guérison de votre ame ; le ministre de J. C. vous attend, il vous appelle pour vous délivrer de vos maux, pour vous faire jouir de la lumière et de la grace de Dieu. Ah ! quel tourment alors, et souvent que de délais ! Le plus souvent encore on laisse échapper l'occasion, et on se replonge plus que jamais dans son aveuglement, c'est-à-dire, dans cet état même dont on seroit

sorti, si on avoit eu plus de courage, de résolution et de promptitude pour bien faire cette première démarche.

TROISIÈME POINT.

Différence dans la guérison de ce mal.

Jesus leur dit : Que souhaitez-vous que je fasse pour vous ? Seigneur, lui dirent-ils, que nos yeux s'ouvrent ! Jesus ayant pitié d'eux, leur toucha les yeux ; au même moment ils recouvrèrent la vue et le suivirent. Cette guérison corporelle est la figure de la guérison spirituelle : mais il y a entre l'une et l'autre des différences qu'il est important de remarquer.

1.° La guérison de l'aveuglement corporel est sensible, et propre à soutenir la foi. Il n'est pas difficile de croire en celui à qui une foule de témoins a vu opérer de semblables miracles, ni d'avoir confiance en lui quand il appelle. Mais il n'en est pas ainsi dans la guérison de l'aveuglement spirituel ; tout se passe dans l'intérieur, et les miracles que la grace y opère sont invisibles. Jesus-à la vérité se donne à nous sous des espèces sensibles ; mais personne ne voit l'effet qu'il produit dans ceux qui s'approchent de lui ; aussi plusieurs le reçoivent-ils sans foi, sans confiance, sans espérance de guérir, et ne guérissent pas. Quelques-uns même en approchent avec de si

mauvaises dispositions, qu'au lieu d'être éclairés, ils s'aveuglent de plus en plus, et s'endurcissent dans leur aveuglement. Ranimons donc notre foi et notre espérance. N. S., en faisant des guérisons corporelles, a voulu nous montrer le pouvoir qu'il a pour la guérison spirituelle de nos ames. Il n'opère encore aujourd'hui les premières que rarement, et il ne nous les a pas promises ; mais il nous a promis les secondes, et il les accorde, quoiqu'on ne les voie pas, à tous ceux qui s'approchent de lui avec la pureté de cœur requise, avec une droite intention, une volonté sincère d'être guéris, une foi vive qu'il peut nous guérir, et une confiance assurée qu'il le veut et qu'il le fera.

2.° La guérison corporelle s'opère dans un instant, et elle est parfaite. Au même moment les aveugles recouvrèrent la vue, et ils virent parfaitement. La guérison spirituelle se fait par degrés, et elle doit acquérir tous les jours de nouveaux accroissemens. D'abord on voit assez pour détester le péché mortel, pour éviter la mort éternelle, et pour observer les commandemens. Mais qu'il reste encore de lumières à acquérir ! et c'est ce qui doit faire la joie de notre vie, d'avancer tous les jours dans la connoissance de Dieu et de nous-mêmes, dans la connoissance de ce qu'il est en lui-même, de ce qu'il

nous promet, et de ce que nous avons à faire pour son amour. On acquiert ces lumières dans la prière, l'oraison, la lecture spirituelle, la pratique des bonnes œuvres, l'accomplissement de ses devoirs, l'exercice de la mortification, et la fréquentation des sacremens.

3.° La guérison corporelle est constante et permanente; c'est-à-dire, que le mal est radicalement guéri, qu'il n'en reste plus de vestige, qu'il n'y a plus de précautions à prendre. Ah! qu'il s'en faut bien qu'il en soit ainsi de la guérison spirituelle! La racine du mal, la source et la cause de l'aveuglement qui est notre penchant au mal, restent toujours en nous; et combien de précautions n'y a-t-il pas à prendre? Il faut sans cesse couper, étouffer, arracher, être toujours sur ses gardes, avoir toujours les armes à la main, combattre à chaque instant, et ne se laisser jamais vaincre. Mais combien, après avoir été une fois reçus à la pénitence et admis à la sainte table, se croient dégagés de tout soin et guéris pour toujours, ne prennent aucune précaution, retombent dans leur premier aveuglement, qui souvent est pire et plus incurable que le premier!

Préservez-moi, ô mon Dieu, d'un tel malheur! Je reconnois le besoin que j'ai de vos lumières, et combien sont épaisses les ténèbres de mon ame. *Ayez pitié*

de moi, Seigneur, je désire, je veux être éclairé ! Eh ! comment pourriez-vous être insensible à des vœux, à des cris que vous-même formez en moi, que vous poussez avec moi ! Ouvrez les yeux de mon ame, *faites que je voie* parfaitement ; c'est-à-dire, faites que je connoisse les obligations de mon état, les périls auxquels il m'expose, les vertus qu'il demande de moi. Faites que je connoisse les piéges que me tendent à toute heure le monde, le démon, mes passions. Faites que je connoisse le néant des biens de la terre, le prix des biens éternels, la voie la plus sûre pour aller à vous : en un mot, faites que je me connoisse moi-même ; mais sur-tout, faites que je vous connoisse, ô Jesus ! car cette connoissance seule suffira pour m'attacher autant que je le dois et pour jamais à vous ! Ainsi soit-il.

CCXXVIII.e MÉDITATION.

Entretien de Jesus avec ses Apôtres, en allant à Béthanie ressusciter Lazare.

Observons dans cet entretien, le peu d'intelligence des Apôtres, la bonté de Jesus, et le courage de saint Thomas. *Jean.* 11. 11-16.

PREMIER POINT.

Du peu d'intelligence des Apôtres.

1.° DANS l'occasion présente. *Après*

leur avoir parlé de la sorte, Jesus ajouta : Notre ami Lazare dort, mais je m'en vais l'éveiller. Ses Disciples lui répondirent : Seigneur, s'il dort, il sera guéri. Mais Jesus parloit de sa mort, au lieu qu'ils crurent qu'il leur parloit d'un sommeil ordinaire. Lorsque Jesus eut congédié la troupe qui l'avoit suivi de Jéricho, et qu'il fut resté seul avec ses Apôtres, il revint à ce qu'il leur avoit dit de Lazare au-delà du Jourdain, et il leur déclara que Lazare dormoit, et qu'il alloit à Béthanie pour le tirer de son sommeil. Les Apôtres prirent ces paroles à contre-sens ; cependant, vu les circonstances, ils auroient bien dû comprendre que N. S. parloit de la mort de Lazare ; car, outre que cette expression étoit usitée dans l'écriture, et que N. S. l'avoit employée dans le même sens, lorsqu'il ressuscita la fille de Jaïre, s'il eut parlé d'un sommeil naturel et salutaire à un malade, Jesus n'eut pas dit qu'il alloit en retirer Lazare et le réveiller.

2.° En d'autres occasions. Il est utile de considérer quels hommes étoient les Apôtres avant la descente du Saint Esprit, et combien leurs lumières étoient bornées. N. S. se servoit-il de quelque expression figurée ? ils prenoient ses paroles à la lettre. Leur parloit-il clairement et en termes propres ? ils y trouvoient du mystère et des figures. Quand il leur disoit de se préserver du levain des pharisiens,

ils pensoient que c'étoit parce qu'ils n'avoient pas pris de pain avec eux. Lorsqu'il leur disoit qu'il seroit mis à mort, et qu'il ressusciteroit le troisième jour, ils n'y comprenoient rien, et s'imaginoient que c'étoit une parabole. Etoient-ils tranquilles avec leur maître? ils briguoient les premières places de son royaume. S'agissoit-il d'aller à Jérusalem? ils frémissoient, et ne marchoient qu'en tremblant. Assurément des hommes de ce caractère n'étoient pas par eux-mêmes, et après la mort de leur maître, capables d'entreprendre la conversion de l'univers, et beaucoup moins d'y réussir.

3.° Retour sur nous-mêmes. Comment prenons-nous nous-mêmes les paroles de J. C., sa morale, ses préceptes, ses inspirations? Ne les interprétons-nous pas à notre manière? Manière d'autant plus criminelle, que, dans les fausses interprétations que nous leur donnons, la grossièreté de notre esprit y a bien moins de part que la corruption de notre cœur : manière d'autant plus condamnable, que c'est après avoir reçu le Saint-Esprit que nous avons encore si peu d'intelligence et si peu de goût pour les choses de Dieu.

SECOND POINT.

De la bonté de Jesus.

1.° Bonté pleine de condescendance. *Alors donc Jesus leur dit clairement :*

Lazare est mort. Ses Apôtres ne l'avoient pas compris lorsqu'il parloit en termes figurés; il ne dédaigne point de s'expliquer, et de leur répéter la même chose en termes simples. Quelle patience! Et sur cela il ne leur fait pas le moindre reproche. Quelle douceur! Que cet exemple me confond, moi qui veux qu'on m'entende à demi-mot, et qui m'irrite peut-être de ce qu'on ne me comprend pas, lors même que je m'explique mal.

2.° Bonté pleine de zèle. *Et je me réjouis à cause de vous, de ce que je n'étois pas là, afin que vous croyiez.* Mais *allons à lui.* Jesus se réjouit de tout ce qui peut tourner à notre avantage, servir à nous instruire et nous confirmer dans la foi. Non-seulement il s'en réjouit, mais il ménage exprès les événemens et les circonstances. N'est-ce pas en effet pour cela qu'il a différé son départ de deux jours, et qu'il a ensuite réglé sa marche pour trouver les choses au point où il va les trouver, et afin d'opérer le plus grand, le plus éclatant et le plus incontestable miracle qu'il eût encore fait?

3.° Bonté pleine de sagesse. *Je me réjouis de ce que je n'étois pas là.* En effet si Jesus eût été présent, ou qu'il fût arrivé pendant la maladie de Lazare, comment le miracle eût-il pu avoir lieu? Il n'eût pas convenu à sa bonté, à son amitié, à sa tendresse, de laisser mourir Lazare; il

il eût fallu le guérir. Il n'eût pas convenu non plus à sa dignité de le laisser mourir en sa présence, pour le ressusciter après. Cet arrangement n'eût eu rien de naturel, et peut-être y eût-on soupçonné de l'artifice et de la collusion. Mais Jesus étant absent, tout se passe naturellement : les justes sont affligés, la foi s'exerce, le miracle a lieu, et la foi triomphe. Laissons agir le Seigneur. Que ses voies sont belles ! que sa sagesse est profonde ! que ses œuvres sont grandes ! Apprenez-moi, ô mon Dieu, à les admirer et à vous en glorifier !

TROISIÈME POINT.

Du courage de St. Thomas.

1.° Courage qui va jusqu'à affronter la mort. *Thomas, appelé Didyme, dit alors aux autres Disciples : Allons nous aussi, et mourons avec lui.* L'espérance que Jesus donnoit à ses Apôtres de voir un grand miracle, ne calmoit pas la crainte que leur donnoit un voyage qui les conduisoit à Jérusalem ; tout les alarmoit, et leur faisoit craindre pour la vie de leur maître. Le Sauveur venoit de leur dire que Lazare étoit mort, et il avoit ajouté : *Mais allons à lui.* La frayeur, à ce moment, fit disparoître tout ce qui pouvoit les rassurer, et rassembla tout ce qui étoit capable d'entretenir leur crainte. Ce fut alors qu'un des douze, nommé Thomas de son

nom hébreu, mais que les grecs appeloient Didyme, ranimant son courage, fit paroître la noble résolution de mourir avec son maître. C'est ainsi que dans les dangers où nous sommes exposés pour la gloire de Dieu, nous devons nous animer et dire comme cet Apôtre : *Allons nous aussi, et mourons avec lui.* Nous devons encore faire usage de ces paroles contre les vaines terreurs que souvent le démon et la nature nous inspirent pour nous détourner des voies de Dieu ou nous empêcher de remplir nos devoirs et nos obligations. Combien sont morts pour la gloire de Dieu avec J. C. ! L'heureuse mort ! Eh bien, s'il le faut, *allons aussi, et mourons avec lui.*

2.° Courage qui va jusqu'à exciter les autres. Thomas ne se contente pas de s'animer lui-même. Il adresse la parole à tous les autres Apôtres qu'il voit saisis de la même frayeur que lui, et il les embrase du feu qui le dévore à ce moment. Quelle impression des paroles si animées ne durent-elles pas faire sur les Apôtres, puisque nous-mêmes nous ne pouvons les lire sans en être émus ! Imitons le zèle de cet Apôtre : sachons, dans l'occasion, encourager les autres par notre exemple et par nos discours.

3.° Courage qui ne va pas jusqu'à le préserver de toute foiblesse. Quand on voit ici S. Thomas se montrer le plus cou-

rageux des Apôtres, on ne peut s'empêcher de se rappeler que c'est le même qui non-seulement prit la fuite avec les autres, mais celui qui, dans la suite, s'étoit montré le plus incrédule. Hélas! que nous sommes foibles et inconstans! Aujourd'hui nous sommes fervens et prêts à tout souffrir pour Dieu, et peut-être demain serons-nous lâches et perfides. Le même jour, et quelquefois la même heure, nous voit former les plus saintes résolutions, et tomber dans les fautes les plus grossières. Ne comptons jamais sur notre vertu, défions-nous sans cesse de nous-mêmes. Notre sûreté, c'est de craindre, de prier, et de veiller toujours.

Pénétrez-moi, Seigneur, de ces vérités saintes. Que je ne sois pas à vous seulement par le désir, ou par des transports passagers; accordez-moi ces sentimens héroïques, cette fidélité inébranlable, et cette charité soutenue, qui distingue vos vrais Disciples. Si je n'ai pas le bonheur d'être destiné à donner ma vie pour vous, ô Jesus! ah! il est une mort que tout chrétien doit se donner à lui-même; accordez-la moi cette grace, c'est-à-dire, la mortification continuelle des désirs de la chair! Ainsi soit-il.

CCXXIX.e MÉDITATION.

Entretien de Jesus avec Marthe, avant la résurrection de Lazare.

Nous trouvons ici un modèle de confiance en Jesus, le fondement de la morale parmi les hommes, et une source de consolations pour la foi chrétienne. *Jean.* 11. 14-27.

PREMIER POINT.

Modèle de confiance en Jesus.

Jesus étant arrivé, trouva qu'il y avoit déjà quatre jours que Lazare étoit dans le tombeau. Et comme Béthanie n'étoit éloignée de Jérusalem que d'environ quinze stades, c'est-à-dire, un peu plus d'une demi-lieue, *plusieurs d'entre les juifs étoient venus voir Marthe et Marie, pour les consoler de la mort de leur frère. Marthe ayant donc appris que Jesus venoit, alla au-devant de lui, et Marie demeura dans la maison.* Jesus s'entretenant avec ses Disciples, arriva près de Béthanie, et y apprit ce qu'il n'ignoroit pas, que Lazare étoit dans le tombeau depuis quatre jours. Plusieurs habitans de Jérusalem étoient venus pour consoler les deux sœurs, qui étoient fort considérées dans la ville, et ils alloient devenir autant de témoins du miracle. Marie se tenoit dans l'intérieur de la maison, avec ces consolateurs

souvent onéreux, toujours au moins insuffisans pour des cœurs intimement touchés, tandis que *Marthe*, occupée au dehors, *apprit que Jesus approchoit : elle courut à sa rencontre.* Ah! *Seigneur, lui dit-elle* en l'abordant, *si vous eussiez été ici, mon frère ne seroit pas mort. Mais je sais que présentement même, Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez.* Quelle douceur! quelle tendresse! quelle foi! quel respect dans cette humble prière! Nous y trouvons un parfait modèle de la confiance que nous devons avoir en Jesus.

1.° Pour le passé. *Si vous eussiez été ici, mon frère ne seroit pas mort.* Non, Seigneur, vous l'eussiez guéri d'une seule de vos paroles. Telle est votre bonté, que vous n'eussiez pas voulu le laisser mourir sous vos yeux; telle est votre puissance, que vous l'eussiez préservé de la mort : mais vous avez voulu être absent; quoiqu'absent, vous pouviez le guérir encore, vous ne l'avez pas voulu, vous êtes le maître, nous nous soumettons à vos ordres, et quelque rigoureux qu'ils soient, ils ne diminueront jamais ni notre amour pour vous, ni la foi et la confiance que nous avons en vous. Tel est le langage de Marthe, et tel doit être le nôtre. Les événemens passés, les malheurs qui nous sont arrivés, ne doivent jamais nous faire douter ni de la

puissance, ni de la bonté du Seigneur : ils ne doivent exciter dans nos cœurs, ni plaintes, ni murmures ; mais bien plutôt ils doivent servir à redoubler notre confiance, notre amour et notre soumission.

2.° Pour le présent. *Mais je sais que, maintenant encore, tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.* Quelle confiance! Mais, Marthe, qu'espérez-vous *maintenant encore?* Votre frère a été malade, vous avez eu recours à Jesus ; il a différé de venir, votre frère est mort, et votre confiance n'est pas épuisée! Non : dans la mort même, *maintenant encore*, dans l'état où sont les choses, et où il ne s'agit de rien moins que de la résurrection de mon frère, je ne désespère pas, ma confiance se soutient encore. Vous voilà, Seigneur, et je me console. Je sais ce que vous pouvez, Dieu ne vous refuse rien de ce que vous voulez lui demander. Que ces sentimens étoient agréables à Jesus! Prenons-les donc nous-mêmes. Dans quelque état que nous nous trouvions, toutes les ressources nous manquassent-elles, tout semblât-il perdu et désespéré, disons avec Marthe : *Maintenant encore*, quelque tardif que paroisse le secours, *tout ce que vous demanderez à Dieu*, ô mon Sauveur! *Dieu vous l'accordera.* Que dis-je? ô Jesus! vous êtes tout à la fois Dieu et homme; comme homme, vous

vous pouvez prier, demander, mériter, intercéder ; et parce qu'en vous l'homme est Dieu, votre demande, votre intercession, vos mérites sont d'un prix infini, et votre prière est toujours exaucée. Priez donc pour moi comme homme, et exaucez-moi comme Dieu.

3.° Pour l'avenir. Il est à remarquer que Marthe ne fait ici aucune demande positive. Elle avoit envoyé dire au Seigneur : *Celui que vous aimez est malade.* Elle exprime dans ce moment sa confiance en ses bontés, en disant : *Si vous eussiez été ici, mon frère ne seroit pas mort.* Elle manifeste sa foi en sa puissance, en ajoutant : *Maintenant encore je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera :* mais ses désirs, elle ne les exprime point. D'un autre côté, Jesus ne l'interroge pas, il ne lui dit point comme aux aveugles : *Que voulez-vous que je fasse pour vous ?* Quels sont donc les sentimens de cette grande ame ? Interrogeons-la nous-mêmes. O Marthe ! maintenant que votre frère est mort, que pouvez-vous attendre de Jesus ? sinon qu'il le ressuscite. Je sais, répond Marthe, qu'il le peut. Le demandez-vous ? Non. Le désirez-vous ? C'est le plus ardent de mes désirs. L'espérez-vous ? Les desseins de Jesus me sont cachés. Je ne sais ce que Jesus voudra, je me conforme à sa sainte volonté. Il n'est point venu quand nous

désirions qu'il vînt, il peut ne point nous accorder le miracle que nous désirons : que sa volonté soit faite ! S'il n'opère pas le miracle de la résurrection de mon frère, il sera du moins lui-même notre consolation. Ah ! si nous savions prier ainsi, que n'obtiendrions-nous pas de notre Sauveur !

SECOND POINT.

Fondement de la morale parmi les hommes.

Jesus lui répondit : Votre frère ressuscitera. C'étoit dire beaucoup : mais Marthe auroit souhaité une assurance plus précise d'une résurrection prochaine. Ce fut sans doute pour obtenir cet éclaircissement, qu'elle répondit : *Je sais qu'il ressuscitera au temps de la résurrection, au dernier jour.* C'est là ma foi et la croyance de tout Israël. Mais avant que d'aller plus loin, arrêtons-nous ici un moment à méditer une vérité capitale, générale, commune à toutes les nations, et le fondement des mœurs parmi tous les hommes.

1.° Parmi les juifs. Chez les juifs, qui avoient le mieux conservé la tradition des patriarches et l'institution de Dieu, la question de l'immortalité de l'ame et de la résurrection des corps étoit la même. C'est ce qui fait dire si souvent à saint Paul, que s'il n'y a point de résurrection des morts, la religion est

vaine. C'est pour cela encore que l'erreur des impies parmi les juifs, consistoit à nier la résurrection ; ce qui vouloit dire en même-temps, l'immortalité de l'ame et une autre vie. Ces impies s'appeloient sadducéens, c'est-à-dire, justes, parce qu'ils se glorifioient de pratiquer la justice pour l'amour d'elle-même. Mais la pratique de la justice, où il n'y a rien à espérer pour celui qui la pratique, ni à craindre pour celui qui la viole, est une chimère qui ne peut produire que la perversité des mœurs.

2.° Parmi les païens. Chez les païens on avoit perdu de vue la résurrection des corps ; mais on y avoit conservé la croyance de l'immortalité de l'ame : parce qu'en effet, cette vérité, imprimée dans nos cœurs, est le fondement de toute la morale, et le lien, non-seulement de la religion, mais encore de la société. Mais à cet égard, le paganisme, ainsi que la vraie religion, eut ses impies, qui, non contens de réfuter les fables dont l'imagination des poëtes avoit enveloppé cette vérité, en vinrent jusqu'à nier l'immortalité de l'ame et la justice d'un Dieu vengeur du crime, et rémunérateur de la vertu. Mais si, en niant ce dogme, ils purent s'enhardir au crime, ils ne purent s'y rassurer. Heureux, dit un de leurs poëtes, celui qui a pu s'élever au-dessus de toutes les craintes de

la mort et de l'Achéron ! Plût à Dieu, dit un autre, que nos ames périssent avec le corps ! Ils étoient au moins en cela de bonne foi : ils en étoient réduits au simple désir, et jamais aucun impie ne pourra aller plus loin.

3.° Parmi les chrétiens. Parmi nous, la résurrection des corps est un dogme développé, certain et inébranlable, ainsi que le dogme de l'immortalité de l'ame et d'une autre vie. Remercions Dieu de nous en avoir multiplié les preuves et les assurances. Faisons de cette vérité, la joie, la consolation de notre vie, et la règle invariable de nos mœurs.

TROISIÈME POINT.

Consolation de la foi chrétienne.

1.° Pour les morts. Si J. C. n'accorda pas à Marthe l'éclaircissement précis qu'elle sembloit souhaiter, il lui accorda une faveur plus précieuse encore, qui fut de lui faire entendre les paroles peut-être les plus sublimes et les plus consolantes qui soient jamais sorties de sa bouche divine. *Jesus lui dit : Je suis la résurrection et la vie ; quand celui qui croit en moi seroit mort, il vivra.* Jesus est la résurrection et la vie, c'est de lui que les hommes tiennent la vie du corps et la vie de l'ame. C'est sa puissance qui ressuscitera tous les morts, c'est sa grace qui ressuscitera ceux qui croient, en lui

pour une vie bienheureuse et éternelle. Ainsi ce parent, cet ami dont je pleure la mort, qui est décédé dans la foi de l'église, et plein des sentimens de la religion, est vivant, tout mort qu'il est pour moi; dans le sein de la mort même, il jouit de la vie en J. C. La terre ne possède que son corps, qui lui sera rendu; mais pour lui, il vit, il jouit, ou il est dans la voie de jouir bientôt d'une vie céleste et glorifiée avec J. C., les Anges et les Saints.

2.° Pour les vivans. *Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais.* O parole pleine de consolation! Moi qui jouis actuellement de la vie, pourquoi craindrois-je la mort? Car si je crois en J. C. (et j'y crois de tout mon cœur), je ne mourrai point. Je quitterai seulement ce corps foible et infirme, pour le reprendre un jour impassible et glorieux; mais en attendant ce grand jour, et au sortir de ce corps, je continuerai de vivre, je ne ferai que changer de demeure, et au lieu de vivre sur la terre, au milieu des crimes qui l'inondent, je vivrai dans le ciel avec J. C. au sein de la gloire. Que la nature frémisse de ce passage du temps à l'éternité, je n'en suis pas surpris, elle est aveugle: mais ma foi en J. C. me rassure et me soutient. Que le souvenir de mes péchés me trouble et m'inquiète, cela est naturel et je le

mérite : mais je rétracte ces péchés, je les ai détestés et confessés, et je les déteste encore. Ma foi en J. C., en ses mérites, en ses promesses, en ses sacremens, en ses miséricordes, me soutient et me rassure. Je crois en lui, voilà tout ce qu'il exige de moi ; avec cela je me présenterai à lui avec confiance, avec consolation et avec joie.

3.° Examen de notre foi. N. S. finit en demandant à Marthe : *Croyez-vous cela ? Elle lui répondit : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde.* Examinons nous-mêmes notre foi ; croyons-nous bien ces vérités ? Si nous les croyons, croissons donc tous les jours en cette foi ; nourrissons-en notre cœur, faisons-en la règle de nos actions, la consolation et les délices de notre vie.

O Jesus ! vous êtes ma vie, c'est de vous que je tiens la vie naturelle, c'est de vous que je tiens la vie de la grace. Vous êtes ma résurrection, c'est par vous que je peux recouvrer la vie de la grace, si je viens à la perdre, ou si je l'ai déjà perdue ; c'est par vous que ce corps mortel doit un jour être revêtu de l'heureuse immortalité. Que de titres, ô mon aimable Sauveur ! pour m'attacher inséparablement à vous ! *Quiconque vit et croit* en vous, *ne mourra jamais.* Je le crois, et je réglerai désormais ma con-

duite sur cette croyance. Obtenez-moi l'accroissement et la pratique fidelle de cette foi ! Votre Père m'accordera tout ce que vous lui demanderez pour moi : il ne peut rejeter vos prières, ni rien refuser au prix du sang que vous avez répandu pour nous : vous nous accordez vous-même, avec votre Père, comme source de vie, ce que vous lui demandez, comme médiateur entre lui et nous. Augmentez en moi cette foi qui obtient tout de vous ici-bas, afin que je vive éternellement avec vous dans le ciel ! Ainsi soit-il.

CCXXX.e MÉDITATION.

Entretien de Jesus avec Marie, sœur de Marthe, avant la résurrection de Lazare.

Considérons ici les larmes de Marie, les larmes des juifs, et celles de Jesus. *Jean.* 11. 37.

PREMIER POINT.

Larmes de Marie.

1.° Larmes chrétiennes, parce que c'est J. C. qui l'appelle dans le silence, parce que c'est à J. C. à qui elle va en diligence. *Lorsque Marthe eut ainsi parlé, elle s'en alla, et appela Marie, sa sœur, pour lui dire secrètement :*

Le maître est ici, et il vous demande. Quelle nouvelle pour Marie ! A cette parole, *elle se lève aussitôt, et va le trouver.* Dans nos afflictions, dans nos peines, Jesus nous appelle au fond du cœur ; il nous demande, il nous invite à aller à lui, et à chercher en lui seul notre consolation. Imitons l'empressement et la diligence de Marie, quittons les hommes pour aller répandre notre cœur et nos larmes aux pieds de Jesus.

2.° Larmes inconnues au monde. *Car Jesus n'étoit pas encore entré dans le bourg ; mais il étoit au même lieu où Marthe l'avoit rencontré. Les juifs qui étoient dans la maison avec Marie, et qui la consoloient, ayant vu qu'elle s'étoit levée si promptement, la suivirent en disant : Elle s'en va au sépulcre pour y pleurer.* Comme l'usage étoit d'enterrer les morts hors des villes et des bourgs, Jesus qui vouloit ressusciter Lazare, et n'entrer chez les deux sœurs que lorsque leur frère leur auroit été rendu, étoit resté hors du bourg, dans le même lieu où Marthe l'avoit quitté. Il vouloit encore, en restant dans ce même endroit, que les juifs, qui étoient occupés à consoler Marie, vinssent d'eux-mêmes et sans se douter de rien, pour être témoins du grand miracle qu'il alloit opérer. Enfin il vouloit donner à Marie la consolation de pleurer à ses

pieds, et de lui manifester l'excès de sa douleur par l'abondance de ses larmes. O douces larmes que le monde ne connoît pas, qu'il critique ou qu'il interprète à son gré, en ne supposant, dans les autres, que motifs humains, que motifs d'humeur ou de caprice qui le font agir lui-même !

3.° Larmes consolantes. Les juifs suivirent donc Marie ; et Marthe, qui savoit bien où elle alloit, la suivit aussi. *Marie étant arrivée au lieu où étoit Jesus, dès qu'elle le vit, se jeta à ses pieds, et lui dit*, comme sa sœur, avec autant de résignation, et avec plus de tendresse encore : *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne seroit pas mort*. A peine eut-elle prononcé ces mots, qu'elle fondit en larmes, en sorte que ses pleurs et ses sanglots ne lui permirent pas d'en dire davantage. *Jesus voyant qu'elle pleuroit, et que les juifs qui étoient venus avec elle pleuroient aussi*, ne voulut pas l'interrompre, et lui permit de donner un libre cours à ses larmes. Pleurez, tendre Marie, pleurez aux pieds de votre Sauveur, et sous ses yeux ! Ah ! que ces larmes sont consolantes ! Ah ! qu'elles sont différentes de celles que vous avez versées en secret, ou de celles qui vous sont échappées en présence de ceux qui venoient vous consoler ! Vous pleurez aux pieds de votre

maître. C'est de là qu'autrefois vous écoutiez sa voix, et c'est de là qu'il entend vos gémissemens. Alors ses paroles touchoient votre cœur, aujourd'hui vos larmes pénètrent le sien ! Ah ! vous ne pleurez point sans espoir et sans amour ! Qui me donnera le courage de pleurer ainsi aux pieds de mon Sauveur, d'y pleurer mes péchés, d'y déplorer ma misère ? Eh ! pourquoi ne porterai-je pas aux pieds de ce divin consolateur, toutes mes peines et toutes mes afflictions ? Si je les garde en moi-même, je ne fais, en m'y entretenant, que les aigrir davantage ; si je les porte aux hommes, ils ne peuvent me soulager, et souvent leurs discours flatteurs ne font qu'augmenter ma peine au lieu de m'en délivrer. Vous seul, ô Jesus ! vous êtes le divin consolateur que mon ame désire ! Vous m'appelez, vous me demandez, je cours à vous. Vous ne me défendez pas de pleurer ; mais mes larmes répandues en votre présence, aux pieds de votre croix, y coulent avec douceur, et bientôt votre amour, la vue de vos souffrances guérissent la plaie de mon cœur, calment mes douleurs, adoucissent mes peines, et me les font aimer. Vous serez donc, dans tous les événemens de ma vie, mon recours, mon espérance, et mon unique consolation.

SECOND POINT.

Larmes des juifs.

Jesus voyant qu'elle pleuroit, et que les juifs qui étoient venus avec elle, pleuroient aussi, frémit en son esprit, et se troubla lui-même. Au touchant spectacle de Marie éplorée aux pieds de Jesus, les juifs qui l'avoient accompagnée, ne purent retenir leurs larmes. Mais quelles larmes! des larmes telles que le monde en verse ordinairement.

1.° Larmes machinales. On pleure parce qu'on voit pleurer, sans que le cœur soit touché d'aucun sentiment, et sans qu'on sache ce que l'on pleure.

2.° Larmes hypocrites. On pleure avec une famille alarmée, et intérieurement on se réjouit de son malheur. On pleure, et on observe d'un œil malin tout ce qui se passe, pour en faire l'objet de sa censure et de sa critique. On pleure le mort, et on se réjouit de partager ses dépouilles, on aspire à ses titres, à ses dignités et à ses emplois.

3.° Larmes païennes, que l'on verse sans foi, sans religion, sans retour vers Dieu, sans réflexion sur soi-même. Aux yeux de Jesus, qui pénétroit le fond des cœurs, quel doit être ce contraste, des larmes de Marie, et de celles de ces juifs la plupart endurcis, infidelles et incrédules, malgré les grands prodiges qu'il

avoit opérés au milieu d'eux à Jérusalem ! Aussi le divin Sauveur permit-il qu'à cette vue il s'élevât dans son ame un frémissement mêlé d'indignation et de miséricorde, et voulut-il que ce trouble intérieur parût jusque sur son visage et dans son intérieur, afin d'attirer sur lui toute l'attention des spectateurs. Ne le perdons pas de vue nous-mêmes dans toute cette grande action, et soyons attentifs à tout ce qui va se passer.

TROISIÈME POINT.

Larmes de Jesus.

1.° Larmes divines et sanctifiantes. Tous les assistans ayant les yeux attachés sur Jesus, *il dit : Où l'avez-vous mis ?* Il ne l'ignoroit pas ; mais il parloit ici comme homme, et comme il avoit coutume de faire dans l'usage commun de la vie. *Ils lui dirent : Seigneur, venez et voyez.* Il alla avec eux au lieu de la sépulture : on lui montra le tombeau, *et il versa des larmes.* O larmes divines ! que vous êtes précieuses et instructives ! Vous pleurez, ô divin Jesus ! ô cœur tendre et compatissant ! vous pleurez un ami mort, pour nous apprendre qu'en semblable occasion, si la soumission nous est commandée, les larmes ne nous sont pas interdites ! Vous pleurez pour adoucir nos larmes, pour les sanctifier et en tarir la source. Vous pleurez non-

seulement sur la mort de cet ami que vous allez rendre à la vie, mais plus encore sur la mort de tous les hommes, et sur le péché qui en est la cause. Vous pleurez sur nous, dont le plus grand nombre se précipite dans la mort éternelle. Vous pleurez bien moins la mort du corps en Lazare, que la mort de l'ame en nous, dans qui vous voyez par avance un aveuglement et un endurcissement, hélas! trop semblable à celui des juifs qui vous environnent à ce moment. Ah! divin Jesus, vous pleurez mes péchés, et j'y suis insensible! Ne permettez pas, Seigneur, une telle dureté; appliquez-moi le mérite de vos larmes, qu'elles excitent les miennes, et qu'elles m'en fassent verser d'une sincère pénitence et du plus tendre amour, qu'elles amollissent mon cœur, et qu'elles lavent mon ame de toutes ses souillures!

2.° Larmes peu comprises. *Sur cela les juifs dirent: Voilà à quel point il l'aimoit.* Ils ne connoissoient pas tout le mystère des larmes de Jesus; mais nous qui le connoissons, nous qui avons vu couler pour l'amour de nous, non-seulement ses larmes, mais tout son sang sur la croix, et qui le voyons encore tous les jours couler sur l'autel, comment ne nous écrions-nous pas dans le transport de notre reconnoissance: voilà comme il nous a aimés! O saint amour! ô ardent amour! ô amour

immense ! pénétrez mon cœur, embrasez mon cœur, consumez mon cœur, que je ne vive plus que de vous et pour vous !

3.° Larmes, sources de blasphèmes contre Jesus. *Mais il y en eut quelques-uns qui dirent : Ne pouvoit-il pas empêcher qu'il ne mourût, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né ?* Nos impies modernes ne rougiront-ils point d'être toujours les échos de ces juifs endurcis ? En effet, si nous les comparons ensemble, nous trouverons dans les uns et dans les autres, 1.° même importunité. A tout propos, en toute rencontre, de quelque chose que l'on traite, ils interrompent la conversation pour débiter leurs blasphèmes, attaquer Dieu et son Christ, insulter Moïse et le Messie, outrager la religion et ses ministres. Quoi, au milieu d'une famille désolée, au milieu des larmes que tout le monde répand à la vue du tombeau qui fait couler ces pleurs, étoit ce donc là pour ces juifs l'occasion de faire une réflexion aussi ridicule qu'envenimée ? 2.° Même force de raisonnement. On conclut de ce qui n'est pas à ce qui est, de ce qu'on ne sait pas à ce qui est connu. Il n'a pas empêché Lazare de mourir ! Mais vous ne savez pas, ô juifs ! vous ne concevez pas pourquoi il ne l'a point empêché. Que concluez-vous de là ? S'ensuit-il qu'il n'ait pas guéri l'aveugle-né ? s'ensuit-il que la guérison de

lui ; contemplons ce tombeau, et voyons-y ce que c'est que l'homme, et ce que deviennent après sa mort,

1.° Sa fortune. Qu'étoit-ce que ce monument? *C'étoit une grotte* creusée dans le roc, et sur l'entrée de laquelle on avoit mis une pierre. Une tombe en fermoit l'entrée. Une tombe : voilà donc tout ce qui reste à l'homme, de ses terres, de ses royaumes, de ses maisons, de ses palais ! Il falloit peut-être des jours entiers pour parcourir ses domaines ; et aujourd'hui qu'il est dans le sépulcre, d'un seul pas on peut parcourir sa personne. Mais qu'y a-t-il dans ce sépulcre ? Des ossemens, de la pourriture, et des vers : voilà ses richesses et ses trésors. Qu'y a-t-il encore ? Une nuit obscure et une solitude entière. Ils ne sont plus ces beaux jours, elles ne sont plus ces nuits brillantes, passées dans les jeux, les festins, les danses et les concerts. On ne les verra plus ces théâtres éblouissans, ces spectacles pompeux, ces cercles splendides ; on est pour toujours séparé, et de ces amis fidelles, et de ces compagnons de débauche, et de ces objets qui captivoient le cœur. De tout cela il ne reste que la solitude et la nuit. Comment est l'homme dans ce sépulcre ? Il y est couché, étendu, sans mouvement, sans sentiment. Chez les juifs, il y étoit vêtu d'une méchante robe, garrotté de-

puis les épaules jusqu'aux pieds de larges bandes de linge, le visage couvert d'un suaire ou linge qui lui enveloppoit la tête; et voilà encore, à peu de chose près, comment il est parmi nous. Voilà où se réduit l'éclat des habits, la magnificence des meubles, la somptuosité des équipages, et tout ce que le monde admire dans les grands, et que les petits s'efforcent d'imiter autant qu'il est en eux. O biens! ô fortune! richesses, puissances, splendeur, dignités, plaisirs du monde, voilà donc où vous vous réduisez! Ce n'est point ici un mystère obscur que l'impiété puisse révoquer en doute. Il ne faut que des yeux pour s'en convaincre. *Venez et voyez.*

2.° Sa gloire. Que se passe-t-il dans ce sépulcre? Il y règne un morne et affreux silence, qui n'est interrompu ni par le bruit de la renommée, ni par les discours des hommes, ni par les écrits des savans. Rien de ce qui se fait, de ce qui se dit, de ce qui s'écrit, de ce qui se passe sur la terre, n'y sauroit pénétrer. La tombe peut porter au dehors des inscriptions fastueuses, des titres pompeux que pourront lire les vivans; mais au-dedans, tout est sourd, tout est muet, insensible.

3.° Son corps. Que devient le corps de l'homme dans le sépulcre? Lorsque Jesus fut arrivé près du sépulcre, *il dit: Otez la pierre, Seigneur, lui dit Marthe, sœur*

sœur de Lazare, il sent déjà, car il y a quatre jours qu'il est là. Quatre jours ! beautés frivoles, beautés passagères, flattez votre chair, ornez vos têtes, déguisez vos traits, parfumez vos corps, inventez, accumulez vos parures, empruntez de l'art et à grands frais vos charmes séducteurs ; soins ridicules, peines inutiles ! Encore quatre jours et vous ne serez plus qu'infection et pourriture. Ah ! éloignez-vous de mes regards, beautés fragiles, et ne cherchez pas à séduire mon cœur ; mes yeux, fermez-vous ; mon cœur, êtes-vous fait pour aimer la corruption ? O beauté éternelle, source du véritable et pur amour, centre de toutes les amabilités et de toutes les perfections, vous seule ne périssez pas, vous seule méritez l'hommage de nos cœurs, vous seule possédez donc et à jamais le mien ! O ma chair ! ô mon corps ! ne me séduisez pas vous-mêmes ; ah ! loin de moi de placer en vous mon bonheur ! Vous n'êtes, ainsi que les autres, que corruption et pourriture. Vous ne m'êtes donnés que pour travailler et pour me servir dans l'exercice de la pénitence qui m'est imposée ; subissez-en donc le joug, et n'espérez de contentement et de repos que lorsque votre Sauveur vous aura ressuscités glorieux, impassibles, incorruptibles et immortels comme lui.

SECOND POINT.

Prière de Jesus.

1.° Dans quelle circonstance Jesus fait cette prière. *Jesus dit à Marthe : Ne vous ai-je pas dit que si vous croyiez, vous verriez la gloire de Dieu ?* Marthe ne répliqua point. *On ôta donc la pierre.* Tout le monde resta dans le plus profond silence, en attendant un prodige au-dessus de tout ce qu'on avoit jamais entendu de plus merveilleux. Parlez, Seigneur, le ciel et la terre vous écoutent, l'enfer et la mort attendent leur arrêt ; ont-ils trouvé en vous leur vainqueur, et les hommes leur libérateur ? Que cet événement en décide, que ce cadavre le prouve ! Le voilà, par votre ordre, découvert et exposé aux yeux du ciel, le voilà, par son propre poids, attaché à la terre, et sur le point de se résoudre en terre ; voilà l'effet de la désobéissance du premier homme, et l'état où nous a réduits sa prévarication. Etes-vous ce Fils de Dieu, l'attente des Nations, qui doit nous délivrer du péché et de la mort, nous réconcilier avec Dieu, et nous ouvrir les portes du ciel ? Ah ! vous êtes veritablement le Fils de l'Homme, vous l'avez témoigné par votre sensibilité et vos larmes ; mais êtes-vous le Fils de Dieu, celui en qui nous devons croire et espérer ? Daignez, Seigneur, nous

le faire ici connoître ; et les plus incrédules, ceux mêmes qui ont résisté à vos autres miracles, ne pourront pas résister à celui-ci !

2.° En considération de qui J. C. fait cette prière. La pierre qui fermoit l'entrée du sépulcre est ôtée. *Alors Jesus levant les yeux au ciel, dit ces paroles : Mon Père, je vous rends graces de m'avoir exaucé. Pour moi, je sais bien que vous m'exaucez toujours ; mais je dis ceci pour ce peuple qui m'environne, afin qu'il croie que c'est vous qui m'avez envoyé.* Comme s'il eût dit : O vous, mon Père, qui habitez au plus haut des cieux, je vous rends graces ! Vous m'avez accordé ce que je vous demandois secrétement au fond de mon cœur. Si je vous en remercie publiquement et tout haut, ce n'est pas que j'ignore que vous m'exaucez toujours, quand absolument et sans condition je veux être exaucé ; car je ne le veux de la sorte, que pour me conformer à votre propre volonté : mais ce peuple que je vais rendre le témoin de votre puissance et de la mienne, n'est pas assez instruit ; je veux lui apprendre que c'est vous qui avez écouté ma prière, afin qu'il connoisse que c'est vous qui m'avez envoyé, et que votre Fils étant Dieu comme vous, vous ne lui refusez rien. O bonté infinie ! ô Jesus ! c'est ainsi que vous compatissez à notre foiblesse, et que vous multipliez

vos bienfaits à mesure que nous multiplions nos ingratitudes. *C'est pour ce peuple*, ce peuple ingrat qui vous a déjà vu opérer tant de prodiges, et qui reste encore dans son incrédulité ; ce peuple qui, non content de ne pas croire en vous, vous hait, vous persécute, et ne demande que votre mort ; ce peuple qui vous environne, et dont quelques-uns viennent de proférer contre vous des blasphèmes ; c'est pour eux, c'est pour tous les peuples de l'univers, c'est pour moi que vous priez votre Père à haute voix, et que vous allez opérer le plus grand de tous les prodiges.

3.° A quelle fin Jesus fait cette prière. *Afin qu'ils croient*, dit-il lui-même, *que vous*, ô mon Père ! *m'avez envoyé.* La fin que se propose le Sauveur dans le miracle qu'il va opérer, ne peut plus donc être douteuse : c'est la gloire de Dieu, c'est la récompense de la foi : *si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu.* Enfin, c'est une preuve qu'il veut nous donner de la foi qu'il exige qu'on ait en lui, comme au vrai Fils de Dieu qu'il appelle son Père, et comme au Messie envoyé de Dieu : en sorte que si, après tous ces préparatifs, le miracle s'opère à la vue de tout le peuple, comme il s'opéra en effet, il soit la confirmation de tous les autres miracles, la preuve de la divinité de J. C., et le sceau de toutes les vérités

qu'il nous a enseignées. En effet, la résurrection d'un mort enterré depuis quatre jours, est sans contredit une œuvre qui surpasse les forces de la nature et du démon, et qui étant faite au nom de Dieu, et en preuve de l'autorité et de la divinité de celui qui l'opère, en est une preuve aussi évidente qu'il est évident que Dieu ne peut pas mentir et faire des miracles pour induire les hommes en erreur. Je vous remercie, ô mon Sauveur! d'avoir donné tant de force à votre vérité, que l'incrédulité la plus déterminée ne puisse plus trouver de retranchement que dans l'obstination et l'endurcissement du cœur!

TROISIÈME POINT.

Résurrection de Lazare.

1.° Comment elle se fait : d'un seul mot. Le tombeau est ouvert ; du haut de l'ouverture on aperçoit le cadavre ; il exhale une odeur de mort ; chacun est saisi d'une horreur secrète ; tout le monde est dans l'attente ; les Disciples, accoutumés aux miracles, se promettent le plus grand qu'ils eussent encore vu, Marthe et Marie l'espèrent, les ennemis de Jesus le prévoient et le craignent, le Fils de Dieu le demande, et il le fait. *Après avoir fini sa prière, Jesus cria d'une voix forte* et d'un ton qui ne convenoit qu'au Tout-puissant : *Lazare, sortez dehors ; et à*

l'instant le mort sortit, ayant les pieds et les mains liés de bandes, et la tête enveloppée d'un suaire. A ce cri puissant du Sauveur, rien ne résiste, la mort et le tombeau rendent leur proie, le corps est animé et repoussé hors du monument ; tout le monde le voit sortir du sépulcre tel qu'on l'y a mis, c'est-à-dire, lié de bandes, qui lui tiennent les mains appliquées au corps, et qui le serrent depuis les épaules jusqu'aux pieds, et le visage couvert d'un suaire qui lui enveloppe la tête. *Alors Jesus dit : Qu'on le délie, et qu'on le mette en liberté.* Jesus est obéi ; et Lazare plein de vie, et couvert seulement de la robe qu'on lui avoit laissée dans le sépulcre, se joint à la troupe de ceux qui étoient venus pleurer sa mort, et conduit son Sauveur dans sa maison de Béthanie. O puissance infinie de mon Sauveur ! je vous adore, et vous serez désormais toute ma joie et toute mon espérance ! O Jesus ma résurrection et ma vie, un jour votre voix toute-puissante me ravira au tombeau ; faites que ce soit pour vivre éternellement avec vous. Faites-la dès-à-présent entendre à mon ame, cette voix, afin qu'elle sorte du tombeau de ses péchés, de ses habitudes criminelles, afin qu'elle rompe tous ses liens, et que rien ne l'empêche plus d'aller à vous, d'agir pour vous, de ne désirer, de n'aimer que vous.

2.° Quel fut l'effet de ce miracle sur les cœurs dociles? Il les porta à croire en J. C. *Plusieurs donc d'entre les juifs qui étoient venus voir Marie et Marthe, et qui avoient vu ce que Jesus avoit fait, crurent en lui.* Et comment ne pas se rendre à la vérité! comment, après un si grand miracle, se défendre de croire en Jesus-Christ, et de le regarder comme le vrai Messie! Heureux ces juifs, s'ils persistent dans cette foi, si le mauvais exemple de leurs concitoyens, si la crainte des hommes ne les rengagea pas dans l'infidélité, et ne leur fit pas trahir J. C.! Soutenez la mienne de votre grace, ô mon Dieu! et que rien ne soit capable de m'enlever un don si précieux!

3.° Quel fut l'effet de ce miracle sur les cœurs endurcis? Plusieurs de ces juifs crurent. *Mais quelques-uns d'eux s'en allèrent trouver les pharisiens, et leur rapportèrent ce que Jesus avoit fait.* Pourquoi plusieurs seulement crurent-ils, et non pas tous? Pourquoi ceux-ci vont-ils raconter le miracle aux pharisiens? Est-ce pour les engager à croire? Mais ils savent que ces hommes, jaloux de la gloire de Jesus-Christ, sont déterminés par intérêt et par passion à ne croire rien en faveur de Jesus qu'ils veulent perdre. Est-ce pour trouver au milieu d'eux de quoi contredire et détruire même ce miracle? Mais quels moyens employer?

On ne peut pas opposer l'infraction du sabbat, comme au paralytique de la piscine et à l'aveugle-né ; on ne peut pas user de questions captieuses, et employer les menaces comme l'on fit à l'égard de ce dernier et de ses parens ; on ne peut pas dire que le miracle ait été opéré au nom de Béelzébuth, le démon ne ressuscite pas les morts ; enfin on ne peut pas nier le fait, ce seroit vouloir se faire tourner en dérision. C'est cependant ce parti que prennent les impies de nos jours, comme s'ils pouvoient aujourd'hui avoir des raisons de nier un miracle que les ennemis mêmes de J. C. ont reconnu et qu'ils ont osé nier quand il s'est passé un miracle qui a été sans contradiction depuis dix-sept cents ans. Mais pourquoi prennent-ils ce parti ? C'est qu'ils ne peuvent plus prendre celui que prirent les pharisiens. Ceux-ci livrés à leur fureur, l'assouvissent contre J. C. ; mais la personne de ce même J. C. n'est plus à la discrétion des impies, et ils ne peuvent assouvir la haine qu'ils lui portent, qu'en niant sans raison des faits incontestables et avérés. Ah ! que ces impies ne puissent-ils penser plutôt que si J. C. n'est plus entre leurs mains, ils sont eux-mêmes entre les mains de J. C., et qu'ils ne peuvent éviter sa colère ! que du moins le châtiment visible et subsistant de ces juifs endurcis qu'ils imitent, puisse leur

faire redouter celui dont J. C. les a si souvent menacés, et qui est préparé à leur incrédulité !

Seigneur, ressuscitez les cœurs de nos frères qui sont dans la mort ; ressuscitez le mien, faites entendre votre voix à mon ame, jusque dans le tombeau de ses péchés. Je vous le demande avec confiance, ô mon Dieu ! Vous ne sauriez refuser votre médiation à de justes désirs, votre Père ne sauroit rien refuser à vos mérites. Parlez, et la mort même cédera à votre voix toute-puissante ! Mais vous m'apprenez qu'il n'y a point de résurrection si la pierre n'est levée, point de réconciliation avec vous si les obstacles au bien ne sont éloignés : c'en est fait, ô Jesus ! je vous obéis ; aidez-moi, et soutenu de votre grace, j'ôterai la pierre en évitant le péché, et en m'éloignant de tout ce qui met obstacle à ma vraie conversion. Ainsi soit-il.

CCXXXII.e MÉDITATION.

Conseil tenu au sujet de la résurrection de Lazare.

De la mort de Jesus-Christ. *Jean.* 11. 47-53.

PREMIER POINT.

De la cause de la mort de Jesus-Christ.

1.° La cause de la mort de Jesus-Christ,

du côté des juifs, fut leur haine contre Jesus. *Les princes des prêtres et les pharisiens s'assemblèrent donc, et disoient entre eux : Que faisons-nous ? Cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les romains viendront ruiner notre ville et notre nation.* Dès qu'on eut su à Jérusalem la résurrection de Lazare, les deux pontifes, Anne et Caïphe, instruits du miracle, et effrayés de ses suites, assemblèrent un grand conseil, où ils firent entrer les principaux des scribes et des pharisiens ; *et ils disoient : Que faisons-nous ?* Quel parti prenons-nous sur un événement qui demande de nous la plus sérieuse vigilance ? Ah ! si la religion, si l'équité, si la raison eussent été écoutées dans ce conseil, il eût été aisé de voir quel parti il y avoit à prendre. Il n'y en avoit point d'autre que de reconnoître Jesus pour le Messie envoyé de Dieu, puisque sa mission étoit autorisée par des merveilles aussi éclatantes. Mais la passion dominoit dans cette assemblée, la haine seule l'avoit formée, et l'on ne vit rien, ou l'on ne voulut rien voir de ce que voyoient les plus simples d'entre le peuple. Cependant, comme la passion n'ose se montrer telle qu'elle est, et qu'elle cherche à se déguiser non-seulement aux yeux du public, mais encore à elle-même, il fallut chercher un prétexte

pour couvrir la haine dont on étoit animé. On ne pouvoit plus prétexter la religion, et se dire sérieusement à soi-même que cet homme étoit un infracteur de la loi, un pécheur, un blasphémateur, un démoniaque. Celui qui faisoit tant de miracles au nom et à la gloire du vrai Dieu, ne pouvoit être rien de tout cela. Au défaut du prétexte de la religion, on eut recours à celui de la politique. Ils ajoutèrent donc : *Si nous le laissons faire*, si nous n'opposons une digue à ce torrent de prodiges qu'il opère, si nous le laissons en liberté, si nous ne prenons des mesures, si nous n'employons des moyens plus efficaces que par le passé, *tous croiront en lui*, comme viennent de faire plusieurs de nos concitoyens qui ont vu la résurrection de Lazare. On le regardera comme le Messie, et le peuple s'unira malgré nous pour en faire son roi. Alors *les romains*, indignés de voir un roi qu'ils n'auront pas donné, armeront contre nous, *et viendront ruiner notre ville et notre nation*. Ils mettront tout à feu et à sang, ils s'empareront de nos villes et de nos provinces, et ce qui restera de nous, ils l'emmèneront en captivité. Quoi de plus opposé à la raison même de ce raisonnement ! Qu'avoit-on à craindre des romains, sous la conduite d'un roi à qui toute la nature obéissoit ? Dieu qui l'envoyoit, n'étoit-il

pas en état de le soutenir ? Mais le roi et le Messie qu'eux-mêmes attendoient, ne devoit-il pas, selon leurs idées, se déclarer contre les puissances qui opprimoient la nation ? ne devoit-il pas les subjuguer toutes, leur imposer la loi, et les soumettre à son empire ? Mais le malheur imaginaire qu'ils vouloient éviter en refusant de reconnoître Jesus pour roi, est précisément celui qu'ils se sont attiré pour ne l'avoir pas reçu. Ah ! que la politique est aveugle, quand elle ne prend conseil que de la passion ? Mais pourquoi donc ces juifs, chefs de la nation, s'obstinoient-ils à rejeter un roi si puissant en œuvres ; et d'où leur venoit cette haine implacable qu'ils avoient conçue contre lui ? C'est que les premières démarches de ce nouveau roi n'étoient point de leur goût. Au lieu de pompe et de magnificence, il ne louoit que la simplicité et le mépris des richesses ; au lieu de gloire et de domination, il ne parloit que de douceur et d'humilité ; au lieu de guerre et de liberté, il n'annonçoit que la paix, la soumission et l'obéissance ; au lieu de luxe et de plaisirs, il ne recommandoit que la pureté de cœur et la pénitence. C'est que d'ailleurs ce nouveau roi ne paroissoit nullement disposé à les maintenir dans leur crédit, à leur donner part dans le gouvernement de son royaume, et à leur en accorder

les premières places. Au contraire, il parloit sans ménagement, et de l'hypocrisie des pharisiens, et de la dureté des prêtres, de l'orgueil, de l'avarice, des mœurs corrompues des uns et des autres, et il se portoit par-tout pour le vengeur de tous ces excès. Voilà ce qui animoit ces grands contre lui, et voilà ce qui dans tous les siècles a fait des impies, des esprits forts, des politiques, et des ennemis du christianisme, et de ceux qui y sont les plus attachés. Voilà quelle fut, du côté des juifs, la cause de la mort de Jesus : mais qu'eussent pu faire les hommes contre lui, si Dieu n'eût eu ses desseins, que la malice des juifs exécutoit sans le connoître ?

2.° La cause de la mort de J. C. du côté de Dieu, fut son amour pour les hommes. Il falloit une mort aussi précieuse, et pour réparer l'offense faite à Dieu par le péché, et pour en obtenir à l'homme le pardon. Ah ! concevons-nous bien ce que c'est que le péché, pour la réparation duquel il a fallu qu'un Dieu se fît homme, et mourût en croix ? Concevons-nous bien ce que nous devons à ce Dieu de bonté, de nous avoir donné son Fils, et à ce Dieu-Homme d'avoir donné sa vie pour nous délivrer du péché ? Concevons-nous bien quelle ingratitude c'est de pécher encore, après avoir été à si grands frais délivrés du péché ?

3.° Application de ces vérités aux justes. La mort des martyrs, la persécution et toutes les souffrances des justes, ont toujours eu pour cause, d'un côté, la haine des méchans, et de l'autre l'amour de Dieu pour eux. Heureux ceux qui souffrent ainsi! Dans la cause de leurs souffrances, ils trouvent la plus douce consolation.

SECOND POINT.

De la fin pour laquelle a été ordonnée la mort de J. C.

1.° Dans le conseil des juifs. L'un d'eux, nommé Caïphe, qui étoit en exercice des fonctions de grand-prêtre cette année-là, et gendre de l'autre grand-prêtre Anne, présidoit à cette assemblée. Il étoit jeune et suffisant, d'un naturel bouillant et impérieux. Il approuvoit les raisons de politique que l'on proposoit dans le conseil; mais il trouvoit qu'on n'alloit pas assez tôt au but, et qu'on craignoit de prononcer le mot décisif qui étoit la mort de Jesus; pour lui, il trancha le mot, et de ce ton de fierté qu'on avoit coutume de respecter et auquel il falloit que tout cédât, *il leur dit: Vous n'y entendez rien, et vous ne considérez pas qu'il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse point.* Il

ne s'agit donc plus de délibérer sur ce que l'on fera, sur le parti que l'on prendra ; la chose est décidée, la mort de Jesus est résolue comme nécessaire au bien public ; l'innocent est sacrifié à une fausse politique, ou plutôt à la haine que les pécheurs portent à la vérité qui les condamne. Voilà les vues des hommes, voilà ce qu'ils se proposent, et le prétexte qu'ils prennent pour persécuter la vertu. Mais Dieu a d'autres vues, et quand il permet aux pécheurs d'exécuter leurs mauvais desseins, il exécute lui-même les siens, toujours pleins d'une sagesse et d'une bonté infinie.

2.° Dans le conseil de Dieu. *Or il ne disoit pas cela de lui-même : mais étant grand-prêtre cette année-là, il prophétisa que Jesus devoit mourir pour la nation des juifs, et non-seulement pour la nation, mais aussi pour rassembler les enfans de Dieu qui étoient dispersés.* Caïphe ne faisoit que confirmer ce qu'on avoit dit avant lui, et ce qu'on avoit voulu faire craindre de la vengeance des romains. Son esprit étoit aveuglé, son cœur passionné ; mais Dieu dirigeoit tellement chacune de ses paroles, qu'elles furent une prophétie bien expresse non-seulement de la mort de J. C., mais de la cause pour laquelle cet Homme-Dieu venoit s'offrir à la mort. Il ne parloit pas de lui-même ; mais parce qu'il étoit grand-

prêtre, Dieu se servoit de lui pour annoncer cet oracle prophétique, que Jesus devoit mourir pour le salut de la nation. C'est ainsi que Dieu se joue de la sagesse des hommes qui résistent à ses lumières. Leur perversité exécute ses desseins éternels, et il se sert de leur langue même pour les publier.

3.° Application de ces vérités aux justes. Les hommes avoient leurs desseins, lorsqu'ils persécutoient et faisoient mourir les prophètes, les Apôtres, les chrétiens : mais Dieu avoit les siens, que les hommes exécutoient sans le vouloir et sans le savoir. Entrons comme les Saints dans les vues de Dieu, qui sont toujours à notre avantage. Soumettons-nous avec respect à la puissance humaine, et n'y envisageons que la puissance de Dieu même, qui non-seulement tourne en bien pour ceux qui l'aiment, tout le mal qu'on leur fait, mais qui sait encore, quand il lui plaît, changer en oracles et en prophéties les blasphèmes que profèrent les impies.

TROISIÈME POINT.

De la pensée de la mort de Jesus-Christ.

1.° Dans les juifs. Le résultat de ce conseil fut la mort de J. C. résolue et décidée. *Et depuis ce jour-là ils ne pensèrent plus qu'à le faire mourir.* Il ne s'agissoit donc plus d'en chercher des

raisons et des prétextes, mais uniquement d'en trouver les moyens ; et voilà de quoi s'occupèrent depuis ce jour-là les pontifes, les prêtres, les scribes et les pharisiens. Ils ne s'occupèrent plus qu'à chercher et à prendre les moyens les plus efficaces et les plus prompts pour mettre à mort le juste, le saint, l'envoyé de Dieu, un homme dont tout le crime étoit d'avoir fait trop de miracles. Quelle occupation pour les chefs et les principaux de la synagogue!

2.° Dans les pécheurs. Mais quelle occupation pour des chrétiens, de ne penser qu'à offenser Dieu, et à renouveler, autant qu'il est en eux la mort de J. C. *Depuis ce jour-là*, c'est-à-dire, depuis qu'on s'est abandonné à sa passion, on n'est plus occupé que des moyens de la satisfaire, on ne pense plus qu'à pécher, et toute la vie n'est plus qu'un affreux tissu de péchés. *Depuis ce jour-là*, c'est-à-dire, depuis qu'on a lu ce mauvais livre, qu'on a écouté indiscrétement ce libertin, on n'est plus occupé que du soin d'étouffer ses remords, de se rassurer contre les frayeurs de la mort, des jugemens de Dieu, et de l'éternité ; on ne songe plus qu'à détruire en soi et dans les autres tous les principes du christianisme, et à effacer, si l'on peut, jusqu'aux moindres traces de son baptême. *Depuis ce jour-là*,

c'est-à-dire, depuis qu'on s'est laissé entraîner dans l'erreur, en se liant avec des personnes suspectes et en écoutant leurs discours séducteurs, on ne songe plus qu'à insulter l'église, qu'à se réjouir de ses maux, qu'à déchirer, calomnier, persécuter le juste qui y demeure attaché, et qui en soutient les intérêts. Ah ! si nous sommes de ce nombre, ayons horreur de notre état, revenons à notre Dieu, et songeons, quelque coupables que nous soyons, que nous avons un Sauveur qui est mort pour nous !

3.° Dans les cœurs fidelles et fervens. Les juifs songeoient à la mort de J. C., pour la lui procurer ; ils y ont réussi, et il l'a soufferte : nous en savons la manière, nous en connoissons la cause et la fin. C'est à nous maintenant à nous en occuper sans cesse, à nous procurer tous les jours l'avantage d'assister au sacrifice de cette précieuse mort qui se renouvelle sur nos autels, et à participer, par de ferventes et fréquentes communions, à la divine victime que l'on y immole, à nous unir à elle, et à nous offrir en sacrifice avec elle C'est à nous à songer à cette mort dans les temps d'afflictions, de souffrances, de tentations, de défiance de nous-mêmes, et lorsque nous sommes troublés par la crainte immodérée que nous cause le souvenir de nos péchés. C'est à nous à nous entretenir de cette

précieuse mort dans la méditation, dans l'oraison, à toutes les heures du jour. Hélas ! comment pouvons-nous oublier un si grand amour, tant de douleurs, tant d'opprobres soufferts pour nous délivrer de si grands maux et nous procurer de si grands biens ! Quel autre objet plus digne d'occuper notre cœur, plus touchant, plus attendrissant, plus consolant, plus sanctifiant, que celui-là !

O majesté suprême, ô puissance infinie, ô bonté inépuisable, qui ne s'humiliera devant vous, qui ne vous adorera, mais en même temps qui ne vous aimera ? O mon Dieu ! c'est donc pour sauver les pécheurs que vous immolez l'innocent ; c'est pour dérober la créature aux châtimens qu'elle a mérités, que vous faites tomber le poids de votre colère sur votre Fils bien-aimé ; c'est pour sauver ce peuple ingrat qui a tant abusé de vos bienfaits, et non-seulement pour sauver le peuple juif, mais encore tous les peuples de la terre ; pour rassembler en un même troupeau, dans une même église, sous un même pasteur, en unité de foi et de gouvernement spirituel, ceux qui, dispersés parmi les différens peuples du monde, entendront annoncer votre saint nom, seront dociles à votre grace, embrasseront votre sainte loi, et seront mis au nombre de vos enfans par la réception du saint

baptême ! O quel bonheur pour moi d'être de ce nombre ! O divin Jesus, vous voilà donc destiné à mourir pour moi ! Ah ! que ne puis-je mourir pour vous ! Ainsi soit-il.

CCXXXIII.e MÉDITATION.

Jesus se retire dans la ville d'Ephrem.

Moyens de se préparer à bien faire ses pâques. *Jean.* 11. 54-56.

PREMIER POINT.

Premier moyen, la retraite.

1.° Nécessité de la retraite. *Jesus ne se montroit plus en public parmi les juifs.* Ses ennemis hâtoient sa mort, et lui-même la vouloit ; car sans sa volonté, que fussent devenus les efforts de leur haine implacable ? où auroient abouti les mesures de leur impuissante jalousie ? Mais son heure, qui approchoit, n'étoit pas encore venue, et jusqu'à ce moment il lui convenoit d'autant plus de paroître prendre des précautions, qu'il n'ignoroit pas ce qui s'étoit passé dans le conseil, et la résolution qu'on y avoit prise de le faire mourir. Nous, n'ignorons pas les mauvais desseins qu'ont formés contre nous les ennemis de notre salut ; nous n'ignorons pas combien l'air du monde est contagieux pour nous, combien la

dissipation des affaires est opposée au recueillement nécessaire pour mettre ordre à sa conscience. Retirons-nous donc du monde pendant quelque temps, et renonçons à toute autre affaire qu'à celle de notre salut. Ne disons pas que cela nous est impossible : nous le ferions pour la santé de notre corps, et si nous étions grièvement malades ; pourquoi ne le ferions-nous pas pour la santé, pour le salut de notre ame ?

2.° Lieu de la retraite. *Mais il se retira dans une contrée voisine du désert, en une ville nommée Ephrem*, ou *Ephraïm*, dans la tribu du même nom, à huit lieues environ de Jérusalem. Plusieurs personnes pieuses sont dans l'usage, pour faire de temps en temps une retraite, de se retirer dans quelque maison religieuse : c'est là se retirer véritablement dans une contrée voisine du désert ; si cela n'est pas en notre pouvoir, faisons-nous du moins un désert de notre maison. Mais quels remords ne doivent pas sentir, et quels reproches ne doivent pas se faire ceux qui, dans les saints jours qui précèdent la pâque, ne s'absentent et ne se retirent de leur vrai domicile que pour tromper les yeux du public, cacher leur indévotion, et manquer plus impunément au devoir pascal ? Ah ! ils ne trompent pas les yeux de Dieu, ils se trompent eux-mêmes !

3.° Durée et occupation de la retraite. *Et il demeuroit là avec ses Disciples.* La retraite de Jesus à Ephrem fut environ de six jours ; la retraite annuelle et dans les formes, est de huit jours : ce qui n'empêche pas qu'on n'en puisse faire de plus courtes pendant l'année, pour se disposer à quelque solennité, ou pour quelque autre cause particulière. Il faut s'y renfermer avec Jesus, y persévérer constamment avec lui, ne s'y entretenir qu'avec lui et avec ses Disciples, avec ceux-là seulement qui peuvent nous édifier et nous aider à profiter de notre retraite. Or, quelle fut là l'occupation de Jesus ? Sur le point de sacrifier sa vie à la gloire de son Père et au salut des hommes, il s'en entretenoit avec Dieu ; il disposoit ses Disciples à ce tragique événement qui alloit leur enlever leur maître, et souiller Jérusalem du sang de son roi, de son Christ et de son Dieu. Le soin de nous préparer à une sainte mort, doit être aussi l'occupation de notre retraite. Chaque pâque que nous célébrons, chaque retraite que nous faisons, peut être pour nous la dernière, comme elle le sera infailliblement pour plusieurs. Avec quelle ardeur, avec quelle joie un agonisant recevroit-il huit jours de santé pour se disposer à la mort ! Nous les avons, Dieu nous les donne, peut-être ne les aurons-nous plus, profitons-en donc.

SECOND POINT.

Second moyen, la fréquentation des églises.

Nous avons trois motifs de les fréquenter.

1.° La sainteté de la pâque qu'on y célèbre. *Or la pâque des juifs étoit proche, et plusieurs de ce quartier-là allèrent à Jérusalem avant la pâque, pour se purifier.* Cette pâque des juifs n'étoit que la figure et l'ombre de la pâque chrétienne. Si les juifs avoient soin de se rendre au temple de Jérusalem quelque temps avant la fête, pour se purifier par des sacrifices et autres cérémonies de religion, de toutes les impuretés légales qui auroient pu les empêcher de manger l'agneau pascal, avec combien plus de soin devons-nous travailler à nous purifier pour manger la chair sacrée de J. C., figurée par celle de l'Agneau pascal ! C'est la mort que ce divin Agneau a soufferte pour nous, c'est son triomphe et sa résurrection glorieuse que nous célébrons dans la pâque. Or quelle préparation n'exigent pas de nous une si sainte solennité et une si grande action ? Avec quels sentimens de componction, de dévotion, de reconnoissance et d'amour, devons-nous manger ce divin agneau ? Et où trouver le moyen d'exciter en nous ces sentimens, que dans nos saints temples, en nous y rendant avec assiduité ?

2.° L'abondance des secours que nous y trouvons. Les juifs venoient au temple de Jérusalem y offrir des sacrifices, y pratiquer des cérémonies d'expiation, y recevoir la bénédiction sacerdotale, y entendre la lecture de la loi et des prophètes, et se préparer ainsi à la grande solennité. Mais avec quelle supériorité de grace trouvons-nous dans nos églises tous ces secours! Le sacrifice de la messe, la présence réelle de J. C., la prédication et l'explication de son saint évangile, l'ordre des offices, la majesté et la sainteté de nos cérémonies, la décoration de nos autels, l'exemple des fidelles, la communion des prières, la bénédiction donnée, non-seulement au nom de Dieu, mais encore avec le corps adorable de son Fils unique N. S., et enfin ce corps même de J. C. qu'il nous est permis de recevoir pour disposition même plus parfaite à la communion pascale; que de moyens, que de secours! et que nous sommes coupables, si nous n'en profitons pas!

3.° La commodité que nous avons de nous y rendre. Il n'y avoit qu'un temple pour tout le peuple juif, qui étoit celui de Jérusalem. C'est là qu'il falloit aller de tous les pays pour offrir les sacrifices et acquitter ses vœux. Le faire ailleurs sans l'ordre exprès du Seigneur, c'eût été un sacrilége. Cependant, avant les

principales

principales fêtes, et avant la pâque en particulier, un grand nombre de personnes, car toutes ne pouvoient pas quitter à la fois, se rendoient de toute la Palestine à Jérusalem pour se disposer à la fête. Avec quelle bonté et quelle libéralité Dieu en use-t-il à notre égard! Nos simples bourgs ou villages ont leurs églises, nos villes en sont remplies, il s'en trouve dans tous les quartiers, nous n'avons qu'un pas à faire pour nous y rendre; et comment donc n'y sommes-nous pas plus assidus? Si nous nous plaignons de notre peu de dévotion, de notre insensibilité pour les choses de Dieu, de la dureté de nos cœurs, de la violence de nos passions, et du peu de secours que nous recevons de Dieu, à qui devons-nous nous en prendre, qu'à nous-mêmes, qui ne daignons point faire un pas pour aller dans son temple y profiter des avantages qu'il nous y présente?

TROISIÈME POINT.

Troisième moyen, la recherche de Jesus.

Ils cherchoient donc Jesus, et étant dans le temple, ils se disoient les uns aux autres: *Que vous en semble? Est-ce qu'il ne vient point à la fête? Mais les princes des prêtres et les pharisiens avoient donné ordre que si quelqu'un découvroit où il étoit, il en donnât*

avis, afin qu'ils le fissent prendre. Il y a trois moyens de chercher J. C. au temps de pâque.

1.° Recherche oiseuse et indifférente. On parle de faire ses pâques, comme de la nouvelle du jour. On s'en entretient aussi froidement que si c'étoit la chose du monde la plus indifférente. *Que vous en semble?* On raisonne sur les confesseurs qu'on a à choisir, sur les prédicateurs qu'on a à entendre, sur le chant ou les cérémonies de la semaine sainte, et sur la manière dont elles se sont faites, quelquefois même on se permet d'examiner la conduite des autres. *Est-ce qu'il ne vient point à la fête?* Celui-ci, celle-là se sont-ils acquittés de leur devoir pascal? examen qu'il faut laisser aux pasteurs pour leur paroisse, aux pères et mères pour leur famille, aux maîtres et maîtresses pour ceux qui sont sous eux, mais qui ne convient point de particulier à particulier. Que chacun songe pour soi, qu'il cherche Jesus et s'efforce de le trouver!

2.° Recherche criminelle et sacrilége. On s'informe où on le trouvera; qui? Un confesseur commode, indulgent, qui ne gêne en rien, qui n'exige rien, et qui se contente de tout. Quelquefois on le trompe; on cache les crimes, leur nombre, leurs circonstances aggravantes; on tait les habitudes, on déguise même ce que l'on avoue, afin d'extorquer une

absolution avec laquelle on va chercher J. C. comme les juifs le cherchoient pour l'outrager et le mettre à mort.

3.° Recherche religieuse et fervente. C'est celle d'un cœur qui désire sincèrement s'unir à J. C., qui médite les grands mystères des saints jours de la pâque, qui tâche d'y entrer, d'en prendre l'esprit, et de les goûter, qui examine sérieusement sa conscience, qui fouille dans les replis de son cœur, pour n'y rien laisser qui puisse offenser les yeux du Dieu qu'il va recevoir. Celui-là trouve Jesus où les autres ne le trouvent pas; il s'en remplit, il s'en nourrit. Travaillons pour être de ce nombre; et si nous ne nous sentons ni dévotion, ni ferveur, ne restons point tranquilles, mais demandons-nous à nous-mêmes avec douleur : *Pourquoi*, dans un si saint temps *Jesus ne vient-il pas à moi*, ne se fait-il pas sentir à mon cœur ? Appelons-le, invoquons-le, prions-le de venir, et en même temps examinons si la cause de cette absence de Jesus n'est pas en nous-mêmes; et afin d'y obvier, voyons si ce n'est point ce ressentiment que nous conservons, ce bien d'autrui que nous n'avons point restitué, cette médisance ou calomnie que nous n'avons pas réparée, cette passion que nous n'avons pas domptée, cette affection que nous n'avons pas réprimée, cette dissipation que nous n'a-

vons pas corrigée, cette langueur, cette tiédeur, cette paresse que nous n'avons pas surmontées.

Ah ! Seigneur, ne permettez pas que je vous cherche avec de mauvaises dispositions comme les juifs, et que renouvelant autant qu'il est en moi leur déicide, je vous sacrifie à mes passions dans un cœur criminel ! Ah ! plutôt, faites que par le sacrifice de ces passions, et de mon cœur lui-même, faites que par l'esprit de retraite, le silence, la prière, par de fervens désirs, par de saintes dispositions en un mot, je reconnoisse la grace précieuse que vous voulez me faire de vous donner à moi ! Ainsi soit-il.

CCXXXIV.e MÉDITATION.

Jesus de retour à Béthanie, soupe chez Lazare.

Considérons dans ce banquet, quelles sont les délices de la vertu ; dans Judas, quelles sont les peines d'une passion criminelle ; et dans les habitans de Jérusalem, quelles sont leurs différentes dispositions. *Luc.* 19. 11-28.

PREMIER POINT.

Des délices de la vertu.

1.° Délices de la vertu, considérées dans le banquet corporel qui se fait dans la maison de Lazare. *Six jours avant la pâque, Jesus revint à Béthanie, où étoit*

Lazare, qu'il avoit ressuscité d'entre les morts, et là on lui donna à souper. Marthe servoit, et Lazare étoit un de ceux qui étoient à table avec lui. Alors Marie ayant pris une livre d'huile de parfum de vrai nard, qui étoit de grand prix, elle en parfuma les pieds de Jesus, puis les essuya de ses cheveux, et toute la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum. Ce souper se donna, comme l'on croit, le samedi au soir, à parler selon notre manière présente de commencer les jours, c'est-à-dire, selon les hébreux, lorsque le sabbat étoit fini, et au premier soir du dimanche. Jesus n'eût pu venir d'Ephrem à Béthanie le samedi : ce voyage étoit trop long pour un jour de sabbat. Il falloit donc qu'il fût parti du lieu de sa retraite dès le vendredi, et qu'il eût passé le jour du sabbat aux environs de Béthanie, pour pouvoir s'y rendre le samedi au soir comme il fit. On savoit sans doute à Béthanie son arrivée et on l'attendoit chez Lazare, où il avoit coutume de loger. On en étoit aussi instruit à Jérusalem, d'où cette nouvelle fit sortir un grand nombre de juifs. Il y a même apparence qu'il y eut plusieurs de ceux-ci qui étant amis de Lazare et Disciples de Jesus, restèrent à souper avec eux. Quoi qu'il en soit, qui peut exprimer les délices de ce banquet, où des amis

reçoivent leur ami plein de vie et de santé, et se trouvent à table avec celui qu'ils ont vu mort quelque temps auparavant; où deux sœurs revoient à table un frère tendrement aimé, qui avoit expiré entre leurs bras, qu'elles avoient fait porter au tombeau, dont elles avoient pleuré la mort, et dont elles s'étoient crues séparées pour toujours; où Lazare, après avoir langui, après avoir subi la mort, après avoir été enseveli, se trouve chez lui au milieu de ses amis et avec des sœurs chéries, aux soupirs et aux larmes desquelles il est redevable de la vie dont il jouit; mais sur-tout, où Jesus se trouve lui-même, Jesus ce fils du Dieu vivant, cet ami tendre et compatissant jusqu'à honorer le mort de ses larmes; cet ami fort et puissant, qui d'un mot l'a tiré du tombeau, lui a rendu la vie, et qui actuellement se fait un plaisir de la joie qu'il procure, qui veut bien en être témoin lui-même, y participer et l'augmenter par sa présence? Ah! qui peut comprendre les divers sentimens qui animoient tous ces cœurs? Marthe servoit à table, et avec quelle ferveur! Marie répandoit sur les pieds de Jesus le parfum le plus précieux et les essuyoit de ses cheveux, et avec quel respect, avec quel amour! O doux fruits de l'affliction, délicieuse récompense de la vertu!

2.° Délices de la vertu, considérées

dans le banquet éternel qui se donnera dans le ciel. En se représentant les sentimens qui durent animer les convives de Lazare, on peut se former une idée, bien imparfaite sans doute, mais cependant bien douce et consolante, des sentimens qui régneront dans le ciel, après la résurrection générale. Là des mille millions de saints tous brillans et glorieux, tous unis par les liens d'un amour fraternel et de la charité la plus parfaite, jouiront ensemble d'un bonheur immense et éternel, et verront celui à qui ils sont redevables de cette félicité suprême. Ce qui augmentera leur amour, c'est que pour leur procurer un si grand bien, il les a tirés non-seulement de la mort et la cendre en laquelle leurs corps étoient réduits, mais du péché, mais de l'enfer. Ce qui augmentera leur amour encore, c'est que pour cela il lui en a coûté à lui-même, non pas seulement un mot, mais tout son sang, mais sa vie qu'il a donnée pour eux avec un amour infini. Ce qui augmentera encore leur amour, c'est qu'il a voulu que leur salut fût tellement un don de sa grace, qu'il fût en même-temps la récompense de leur fidélité; qu'il a voulu les associer à ses souffrances, à ses peines, à ses travaux, pour les associer plus intimement à ses mérites et à sa gloire; qu'il a voulu que quoiqu'il eût tout fait pour eux, chacun d'eux cepen-

dant ait travaillé et contribué au salut des autres, pour les unir ainsi tous ensemble et avec lui-même. Ce qui augmentera encore leur amour, c'est de voir le Sauveur au milieu d'eux, se faire une gloire de leur bonheur, les élever jusqu'à lui, leur communiquer sa divinité, les adopter pour ses frères, les traiter comme ses cohéritiers, les unir à Dieu son père comme ses enfans adoptifs, comme ne faisant plus qu'un avec lui et avec Dieu même. O amour! ô amour! ô mon ame! quoi, c'est pour vous qu'est préparé un si grand bonheur! Ah! refuseriez-vous de le mériter? Y a-t-il quelque chose ici-bas qui soit capable de vous occuper et de vous empêcher de travailler de toutes vos forces pour l'obtenir?

3.° Délices de la vertu, considérées dans le banquet spirituel qui se donne ici-bas dans l'Eglise. Le festin de Lazare est encore une figure de ce qui se passe dans l'Eglise, pour nous disposer au banquet éternel qui se donnera dans le ciel. Ici-bas, à la table du Sauveur, on voit encore des Lazares ressuscités, des Marthes agissantes, des Maries contemplatives, contribuer, chacun à sa manière, au bonheur, à la joie, à l'édification de l'Eglise, et célébrer avec Jesus un banquet spirituel et divin, un banquet de foi et de vérité, où Jesus lui-même se donne tout entier pour être notre nourriture

et nous incorporer à lui. Quelle bonté, Seigneur, de venir encore chez un pécheur comme moi, après m'avoir tiré du tombeau de mes péchés, où je croupissois depuis si long-temps ! Que ne puis-je vous en marquer ma reconnoissance, en vous servant comme Marthe, en servant mon prochain, qui me tient votre place, et en le servant de toutes les manières qui dépendront de moi ! Que ne puis je, comme Marie, répandre à vos pieds un parfum précieux, avec un cœur brisé de douleur, pénétré de reconnoissance et rempli d'amour ! Que ne puis-je, comme elle, édifier votre Eglise, édifier la maison où je vis, par l'odeur de mes vertus, par mon silence, ma modestie, mon recueillement, ma douceur, ma charité, l'exactitude à mes devoirs, et l'assiduité à la prière, enfin par un dépouillement entier de tout ce qui peut appartenir au monde et à la vanité, afin de m'employer à vous servir dans l'abjection et l'humilité !

SECOND POINT.

Des peines où entraîne une passion criminelle.

1.° Dans ce qu'elle voit. *Alors l'un des Disciples de Jesus, savoir, Judas Iscariote, qui devoit le trahir, dit : Pourquoi n'avoir pas vendu ce parfum trois cents deniers, et donné cet argent aux pauvres ? Il disoit ceci, non qu'il*

se soucioit des pauvres, mais parce que c'étoit un larron, et qu'ayant la bourse, il avoit entre les mains ce qu'on y mettoit.
La première peine qu'éprouve une passion, c'est de voir passer à d'autres l'objet qu'elle désire le plus. Judas Iscariote, un des douze Apôtres, aimoit l'argent, et il s'étoit tellement laissé dominer par cette passion, que peu de jours après il vendit son maître pour trente deniers. Quel fut donc son chagrin de voir répandre un parfum qu'il estimoit valoir trois cents deniers ! Il en est ainsi de tous les cœurs passionnés, qui ont souvent la douleur de voir que les autres reçoivent, acquièrent, possèdent ce que leur passion voudroit avoir, et n'avoir que pour elle. Tels sont l'orgueilleux, l'ambitieux, le voluptueux et l'avare.

2.° Dans ce qu'elle dit. La seconde peine qu'éprouve la passion, c'est d'être obligée de se contrefaire. La passion irritée ne peut se taire, et ne peut parler selon sa pensée ; il lui faut malgré elle emprunter le langage de la vertu : mais qu'elle l'imite mal ! Judas ne pouvant contenir son dépit, osa donc élever la voix, et par ses indignes murmures, troubler la douce joie d'une si sainte assemblée. Pourquoi, dit-il, n'a-t-on pas vendu ce parfum pour en donner l'argent aux pauvres ? Audacieux avare ! un parfum employé pour Jesus, tu oses le lui reprocher, et

cela hautement et en sa présence ! Hypocrite ! tu parles des pauvres, et c'est d'eux que tu t'embarrasses le moins. Ingrat ! tu abuses de la confiance de ton maître, pour voler les pauvres, et le voler lui-même, pour détourner à ton profit ce que l'on te met entre les mains pour sa subsistance. Cœur endurci ! après tant de miracles de la puissance et de la divine pénétration de ton maître, te flattes-tu encore qu'il ne perce pas le voile de ton hypocrisie, et qu'il ne voie pas dans ton cœur toute la malice et tout le venin que tu y tiens renfermés ? O Jesus ! comment pouvez-vous souffrir à votre suite et à votre table un pareil monstre ? Hélas ! vous daignez bien m'y souffrir moi-même ; et combien de fois la passion ne m'a-t-elle pas fait tenir un langage aussi téméraire, aussi faux, aussi hypocrite, aussi ingrat, aussi dénaturé que celui de Judas ? Combien de fois, comme lui, et plus coupable que lui en ce que j'avois plus de connoissances et une foi plus éclairée, n'ai je pas abusé de vos bienfaits, n'ai-je pas méprisé et vos regards et votre puissance ?

3.e Dans ce qu'elle entend. La troisième peine de la passion, c'est de s'entendre contredire, c'est d'entendre qu'on loue ce qu'elle blâme, et quelquefois qu'on la reconnoît et qu'on la blâme elle-même. Jamais hypocrite n'auroit mieux mérité

cet affront, que Judas ; cependant le Seigneur le ménage, il le laisse jouir de la réputation de charitable qu'il affecte, il se contente de justifier l'action de Marie, et d'empêcher qu'on ne l'inquiète. Encore, pour cela, n'adresse-t-il pas la parole au perfide, mais il parle en général, comme si ce n'eût pas été le murmure d'un seul, ou qu'il eût ignoré qui étoit celui qui avoit murmuré. *Mais Jesus dit*, en parlant de Marie et du parfum qu'elle répandoit : *Laissez-la le garder et l'employer pour le jour de ma sépulture* (1), *car vous avez toujours des pauvres avec vous ; mais pour moi vous ne m'aurez pas toujours.* Jesus annonçoit ainsi, non-seulement sa mort prochaine, mais encore sa sépulture. La douceur de sa réponse est un exemple pour nous, et elle étoit un ménagement pour Judas. Ménageons-nous ainsi ceux que la passion fait parler? Ah! souvent ne les humilions-nous pas de la manière la plus mortifiante?

TROISIÈME POINT.

Des différentes dispositions de ceux de Jérusalem.

1.° Des cœurs droits. *Une grande multitude de juifs ayant su qu'il étoit là, ils y vinrent, non-seulement pour Jesus, mais aussi pour voir Lazare qu'il avoit*

(1) La note est à la fin de cette méditation.

ressuscité d'entre les morts. Mais les princes des prêtres délibérèrent de faire aussi mourir Lazare, parce qu'à cause de lui, beaucoup de juifs les quittoient et croyoient en Jesus. Les uns suivant les mouvemens d'un cœur droit, allèrent de Jérusalem à Béthanie pour voir Jesus et Lazare. Joignons-nous à eux, admirons encore de nouveau un si grand prodige, et adorons-en le divin auteur, attachons-nous à lui, et renonçons, pour le suivre, à tout ce qui pourroit nous détourner de lui.

2.° Des cœurs terrestres. Les autres demeurèrent à Jérusalem, occupés de leurs affaires temporelles, sans prendre aucune part à ce que Dieu opéroit de plus merveilleux pour leur salut. O stupidité, ô indifférence pour les choses du ciel et de la religion! O oubli de Dieu et du salut! que tu es encore commun parmi des hommes qui ne pensent qu'à la terre! Ne suis-je point en quelque chose de ce nombre?

3.° Des cœurs endurcis. Les autres enfin, s'abandonnant à toutes les fureurs et à toutes les extravagances d'un cœur endurci, forment la résolution de faire aussi mourir Lazare; et ce sont les princes des prêtres et le conseil de la nation qui prennent ce parti. Princes aveugles et insensés! vous aviez donné des ordres pour qu'on vous donnât avis du lieu où

seroit Jesus ; vous le savez maintenant, le bruit public vous l'apprend, et vous n'envoyez pas l'arrêter : sa puissance déconcerte vos projets, et au lieu de lui rendre hommage, vous vous livrez à de nouveaux excès de cruauté et d'extravagance ! Que gagnerez-vous à faire mourir Lazare, si Jesus le ressuscite ? Que gagnerez-vous à faire mourir Jesus lui-même, s'il se ressuscite par sa propre vertu ? mais quand une fois on s'est endurci dans le parti de l'erreur et de l'impiété, on ne raisonne plus, on n'enfante plus que des chimères, on n'écoute que sa fureur, et on ne respire que sang et carnage.

Puissiez-vous trouver en moi, ô mon Sauveur, comme à Béthanie, des dispositions propres à vous y attirer, à vous y attacher ! Mais c'est principalement à vous à les y mettre ; car que puis-je vous offrir, ô mon Dieu ! qui ne soit à vous ? je ne puis reconnoître vos bienfaits que par vos bienfaits mêmes. Accordez-moi donc, Seigneur, de correspondre fidellement à votre grace, de mépriser les vains murmures comme les vains applaudissemens des hommes, et de vous plaire dans toutes mes actions ! Ainsi soit-il.

Note sur ce texte : *Sinite illam, ut in diem sepulturæ meæ, servet illud.*

Ce texte est difficile, et si on n'y reconnoît pas un hébraïsme, nous osons dire qu'il est inexplicable. La difficulté est dans ce mot, *ut servet.* 1.° Il ne faut pas prendre ce verbe pour un futur : *Qu'elle le garde dorénavant, dans la suite, à l'avenir ;* mais pour un simple présent, et qui a plutôt rapport au passé qu'à l'avenir, comme on va le voir. 2.° Le mot *servet* n'est pas opposé à *insumere*, mais à *vendere.* Judas avoit dit qu'il eût fallu *vendre* ce parfum. Notre Seigneur répond : Laissez-la le garder, souffrez qu'elle le garde, qu'elle ne le vende point ; ne murmurez pas de ce qu'elle l'a gardé, de ce qu'elle ne l'a point vendu. 3.° Le verbe *servet* n'est pas ici seul, mais il en renferme un autre qu'il faut suppléer, comme s'il y avoit *ut servet et insumat : ut servatum insumat.* Les exemples d'un pareil hébraïsme ne sont pas rares dans l'écriture, et on peut en rapporter ici quelques-uns. Dans saint Matthieu, 4, 5, *Assumpsit eum in sanctam civitatem.* i. e. *Assumpsit et tulit, assumptum tulit eum.* Ps. 54. 19. *Redemit in pace animam meam.* i. e. *Redemit et constituit : redemptum constituit in pace.* Ps. 117, 5. *Exaudivit me in latitudine Dominus.* i. e. *Exaudivit et collocavit : exauditum collocavit me, etc.*

Pour mieux sentir la difficulté de cet endroit, et la nécessité de reconnoître l'hébraïsme dont nous parlons, voyons comme on a traduit ce passage. 1.° Le P. Berruyer traduit : « Laissez-» la arroser aujourd'hui mes pieds d'un parfum » exquis et précieux. Elle peut cependant le

» ménager avec économie, et garder ce qui lui » en reste pour honorer ma sépulture. » Trois défauts dans cette explication. D'abord on suppose sans fondement qu'il restoit de ce parfum à Marie. Ensuite Judas ne parloit pas du parfum qui pouvoit lui rester, mais il se plaignoit de celui qu'elle avoit répandu. Enfin Notre Seigneur n'a pas pu ordonner que Marie gardât ce parfum pour le soir de sa sépulture, puisqu'il savoit bien qu'alors elle ne pourroit en faire usage, étant en effet ressuscité avant que les saintes femmes ne vinssent au sépulcre. L'auteur d'une nouvelle et belle traduction, traduit ainsi : « Faut- » il qu'elle réserve ce parfum pour le jour de » ma sépulture » ? Il semble que Judas eût pu répondre : non, sans doute, et ce n'est pas là ce que je dis : je dis qu'elle eût mieux fait de le vendre et d'en donner l'argent aux pauvres. C'est à cette plainte, à ce murmure de Judas, que Notre Seigneur répond : et dans la même traduction il n'y répondroit pas. 2.° Différens commentateurs ont recours ici au grec, et c'est d'après le grec qu'on lit dans la traduction de Mons : « Laissez-la faire : elle a gardé ce » parfum pour le jour de ma sépulture. » Mais c'est expliquer le grec, et laisser le latin sans explication. D'ailleurs le grec même n'exige-t-il point l'hébraïsme que nous admettons ici dans le latin ? Etoit-il exactement vrai de dire que Marie eût gardé ce parfum pour la sépulture du Seigneur, elle qui ne pensoit pas même à cette sépulture ? ne seroit-il pas mieux de traduire : elle l'a gardé, et elle l'a employé pour, c'est-à-dire, au lieu du jour de ma sépulture ?

Quoi qu'il en soit, loin de recourir au texte grec, ne seroit-il pas mieux de préférer le texte latin, qui dit seulement le fait et le mystère que Marie accomplit, sans lui en donner l'intention ? et dire : *Souffrez* que ce parfum qu'elle a gardé, *elle l'emploie pour le jour*, c'est-à-dire,

au lieu du jour de ma sépulture. Laissez-la prévenir le jour de ma sépulture, et embaumer mon corps pour la sépulture, tandis que je vis, parce qu'elle ne pourra l'embaumer après ma mort. C'est ainsi que Notre Seigneur expliqua lui-même sa réponse, dans une occasion toute semblable, qui ne tarda pas à se présenter, comme nous le verrons en saint Matthieu, 26, 12, et en saint Marc, 14, 8; et il n'y a pas à douter que, dans les deux occasions, le murmure ayant été le même, la réponse n'ait eu aussi le même sens, quoique plus clairement expliqué dans la seconde occasion que dans la première.

Si on demande pourquoi les interprètes ont bien reconnu cet hébraïsme dans les textes ci-dessus allégués, et qu'ils ne l'ont pas reconnu ici, on peut répondre que c'est parce que dans ces textes la construction latine est défectueuse, ou ne présente aucun sens : on ne dit point *assumere in civitatem*, et il n'y a point de sens dans ces autres expressions, *redemit in pace*, *exaudivit in latitudine*; au lieu qu'ici il se trouve par hasard que cette expression *servet in diem*, est latine, et qu'elle présente un sens. Mais comme ce sens, de quelque manière qu'on le tourne, ne peut convenir à l'endroit dont il s'agit, il est d'une nécessité absolue de recourir à l'hébraïsme, puisque c'est le seul moyen de lever la difficulté, et de traduire comme s'il y avoit *ut servatum insumat.*

CCXXXV.e MÉDITATION.

Jesus vient en triomphe à Jérusalem. Matt. 21. 1-9. Marc. 11. 1-10. Luc. 19. 29-40. Jean. 12. 12-19.

PREMIER POINT.

Les préparatifs de ce triomphe.

Il n'y en eut point d'autres que l'ordre que Jesus donna à deux de ses Disciples. *Le lendemain* donc, c'est-à-dire, le premier jour de la semaine, que nous appelons le dimanche, Jesus étant parti de Béthanie, *s'approchant de Jérusalem et de Bethphagé*, et n'étant pas encore fort éloigné de Béthanie, ordonna à deux de ses Disciples de prendre le devant, d'aller au village de Bethphagé, qui étoit devant eux, situé sur le mont des Oliviers, au pied duquel ils étoient parvenus. *Vous trouverez à l'entrée du bourg*, leur dit-il, *une ânesse attachée, et son âne avec elle, sur lequel nul homme n'a jamais monté. Détachez-les, amenez-les moi, et si quelqu'un vous dit : Que faites-vous ? dites que le Seigneur en a besoin. Et aussi-tôt on les laissera emmener. Les Disciples partirent, et firent ce que Jesus leur avoit ordonné. Ils trouvèrent l'ânesse et l'ânon attachés dehors, devant une porte, entre deux chemins, et ils les délièrent. On leur demanda*

de quel droit : ils répondirent que le Seigneur en avoit besoin, et on les leur laissa emmener. Et ils amenèrent l'ânesse et l'ânon à Jesus.

1.° Admirons dans tout ceci la science divine de Jesus. Il connoît le présent et l'avenir, les événemens qui dépendent d'une cause nécessaire, comme ceux qui dépendent d'une volonté libre. Reposons-nous donc sur sa sagesse, sur sa providence, sur sa bonté.

2.° Admirons l'obéissance des deux Disciples. L'action qu'on leur commandoit devoit naturellement leur paroître absurde et sans raison, injuste et mal édifiante, téméraire et dangereuse. Mais quand Jesus parle, il ne faut point de réflexion, il ne faut que de l'obéissance. Cette obéissance étoit le prélude de celle qu'il devoit exiger d'eux, quand il leur ordonneroit d'aller enseigner tous les peuples de la terre, les juifs et les nations, de les délivrer de leurs fers, et de les lui conduire pour servir à son triomphe.

3.° Admirons la docilité de ceux de Bethphagé. Au nom du Seigneur, ils ne savent rien refuser, ils accordent tout. Nous donc aussi, au nom du Seigneur, accordons tout, donnons cette aumône, taisons ce défaut du prochain, souffrons cette injure, pardonnons cette offense, renonçons à ce plaisir, pratiquons cette bonne œuvre, observons cette loi.

SECOND POINT.

La prophétie qui annonce ce triomphe.

1.° Jesus en accomplit la lettre. Jérusalem étoit avertie par le prophète Zacharie, que son roi devoit venir à elle sur une ânesse et un ânon. *Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous, plein de douceur (1), monté sur une ânesse et sur l'ânon de celle qui est sous le joug*, ou ce qui est la même chose pour le fond : *Ne craignez point, fille de Sion, voici votre roi qui vient, monté sur le poulain d'une ânesse.* Plus cette circonstance paroît de peu d'importance, plus il est admirable de la voir exprimée dans le prophète, et de la voir ici littéralement accomplie par J. C. Il n'y a que Dieu, qui dans de si petites choses, en puisse faire de si grandes.

2.° Jesus en accomplit l'esprit. Réjouissez-vous, Jérusalem, ne craignez-rien, fille de Sion, voici votre roi, votre sanctificateur, votre Sauveur ! Ah ! pourquoi craindriez-vous ? Son triomphe ne respire que la douceur, la simplicité, la bienfaisance et l'amour. On ne voit autour de lui ni l'éclat du fer, ni celui de l'or ; il ne traîne point après lui des

(1) Dans la prophétie, il y a le mot *pauper ;* mais en hébreu ce mot signifie aussi *mansuetus, humilis*, et toutes ces significations conviennent ici.

villes captives, et des peuples gémissans dans les chaînes; le faste, l'orgueil, l'opulence n'ont point préparé son triomphe. Les guerres cruelles, les victoires sanglantes n'en sont point l'objet. Une foule innombrable d'hommes, de femmes et d'enfans, porte en main des branches d'oliviers et de palmiers; voilà ce qui forme sa cour, sa garde et son cortége. Ceux qui le précèdent et ceux qui le suivent célèbrent de concert les louanges de Dieu, et les bienfaits miraculeux du Fils de David. O divin roi, y eut-il jamais un si aimable triomphe! Réjouissez-vous, mon ame ne craignez donc plus, osez aimer votre roi, allez à lui, recevez-le, puisqu'il est le Dieu de la paix, de la douceur et de l'amour.

3.° Jesus accomplit la prophétie d'une manière toute divine. *Or tout cela se fit pour l'accomplissement de ce qui avoit été dit par le prophète.* Mais qui est-ce qui fit tout cela pour cet accomplissement? Qui est-ce qui avoit cet accomplissement en vue? Assurément ce ne furent pas ceux qui avoient attaché l'ânon et l'ânesse à leur porte, ce ne furent pas les Apôtres qui allèrent les détacher et les amener; ni eux, ni les autres n'eurent l'intelligence de cette prophétie qu'après la descente du Saint-Esprit. Ce fut encore moins le peuple qui accompagnoit Jesus, et que l'admiration de

ses miracles, et en particulier de la résurrection de Lazare, attiroit à sa suite. Il ne falloit pas moins qu'une sagesse et une providence divine, pour réunir tant d'événemens, pour les faire prédire si long-temps avant, et pour faire agir tant de personnes différentes, qui, sans le savoir, concouroient à l'accomplissement. Jesus seul sur la terre en connoissoit le mystère, et en avoit disposé tous les préparatifs. Adorons sa grandeur et sa majesté, sa sagesse et sa puissance, mais sur-tout sa douceur et ses amabilités.

TROISIÈME POINT.

Le peuple qui forme ce triomphe.

1.° Quel étoit ce peuple? Ce peuple étoit composé de quelques habitans de Jérusalem, sur-tout des étrangers qui s'étoient rendus dans cette ville pour se disposer à la fête de pâque. Plusieurs de ceux-là étoient déjà ses Disciples, quelques-uns avoient vu dans leur pays les divins miracles de Jesus, quelques-uns avoient été présens lorsque Jesus ressuscita Lazare, d'autres enfin avoient entendu raconter ces merveilles, de manière à n'en pouvoir douter. C'est ce qui détermina tout ce peuple à aller au-devant de Jesus-Christ, et à lui former ce triomphe pacifique.

2.° Ce que fait ce peuple. Ce peuple ayant su que Jesus étoit parti de Bé-

thanie et qu'il venoit à Jérusalem, sortit en foule à sa rencontre. D'aussi loin qu'il le vit, saisi d'un sentiment de respect et de joie qu'il ne put contenir, il commença à couper des branches de palmiers et d'oliviers, dont la montagne étoit couverte, et les portant en main, il se mit à crier : Salut et bénédiction au roi d'Israël, à celui qui vient au nom du Seigneur. Jesus continuant sa route avec ses Apôtres, rencontra l'ânon que lui amenoient les deux Disciples qu'il avoit envoyés. Ceux-ci voyant l'ardeur et le zèle du peuple, comprirent à quel usage étoient destinés ces animaux : ils firent de leurs manteaux une espèce de housse à l'ânon, sur lequel ils firent monter Jesus, et ils en firent autant à l'ânesse qui suivoit. Lorsque le peuple vit que les choses concouroient si heureusement, et que Jesus lui-même ne se refusoit pas à leur empressement, il s'abandonna aux transports de sa joie et de sa reconnoissance, et fit tout ce qu'il put imaginer pour témoigner son amour. Les uns se dépouilloient de leurs vêtemens, et en tapissoient les bords du chemin ; les autres cueilloient des feuilles sur les arbres, et en jonchoient la route.

3.° Les acclamations du peuple. A ces démonstrations de respect, le peuple joignoit des cantiques de louanges qui exprimoient encore mieux ses sentimens

de foi. Quand on fut arrivé à la descente de la montagne, qui n'étoit qu'une pente douce, ce fut alors que les Disciples, enchantés du spectacle ravissant qui frappoit leurs yeux, et auquel ils ne s'étoient pas attendus, commencèrent à chanter les merveilles dont ils étoient témoins, en disant: béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur; la paix est conclue entre le ciel et la terre, et la gloire en appartient à celui qui habite au plus haut des cieux! Les troupes qui précédoient, et celles qui suivoient, répétoient le même cantique: salut au Fils de David (1)! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Béni soit le règne de notre père David qui va reparoître avec éclat! Le Seigneur s'est réconcilié avec nous. Louange, honneur, bénédiction et gloire au Très-Haut! Ainsi se vérifioient deux oracles du Sauveur. Le premier, que la maladie de Lazare étoit pour la gloire de Dieu et pour la gloire de son Fils. Le second, lorsqu'il dit à quelques-uns de Galilée, qu'ils ne le verroient plus jusqu'au jour où ils diroient: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Ces galiléens se trouvoient sans doute ici, parce qu'ils s'étoient

(1) Le mot *hosanna*, est une acclamation, et une bénédiction qu'il ne faut pas toujours rendre selon son étymologie, mais selon le sujet auquel il est appliqué.

rendus,

rendus, comme les autres, pour se préparer à la pâque. C'est ainsi que Jesus annonçoit tous les événemens de sa vie, et en disposoit. Ah ! si nous eussions été là, nous n'eussions pas sans doute été indifférens, nous eussions uni nos cœurs et nos voix à ces chants de louanges et d'alégresse ! Eh bien, dans les solennités de l'église, sur-tout dans celles qui nous donnent une image sensible de ce glorieux triomphe, ne restons pas muets, froids et languissans. Jesus est au milieu de nous, nous sommes en sa présence, disons-lui donc tout ce que l'amour le plus ardent et le plus respectueux peut suggérer à un cœur fidelle.

QUATRIÈME POINT.

Les pharisiens qui voient ce triomphe.

Quelque chose, ce semble, eût manqué au triomphe de Jesus-Christ, si ses ennemis n'y eussent pas été présens. Quel spectacle pour ces hommes jaloux, qui avoient compté sur les dispositions où ils avoient eu soin de mettre le peuple, afin d'assouvir leur cruel acharnement ! Examinons.

1.° Ce qu'ils disent entre eux. *Les pharisiens se dirent les uns aux autres : Vous le voyez, nous n'avançons rien, voilà tout le monde qui court après lui.* Non, sans doute, vous n'avancez pas, et vous n'avancerez jamais qu'autant qu'il

le voudra, puisqu'il est le maître de tout. C'est de quoi, si vous n'étiez pas aveugles, il y a long-temps que vous auriez dû vous convaincre. Et lorsqu'il vous aura permis de le mettre à mort, vous n'en serez pas plus avancés ; c'est alors que son nom deviendra plus célèbre, que tout le monde s'attachera à lui, et vous détestera à jamais. Voilà ce que nous voyons aujourd'hui de nos yeux, et ce que le monde voit depuis plus de dix-sept cents ans. En vain l'impiété et la jalousie s'élèvent contre Jesus et ses Disciples ; elles ne gagnent rien, et elles n'avancent qu'autant que Jesus le leur permet. Malgré leurs vains efforts, Jesus aura toujours des Disciples fidelles. Que je sois de ce nombre, ô Jesus ! que je vous sois d'autant plus attaché, que l'iniquité s'élevera avec plus d'audace contre vous, ou que la jalousie me poursuivra avec plus d'acharnement !

2.° Ce qu'ils disent à Jesus. *Et quelques-uns des pharisiens qui étoient parmi le peuple, lui dirent : Maître, faites taire vos Disciples.* Pharisiens orgueilleux, à quoi êtes-vous réduits ? A implorer l'autorité de celui dont vous venez de décerner la mort. Mais n'êtes-vous pas les maîtres ? N'est-ce pas vous qui dominez à Jérusalem ? Montrez ici votre pouvoir ; ordonnez à ce peuple de se taire, osez lui dire que ces acclamations

sont autant de blasphèmes. Pour Jesus, il n'impose point un pareil silence à ses Disciples ; au contraire, il leur ordonne de parler sur les toits, et il leur en donne la force et le courage. Si le monde, le respect humain en font taire quelques-uns jusqu'à trahir leur devoir, dès-là ils ne sont plus ses Disciples.

3.° Ce que Jesus leur répond. *Mais Jesus leur répondit : Je vous déclare que, si ceux-ci se taisent, les pierres même crieront.* Elles ont parlé ces pierres, elles ont élevé leur voix, et poussé leurs cris à la mort de leur Créateur, lorsque les Disciples se taisoient. Leur langage a été entendu, il a touché les cœurs les plus durs, il les a forcés à parler comme elles, et à confesser que Jesus est le Fils de Dieu.

Ne permettez pas, ô Jesus ! que je cesse jamais de croire de cœur, et de confesser de bouche ce que vous m'avez enseigné, et ce que je connois de votre bonté et de votre puissance ! Que ma vie sur-tout jette un cri qui confonde vos ennemis, et qui édifie vos fidelles serviteurs ! Que tout en moi vous bénisse, et vous rende hommage comme à mon Sauveur, à mon Roi, et à mon Dieu ! Triomphez de mon cœur, régnez sur lui ! Mais cet empire qui vous est dû à tant de titres, vous voulez le tenir de moi, vous ne demandez que mon amour, vous

ne voulez régner sur moi que pour me rendre heureux. Ah ! je vous le remets ce cœur qui n'auroit jamais dû s'éloigner de vous ; venez en prendre possession ; rien ne pourra plus vous en bannir, tout en lui reconnoîtra votre autorité, votre empire. La vue de mes ingratitudes passées, et de vos bontés toujours nouvelles, le fixera pour jamais dans votre amour. Ainsi soit-il.

CCXXXVI.e MÉDITATION.

Jesus pleure sur Jérusalem. Luc. 19. 41-44.

PREMIER POINT.

Première cause des larmes de Jesus, l'infidélité de Jérusalem.

1.° Les graces qu'elle a négligées. *Comme il fut arrivé près de Jérusalem, regardant la ville, il pleura sur elle, en disant : Ah! si au moins en ce jour qui t'est donné, tu connoissois aussi toi-même ce qui peut te procurer la paix ! mais maintenant tout cela est caché à tes yeux.* Depuis plus de trois ans que Jesus remplissoit toute la Palestine du bruit de ses miracles, et qu'il étoit venu en différens temps étonner Jérusalem même par la grandeur et le nombre de ceux qu'il y faisoit, cette capitale résistoit

opiniâtrément à la lumière qui lui étoit offerte. Plusieurs villes de la Judée et même de la Samarie étoient persuadées que Jesus étoit le Messie, et elles étoient prêtes à le reconnoître publiquement aussi-tôt que la capitale se seroit déclarée. Plusieurs même de Jérusalem croyoient en Jesus ; mais les chefs, et la multitude obstinément attachée à ses chefs, étoient plus opposés que jamais à Jesus. Quelles graces ! quelles faveurs n'ont pas été accordées à Jérusalem ; mais quel mépris n'en a-t-elle pas fait ! Hélas ! ne suis-je pas aussi infidelle que Jérusalem ? Que de graces n'ai-je pas reçues ? Quelle attention y ai-je faite ? Quel profit en ai-je retiré ?

2.° Le temps dont elle a abusé. Dans ce jour même de triomphe si propre à toucher cette ville ingrate, on voyoit à la suite de Jesus peu d'habitans de Jérusalem, en comparaison du grand nombre d'étrangers qui lui faisoient cette réception. Ah ! si Jérusalem toute entière eût concouru à cette pompe avec autant d'affection que ces étrangers, le triomphe de Jesus eût été parfait, il en eût goûté toute la douceur, et il auroit fait éclater sa joie au lieu de démontrer sa douleur ; Jérusalem eût été à jamais l'héritage du Seigneur et la gloire des nations ; elle eût joui, dans l'innocence et la sainteté, d'un bonheur solide, d'une paix inaltérable, sous la protection de son roi et de

son Dieu ! Ah ! si j'avois profité de tant de beaux jours que le Seigneur m'a accordés, qui étoient à moi, dont j'étois le maître, et dans lesquels je pouvois si facilement travailler à mon salut et à ma sanctification, de quelle paix ne jouirois-je pas maintenant ! Quels trésors de mérites n'aurois-je pas amassés ! Mais j'ai tout perdu, et je ne trouve en moi que trouble et remords, crainte et désespoir. Ne désespérons cependant pas, ô mon ame ! Voici encore un jour qui peut-être sera suivi de plusieurs jours ; mais dût-il être le dernier de tes jours, *ah ! même en ce jour qui t'est donné*, et que le Seigneur t'accorde, tu peux revenir à lui, commencer une vie plus fervente, et goûter encore à son service la paix qui en est inséparable.

3.° L'aveuglement dans lequel elle est tombée. *Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux.* Jérusalem ne voit plus rien, elle ferme les yeux à tout, elle s'obstine et s'endurcit de plus en plus ; elle ne voit ni les biens qu'elle perd, ni les maux qu'elle s'attire, ni les crimes dont elle est souillée, ni celui qu'elle est près de commettre, et qui causera sa ruine entière. O mon ame ! n'es-tu point déjà tombée dans un si funeste aveuglement ? connois-tu bien le prix du temps présent ? Les Saints l'ont connu, et ils n'ont pas perdu un instant. Ah ! si

tu le connoissois aussi, si tu savois combien il t'importe de profiter de ce jour, combien il est court, combien il passera vîte, quels biens infinis te sont promis, si tu en profites, de quels maux infinis ta négligence sera suivie, si tu n'en profites pas! Hélas! seroit-il possible que tout cela fût caché à mes yeux? Ne le permettez pas, Seigneur! Ah! pourquoi ne connoîtrois-je pas mon véritable bonheur? Tant d'autres l'ont connu et l'ont trouvé dans la vertu, dans la ferveur et la pénitence, pourquoi ne l'y chercherois-je pas, et ne l'y trouverois-je pas aussi, puisqu'il m'est offert aussi bien qu'à eux?

SECOND POINT.

Seconde cause des larmes de Jesus, la ruine de Jérusalem.

1.° Ruine arrivée comme elle a été prédite. *Oui, ils viendront ces jours malheureux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, où ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts. Ils raseront tes maisons, ils extermineront tes habitans sous tes ruines, et ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée.* Cette terrible prédiction s'exécuta à la lettre environ quarante ans après, lorsque les romains, ministres de la vengeance céleste, pri-

rent Jérusalem, et la ruinèrent de fond en comble. Cet événement mémorable, prédit par J. C., et peu de temps après écrit par l'évangéliste, lorsque rien ne paroissoit humainement l'annoncer, est une preuve de la divinité du Messie, qui devoit un jour servir à convertir les gentils, en servant au châtiment des juifs.

2.° Ruine, l'exemple et la terreur des villes criminelles. Combien de grandes villes, de provinces et de royaumes n'ont expié leurs crimes que par leur ruine entière! Mais ce sont ici des secrets de la providence, que Dieu tient cachés et ne révèle pas toujours. Cette vérité doit faire trembler les peuples et les monarques; et le secret où Dieu la tient cachée, doit arrêter les conjectures téméraires et les discours indiscrets.

3.° Ruine, figure de la ruine d'une ame infidelle. Ce qui est prédit de Jérusalem est la figure de ce qui arrive à une ame qui n'a pas été fidelle, de ce qui arrive à une jeune personne qui n'a pas profité des principes de son éducation, à un cœur qui s'est engagé dans une habitude criminelle, à un esprit indocile qui s'est élevé contre l'église, à un libertin qui s'est livré aux discours des impies, et à la lecture de leurs livres empoisonnés. Quels ennemis acharnés! Quelles ruses, quelles manœuvres, quels ressorts,

quelle obstination dans l'attaque, et lorsqu'ils se sont rendus maîtres, quels ravages, quelle cruauté, quel incendie, quelle destruction, quelle ruine ! Mais quel sera le sort de cette ame pervertie et dégradée, lorsqu'enfin elle sera tombée au pouvoir infernal de Satan, lorsqu'elle sera renfermée avec ses ennemis et ses complices dans les gouffres de l'éternité ? Hélas ! on a beau parler à ces hommes pervers et infidelles, et les menacer ; semblables à l'infidelle Jérusalem, ils ne sont touchés ni des maux de la vie présente, ni des maux de la vie future ; ils ferment leurs yeux et bouchent leurs oreilles, ils ne veulent ni voir ni entendre.

TROISIÈME POINT.

Troisième cause des larmes de Jesus, notre instruction.

Jesus pleure pour nous apprendre nous-mêmes à pleurer.

1.° Sur les malheurs temporels et publics. Les impies qui ne voient que l'écorce des choses, peuvent raisonner comme il leur plaira sur les maux qui affligent leur patrie, et n'en considérer que les causes prochaines et immédiates ; pour nous, unissons-nous à J. C., pleurons avec lui, non par foiblesse ou par intérêt, mais comme lui, par compassion et par charité. Efforçons-nous, en mêlant nos larmes avec les siennes, d'arrêter le cours

des vengeances célestes, d'appaiser la colère du Seigneur, et d'attirer sur nous les regards de sa miséricorde et de sa protection.

2.° Sur les péchés des hommes. En considérant les désordres publics et la multitude des péchés dont la terre est inondée, gardons-nous de ces gémissemens hypocrites, accompagnés de médisance, de calomnie, de satyre; de ces gémissemens qui ne sont pas ceux du Saint-Esprit, ceux de la colombe, mais plutôt les rugissemens de lions cruels, et par lesquels on déchire la réputation de son prochain, on n'épargne ni le sacré ni le profane, comme s'il n'y avoit par-tout qu'iniquité et hypocrisie. Mais pleurons avec J. C. et versons comme lui des larmes de religion, des larmes de douleur, en voyant Dieu si grièvement offensé; des larmes de zèle pour tant d'ames qui se perdent, qui ne veulent ni comprendre le prix de la vie présente dont elles pourroient si utilement profiter, ni méditer les maux et les biens infinis de la vie future. Ah! pécheurs, si vous connoissiez ce que c'est que la paix qu'on vous offre; mais parce que vous ne voulez pas la connoître, quelle guerre entreprenez-vous, et quel en sera le terrible succès!

3.° Sur nous-mêmes. Les larmes de J. C. faisoient partie de son sacrifice. Unissons-nous donc à lui, et versons

avec lui des larmes de componction et de pénitence. Ses larmes sanctifieront les nôtres, lui donneront un prix infini, et les rendront capables de laver nos péchés et de purifier notre ame.

Ah! Seigneur, que j'ai bien sujet de pleurer sur moi-même! Si je repassois dans l'amertume de mon cœur toutes les années de ma vie, hélas! qu'y verrois-je, sinon des sujets de larmes? Pleurez, mes yeux, pleurez tant d'années perdues et criminelles! Ah! quelle perte, quel malheur! Que d'abus, que d'offenses! Et qui ai-je offensé ainsi? De quoi ai-je abusé? A quoi me suis-je exposé? Malheureux jours! fussiez-vous effacés du nombre de mes jours! Du moins ne vous présentez jamais à mon souvenir, que vous ne fassiez couler de mes yeux des ruisseaux de larmes! Ainsi soit-il.

CCXXXVII.e MÉDITATION.

Jesus entre en triomphe dans Jérusalem, et va au temple. Matt. 21. 10-16. Marc. 11. 11. Luc. 19. 45-46.

PREMIER POINT.

Du mouvement qui se fait dans la ville.

Jesus étant entré dans Jérusalem, toute la ville en fut émue. Et quel fut ce mouvement?

1.° Ce fut un mouvement d'indolence

et de curiosité dans les uns ; *Et on disoit : Qui est celui-ci ?* Eh quoi ? dans Jérusalem il en est encore qui ne connoissent pas Jesus ? qui n'ont pas su qu'il étoit à Béthanie, et qu'il venoit dans leur ville ? Quelle indolence ! Il faut, pour les en tirer, tout le bruit et tout le fracas de la multitude. Mais encore à quoi aboutit ce mouvement ? à une simple curiosité. *Qui est celui-ci ?* C'est ainsi que des personnes indolentes pour leur salut, qui ne fréquentent point nos temples et n'assistent presque jamais à la prédication de la parole de Dieu, sont quelquefois réveillées de leur assoupissement par le bruit que fait un prédicateur dans un carême ou dans une retraite, et se contentent de se demander : Qu'y a-t-il ? *Qu'est-ce ?* Quel est cet homme ? Ah ! ce que c'est ! C'est pour vous la plus favorable occasion, c'est pour vous la plus importante des affaires, c'est de votre salut, de votre éternité dont il s'agit. Les peuples qui accompagnoient le triomphe de Jesus, la plupart rassemblés des différens cantons de la Palestine, *répondoient : C'est Jesus le prophète, qui est de Nazareth en Galilée.* N'y avoit-il point un peu de politique et de timidité dans cette réponse ? Pourquoi ne pas dire : c'est l'envoyé de Dieu, le fils de David, le roi d'Israël ? C'est un grand malheur quand la disposition de ceux qui interrogent et

qui écoutent, oblige ceux qui sont chargés de répondre et d'instruire, à user de réserve, et à garder des ménagemens qui affoiblissent la vérité.

2.° Ce fut un mouvement d'imitation et de légéreté dans les autres. On va, on court où l'on voit aller et courir les autres, et l'on fait comme eux. Combien y en a-t-il qui, dans des occasions extraordinaires, aux grandes solennités, et en particulier à celles de pâque, ne se donnent quelque mouvement que par imitation, et pour faire comme les autres, prêts à retomber dans leur indolence, dans l'oubli de Dieu, dans leur vie dissipée et criminelle, dès que la fête sera passée, et que le mouvement général ne les soutiendra plus! Que de bonnes œuvres, que de saintes actions nous faisons tous les jours, et dont nous perdons tout le fruit, parce que nous les faisons uniquement par imitation, par coutume; emportés, pour ainsi dire, par le tourbillon commun, mais sans affection, sans droiture d'intention, sans esprit intérieur! Il en est de même de la foi: avec les chrétiens on est chrétien, avec les catholiques on est catholique, et on en tient le langage: est-on avec d'autres, ou ceux-ci viennent-ils à changer? on change comme eux, on pense, on parle et on agit comme eux. C'est ce qui arriva à ces juifs qui se donnent aujourd'hui tant de mouvemens en faveur de J. C.

3.° Mouvement de religion et de conviction dans quelques-uns en petit nombre. Ce petit nombre consistoit dans les Apôtres et les Disciples, quelques habitans de Jérusalem qui avoient réfléchi sur les miracles que Jesus y avoit faits, et enfin quelques galiléens et juifs, touchés de ceux qu'ils lui avoient vu faire dans leur pays. Encore la foi de ceux-ci fut-elle bien ébranlée au temps de la passion; et Jesus ne leur en fit pas un crime, parce qu'elle fut bientôt rétablie par sa résurrection, et entièrement raffermie par la vertu du Saint-Esprit. Voilà l'état dans lequel nous sommes. Instruits des mystères de la foi, nous savons ce que l'église enseigne et ce qu'elle réprouve, nous avons reçu le Saint-Esprit : quel mouvement de zèle ne devons-nous donc pas avoir pour la gloire de J. C.! Nous devons donc le servir, et lui demeurer attachés par principe, par conviction; avec une foi ferme, inébranlable, et non pas une foi qui change à tout vent de doctrine, une foi selon les lieux, selon les temps, selon les hommes, selon la fortune, selon les circonstances.

SECOND POINT.

De ce qui se passe dans le temple.

1.° Jesus dans le temple nous fait connoître quelle est la nature de son règne. *Et étant revenu à Jérusalem, il entra*

dans le temple de Dieu. Jesus reconnu par les peuples pour fils et héritier de David et pour le roi d'Israël, ne va point à la citadelle ou au palais des rois pour y prendre possession de son royaume, il va au temple pour nous faire entendre que son règne ne doit point faire ombrage aux rois de la terre ; que le royaume qu'il vient fonder est un royaume spirituel, et, comme il l'a toujours appelé lui-même, le royaume de Dieu ; qu'il ne vient que pour faire rendre à Dieu un culte parfait et digne de son infinie grandeur. C'est pour cela qu'il fait éclater dans cette dernière pâque de sa vie, le même zèle pour la maison de Dieu, qu'il avoit déjà fait paroître au commencement de sa prédication, lorsqu'il vint au temple, n'ayant encore que quatre Disciples avec lui. Il se comporta donc dans cette occasion comme il avoit fait dans la première. *Il chassa tous ceux qui vendoient et achetoient dans le temple, il renversa les tables des changeurs et les siéges de ceux qui vendoient des colombes, et il leur dit : N'est-il pas écrit : Ma maison sera appelée la maison de prière, et vous, vous en avez fait une caverne de voleurs.* Entrons dans les vues de notre roi, préparons à Dieu dans nos cœurs un temple saint, où règne la justice, le respect et l'amour.

2.° Jesus dans le temple nous fait con-

noître ce que nous devons attendre de notre roi. *Alors des aveugles et des boiteux vinrent à lui dans le temple, et il les guérit.* Ce que donne ce nouveau roi, ce ne sont point des richesses, des dignités, des emplois, mais ce qui est infiniment au-dessus du pouvoir de tous les monarques de la terre, il rend la vue aux aveugles et redresse les boiteux; on s'approche de lui pour obtenir ces miracles, et on les obtient, un mot lui suffit pour les opérer. Et ce n'est encore là qu'une figure des merveilles surnaturelles qu'il opère dans nos ames, et une preuve sensible du pouvoir qu'il a de les opérer; et celles-ci à leur tour ne sont que la préparation et le gage des merveilles qu'il opérera dans l'éternité sur le corps et sur l'ame de ses fidelles sujets, en les glorifiant dans le ciel, selon ses promesses authentiques. Allons donc à lui dans le temple; profitons des instructions qu'on y fait, du sacrifice qu'on y offre, des sacremens qu'on y confère, des graces qui s'y distribuent: demandons sans hésiter, d'être éclairés, d'être redressés, afin que, marchant dans la lumière de la foi et les sentiers de la justice, nous soyons de dignes sujets d'un si grand roi!

3.° Jesus dans le temple nous fait connoître ce que notre roi exige de nous. Il exige que lorsque nous paroissons à sa cour, qui est son temple, nous y parois-

sions avec un profond respect, si nous ne voulons pas être châtiés comme des profanateurs ; que nous y paroissions avec confiance et humilité, avec une vive conviction de notre misère et de la bonté suprême, comme les aveugles et les boiteux de l'évangile ; enfin, que nous lui offrions, non plus des colombes ou des victimes sanglantes qui s'achètent à prix d'argent, mais la victime immortelle et d'un prix infini, qui est lui-même, en y joignant l'hommage d'une louange pure qui parte d'une foi vive, et d'un cœur simple et innocent, telle que fut celle de ces enfans qui crioient dans le temple : *Gloire au Fils de David !* Unissons donc nos cœurs et nos voix aux chants de l'église, à ses saintes cérémonies et aux prières de tous les fidelles, pour célébrer de concert, la gloire, la grandeur, la sainteté et les bienfaits de notre divin roi !

TROISIÈME POINT.

De l'indignation des princes des prêtres.

1.° Indignation injuste dans son objet. *Mais les princes des prêtres et les scribes voyant les merveilles qu'il faisoit, et les enfans qui crioient dans le temple, gloire au Fils de David, ils en furent indignés.* Qui est-ce donc qui excite leur indignation ? Ce sont les merveilles qu'ils voient opérer à Jesus, et les guérisons

miraculeuses qu'il fait sous leurs yeux. Qu'est-ce encore ? Ce sont des enfans qui, touchés de l'éclat de ces merveilles, répètent les acclamations qu'ils ont entendues. Ah ! que la jalousie est une passion injuste ! Elle s'aigrit, elle s'irrite de ce qui devroit la calmer et la guérir. Plus vous ferez de bien, plus vous serez irréprochables, et plus ces jaloux, devenus vos ennemis, vous voudront du mal et seront ardens à vous nuire ; ils ne seront contens que lorsqu'ils auront soulevé tout le monde contre vous. N'y eût-il qu'une voix qui s'élevât en votre faveur, fût-ce la voix d'un enfant, ou celle de la personne la plus simple, c'en est assez pour leur causer un dépit secret, pour exciter leur indignation, et pour animer leur fureur, mais ne cessez pas pour cela de faire le bien ; imitez Jesus votre modèle, et souffrez patiemment avec lui.

2.° Indignation artificieuse dans ses plaintes. Ces prêtres et ces docteurs de la loi, outrés de tout ce qu'ils voyoient et entendoient, s'adressèrent à Jesus lui-même, *et ils lui dirent : Entendez-vous ce que disent ces enfans ?* La jalousie ne peut se taire, et elle ne peut parler qu'en se déguisant. Elle cache le vrai motif qui l'irrite, et elle ne présente qu'un fantôme. Ce qui vous irrite, prêtres et docteurs jaloux de Jesus, c'est que sa

vie est sainte et irréprochable, et que la vôtre ne l'est pas ; c'est que sous vos yeux il fait des miracles que vous ne pouvez plus contester ou critiquer ; c'est qu'il prêche avec un zèle, une autorité, une solidité qui rendent méprisable le faste de vos discours ; c'est qu'il vous confond dans toutes les disputes où vous l'engagez ; c'est enfin que le peuple l'estime et vous méprise, qu'il le suit et vous abandonne. Voilà le vrai motif qui vous anime, et au lieu de cela que vous n'osez avouer, vous vous en prenez à ce que disent les enfans. Mais encore que voulez vous dire par cette plainte ? Prétendez-vous accuser Jesus de vanité et d'orgueil, parce qu'il écoute les bénédictions que lui donnent ces enfans ; d'ambition et de prétention, parce que ces enfans l'appellent Fils de David ? Quand on n'a rien de sensible et d'extérieur à reprocher, il faut bien sonder les pensées et les intentions secrètes. Ainsi ses vues ambitieuses, ses prétentions au trône, ses intrigues pour se faire déclarer roi, voilà la chimère que vous faites semblant de craindre, que bientôt vous proposerez au peuple, dont vous ferez retentir le prétoire, et contre laquelle vous interposerez même le nom et l'autorité de César.

3.° Indignation confondue dans sa malice. *Jesus leur répondit :* Oui, j'en-

tends ce que disent ces enfans. *Mais n'avez-vous jamais lu* ces paroles du pseaume ? *Vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des petits enfans, et de ceux qui sont à la mamelle.* Que de force, mais en même temps que de douceur dans cette réponse ! Jesus épargne à ses envieux tous les reproches qu'il eût pu leur attribuer ; il se contente de citer un endroit de l'écriture, et ne rapporte même du texte que ce qui est nécessaire pour le justifier et leur faire voir que les prophéties s'accomplissent en lui, sans ajouter les paroles qui suivent dans ce même texte, et qui n'auroient pu que causer à ses ennemis une plus grande confusion. Imitons cette douceur de Jesus jusque dans les occasions où il est nécessaire de parler pour notre défense. Apprenons aussi de ce passage de l'écriture, combien il est important d'apprendre de bonne heure aux enfans à chanter les louanges de Dieu, et à célébrer son nom et ses grandeurs. Et quel crime n'est-ce point dans une famille chrétienne, de commencer à exercer leur voix par des chansons profanes, satyriques, obscènes, par des chansons d'intrigues, et dont la passion leur fera bientôt sentir et goûter le poison du crime ! Les enfans répètent ce qu'ils entendent : ne leur faites entendre que des paroles de bénédiction, *et ils* n'en diront point d'autres.

Seigneur, chassez, renversez, ôtez de mon propre cœur, que par le baptême vous vous êtes consacré comme un temple vivant, tout ce qui pourroit y blesser la pureté de vos divins regards. Guérissez-moi de cette jalousie basse et injuste qui aveugla les juifs ! Qu'eux et tous vos ennemis, ô mon Sauveur ! aient la douleur et la confusion de vous voir béni de toute la terre ; ah ! plutôt qu'ils se convertissent, et qu'ils vous bénissent eux-mêmes ! Ainsi soit-il.

CCXXXVIII.e MÉDITATION.

Discours de Jesus dans le temple, le jour de son triomphe, à l'occasion des gentils qui demandent à le voir. Jean. 12. 20-30.

PREMIER POINT.

De la demande des gentils.

1.° Qui sont ces gentils ? *Or il y avoit quelques gentils entre ceux qui étoient venus à Jerusalem pour adorer pendant la fête.* Ces gentils avoient profité du commerce qu'ils avoient eu avec les juifs, pour connoître Dieu ; et ils étoient venus à Jérusalem, selon la coutume, pour adorer le vrai Dieu, et lui offrir leurs sacrifices par les mains des prêtres au jour de la grande fête de pâque. Pro-

[illegible] mon Dieu! vous n'abandonnez personne, vous vous réservez parmi [illegible] adorateurs fidèles, et au milieu de la plus grande corruption de l'impiété et du libertinage, vous vous choisissez des serviteurs, et de sincères observateurs de votre sainte loi; et nous, peut-être, au milieu de la lumière et de la sainteté, nous n'avons qu'une foi languissante, et nous menons une vie criminelle.

2.° Ce que demandent ces gentils. [illegible] nous voudrions, disons-nous, voir Jésus. Un pieux souhait! [illegible] Il n'est personne qui ne veuille [illegible] Sans doute vous avez entendu parler que l'on raconte de lui [illegible] de sa vie, de sa [illegible] instruction, et [illegible] bonheur de le voir [illegible] Ô mon [illegible] semblable désir [illegible] voir par une foi [illegible] dans son tabernacle, nourrir de lui, de [illegible] dans l'oraison, [illegible] et de vous entretenir dans le séjour [illegible] avec lui! Pourquoi [illegible] vous occupe-t-il pas [illegible] il pas soupirer [illegible] céleste époux? [illegible] juifs cherchent

défaire de Jesus, les gentils cher-
nt à le voir et à lui rendre tous leurs
mages ; le peuple juif, par son in-
lité, se dispose à crucifier le Messie,
Dieu commence à disposer le gentil
reconnoître après qu'il aura été cru-
é. Jesus voit ici, avant que de mourir,
prémices des nations déjà empressées
e chercher ; il sait que bientôt elles
ndront à lui en foule, et le dédom-
geront de l'incrédulité des juifs. C'est
si que dans les conseils de la divine
esse, l'infidélité d'une ame ou d'un
ple devient la richesse d'un autre.
nons-nous donc sur nos gardes ; car
us pouvons perdre la foi et la religion,
en cela nous nous perdrions nous-
mes ; mais la foi et la religion n'y
rdroient rien.

3.° A qui s'adressent ces gentils ? *Ils dressèrent à Philippe, qui étoit de thsaïde en Galilée. Philippe alla le re à André, et André et Philippe le nt à Jesus.* Ces gentils étrangers, et ussés peut-être par les juifs qui nt accompagné Jesus dans son phe, ne pouvoient, à cause de la , approcher d'assez près pour avoir nsolation de voir Jesus. Dans leur barras, ils eurent le bonheur de pou-r aborder un de ses Disciples, c'étoit lippe, et ils le prièrent de leur pro-er la commodité de voir Jesus. Phi-

lippe, touché de leur empressement, communiqua leur désir à André, et les deux Apôtres ensemble intercédèrent pour eux auprès de leur maître. C'est ainsi que les hommes apostoliques conduisent de concert les ames à Jesus, en s'entr'aidant mutuellement, en se communiquant leurs vues et leurs desseins, sans jalousie, sans prétentions, sans désirs de préférence. C'est ainsi encore que nous reconnoissant indignes de nous adresser immédiatement à Jesus, et d'obtenir par nous-mêmes l'effet de nos foibles prières, nous employons l'intercession des Saints et des Anges. Ne négligeons pas cette manière de prier, qui honore Jesus, que l'église pratique, et que la seule passion a fait rejeter à l'hérésie.

SECOND POINT.

De la gloire de Jesus.

1.° Jesus est glorifié par son entier dévouement pour nous. Jesus sans doute se rendit aux vœux de ces pieux gentils, et se mit à portée d'en être vu et entendu; et là, en leur présence, et devant ses Disciples et les juifs, il fit un discours où ils avoient la meilleure part, mais dont ils ne purent bien comprendre tout le sens qu'après l'événement. *L'heure est venue, dit Jesus, où le Fils de l'Homme doit être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de froment ne meurt*

meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul: mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits. La gloire de Jesus-Christ, c'est de mourir, et par sa mort, de réparer la gloire de Dieu outragée par le péché, et de sauver les hommes perdus par le péché. Jesus, en se comparant au grain de froment, nous fait voir dans cette comparaison, 1.° la cause de sa mort, savoir, l'ordre de son père, qui a mis à ce prix la rédemption des hommes, comme dans la nature il a attaché la multiplication du blé à la mort du grain; 2.° la fin de sa mort, qui est la rédemption des hommes, leur conversion, leur sanctification, leur renouvellement parfait, la multiplication des Saints et des enfans de Dieu, comme la multiplication du blé est la fin pour laquelle le grain doit mourir; 3.° le mystère de sa mort que nous devons croire, et dont nous devons profiter, sans chercher à le comprendre et sans songer à le pénétrer; ainsi que nous croyons que le grain mort multipliera, ainsi que lorsqu'il a multiplié, nous profitons de sa multiplication pour notre nourriture, sans pouvoir pénétrer, et même sans nous embarrasser de pénétrer ce mystère de la nature, et sans demander pourquoi Dieu l'a voulu et ordonné de la sorte.

2.° Jesus est glorifié par notre entier dévouement pour lui. *Celui qui aime sa vie, la perdra; mais celui qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle.* Aimer sa vie en ce monde, c'est s'aimer soi-même, ses plaisirs, ses commodités, sa réputation, son repos, sa conservation même, au préjudice de la foi de J. C., et de l'obéissance due à sa loi; c'est se perdre éternellement. Notre dévouement doit aller jusqu'à nous haïr nous-mêmes dans ce monde, jusqu'à haïr les richesses, les plaisirs, les honneurs de ce monde, et tout ce qui peut corrompre notre cœur, le détourner de l'amour de Dieu, et l'attacher à ce monde, jusqu'à haïr notre propre vie et être prêts à la donner, plutôt que de manquer à la fidélité que nous devons à J. C. Haïr ainsi sa vie, c'est la conserver pour l'éternité. Ah! que de saints martyrs, que de saints pénitens ont bien compris cette maxime que Jesus a si souvent répétée dans son évangile; et en la suivant, quelle gloire n'ont-ils pas procurée à J. C.! Faites-moi la grace, ô mon Dieu! de la comprendre moi-même, et de commencer dès aujourd'hui à la mettre en pratique!

3.° Jesus est glorifié par les motifs qu'il veut bien nous donner de nous dévouer à son service. *Si quelqu'un me sert, qu'il me suive. Où je serai, le ser-*

viteur qui est à moi y sera aussi. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. Premier motif; son exemple. La gloire de J. C., c'est de pouvoir dire: Quiconque s'engage à mon service, je n'exige rien de lui, sinon qu'il me suive. Quelque sacrifice qu'il lui faille faire, quelque peine qu'il lui faille endurer, il est à ma suite, et je suis à sa tête; mon exemple l'anime, ma grace le soutient, et tout ce qu'il fait, ou ce qu'il souffre, est noble et divin, parce que moi-même j'ai passé par cet état de violence, de douleur et de souffrance. O roi généreux! ô roi aimable! qui ne désirera, qui ne s'empressera de se mettre à votre service, pour avoir l'honneur d'aller à votre suite! Second motif: son héritage. Après que nous l'avons suivi dans la peine, il a droit de nous faire monter avec lui dans la gloire, et il nous assure ici qu'il le fera, et que quiconque l'aura servi sur la terre, sera avec lui. Et où, grand Dieu? dans le ciel, dans la gloire, sur son trône même, assis et régnant avec lui. Troisième motif: la faveur de son père. Celui qui l'aura servi, sera reçu de son père avec honneur. *Et comment sera traité celui que le roi*, que le Tout-Puissant, que le créateur de l'univers *veut honorer?* Que fera-t-on pour lui? Quelle fête, quel banquet, quelle pompe, quelle magnificence, quelles délices éternelles?

Ah ! que toutes nos peines alors nous paroîtront légères ! O heureux celui qui sert J. C., qui souffre pour J. C. ! Il ne seroit pas digne d'un si grand maître, s'il ne montroit sa joie au milieu des souffrances et des plus grandes humiliations.

TROISIÈME POINT.

Du trouble de Jesus.

1.° Trouble manifesté par J. C. même, pour notre instruction. Jesus ajouta : *Maintenant mon ame est troublée, et que dirai-je ?* Ce trouble de Jesus étoit libre et volontaire. Jesus laissoit troubler son ame à la pensée de la mort cruelle qu'il devoit souffrir, sans rien perdre de sa parfaite soumission aux ordres de Dieu son père. Ce trouble, quoique volontaire, n'en étoit pas moins douloureux et pénible ; il l'étoit d'autant plus, que l'objet qui le causoit étoit plus terrible. Ce trouble va jusqu'à pénétrer son ame, jusqu'à le jeter lui-même dans une espèce d'incertitude du parti qu'il doit prendre. Jesus souffre ce trouble, pour éprouver en lui-même et pour sanctifier toutes nos peines ; et il nous le manifeste, pour nous apprendre, 1.° que le trouble que nous ressentons à la vue d'une humiliation qui nous attend, ou d'une affliction, d'une disgrace, d'un accident, d'une maladie, et de la mort, n'est pas

de soi un péché, ni même une imperfection, puisque lui-même l'a ressenti; 2.° que ce trouble même qui fait une partie de notre peine, fait aussi une partie de notre sacrifice et de notre mérite en lui, et que nous devons le recevoir avec la même résignation que le mal même qui nous le cause, et en espérer la même récompense; 3.° que notre force, notre consolation, notre recours doivent être alors en J. C., qui n'a été troublé que pour notre amour, pour sanctifier nos troubles, et nous donner la grace de nous y soutenir.

2.° Trouble sanctifié par la prière, pour nous servir d'exemple. *Mon père, délivrez-moi de cette heure*, et des tourmens que je dois endurer alors, et dans peu de jours; *mais c'est pour cela*, c'est pour les endurer *que je suis venu jusqu'à cette heure*: c'est pour cela que j'ai vécu, que j'ai évité les piéges de mes ennemis, et que je me suis conservé jusqu'à cette heure. *Mon père, glorifiez votre nom.* Sur le modèle de cette divine prière, 1.° nous pouvons demander avec soumission la délivrance des maux que nous souffrons, ou que nous craignons. 2.° Nous devons nous animer nous-mêmes, en renouvelant en nous l'esprit de notre vocation, en nous rappelant que nous ne sommes venus en ce monde, que nous n'y sommes devenus chrétiens, que nous

n'y sommes entrés ou dans le sacerdoce, ou dans la religion, ou dans quelque état que ce soit, que pour souffrir, précisément ce qui, dans ce moment, nous fait tant de peine. 3.° Nous devons essentiellement nous fixer au bon plaisir de Dieu, ne désirer que sa plus grande gloire et l'accomplissement de sa sainte volonté, assurés comme nous sommes, que nous y trouverons nous-mêmes notre gloire et notre félicité éternelle.

3.° Trouble appaisé par une voix céleste, pour notre consolation. 1.° Ce que dit cette voix. *Au même moment on entendit une voix du ciel, qui dit : Je l'ai déjà glorifié* (mon nom), *et je le glorifierai encore.* Dieu a glorifié son nom, en faisant connoître son Fils par qui toutes les nations doivent le glorifier. Or Dieu a déjà fait connoître son Fils par les miracles de sa vie, et il va le faire connoître encore par les vertus de sa passion et de sa mort, et par la gloire de sa résurrection, de son ascension, de la descente du Saint-Esprit, et enfin par la majesté de son dernier avénement pour juger les vivans et les morts. Entrons dans l'esprit de ces mystères, glorifions-en Dieu, unissons-nous-y, participons aux humiliations pour participer à la gloire. 2.° Ce que le peuple pense de cette voix. *Le peuple qui étoit là, et qui entendit la voix, disoit que*

c'étoit un coup de tonnerre ; d'autres disoient : C'est un ange qui lui a parlé. Il paroît que quelques-uns seulement avoient distinctement entendu ce que disoit la voix ; que d'autres avoient entendu des paroles sans distinguer ce qu'elles portoient ; que d'autres enfin n'avoient entendu qu'un bruit confus, mais assez grand, pour penser que ce pouvoit être le tonnerre. C'est ainsi que, selon la disposition et l'attention des hommes, la voix de Dieu se fait entendre à eux, et c'est ainsi que chacun en raisonne selon ses idées. Ce n'est qu'auprès de Jesus et dans le recueillement intérieur que l'on entend distinctement cette divine voix, et ce n'est que suivant l'enseignement et les maximes de l'église qu'on en peut bien juger. 3.° De la raison pour laquelle se fit entendre cette voix. *Jesus leur dit : Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, mais pour vous.* Cette voix se fit entendre pour rassurer les gentils, pour fortifier les juifs, pour convertir ou confondre les pharisiens, pour autoriser le triomphe qu'on avoit fait à Jesus et auquel le ciel s'unissoit, pour donner du poids aux paroles que Jesus devoit ajouter, et à tous les discours qu'il devoit faire pendant ces derniers jours de sa vie, enfin pour empêcher le scandale de la croix, et disposer tous les cœurs à

croire sa résurrection. C'étoit encore pour nous consoler dans nos troubles, et nous assurer qu'aussi-tôt que nous aurons soumis notre volonté à celle de Dieu, sa voix se fera entendre à notre cœur, y portera la paix, le calme et la tranquillité. Que de choses à admirer! Quelle bonté! quelle condescendance! que d'instructions dont nous devons remercier Dieu, et faire notre profit!

Je vous adore, ô divin Jesus! J'adore la sagesse suprême des conseils de Dieu votre Père. Vous êtes ce grain céleste descendu sur la terre par l'opération du Saint-Esprit, cette semence divine tombée sur la terre, où il faut que vous mouriez pour produire à Dieu une moisson abondante, et donner au Père céleste autant d'enfans qu'il y aura d'hommes qui croiront en vous, et qui persévéreront jusqu'à la mort dans votre saint amour. Faites-moi la grace, ô mon Sauveur! d'être de ce nombre, et qu'il n'arrive pas que, par mon infidélité, votre précieuse mort me devienne inutile! Ah! plutôt que je vous glorifie, Seigneur, glorifiez-vous en moi, et s'il faut pour cela que je souffre, donnez-m'en la résolution et la force, quelque opposition qu'y apporte ma nature, quelque horreur qu'en ait ma lâcheté. Sauvez-moi, non en me dispensant de souffrir, mais en me faisant la grace de souffrir chrétienne-

ment. Soyez mon appui, ô Jesus ! vous qui vous êtes revêtu de mes foiblesses pour m'apprendre à en triompher et pour me faire part de votre force ! Ainsi soit-il.

CCXXXIX.e MÉDITATION.

Fin du discours de Jesus-Christ dans le temple, le jour de son triomphe. Jean. 12. 31-36.

PREMIER POINT.

Jesus annonce les fruits de sa mort.

1.° Premier fruit de la mort de Jesus, le jugement du monde. *C'est maintenant que le monde va être jugé.* Le jugement du monde approche, dit J. C. Le monde va porter un jugement contre moi, et ce sera par ce jugement même que je vais subir, que le monde va être jugé. Cette expression, *va être jugé*, peut avoir divers sens, qui, quelque opposés qu'ils paroissent, reviennent au même. *Le monde va être jugé*, c'est-à-dire, délivré ! on va rendre justice au monde, le délivrer de ceux qui l'oppriment et le séduisent, et ce sens s'accorde avec ce qui suit. *Le monde va être jugé*, c'est-à-dire, instruit et éclairé : on va voir ce qu'il faut penser des maximes qui ont cours dans le monde, et sur lesquelles il se règle : le jugement en sera

porté, la décision en sera donnée, et le monde saura à quoi il doit s'en tenir. *Le monde va être jugé*, c'est-à-dire, condamné : on va porter une condamnation solennelle contre les erreurs et les maximes du monde, et contre ceux qui désormais les suivront ; et ce jugement qui va se porter, sera la base et la règle de celui qui se portera à la fin du monde, et qui décidera du sort de tous les hommes. Etudions donc Jesus souffrant dans sa passion, et expirant sur une croix : voilà le jugement de Dieu qui doit délivrer le monde, éclairer le monde, condamner le monde. Jugeons-nous nous-mêmes, jugeons du monde suivant ce jugement de Dieu, irréformable et éternel. Jugeons de notre pénitence par le jardin des Olives, de notre zèle par la cour de Caïphe, de notre sagesse par la cour d'Hérode, de notre politique par la cour de Pilate. Jugeons de notre patience par le silence de Jesus ; de nos plaisirs, de nos sensualités, par la flagellation ; de notre ambition, par son sceptre et sa couronne ; de notre gloire, par ses humiliations ; de nos richesses, par son dépouillement ; de notre obéissance, par son crucifiement ; de notre amour, par l'effusion de son sang, et sur-tout par les dernières gouttes de ce sang adorable qui sortirent de son divin cœur.

2.° Second fruit de la mort de Jesus, la

destruction de l'idolâtrie et de l'empire du démon. *C'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé dehors.* Le démon va faire ses derniers efforts pour faire mourir J. C. et le faire sortir de ce monde ; il va s'emparer de Judas, animer la synagogue, soulever le peuple, intimider le gouverneur romain ; enfin il réussira, Jesus mourra, mais Jesus mort le chassera lui-même du monde, enchaînera son pouvoir, rendra muets ses oracles, renversera ses idoles, ses autels et ses temples. C'est un fait que l'impiété ne peut nier, que c'est Jesus crucifié, que c'est en son nom, que ce sont ses Disciples qui ont détruit l'idolâtrie ; et c'est un fait qui, par lui-même, surpasse toutes les pensées de l'homme. Ah ! que doit-il être pour un homme qui voudra lire attentivement l'histoire du monde, et voir par combien de prodiges de la sagesse et de la toute-puissance de Dieu, ce fait que Jesus annonce ici simplement et en deux mots, s'est exécuté ?

3.° La conversion de l'univers. *Et pour moi quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi.* Qui eût pu le croire, que l'Europe, l'Asie et l'Afrique, habitées par tant de peuples divers, renonceroient à leurs dieux et à leurs superstitions, pour adorer un homme crucifié à Jérusalem ? Par quelle vertu, ô divin Jesus ! avez-vous pu attirer à vous

tant de nations, et les attirer à vous lorsque vous expirez sur une croix? O croix si redoutable à la nature, si ignominieuse, si abhorrée de tous les hommes avant le crucifiement de J. C., comment êtes-vous devenue l'étendard du roi du ciel, le trophée de sa victoire, et la terreur des démons? Comment êtes-vous devenue le désir des Apôtres, la gloire des martyrs, la force des foibles, la consolation des affligés, les délices des ames pures? Comment êtes-vous devenue l'ornement des têtes couronnées, et un objet d'adoration dans tout l'univers?

SECOND POINT.

Objection du peuple.

Or il disoit cela pour désigner de quelle mort il devoit mourir. Le peuple le comprit bien; mais sur cela, *le peuple lui répondit: Nous avons appris de la loi que le Christ doit demeurer éternellement; comment donc dites-vous qu'il faut que le Fils de l'Homme soit élevé* en haut? *Qui est ce Fils de l'Homme?*

1.° On voit dans ce discours du peuple une vérité constante; savoir, que le Christ ou le Messie demeure éternellement: cette vérité parmi les hébreux étoit connue de tout le monde; on se la communiquoit par tradition; et cette tradition étoit fondée sur la loi (1). David

(1) Le terme de la loi n'est pas toujours

exprime l'éternité de son sacerdoce, selon l'ordre de Melchisedech. Daniel a vu que Dieu lui conféroit la puissance, l'honneur et le royaume ; que sa puissance étoit éternelle et inamissible, que son règne étoit éternel et indéfectible ; cette vérité est fondamentale parmi les chrétiens. C'est par ce trait que l'ange annonça à Marie qu'elle deviendroit mère du Messie, en lui disant que celui qu'elle mettroit au monde, régneroit éternellement sur la maison de Jacob, et que son règne n'auroit jamais de fin. Félicitons-nous de vivre sous ce règne divin, et comprenons combien il nous importe de demeurer attachés à un roi dont le règne est éternel.

2.° On voit dans ce discours du peuple une difficulté passagère. Si, selon l'écriture, c'étoit une vérité que le règne du Messie devoit être éternel ; selon l'écriture aussi, c'étoit une vérité non moins certaine que le Messie devoit mourir. Comment accorder ces deux vérités ? Le temps n'en étoit pas venu. Ce qui paroissoit impossible à ces juifs, n'a pour nous aujourd'hui aucune difficulté. Le règne temporel des rois finit à leur mort. Ils laissent en mourant le sceptre et la couronne qu'un autre portera ; mais le règne du Messie ne commence proprement qu'après

restreint aux cinq livres de Moïse ; on entend souvent par-là tous les livres de l'écriture sainte.

sa mort ; règne spirituel dans ce monde, où il ne règne que par sa grace, par ses mérites, par son esprit ; règne unique dans l'autre monde, où il régnera par sa toute-puissance. Avant que les choses fussent ainsi manifestées, un cœur droit devoit croire en J. C., sur les preuves qu'il donnoit de sa mission, et attendre, dans la simplicité de cette foi, le temps destiné à la vérification des prophéties. Suivons nous-mêmes cette méthode. Les mystères de la foi nous présentent encore bien des difficultés que nous ne saurions résoudre. Attendons le moment de la manifestation et de l'évidence. Gardons-nous d'une recherche téméraire qui nous perdroit. Croyons avec simplicité : le jour viendra que nous verrons l'accord de ces vérités, qui maintenant nous paroissent incompatibles.

3.° On voit dans ce discours du peuple une question outrageante. *Qui est ce Fils de l'Homme?* Indépendamment du ton dont cette parole paroît avoir été dite, cette question marquoit beaucoup d'incrédulité. N. S. avoit dit au commencement de ce discours, que le Fils de l'Homme alloit être glorifié : il dit ici que c'est lui qui sera élevé de terre, et qui attirera tout à lui : c'est donc lui qui est le Fils de l'Homme, et on ne peut lui demander qui c'est, sans douter de la vérité de la parole et sans l'outrager. Si la question des

juifs ne tombe pas sur la personne, mais sur les qualités, c'est-à-dire, s'ils ne demandent pas qui est celui qui est le Fils de l'Homme, mais ce que c'est que le Fils de l'Homme, et ce que signifie cette expression, c'est encore en eux une infidélité et une ignorance affectée : car Fils de l'Homme est, dans l'écriture, un des noms du Messie. C'est de ce nom que l'appelle Daniel, lorsqu'il vit que le Seigneur lui donnoit la puissance, l'honneur et le royaume : c'est de ce nom que l'appelle le prophète Ezéchiel, qui, par la singularité des ordres qu'il recevoit, étoit la figure du Messie, et est toujours appelé Fils de l'Homme, sans que le Seigneur lui donne jamais d'autre nom. Je vous adore, ô Jesus ! je vous reconnois pour le Fils de l'Homme, pour le Messie promis et envoyé pour sauver les hommes; faites-moi la grace de vivre et de mourir sous votre règne spirituel, pour régner avec vous dans votre royaume éternel!

TROISIÈME POINT.

Réponse de Jesus.

Comme les objections, les répliques, les questions des juifs partoient presque toujours d'un fonds d'infidélité, Jesus pour l'ordinaire n'y répondoit pas directement. C'est ainsi qu'il en use ici. Sans s'arrêter à leur discours, il continue à leur annoncer sa mort, à la leur annon-

cer comme prochaine, et à les exhorter à profiter de ses instructions par trois motifs qui ne nous regardent pas moins que les juifs.

1.° La briéveté du jour. Jesus leur répondit : *La lumière est encore avec vous pour un peu de temps, marchez pendant que vous avez la lumière.* Jesus n'avoit plus que quatre jours à vivre, et à instruire les juifs. Combien étoit-il important pour eux de profiter de ses dernières leçons ! Il n'est pas moins important pour nous de mettre à profit le temps et les secours que Dieu nous donne, et qui bientôt nous seront ôtés. Nous n'aurons pas toujours ce pasteur zélé, ce directeur éclairé, cet ami fidelle ; nous ne serons pas toujours à portée de recevoir les avis charitables de ce parent, de ce père, de cette mère ; nous n'aurons pas toujours ces remords qui nous pressent, cette foi qui nous éclaire, ces bons mouvemens qui nous sollicitent ; le temps enfin, la vie elle-même finira bientôt pour nous, et plutôt que nous ne le pensons. Puissant motif pour nous de profiter sans délai du peu de temps qui nous reste.

2.° Le danger de la nuit. *De peur que les ténèbres ne vous surprennent ; car celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va.* Ce qu'il y avoit à craindre pour les juifs, c'étoit que s'ils ne

croyoient, pas à J. C. pendant sa vie, ils ne devinssent encore plus incrédules après sa mort, et qu'ils ne se trouvassent enveloppés dans cette unit d'infidélité qui a perdu la nation entière, et qui l'a réduite à un état où, sans temple et sans sacrifice, sans chefs et sans prophète, elle ne sait plus ni ce qu'elle fait, ni où elle va. Ce qu'il y a à craindre pour nous, si nous ne profitons pas des secours présens que nous avons encore pour faire notre salut, c'est que nous ne tombions dans l'aveuglement, dans l'endurcissement, dans l'impiété, dans l'irréligion, dans l'habitude du péché, dans la fausse conscience, et enfin dans la nuit du tombeau, sans savoir quel sera notre sort dans l'autre vie, sans espérance fondée, et avec toute sorte de sujet de craindre un malheur éternel.

3.° Le bonheur de la lumière. *Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez enfans de la lumière.* Les juifs qui avoient sincèrement cru en J. C. pendant sa vie, furent déconcertés à sa mort ; mais ils furent bientôt rassurés par la nouvelle de sa résurrection, par la descente du Saint-Esprit, par la prédication et les miracles des Apôtres, tandis que la plupart des autres ne firent que s'endurcir de plus en plus. Qui croit en J. C., en la lumière de la foi, de l'évangile, telle que l'église

nous la présente, et vit d'une manière conforme à cette foi, est sûr qu'il marche dans la lumière et dans la vérité. Il est tranquille dans la voie qu'il suit, mais d'une tranquillité instruite et réfléchie. Enfin le jour viendra où cette lumière de la foi se changera en lumière de gloire, où il verra ce qu'il a cru, où il jouira de ce qu'il a espéré, et possédera ce qu'il a aimé. O bienheureux enfans de lumière, qui habitez maintenant avec votre Père céleste dans une lumière inaccessible et incompréhensible, où vous voyez tout, où vous savez tout, où vous jouissez de tout, que vous êtes récompensés de cette voie d'enfance, de simplicité, de candeur, d'innocence, de pénitence, que vous avez choisie et constamment suivie! Et pourquoi ne vous imiterois-je pas, puisqu'avec la grace de mon Sauveur je le puis encore?

O mon divin Sauveur et Rédempteur! ô le Dieu de mon ame, chassez de mon cœur le prince du monde, détruisez en moi son empire, afin que vous seul y régniez à jamais! O Jesus! élevé sur votre croix, médiateur puissant entre le ciel et la terre, attirez-moi à vous, élevez-moi avec vous, et que rien de ce qui est sur la terre ne touche plus mon cœur, ne le souille plus, et ne me sépare jamais de vous! Ainsi soit-il.

CCXL.e MÉDITATION.

Fin du triomphe de Jesus.

Jesus se retire à Béthanie.

Pour terminer la célébrité de cette journée à la gloire de Jesus, faisons ici cinq réflexions. Observons ce que Jesus a dit dans le temple, ce qu'il y a vu, l'heure à laquelle il en sort; les dispositions dans lesquelles il quitte ces peuples, et le lieu dans lequel il se retire. *Matt.* 21-17. *Marc.* 11-11. *Jean.* 12-36.

PREMIER POINT.

Sur ce que Jesus a dit dans le temple.

Après leur avoir dit ces choses, Jesus se retira, et se déroba à eux. Quelles sont ces choses que Jesus a dites dans le temple, au jour de son triomphe? Y en aperçoit-il de vaines, d'inutiles, de profanes? Y en a-t-il quelqu'une qui ressente l'orgueil, l'amour-propre, l'intérêt, le respect humain, le chagrin, le mécontentement, le murmure? Non: toutes ses paroles ont été des paroles de zèle pour la gloire de son Père et la sainteté de son culte, des paroles de dévouement et de sacrifice pour notre rédemption; des paroles de compassion pour les incrédules, de douceur pour ses ennemis, d'exhortation pour les foibles, de bonté pour les fidelles, et d'instruction pour

tout le monde. Enfin il ne s'est entretenu que de nos intérêts, de notre salut, et de son amour pour nous. Et nous, que disons-nous dans son temple ? De quoi nous entretenons-nous à ses pieds ? Hélas! nous ne savons rien dire. Nous ne savons ni adorer, ni remercier, ni demander, ni espérer, ni aimer. Notre esprit s'occupe de tout autre chose que de Dieu, et ne peut s'occuper un moment de J. C., qui ne s'est occupé que de nous. Et souvent, au lieu de nous entretenir intérieurement avec lui, nous cherchons à charmer notre ennui ; et en présence de ses autels et de son saint tabernacle, nous nous entretenons avec les hommes d'une manière également propre à irriter le ciel et à scandaliser la terre.

SECOND POINT.

Sur ce que Jesus a vu dans le temple.

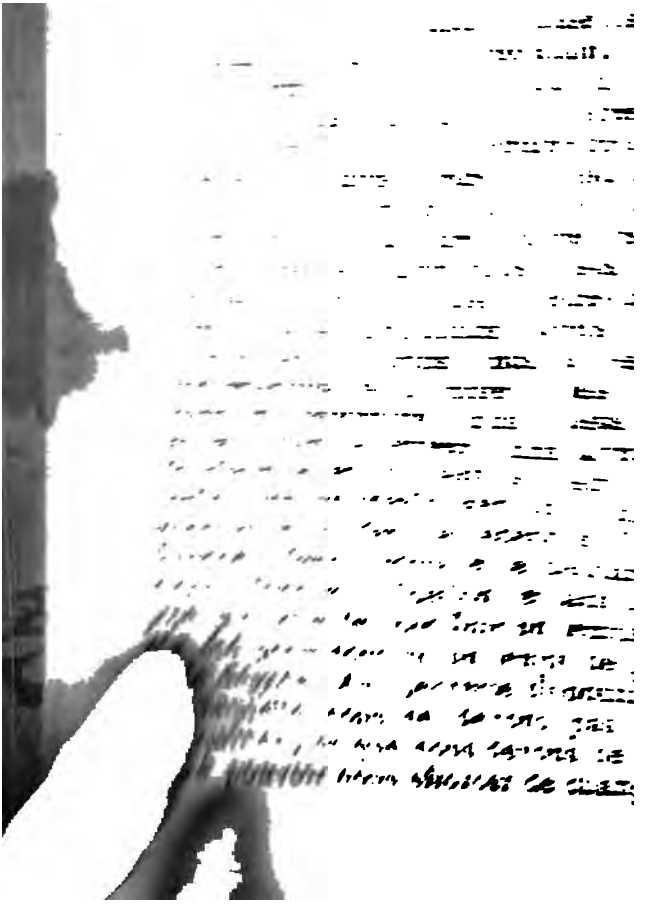
Et après avoir tout considéré. Jesus avoit vu dans le temple les profanateurs, et il les en avoit chassés ; les infirmes, et il les avoit guéris ; les enfans, et il les avoit protégés ; les scribes, et il les avoit confondus ; les gentils, et il les avoit exaucés ; les foibles dans la loi, et il les avoit fortifiés ; les fervens, et il les avoit consolés. Jesus voit encore dans son temple tout ce qui s'y passe ; il y porte ce regard perçant qui pénètre jusqu'au fond des cœurs, et auquel rien ne

peut être caché. Comment nous voit-il, de quel nombre nous voit-il, dans quelles dispositions de cœur nous voit-il ? Nous voit-il mériter ses complaisances, ses faveurs, sa protection, sa miséricorde, sa compassion, son secours, sa bonté, ou bien son indignation, sa colère et ses anathèmes ?

TROISIÈME POINT.

Sur l'heure à laquelle Jesus sort du temple.

Comme il étoit déjà tard, il partit avec les douze Apôtres, *pour aller à Béthanie.* Jesus étoit venu au temple le matin, il y avoit passé tout le jour, il s'y étoit occupé à nous témoigner son amour, et il n'en sortit que le soir. Pour nous, il en est tout autrement. Le peu de temps que nous passons au temple, est toujours trop long. Hors du temple, les jeux, les repas, les promenades, les conversations, les spectacles, tout est court; au temple, l'oraison, la méditation, le sacrifice, l'instruction, l'office, la bénédiction, tout est long. On cherche ce qu'il y a de plus court, et le plus court se trouve encore trop long. On attend pour se rendre, que tout soit commencé, et l'on se retire avant que tout soit fini. Souvent même, pour ne rien retrancher du temps de ses plaisirs et de ses amusemens, on s'absente entièrement des heures de l'église, et on omet tout exer-



CINQUIÈME POINT.

Sur le lieu dans lequel Jesus se retire.

Et les ayant quittés, il sortit de la ville et s'en alla à Béthanie, où il demeura, où il passa la nuit. Jesus sortit non-seulement du temple, mais encore de la ville : il se retira le soir à Béthanie avec ses douze Apôtres, et il y passa la nuit, pour se soustraire à ses ennemis. Dans ces ennemis de Jesus, toujours même acharnement contre lui ; et dans Jesus, toujours même intrépidité, même prudence, même soumission aux ordres de son Père, dont il ne veut pas prévenir le moment.

Faut-il, ô mon Sauveur ! qu'une journée si saintement employée, qui a commencé par un si glorieux triomphe, qui a continué par des miracles de puissance et d'amour, finisse par la nécessité de vous retirer, de vous cacher, et de chercher un asile hors de l'enceinte d'une ville ingrate à qui vous avez prodigué vos bienfaits ! O Jesus ! si vos ennemis vous cherchent, si le monde vous poursuit, venez vous cacher dans mon cœur, prenez-en possession, demeurez-y jour et nuit, et ne vous en retirez jamais ! Ainsi soit-il.

CCXLI.e MÉDITATION.

Jesus revient au temple le lundi.

Trois choses s'offrent ici à nos réflexions ; la faim de Jesus ; les belles apparences d'un figuier ; la malédiction de ce même figuier. *Matt.* 21. 18-19. *Marc.* 11. 12-14.

PREMIER POINT.

Faim de Jesus.

1.° Faim réelle. *Le lendemain, lorsqu'ils sortoient de Béthanie pour retourner à la ville, Jesus eut faim.* Jesus étant parti de Béthanie le lundi matin avec ses douze Apôtres, pour reprendre le chemin de la capitale, *il eut faim.* Ce qui nous fait connoître que Jesus venoit à jeûn le matin au temple, et qu'il y restoit jusqu'au soir sans rien prendre. Ainsi Jesus, pour notre salut, se charge-t-il de toutes nos infirmités. Il n'en est aucune qu'il n'ait voulu éprouver en lui-même, pour nous mériter la grace de les supporter toutes, pour les sanctifier en les unissant aux siennes, et pour nous donner la consolation d'aller à sa suite, et d'imiter son exemple en les soutenant comme lui. Souffrons donc la faim avec Jesus. Soit que la pauvreté nous y nécessite, soit que le zèle ou l'accomplissement de nos devoirs nous y expose, soit

soit que le précepte de l'église nous y oblige, ou que le désir de faire pénitence nous y engage, souvenons-nous de la faim de J. C., et aimons à l'imiter. Souvenons-nous-en dans nos repas même, pour en bannir tout excès, toute avidité, toute sensualité.

2.° Faim mystique. Tout ce que fait ici N S. est mystérieux. C'est, pour ainsi dire, une parabole d'action. Sa faim est ici comme sera bientôt sa soif sur la croix. Faim et soif de notre salut, de notre conversion, de notre sanctification. De quoi se nourrit cette faim du Sauveur? De nos vertus, de nos bonnes œuvres. Ce même Jesus, pressé par la faim, ne cesse de nous demander de quoi la soulager, et nous le lui refusons en ne voulant point pardonner cette offense, passer ce trait sous silence, supprimer ce mot piquant et malin, détourner les yeux de cet objet, chasser cette mauvaise pensée, réprimer ce mauvais penchant : en un mot, nous le lui refusons toutes les fois que nous refusons de pratiquer sa loi, ou de nous abstenir de la violer.

SECOND POINT.

Belles apparences du figuier.

1.° Apparences trompeuses. Et Jesus *ayant aperçu de loin un figuier qui avoit des feuilles, il s'avança pour voir s'il y trouveroit quelque fruit; et s'en étant*

approché, il n'y trouva que des feuilles, car ce n'étoit point la saison des figues. Jesus aperçut d'assez loin sur la route un figuier tout couvert de feuilles. Ce n'étoit pas le temps des figues, car c'étoit avant le 15 de la lune de mars. Les figuiers d'ailleurs poussant à la fois leurs feuilles et leurs fruits, ne paroissent couverts de feuilles que lorsque leurs fruits sont proche de leur maturité. Celui-ci étoit donc un mauvais figuier qui ne portoit qu'un feuillage trompeur. Le Sauveur, comme s'il eût été conduit par les apparences, s'avança pour chercher des figues à cet arbre; mais il ne s'attendoit pas d'y en trouver, il vouloit seulement par son action, donner à ses Apôtres une leçon dont ils devoient un jour comprendre le sens. Ce figuier étoit la figure de la synagogue, qui se faisoit honneur de son exactitude à observer la loi, mais qui n'en observoit que l'extérieur; qui ne conservoit plus dans ses derniers temps, de la piété et de la religion que les dehors et les cérémonies; qui, en un mot, n'étoit ornée que de feuilles et ne portoit plus de fruits; funeste état qui devoit dans peu de jours lui attirer une malédiction éternelle! Ce qui est arrivé à la synagogue est arrivé depuis à des pays chrétiens qui ont perdu la foi, et se renouvelle encore tous les jours à l'égard des particuliers qui ne portent pas les fruits

de vertu que Dieu attend d'eux : appliquons-nous donc à nous-mêmes cette instruction. Jesus vint au figuier, et le visita. Les hommes ne peuvent pas nous approcher de si près. Ils voient l'extérieur, et ne pénètrent pas l'intérieur. Ils voient l'habit qui est ou ecclésiastique, ou religieux, ou modeste; ils voient les œuvres qui sont édifiantes, sans reproche ni scandale. Mais Jesus voit le fond des cœurs, et il viendra à notre mort chercher le fruit que nous aurons produit. Ah! quel fruit trouverez-vous en moi, ô mon Sauveur? Y trouverez-vous une foi vive, une espérance ferme, une charité ardente? Y trouverez-vous cette pureté de cœur, cette droiture d'intention, ce désir de vous plaire, qui auroient dû accompagner cet extérieur que j'étale aux yeux des hommes? Ah! que j'ai lieu de craindre que vous n'y trouviez que des feuilles et point de fruits!

2.° Apparences vaines, qui nourrissent notre paresse et notre amour-propre, mais qui ne nourrissent pas J. C., et dont il ne peut se contenter. Nous avons des remords de conscience après le péché, de bons désirs pour l'avenir; nous faisons des projets de pénitence et de ferveur, nous donnons des paroles, nous nous engageons par des promesses: nous formons des résolutions sans nombre; mais ce sont là autant de belles feuilles à

l'ombre desquelles nous nous reposons, en nous livrant à nos passions, en nous félicitant de ce que nous sommes résolus de mener un jour une vie toute différente et toute sainte. Cependant Jesus, qui désire ardemment notre salut et notre sanctification, ne se nourrit pas de ces feuilles, qui ne lui causent que de l'amertume, et qui ne lui donnent que du dégoût pour nous. Il voudroit trouver en nous un retour habituel vers lui, une pénitence sincère, un cœur pur, plein de charité pour le prochain, plein d'amour pour lui; il voudroit trouver un esprit recueilli, occupé de lui, pénétré de reconnoissance pour ses bienfaits, et appliqué à méditer sa loi : il voudroit trouver une volonté soumise à la sienne, unie à la sienne, travaillant à se conformer en tout à la sienne. Ah! si nous travaillions à satisfaire la faim qu'il a de notre sanctification, de quelles délices à son tour ne rassasieroit-il pas la faim qui nous dévore, et qu'aucun bien créé, qu'aucune passion même contentée ne sauroit satisfaire!

TROISIÈME POINT.

Malédiction du figuier.

1.° Malédiction aussitôt accomplie. *Et* Jesus *adressant la parole* au figuier, *lui dit : Que jamais personne ne mange de fruit qui vienne de toi. Que jamais il ne*

naisse de toi aucun fruit. Ce que ses Disciples entendirent. Et aussitôt le figuier sécha. Le figuier sécha dans l'instant ; mais les Apôtres ne s'en aperçurent que le lendemain, comme nous le verrons. O jour funeste ! où le pécheur, couvert des dehors de la piété, et au milieu de ses projets de pénitence et de sainteté, sera surpris et enlevé de ce monde, visité par le Seigneur, trouvé sans avoir porté de fruit, et condamné à n'en porter jamais ! O regrets, ô désirs inutiles ! Le temps est passé et ne reviendra plus, l'arbre est desséché jusque dans sa racine. Plus de temps, plus de pénitence, plus de sanctification, plus de rédemption.

2.° Malédiction clairement entendue. Quoique les Disciples fussent à quelque distance du Sauveur, ils entendirent les paroles qu'il prononça contre l'arbre infructueux, et n'en sachant pas le mystère, une malédiction si terrible eut de quoi les étonner. Mais nous, qui savons ce qu'elle signifie, l'entendrons-nous avec indifférence, ou ne fera-t-elle sur nous qu'une impression foible et passagère ?

Ah ! malheureux que je suis ! qu'attends-je donc moi-même, pour me donner entièrement à vous, ô mon Dieu ! pour me devouer pour toujours à une vie sainte et pénitente ? Attends-je que je sois mort ? Non, Seigneur ; puisque vous

m'accordez encore le temps, je vais me visiter moi-même, c'est-à-dire, sonder mon cœur, en examiner les plis et replis, en réparer les ruines, travailler enfin, avec votre grace, à porter des fruits tels que vous le désirez, et tels qu'ils puissent m'attirer votre sainte bénédiction ! Ainsi soit-il.

CCXLII.e MÉDITATION.

Jesus, pour la troisième fois, chasse les vendeurs du temple.

PREMIER POINT.

Zèle de Jesus pour le respect dû au temple.

1.° Fermeté de son zèle. *Après cela ils vinrent à Jérusalem; et Jesus étant entré dans le temple, il se mit à chasser ceux qui y vendoient et qui y achetoient; il renversa même les tables des changeurs, et les siéges de ceux qui y vendoient des colombes.* Il ne falloit pas moins qu'une action aussi vigoureuse, pour s'opposer au désordre le plus criant. Ce Dieu Sauveur, à la vue des profanations qui continuent de déshonorer la maison de son père, se sent embrasé de ce zèle ardent dont il brûloit toujours pour la gloire du Seigneur. Presque à la veille de sa mort, se représentant par-tout l'image de ses humiliations et

l'horreur de ses supplices, il commande en maître, il agit en vengeur des droits de la religion. Il laisse réjaillir sur son front quelques traits de la majesté suprême qui lui est naturelle, il prend cet air d'autorité et de grandeur qu'il a de son propre fonds, il chasse les vendeurs et les acheteurs, il renverse les tables des changeurs, il écarte et dissipe les marchands de colombes, et fait tomber à leurs pieds tout ce qui sert à leur trafic, à leur commerce scandaleux, et tout le monde se tait, tremble et obéit. Si nous ne sommes plus dans l'occasion de voir un semblable désordre dans nos églises, nous en voyons peut-être qui sont encore plus scandaleux. Il ne suffit pas de gémir sur ces désordres, il faut que l'autorité privée des pères et mères, des maîtres et des maîtresses, les arrête, il faut que chaque particulier, par son exemple, par ses avis, par un air d'improbation, les condamne, et fasse rougir ceux qui en sont les auteurs.

2.° Constance de son zèle. Contre un désordre qui renaît sans cesse, il faut un zèle qui ne se ralentisse point. Jesus, le jour précédent, avoit déjà réprimé et chassé ces indignes profanateurs de la maison de Dieu : ils reviennent encore, et Jesus les chasse de nouveau. Il n'y a point de désordre qui renaisse plus aisément, et qu'il soit plus difficile de bannir,

que celui de la profanation des temples ; mais les hommes apostoliques ne doivent pas se lasser de s'opposer à une telle prévarication, et ils doivent eux-mêmes bien prendre garde à ne pas déshonorer leurs temples, qui sont spécialement consacrés à Dieu par l'onction sainte et par la demeure continuelle que J. C. veut bien y faire, et qui sont par conséquent bien plus saints encore que le temple de Jérusalem.

3.° Exactitude de son zèle. *Il ne permettoit pas non plus qu'on transportât aucun meuble par le temple.* Non-seulement on y vendoit et on y achetoit avec le même tumulte que dans les marchés ou dans les places publiques ; mais une multitude empressée, chargée de différens fardeaux, alloit et venoit, et faisoit du saint temple un lieu de passage pour abréger leur chemin. Hélas ! ne se permet-on pas quelquefois encore dans la maison de Dieu, bien plus sainte que n'étoit le temple de Jérusalem, mille choses peu respectueuses qu'on ne se permettroit pas dans la maison d'un prince, ou d'un grand du monde ? Examinons-nous sur cet article important, et réformons-nous. Si N. S. a été si sévère pendant son séjour sur la terre, combien le sera-t-il au jour du jugement ?

SECOND POINT.

Instruction de Jesus, sur le manque de respect dans le temple.

Et il les instruisoit, en leur disant : N'est-il pas écrit : Ma maison sera appelée la maison de prière par toutes les nations ; et vous en faites une caverne de brigands. Nous voyons dans ces paroles, combien criminel est le défaut de respect dans nos églises.

1.° C'est un péché outrageant pour Dieu, pour la divine majesté qui réside dans nos temples. Quel outrage ! Faire de la maison de Dieu une caverne de voleurs ; en faire une place publique, où l'on parle sans retenue ; en faire une salle de théâtre, où l'on ne vient que pour voir et se montrer, où l'on s'abandonne à des ris dissolus, où l'on tient des discours frivoles, où l'on s'occupe de pensées profanes et criminelles ! Du sanctuaire de J. C., en faire un rendez-vous, où la passion rend hommage à son idole, où l'impureté se nourrit et se fomente par des immodesties scandaleuses ! O mon Sauveur ! vous les voyez ces honteux excès jusqu'aux pieds des autels où vous reposez, vous les voyez dans le temps même où vous vous immolez pour nous et pour ceux même qui les commettent ; vous les voyez, et vous les dis-

simulez ! Ah ! que cette patience est redoutable pour ceux qui en abusent !

2.° C'est un péché funeste et pernicieux à l'homme. L'église est une maison de prière, c'est-à-dire, un lieu que Dieu a choisi pour lier, pour entretenir le commerce que sa bonté lui fait souhaiter d'avoir avec nous. Là, nous pouvons lui ouvrir notre cœur, répandre dans son sein toutes nos peines, lui exposer nos besoins, le consulter sur nos doutes. Là, Dieu répond avec soin au témoignage de notre confiance, il entre dans nos peines, il calme nos troubles et nos inquiétudes, il pourvoit à nos besoins, ou il nous apprend à les supporter avec fruit, il nous instruit de nos devoirs. Quel malheur donc pour nous, que la maison de prière, où nous devrions trouver le pardon de nos péchés et le secours à nos maux, devienne un lieu de péché, d'où nous sortons plus coupables, et où nous irritons la colère de Dieu au lieu de l'appaiser, où nous sollicitons ses vengeances au lieu de les détourner ! Quel malheur pour nous, si nous allons chercher notre condamnation dans l'asile même où il ne tient qu'à nous de trouver grace !

3.° Péché scandaleux pour le prochain. Notre respect dans la maison de Dieu devroit rendre nos églises respectables à toutes sortes de personnes ; mais notre immodestie fait que les pécheurs, les

libertins, les impies, les hérétiques méprisent ou blasphèment la religion et ses saintes cérémonies, notre foi, et tout le culte que nous rendons à Dieu avec si peu de décence. Examinons-nous ici jusqu'au scrupule, ne nous pardonnons rien, parce qu'en ce genre tout est considérable, et qu'en ne nous observant pas, nous concourons au scandale qui résulte de toutes les profanations de nos églises, et nous participons au châtiment qui lui est dû.

TROISIÈME POINT.

Dépit des scribes contre le zèle de Jesus.

1.° Dépit injuste et furieux. *Ce que les princes des prêtres et les scribes ayant entendu, ils cherchèrent les moyens de le perdre.* Les démarches de Jesus, bien loin de révolter le peuple contre lui, augmentoient au contraire sa vénération et son attachement pour sa personne, et c'est ce qui désespéroit ses ennemis. Informés par leurs émissaires de ce qui se pa soit dans le temple sans leur aveu, ils furent indignés ; ils s'assemblèrent entre eux, et cherchèrent les moyens qu'ils pourroient employer pour se défaire d'un homme qui, tous les jours, avoit la hardiesse de se mettre à leur discrétion, et dont ils n'avoient encore osé se saisir. Voir un autre mieux faire que nous, lui voir faire ce que nous de-

vrions faire nous-mêmes, et ce que nous ne faisons pas; c'est ce qui devroit nous humilier, nous le faire estimer, et nous animer d'une sainte émulation : mais souvent, au lieu d'entrer dans de si justes sentimens, on se laisse aller au dépit, à la jalousie, à la haine ; et la haine qui naît de la jalousie, devient en peu de temps furieuse, implacable, et ne cherche, pour se venger, qu'à perdre et à détruire.

2.° Dépit retenu par la crainte du peuple. *Car ils le craignoient, parce que tout le peuple étoit ravi en admiration de sa doctrine.* Les ennemis de Jesus cherchoient les moyens de le perdre ; mais la crainte du peuple suspendoit leur fureur. La doctrine de ce divin maître lui attiroit une foule d'admirateurs. Tous ses partisans l'écoutoient comme un oracle. Il eût été dangereux, dans de semblables conjonctures, d'entreprendre sur sa liberté. Ils jugèrent à propos d'en attendre de plus favorables. Celui qui s'attache le peuple par son zèle pour Dieu, par sa soumission à l'église, par ses travaux pour le prochain, par l'éclat de ses talens et l'estime qu'on a de sa doctrine, est sans doute toujours fort à craindre ; mais ce n'est que pour les méchans, et pour ceux qui veulent innover et séduire.

3.° Dépit éludé par la sagesse de Jesus. *Et quand le soir étoit venu, il sortoit de*

la ville. Le jour, ils n'osoient rien entreprendre contre Jesus, à cause du peuple; le soir, Jesus se retiroit hors de la ville, sans qu'ils sussent en quel lieu : ainsi tous leurs complots devenoient inutiles. Mais Jesus vouloit souffrir pour nous, et son Père vouloit le glorifier. Le terme n'étoit pas éloigné, et dans peu de jours nous verrons l'injustice triompher, mais triompher pour sa condamnation, et pour la gloire de celui qui en sera victime.

Ah ! Seigneur ! détournez de moi le crime et le malheur de ces juifs réprouvés ! Que votre maison soit pour moi une maison de prière ! Vous m'avez fait la grace de m'appeler et de m'adopter dans votre église, faites-moi encore celle d'y vivre selon votre loi, et de n'y chercher que votre gloire, afin que de l'église de la terre, je passe à celle du ciel, pour vous y adorer à jamais ! Ainsi soit-il.

CCXLIII.e MÉDITATION.

Jesus retourne au temple tous les jours, jusqu'au temps de sa passion. Luc. 19. 47-48.

PREMIER POINT.

Zèle de Jesus pour l'instruction.

1.° Zèle assidu. *Et tous les jours il enseignoit dans le temple.* Assiduité de

tous les jours. Depuis le dimanche qui fut le jour de son triomphe, jusqu'au vendredi qui fut celui de sa mort, Jesus persévéra à enseigner dans le temple. Il est des temps où l'assiduité est nécessaire, et dans ceux qui enseignent, et dans ceux qui écoutent. Sans cela, les premiers ne rempliroient pas leur ministère, et les autres en perdroient tout le fruit. Avons-nous cette assiduité, surtout dans les saints temps de solennité, de retraite, de prédication, d'instruction ? Est-ce dans le temple, est-ce dans nos paroisses que nous sommes assidus ? Assiduité agissante. Jesus instruisoit, exhortoit, répondoit aux questions qui lui étoient proposées ; en un mot, il travailloit, il enseignoit depuis le matin jusqu'au soir. Que sert-il d'être à l'église tout le jour sans y rien faire, d'y rester sans prier, sans s'instruire, sans s'occuper de ce qui regarde le salut ? Ce seroit un grand abus d'y être pour se soustraire aux devoirs de son état, pour y goûter un indigne repos, et y perdre un temps qu'il faudroit employer ailleurs. Assiduité pénible. Jesus venoit tous les matins de Béthanie, et s'y retiroit tous les soirs, pour éviter les embûches de ses ennemis. Il ne nous en coûteroit pas tant pour être assidus à l'église ; et s'il pouvoit nous en coûter quelque chose, aurions-nous droit de nous en plaindre ?

2.° Zèle généreux. Jesus enseignoit, malgré la haine qu'on lui portoit, malgré les piéges qu'on lui tendoit, et la mort dont on le menaçoit. Il enseignoit, malgré l'endurcissement et l'indocilité de la plupart de ceux à qui il parloit. Il enseignoit, malgré la légéreté et l'inconstance qu'il prévoyoit en ceux qui paroissoient lui être attachés. Mais parce qu'il savoit que plusieurs profiteroient de ce qu'il disoit, et que ses enseignemens seroient conservés dans son église, parviendroient jusqu'à nous, et se perpétueroient jusqu'à la fin des siècles, il multiplia ses instructions dans ces derniers jours de sa vie ; et dans ce peu de temps qui lui restoit à vivre, il dit et pour les juifs et pour nous, et en public en parlant au peuple, et en particulier en parlant à ses Apôtres, les paroles les plus touchantes, les plus instructives, les plus sublimes qu'il eût encore dites jusqu'alors. Remercions-en ce divin Sauveur, et disposons-nous à méditer ces vérités si augustes et si saintes avec un renouvellement de ferveur, d'attention et de reconnoissance, qui réponde à l'excès de son amour.

SECOND POINT.

Haine des chefs contre Jesus.

1.° Haine générale par le concours de tous les ordres de l'état. *Mais les princes*

des prêtres, les deux pontifes avec tous les prêtres inférieurs, *et les scribes* ou docteurs de la loi, avec les pharisiens rigides zélateurs de la loi, *et les princes du peuple*, les chefs des grandes familles, les sénateurs et les magistrats, en un mot, tout ce qu'il y avoit à Jérusalem de gens en place, en dignité, en crédit, en réputation, tout étoit réuni contre Jesus, tous étoient déclarés contre lui, *et cherchoient à le perdre*. Quelle instruction tirerons-nous d'un déchaînement si grand, si général? 1.° Que ce secours n'est pas toujours une preuve de la vérité; qu'il ne faut point en prendre des préventions contre des personnes en qui d'ailleurs on ne reconnoît que du bien, de la vertu, du zèle, de la douceur et de la patience; qu'il faut même s'en défier lorsqu'on y remarque du feu, de l'emportement, des imputations fausses et calomnieuses. 2.° Que les grands et ceux qui sont en place doivent être attentifs à ne pas se laisser prévenir et entraîner par le mauvais exemple; qu'ils doivent craindre que par leur connivence, ou même par leur silence, ils ne deviennent complices de l'iniquité. 3.° Que ceux qui sont l'objet d'un déchaînement général et injuste, ont de quoi se consoler, se réjouir même, et que leur sort est digne d'envie, puisqu'en cela ils sont semblables à J. C.

2.° Haine mortelle par les progrès de la jalousie. *Ils cherchoient à le perdre.* Au commencement on cherchoit à humilier Jesus, à l'embarrasser dans la dispute, à le faire tomber en contradiction, à diminuer sa réputation et son crédit : on se contentoit de répandre sourdement des soupçons contre lui, de proposer des difficultés sur les miracles qu'il opéroit, de les interpréter en mauvaise part. Ensuite vinrent les injures, les calomnies répandues adroitement, mais encore avec quelque réserve ; on se défendoit du dessein de le faire mourir, comme d'un crime auquel on n'avoit jamais pensé. Aujourd'hui la haine est à son comble, on ne la dissimule plus ; il ne s'agit plus que de le perdre, de l'exterminer, de le mettre à mort. Ah ! qu'en peu de temps les passions font de progrès ! Examinons notre cœur, comparons nos pensées sur le même objet, avec celles que nous avions il y a quelque temps ; et par la différence que nous y apercevrons, nous connoîtrons une passion qui croît en nous, et qui, si nous ne l'arrachons promptement, peut nous porter, sans que presque nous nous en apercevions, à des excès dont aujourd'hui nous ne nous croyons pas capables.

TROISIÈME POINT.

Faveur du peuple pour Jesus.

1.° Faveur puissante, tandis que Dieu la soutient. *Mais il ne savoit comment s'y prendre; car tout le peuple l'écoutoit avec admiration.* Le peuple a de bonnes qualités que nous devons imiter : il a le cœur simple et droit, il voit les choses telles qu'elles sont, il en porte un jugement équitable que la jalousie ne corrompt point ; il est exempt par lui-même de cette malice réfléchie qui interprète tout en mauvaise part, et qui empoisonne les meilleures choses. Dans cet état, le peuple, quoique foible et sans autorité, est entre les mains de Dieu un rempart assuré pour le juste contre toutes les attaques de ses ennemis ; c'est une digue capable d'arrêter les efforts de toutes les puissances conjurées. C'est contre cette digue si foible par elle-même, que vient se briser tout le pouvoir de la synagogue ; et malgré toute son autorité et ses complots, sa fureur restera enchaînée jusqu'au jour que le Tout-puissant a marqué pour l'exécution de ses desseins.

2.° Faveur fragile, dès que Dieu ne la soutient plus. Le peuple a de mauvaises qualités que nous devons éviter. Il est impénitent, il écoute, il admire, il loue volontiers, mais il ne se corrige pas. Il

est imprudent, il se laisse aisément séduire par ceux qui le flattent, et croit sans réflexion tout ce que l'on dit contre ceux qui le reprennent et l'instruisent. Il est inconstant; et lorsqu'il est animé par ceux qui ont l'autorité en main, il passe dans un moment de la faveur à la fureur. C'est ce qui arrive au peuple juif. Nous le verrons dans peu de jours demander avec acharnement la mort de celui dont il admire aujourd'hui la doctrine et les œuvres. Jesus en sera la victime, la rédemption du monde en sera le fruit, la réprobation des juifs en sera le châtiment, et ainsi s'accompliront en tout les adorables desseins du Très-haut et les oracles de ses prophètes. C'est à nous à profiter avec reconnoissance et avec crainte de ces grands événemens.

Combien de fois, ô mon Sauveur! ai-je imité l'inconstance du peuple juif à votre égard? Fixez-moi donc, ô Jesus, dans votre service! Préservez-moi de cette jalousie qui anima les princes et les chefs de ce peuple ingrat, de l'ingratitude de ce peuple qui servit la jalousie de ses princes et de ses chefs. Pardonnez-moi l'abus que j'ai fait jusqu'ici de vos bienfaits, et de tant de moyens de salut que vous m'avez prodigués. Ah! ne permettez pas, ô mon Dieu! que j'endurcisse mon cœur à votre voix, que vous voulez bien encore lui faire entendre! Ainsi soit-il.

CCXLIV.e MÉDITATION.

Jesus revient au temple le mardi.

Le figuier desséché. *Matt.* 21. 20-22. *Marc.* 11. 20-26.

PREMIER POINT.

Etonnement des Apôtres, à la vue du figuier desséché.

NOTRE-SEIGNEUR se retira à Béthanie le lundi au soir, ainsi que nous l'avons dit; et les évangélistes ne nous ont pas donné d'autre détail des instructions qu'il fit ce jour-là; mais ils nous ont transmis celles du lendemain, qui feront le sujet des méditations suivantes. Ce fut donc le mardi matin que Jesus venant au temple comme de coutume, ses Disciples virent le figuier desséché. *Le matin, comme ils passoient, ils virent le figuier qui étoit devenu sec jusqu'à la racine, et frappés d'étonnement, ils dirent l'un à l'autre: Voyez comme le figuier est devenu sec en un instant. Pierre se souvenant de la parole de Jesus, lui dit: Maître, voilà le figuier que vous avez maudit, qui est devenu sec.* Appliquons ceci à trois objets importans, et bien plus dignes de notre étonnement que celui ci, qui n'en est que la figure.

1.° Au péché. O funeste péché! à quel

état de stérilité et de sécheresse réduis-tu une ame ! Comment ce jeune homme, cette personne si pieuse, si modeste, élevée avec tant de soins, ont-ils si subitement changé ? Comment ce cœur si sensible à la dévotion, si pénétré de la rosée de la grace, est-il devenu en si peu de temps sec et aride ? Comment moi-même, plein autrefois des plus beaux sentimens de la vertu, si touché de Dieu, de son amour, de ses bienfaits et de ses promesses, suis-je devenu si dur et si insensible ? Ah ! ce sont mes péchés, c'est ma négligence, ma dissipation, ma lâcheté, qui m'ont réduit à cet état funeste ? N'y ajoutez pas, Seigneur, votre malédiction, que je n'ai que trop méritée ; mais plutôt accordez-moi le secours de votre grace, que je vous demande, et dont je suis résolu de faire un meilleur usage que par le passé.

2.° A la mort. La mort nous présente tous les jours des spectacles semblables à celui du figuier desséché, et alors elle frappe nos sens d'étonnement, elle arrache des soupirs de nos cœurs, et des plaintes de notre bouche : mais, hélas! qu'il est rare qu'elle nous fasse faire d'autres réflexions ! Ah ! comment en si peu de temps, en si peu de jours, quelquefois dans un instant, comment a-t-il été desséché cet arbre touffu, cet arbre fort et vigoureux qui faisoit l'admiration de tout le monde ?

Dans quel état il est aujourd'hui ! Voilà ce que le monde dit de cette jeune personne, de ce jeune homme, de ce riche, de ce grand, de cet homme qui jouissoit, il y a peu de jours, d'une santé parfaite. Mais on ne dit point : est-il mort chargé de fruits et de mérites, ou stérile, ou seulement chargé de feuilles devant Dieu? Sa mort est-elle un coup de grace et de prédestination, ou bien l'effet de la malédiction de Dieu, et le coup funeste de sa réprobation ? Mais on ne dit point : ce qui est arrivé à celui-ci doit m'arriver à moi-même, doit m'arriver bientôt, et peut-être sans aucun pressentiment d'une mort qui m'enlevera en un instant. Dans quel état me trouvera-t-elle ? Dans quel état suis-je maintenant ?

3.° A la réprobation. Le péché et la mort sont des effets de la première malédiction de Dieu ; mais la grace du Sauveur a réparé l'un et l'autre. Avec la grace nous pouvons nous préserver ou sortir du péché, avec la grace nous pouvons faire une mort sainte et heureuse; mais la réprobation est l'effet irréparable de la dernière et irrévocable malédiction de Dieu. O malheureux arbre, arbre à jamais maudit de Dieu, comment, dans un moment, te voilà desséché jusqu'à la racine ! O vous qui étiez si admiré sur la terre, dans quel état êtes-vous réduit tout-à-coup ? Vous pouviez être pour le ciel

un arbre ravissant, chargé de fleurs et de fruits, et vous voilà un bois aride destiné au feu, et condamné à y brûler éternellement ! Oh ! que d'arbres trompeurs, qui paroissent fertiles sur la terre, paroîtront au jugement dernier stériles et desséchés ! Que de réprouvés seront en ce grand jour un sujet d'étonnement aux yeux de l'univers ! Hélas ! ne serai-je point du nombre ?

SECOND POINT.

Réponse de Jesus à ses Apôtres.

Notre Seigneur ne manifesta pas à ses Disciples ce qu'ils reconnurent dans la suite, que ce figuier étoit la figure de la synagogue qui alloit dans peu de temps être maudite et desséchée. Ils n'étoient pas encore capables d'entendre cette grande vérité ; mais il prit occasion de leur étonnement, pour leur rappeler des instructions importantes qu'il leur avoit souvent données, et que nous ne devons pas nous lasser de méditer.

1.° Sur le pouvoir de la foi. *Mais Jesus prenant la parole, leur dit : Je vous le dis en vérité ; si vous aviez de la foi, et que vous n'hésitiez pas, non-seulement vous feriez ce que vous venez de voir à l'égard de ce figuier ; mais quiconque dira à cette montagne : Ote-toi de là et te jette dans la mer, il le verra en effet arriver.* Sans prétendre au

don des miracles que Dieu a accordé aux Apôtres et aux hommes apostoliques, quand il l'a cru nécessaire, soyons bien convaincus qu'avec la foi nous pouvons tout, et que si nous sommes si foibles, si aisément abattus et déconcertés, c'est que nous manquons de foi et de confiance en Dieu.

2.° Sur l'efficacité de la prière. *C'est pourquoi je vous le dis : tout ce que vous demanderez dans la prière, croyez que vous le recevrez, et il vous sera accordé.* Quand nous demandons la jouissance d'un bien ou la délivrance d'un mal temporel, nous devons le faire avec résignation, ne sachant pas en ce genre ce qui nous est utile ou pernicieux; nous devons seulement être persuadés que ce que Dieu accordera ou refusera à notre prière, sera toujours le plus avantageux pour nous; mais tenons pour assuré que tout ce que nous demanderons pour notre sanctification, pour ne pas céder aux efforts de nos passions, pour acquérir les vertus de notre état, pour aimer Dieu et nous unir à lui, tout ce que nous demanderons en ce genre et avec une foi ferme, nous sera accordé en effet. Pourquoi nos prières ne sont-elles donc pas exaucées ? c'est que cette foi nous manque, et que ce manque de foi est cause que nous prions sans ferveur, sans persévérance, quelquefois même sans vouloir

vouloir être exaucés ; et que quand nous commençons de l'être, nous ne profitons pas de la grace qui nous est accordée pour faire avec elle ce que nous pouvons de notre côté.

3.° Sur la nécessité de pardonner. *Et lorsque vous vous présenterez pour prier, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui, afin que votre Père qui est dans le ciel vous pardonne aussi vos péchés. Que si vous ne pardonnez pas, votre Père qui est dans le ciel ne vous pardonnera pas non plus vos péchés.* Nous ne faisons peut-être pas assez d'attention à cette disposition de cœur absolument essentielle pour bien prier. Que sert-il de donner beaucoup de temps à la prière, si nous y portons un cœur ulcéré qui ne pardonne pas entièrement au prochain ? Si pour nous y engager, la volonté de Dieu ne suffit pas, que du moins notre intérêt nous touche. La promesse que Dieu nous fait de nous pardonner si nous pardonnons, et la menace, ou plutôt l'assurance positive qu'il nous donne, de ne nous point pardonner si nous ne pardonnons pas, pourroient-elles nous être indifférentes ?

Bannissez de mon cœur, ô mon Dieu ! cette défiance qui produit la lâcheté, le dégoût, la froideur que j'éprouve dans mes prières. Donnez-moi cette foi, cet amour et ce cœur d'enfant, qui, ne dou-

tant, ni de votre puissance, ni de votre miséricorde, sont toujours exaucés. Que ma confiance attire vos graces, et que vos graces m'inspirent encore plus de confiance. Faites sécher en mon cœur ce mauvais arbre de la cupidité, qui ne porte point de bon fruit, et qui en porte sans cesse de mauvais. Applanissez la montagne de mon orgueil ; accordez-moi les vertus dont j'ai besoin, la victoire sur mes tentations, l'accroissement et la persévérance dans votre service ! Ainsi soit-il.

CCXLV.e MÉDITATION.

On demande à Jesus par quelle autorité il agit. Matt. 21. 23-27. Marc. 11. 27. 33. Luc. 20. 1-8.

PREMIER POINT.

Interrogation faite à Jesus par ses adversaires.

1.° INTERROGATION artificieusement concertée. Jesus ayant paru dans le temple le dimanche et le lundi, et y ayant exercé une autorité absolue, en chassant les profanateurs, et instruisant le peuple, sans que ses ennemis eussent osé, ni rien entreprendre contre sa personne, ni s'opposer à ses discours, ni le troubler dans les fonctions de son ministère, le dépit les réunit ; et ce fut apparemment

la nuit du lundi au mardi qu'ils résolurent, s'il revenoit au temple le mardi, de lui demander solennellement par quelle autorité il agissoit. Dans les conjonctures c'étoit ce qu'on pouvoit faire de mieux. On renonça donc à le tenter par des émissaires, comme on avoit fait souvent sans succès : on ne fut pas même d'avis de lui faire cette demande par députation, comme on en avoit usé à l'égard de saint Jean, de peur que la faveur du peuple ne la rendît inutile : il fut résolu qu'on la lui feroit en corps. Par-là on devoit le forcer à répondre, et sur ses réponses, se récrier de concert et soulever le peuple. Comme tous les officiers et toutes les troupes du temple dépendoient du grand-prêtre, on espéroit que dans le trouble et la confusion il seroit aisé d'arrêter Jesus, et que sa détention paroîtroit aux yeux du peuple, juste et nécessaire.

2.° Interrogation injustement imaginée. Demander à J. C. de quelle autorité il instruisoit, qui lui avoit donné l'autorité de faire ce qu'il faisoit, lui qui venoit de ressusciter un mort de quatre jours, qui venoit de guérir sous leurs yeux les aveugles et les boiteux, lui qui avoit rempli Jérusalem, la Judée et la Galilée, de miracles innombrables ! y avoit-il quelque ombre de bonne foi dans ce procédé ? Dieu avoit promis à son peuple

de lui envoyer des prophètes, et enfin le Messie. Les prophètes envoyés de Dieu ne recevoient point leur mission de la synagogue. Quand ils se présentoient comme prophètes, qu'ils soutenoient leur caractère par la sainteté de leur vie, qu'ils n'enseignoient que conformément à la loi de Dieu, c'en étoit assez : la synagogue n'avoit rien à y reprendre, et on devoit ajouter foi à leurs prophéties. Ainsi s'étoient montrés les anciens prophètes, ainsi avoit paru saint Jean, sans que la synagogue eût réclamé. Jesus paroît annoncé et montré par Jean-Baptiste, comme le Messie et le Sauveur d'Israël ; il se donne lui-même pour tel, il en soutient le caractère ; les bienfaits continuels, et d'un ordre surnaturel, qu'il répand sur tous les malheureux, annoncent qu'il est le Fils de Dieu, le Rédempteur d'Israël, l'aimable et le puissant Sauveur que Dieu a promis à son peuple ; et lorsque ce divin Sauveur chasse du temple les profanateurs que la synagogue y souffre, lorsqu'il y enseigne les peuples et y opère des miracles, de quel droit la synagogue vient-elle lui demander de qui il tient son autorité ?

3.° Interrogation fastueusement proposée. *Ils retournèrent encore à Jérusalem. Et comme Jesus se promenoit dans le temple, qu'il instruisoit le peuple, et qu'il y prêchoit, les princes des prê-*

tres et les scribes s'assemblèrent avec les anciens, et il lui parlèrent en ces termes : Dites-nous par quelle autorité vous faites ces choses et qui vous a donné le pouvoir de faire ce que vous faites ? Jesus dès le matin, s'étoit rendu au temple, où après s'être promené quelque temps dans le parvis, en attendant que son auditoire se formât, il avoit commencé son instruction. Il étoit environné d'une foule de peuple qui l'écoutoit avec admiration, lorsque les deux pontifes avec les prêtres, les scribes ou docteurs de la loi, et les anciens du peuple, ou sénateurs et magistrats, en un mot presque toute la synagogue et le sénat en corps entrèrent, et s'adressant à ce divin Sauveur, lui firent solennellement la question dont on étoit convenu. Ce fut apparemment le pontife en exercice (Caïphe) qui porta la parole, et interrogea Jesus en ces termes, qui ressentent assez la vivacité de son caractère : *Dites-nous par quelle autorité vous faites ces choses, et qui vous a donné le pouvoir de faire ce que vous faites ?* Cabale aveugle ! de quel front osez-vous faire une pareille question ? Croyez-vous embarrasser, intimider, surprendre celui qui, sous vos yeux, commande à la nature et s'en fait obéir ? Ah ! plutôt, rendez enfin justice à celui que vous persécutez, reconnoissez sa

douceur, sa patience, la sainteté de sa vie, l'éclat de ses miracles, l'accomplissement des oracles prophétiques qui l'ont annoncé, la sagesse divine qui s'exprime par sa bouche, et qui saura, si vous ne voulez pas vous laisser persuader, du moins vous confondre.

SECOND POINT.

Interrogation faite par Jesus à ses adversaires.

1.° Interrogation pleine de dignité. *Jesus leur répondit : J'ai aussi une demande à vous faire, et lorsque vous m'y aurez répondu, je vous dirai par quelle autorité j'agis. Le baptême de saint Jean, d'où étoit-il ? du ciel ou des hommes ? Répondez-moi.* Il ne convenoit pas que le Fils de Dieu, dans la maison de son Père, dans l'exercice actuel de sa mission, parût dépendre des chefs de la synagogue et du sénat; qu'il parût intimidé de leur nombre et de leur union, ou qu'il donnât à entendre par une parole directe, qu'il étoit obligé de répondre de son ministère à ceux qui étoient eux-mêmes obligés de le respecter, de s'y soumettre, et dont le crime étoit de le méconnoître et de le traverser. Que de grandeur, que de noblesse, que de majesté dans cette réponse du Sauveur ! mais en même temps que de douceur et de ménagement ! On n'y voit aucune terme de mépris, d'insulte ou de reproche.

2.° Interrogation pleine de vérité. La question que fait Jesus aux pontifes, contient au fond la réponse la plus formelle à la question qu'ils lui avoient faite ; et ils l'eussent aisément comprise, s'ils eussent été de bonne foi. Jesus leur montre la chaîne qui remonte depuis lui, sans interruption, jusqu'à la promesse de Dieu, faite au premier homme, de lui donner et d'envoyer à sa postérité un Sauveur. Chaîne adorable, dont la foi a été donnée aux hommes, au peuple juif en particulier, et à la synagogue, mais dont le ministère n'a point été accordé à la succession d'une mission ordinaire. Il a été confié aux patriarches à qui Dieu a renouvelé sa promesse, aux prophètes que Dieu a suscités extraordinairement, et qu'il a chargés de développer ses promesses, d'annoncer le Christ, de marquer le temps de sa venue, d'indiquer les traits de sa vie et de sa mort, et de tracer les caractères auxquels on le reconnoîtroit ; et ce ministère prophétique s'est exercé avec une entière indépendance de la synagogue, dont toute la fonction étoit de conserver les livres prophétiques, avec l'obligation de croire aux prophètes, qu'elle a cependant et si souvent persécutés et mis à mort. Or Jesus avoit été annoncé par saint Jean, saint Jean annoncé par Malachie ; et Malachie, reconnu pour prophète, tenoit

à la chaîne des prophètes qui avoient paru avant lui, et par eux cette chaîne remontoit aux patriarches jusqu'à Adam. Qu'il est beau de contempler cette économie admirable qui ne peut être que l'ouvrage d'un Dieu, et qui montre avec évidence une religion toute divine, dont J. C. est le centre, la perfection et la plénitude ! Ajoutons, pour notre consolation, que de J. C. jusqu'à nous, part une autre chaîne plus admirable encore, parce qu'elle est pour ainsi dire, plus unie et plus serrée, qui consiste dans la succession légitime des pasteurs, depuis les Apôtres jusqu'à nous. Celle-ci n'admet plus de mission extraordinaire, parce qu'elle n'est autre chose que la mission même de J. C., continuée dans l'église apostolique et catholique, et qui se perpétuera ainsi jusqu'à la consommation des siècles. Ah ! que la religion est belle, qu'elle mérite de notre part d'amour et de reconnoissance ! Mais qu'il y en a peu qui s'appliquent à la connoître !

3.° Interrogation pleine de sagesse. Jesus, par la question qu'il fait à ses adversaires, évite de se commettre avec eux, et les commet eux-mêmes avec le peuple. En ne répondant pas directement, et en interrogeant lui-même, il conserve la dignité de son ministère ; et en promettant de répondre, il évite le soupçon de crainte et d'embarras. La condition

qu'il exige avant que de répondre est si simple, si aisée, et tellement à la portée de tout le monde, qu'on ne peut la regarder comme une défaite, et qu'elle ne peut manquer d'avoir l'approbation du peuple, et de le rendre très-attentif et favorable; mais par sa simplicité même, vu la disposition et la duplicité de ses ennemis, elle ne peut que le jeter dans le trouble et l'embarras. O folie, ô malice des hommes qui osez interroger et attaquer la sagesse de Dieu! songez plutôt à lui répondre, au lieu de vouloir disputer contre lui; mettez-vous en état de paroître devant lui avec une foi humble et un cœur pur. Je crois en vous, Seigneur, j'adore votre sainte loi; pardonnez-moi mes erreurs, ma témérité, et mes péchés innombrables. Pardon, Seigneur, pardon; j'ai péché, je vous ai offensé, mais pardonnez-moi mes offenses; voilà, ô divine sagesse! tout ce que mon cœur a à répondre devant vous.

TROISIÈME POINT.

Réponse des adversaires de Jesus.

1.° Leur embarras. Le jeune pontife (1) ne s'étoit pas attendu à cette question. Quelque ardent et quelque suffisant qu'il fût de son naturel, il fut arrêté; il sentit la difficulté, et il demeura muet. Il pou-

(1 Qui étoit probablement Caïphe, gendre d'Anne, l'autre pontife.

voit se convaincre alors par lui-même du rapport qu'on lui avoit souvent fait, que cet homme parloit comme nul homme n'avoit jamais parlé. Les plus sages de la cabale se trouvoient aussi embarrassés que le pontife ; *ils pensoient en eux-mêmes, et disoient : Si nous répondons que le baptême de Jean venoit du ciel, il nous dira, pourquoi donc n'avez-vous pas cru en lui ?* Et par le témoignage que Jean a rendu de lui, il se trouvera autorisé. *Si nous répondons que* ce baptême *venoit des hommes*, que ce n'étoit qu'une pratique humaine, *nous avons le peuple à craindre. Ce peuple nous lapidera ; car il est persuadé que Jean étoit un vrai prophète.* Voilà l'embarras où se trouvent ceux qui ne marchent pas devant Dieu avec un cœur droit, simple, et soumis à toutes les vérités révélées et enseignées par l'église. Si l'impie et l'hérétique avouoient devant le peuple les conséquences affreuses de leurs principes et de leurs systèmes, ils en deviendroient l'horreur et l'anathème. Rejeter la révélation et l'écriture, pour s'en tenir à la raison que chacun fait parler comme il veut ; rejeter l'autorité infaillible d'une église enseignante, pour s'en tenir à un revélation écrite, où chacun trouve ce qu'il veut, c'est n'avoir pour guide ni raison ni révélation, c'est vivre dans une contradiction continuelle

avec soi-même, et se mettre dans la nécessité de changer sans cesse de langage, selon les différentes personnes devant qui l'on parle.

2.° Leur aveu. Après s'être séparés un moment de la foule du peuple, pour delibérer entr'eux, et pour convenir d'une réponse uniforme, ils convinrent, pour se tirer d'embarras, de répondre qu'ils n'en savoient rien. *Ils répondirent donc à Jesus : Nous n'en savons rien.* Ignorance coupable : pourquoi ne vous êtes-vous pas donné la peine de vous instruire, en étudiant les caractères de mission divine qui se montroient en St. Jean avec tant d'éclat ? Ignorance honteuse : quoi, avec toute votre science, toutes vos lumières, tous les titres pompeux que vous vous donnez, vous ignorez ce que le simple peuple n'ignore pas ! Tel est le fruit de votre orgueil et le châtiment de votre indocilité. Ignorance affectée : dites plutôt que vous ne croyez pas, et que vous ne voulez rien croire de tout ce qui parle de pénitence, de gêne, de mortification, de pureté de cœur, et de sainteté de vie ; que vous ne voulez croire que ce qui flatte votre orgueil et fomente vos désordres, que ce qui vous laisse toute la liberté de penser et d'agir sans crainte, et si vous le pouviez, sans conscience et sans remords. Telle est l'ignorance de nos esprits forts, de nos prétendus philosophes, de

tous ceux à qui l'orgueil de l'esprit et la corruption du cœur rendent tout douteux, incertain, indifférent.

3.° Leur punition. *Jesus leur répondit : Et moi je ne vous dirai pas non plus par quelle autorité je fais ces choses.* Le silence de Dieu est dans cette vie un de ses plus terribles châtimens. Dieu ne parle point à ceux qui l'interrogent, qui considèrent ses œuvres, qui lisent ses écritures, qui écoutent sa parole, qui examinent sa religion avec un esprit d'orgueil, et pour se faire valoir, ou dans le dessein de critiquer, de censurer, d'y trouver des motifs pour se dispenser de croire. Dieu ne se communique point à ceux dont le cœur dissimulé se ferme à la vérité connue, dont la langue ne profère que des paroles de dissimulation et de mensonge, et qui règlent le témoignage qu'ils doivent à la vérité sur les intérêts de leur parti, de leur fortune, de leur réputation.

Délivrez-moi, Seigneur, de cet esprit d'orgueil et de mensonge; daignez me faire connoître et me pénétrer intimement de la beauté de votre loi ! Faites que je ne l'étudie, que je ne la médite que pour m'édifier et me sanctifier, que pour vous louer et vous aimer ! Ainsi soit-il.

CCXLVI.e MÉDITATION.

Parabole de deux fils qui désobéissent à leur père. Matt. 21. 28-32.

PREMIER POINT.

Du premier de ces deux fils.

Après que J. C. eut réprimé la témérité des chefs de la synagogue, qui fermant les oreilles à la vérité de ses instructions, et leurs yeux à l'éclat de ses miracles, osoient encore lui demander compte de sa mission, il commença à les instruire et à les peindre dans ces divines paraboles avec des traits si marqués, qu'ils ne purent s'empêcher de s'y reconnoître eux-mêmes. S'ils ne voulurent pas profiter de ses leçons, elles ne furent pas pour cela inutiles, puisqu'elles nous restent pour notre instruction et notre consolation. D'abord N. S. les engagea à l'écouter comme malgré eux, par la manière dont il leur proposa sa première parabole. *Mais,* leur dit-il, *que vous semble* de ceci? *Un homme avoit deux fils, et s'adressant au premier, il lui dit: Mon fils, allez-vous-en aujourd'hui travailler à ma vigne. Je ne veux pas, répondit-il; mais ensuite étant touché de repentir, il y alla.* Avant de voir l'application que N. S. fait de cette parabole, appliquons-nous la à nous-mêmes. Hélas! Seigneur! je ne me

reconnois déjà que trop dans la désobéissance de ce premier des deux fils.

1.° Sa désobéissance est contre le devoir. Un fils doit obéir à son père, parce que le père a droit de commander à son fils, et qu'il ne lui commande que ce qui est raisonnable, que ce qui est convenable à son état, à son âge et à ses forces. Dieu n'est-il pas mon père? N'a-t-il pas droit de me commander? Le commandement qu'il m'a fait de l'aimer, de le servir, de garder sa sainte loi, de fuir le vice, de cultiver la vertu, de purifier mon cœur, de sanctifier mon ame, de régler mes sens, de mortifier mes passions, n'étoit-ce pas un commandement digne de lui, qui me faisoit honneur à moi-même, et que je pouvois, avec le secours de sa grace, aisément exécuter; et cependant, qu'ai-je répondu : *Je ne veux pas?* O énormité de mon péché! d'autant plus grande, que mon père est mon Dieu et mon maître, le meilleur de tous les pères, et le plus grand de tous les maîtres.

2.° Sa désobéissance est contre le respect. Si son père lui eût fait faire ce commandement par un autre, sa désobéissance seroit toujours un crime; mais c'est son père qui lui parle, c'est son père à qui il parle, et à qui il ose dire : *Je ne veux pas.* N'est-ce pas ici un outrage? peut-on même soutenir l'idée d'une audace, d'une insolence portée à cet excès? O Dieu, ô

mon Père ! n'est-ce pas vous même qui m'avez intimé votre loi, qui l'avez gravée dans mon cœur ? N'est-ce pas votre voix que, sur le point de commettre le péché, j'ai entendue au fond de mon ame, votre voix qui a frappé mes oreilles, qui m'a troublé, qui m'a effrayé, qui m'a pressé de devenir fidelle, de marcher dans la pureté et dans la justice ; et qu'ai-je répondu ? *Je ne veux pas.* A qui ai-je fait une réponse si outrageante ? à vous même, à votre grace, à votre puissance, à vos inspirations; et c'est en votre présence même, sous vos yeux, que j'ai consommé mon péché, et qu'au mépris de votre autorité, de votre amour, de vos menaces, j'ai désobéi et satisfait ma passion. Eh ! comment, ô majesté suprême ! avez-vous souffert, non plus un fils, mais un vil esclave, rebelle jusqu'à ce point ? Comment votre foudre ne m'a-t-elle pas écrasé avant que je misse le comble à ma désobéissance ? O bonté plus que paternelle, que votre douceur est admirable, et qu'elle est efficace pour me faire sentir aujourd'hui toute l'horreur mon de péché!

3.° Sa désobéissance contre son propre intérêt. La vigne de son père n'étoit-elle pas la sienne ? travailler pour son père, n'étoit-ce pas travailler pour lui-même ? Insensé que j'ai été, le temps que j'ai perdu dans l'oisiveté et dans l'iniquité, sans songer à Dieu, à mon salut, à ma

perfection, à mon ame, n'est-ce pas pour moi qu'il est perdu? Quand Dieu me presse de m'attacher à son service, à son culte, à sa religion, à l'observation de sa loi, à l'exercice de la pénitence, à la pratique des vertus, est-ce pour son intérêt qu'il parle? A-t-il besoin de moi et de mes services? En tout cela ne suis-je pas le seul intéressé? S'il veut bien s'en occuper lui-même, ce n'est que par un trait de sa bonté infinie, qui lui fait désirer que je mérite les récompenses éternelles qu'il promet à la vertu, et que j'évite les feux éternels dont il punit le péché. Du reste, que je me sauve ou que je me damne, moi seul j'en ressentirai le bonheur ou le malheur; pour lui, il sera toujours Dieu, également heureux et glorifié dans tous les siècles. Ah! qu'ai-je donc fait? malheureux que je suis! c'est contre mon propre intérêt que je désobéis; c'est moi-même, c'est mon corps et mon ame que je perds pour toujours par ma désobéissance, lorsque je peux, par une exacte soumission, les sauver pour toujours. O mon père! ô Père des miséricordes, qui vous montrez encore plein d'amour pour un fils ingrat et désobéissant, ayez compassion de moi! si j'ai imité et même surpassé tout ce qu'il y a de plus énorme dans la désobéissance de ce fils que vous avez représenté dans votre parabole, je veux au moins en imiter le

repentir. Son repentir fut prompt ; hélas ! le mien est bien tardif ! il fut sincère ; il me semble que le mien l'est, et je désire qu'il le soit : il fut efficace et constant ; faites-moi la grace que le mien le soit aussi, que dès ce moment je me mette sérieusement au travail, et que j'y persévère jusqu'à la fin de la journée, c'est-à-dire, jusqu'à la fin de mes jours.

SECOND POINT.

Du second de ces deux fils.

Le père s'adressant ensuite à son autre fils, il lui dit la même chose ; celui-ci lui répondit : J'y vais, Seigneur, et il n'y alla point. Celui-ci, dans sa désobéissance, est encore plus coupable que le premier. Qui sont ceux qui l'imitent ?

1.° Ce sont ceux qui font à Dieu de vaines promesses. Combien de fois Dieu vous a-t-il pressé de travailler à votre salut, à votre sanctification, à votre perfection, à l'édification du prochain, au salut des ames, à sa gloire ? vous le lui avez promis, mais vous n'en avez rien fait. Il vous l'a dit dans ce danger, dans cette maladie, dans cette retraite, dans cette confession, dans cette communion, et vous avez répondu : *J'y vais.* Vous l'avez promis, vous l'avez assuré dans les termes les plus formels et les plus expressifs : vaines promesses ! Où est l'exécution ? Vous n'oseriez manquer de

parole à un homme votre égal, et vous en manquez à Dieu votre Père, votre Créateur, votre Seigneur, votre souverain maître. Est-ce donc ainsi que vous le traitez? Et comptez-vous sur l'impunité? Ah! viendra le jour, où, ni par prières, ni par promesses, vous ne pourrez plus fléchir sa juste colère, vous demanderez du temps pour pouvoir travailler; mais le temps et le pouvoir de travailler vous seront ôtés, et il ne restera plus que l'éternité pour vous châtier de vos promesses vaines et outrageantes.

2.° Ce sont ceux qui trompent les hommes par leur hypocrisie. Il y en a qui non-seulement promettent de parole qu'ils vont travailler à la vigne du Seigneur, mais même qui se mettent en mouvement, qui vont et agissent, et que vous croiriez y travailler en effet. Ils prennent l'habit des travailleurs, leur air et leurs manières; ils se mêlent avec eux, se donnent quelquefois plus de mouvement et de peine qu'eux; mais ce n'est point à la vigne du Seigneur qu'ils travaillent; ce n'est point pour la gloire de Dieu, pour le salut des ames, pour leur propre sanctification qu'ils travaillent: ce n'est point là qu'ils vont; ils vont à leur but, qui est leur propre intérêt, temporel qui est de satisfaire leur vanité, leur ambition, leur amour-propre; qui est de s'attirer les regards, l'applau-

dissement des hommes, d'accumuler les richesses, de parvenir aux dignités. Ils disent, par leurs actions : *J'y vais*, j'y travaille ; ils le disent aux hommes : mais Dieu ne s'y trompe pas, et à ses yeux, ils sont du nombre de ceux qui promettent d'y aller et n'y vont pas. C'étoit le vice capital des scribes et des pharisiens ; n'y avons-nous pas quelque part ?

3.° Ce sont ceux qui s'abusent eux-mêmes par une fausse conscience. Il y en a qui non-seulement ont dit : *J'y vais*, mais encore qui, dans un doux délire dont ils ne veulent pas sortir, croient en effet y être allés et y travailler, et qui cependant n'y ont point été. Tels sont ceux qui, séduits par leurs passions, se font une fausse conscience, et s'abusent eux-mêmes, en voulant persister dans leur erreur ; ceux qui s'aveuglent sur des habitudes chéries, sur des pratiques défendues, sur leurs devoirs essentiels, sur des confessions mal faites, sur le bien d'autrui qu'ils possèdent, sur la réputation du prochain qu'ils ont détruite ; sur des haines, des jalousies, des antipathies, des désirs de vengeance qu'ils nourrissent dans leurs cœurs, et sur tant d'autres prévarications : ceux-là ont beau faire, travailler, prier, pratiquer de bonnes œuvres, fréquenter les sacremens, donner l'aumône, ils s'abusent s'ils croient travailler à la vigne du

Seigneur ; ils ont dit qu'ils y alloient, mais ils n'y sont point allés. Examinons-nous bien sur cet article, et ne nous flattons pas ; l'erreur seroit pour nous d'une terrible conséquence.

TROISIÈME POINT.

Application que Jesus fait de la parabole aux chefs des juifs.

Reconnoissons encore ici que les défauts de ceux-ci ne se retrouvent que trop en nous.

1.° Nous pénétrons le sens des écritures, et nous ne nous l'appliquons point. Jesus ayant proposé la parabole dans les termes que nous venons de rapporter, il leur demanda : *Lequel des deux a fait la volonté de son père ?* La réponse n'étoit pas difficile. Les docteurs de la loi se félicitèrent sans doute, et crurent se faire honneur devant le peuple de l'avoir facilement saisie. Ils s'imaginoient peut-être que Jesus enseignoit comme eux pour briller, s'attirer des applaudissemens, et embarrasser ses adversaires ; que ses paraboles n'étoient que des jeux d'esprit, propres à éprouver la sagacité de ses auditeurs. Mais il en étoit tout autrement, et ils ne savoient pas que dans la réponse qu'ils alloient donner, ils alloient prononcer leur propre condamnation. Ils répondirent : *C'est le premier. Et Jesus reprit : En vérité, je vous le*

dis, que les publicains et les femmes prostituées entreront plutôt que vous dans le royaume de Dieu. La chose est arrivée ainsi. Les pécheurs pénitens, les païens même sont entrés en foule dans l'église de J. C., préférablement à ces docteurs orgueilleux, qui l'ont persécutée : et dans l'autre vie, qui s'appelle encore le royaume de Dieu, les pécheurs pénitens se trouvent dans le ciel, et les docteurs hypocrites, qui, comme le second des deux fils, faisoient profession d'observer la loi qu'ils violoient sans cesse, se trouvent dans les supplices de l'enfer.

2.° Nous entendons annoncer la parole de Dieu, et nous n'en profitons pas. *Car,* continua J. C. *Jean est venu à vous dans la voie de la justice,* c'est-à-dire, vous enseignant la voie de la justice, *et vous ne l'avez point cru : les publicains, au contraire, et les femmes prostituées l'ont cru.* Combien de prédicateurs zélés avons-nous entendu ! et quel fruit en avons-nous tiré ? On parle du prédicateur, de son talent, de ses discours, et voilà tout. Prêche-t-il avec force et simplicité, c'est un missionnaire, on le méprise. Ses discours sont-ils travaillés avec soin, on en raisonne froidement, comme on feroit d'une pièce académique. Ah ! réformons-nous nous-mêmes, écoutons la parole de Dieu, comme le simple peuple, comme

des pécheurs égarés, et qui sentent le besoin qu'ils ont de faire pénitence et de rentrer dans les voies de la justice.

3.° Nous voyons les bons exemples, et nous ne les imitons point. *Mais vous qui en avez été les témoins*, qui avez vu les pécheurs et les pécheresses croire à Jean-Baptiste et se convertir, *vous n'avez point été touchés de repentir, ni portés à croire en lui ;* vous n'avez pas profité de sa prédication, ni imité ceux qui en profitoient : en cela, bien différens du premier fils de la parabole, mais aussi obstinés et plus coupables que le second. Quel compte redoutable pour nous-mêmes, que celui des bons exemples que nous aurons eus sous les yeux! Au lieu d'en être touchés, nous les critiquons, nous les censurons, nous les méprisons. Les mauvais exemples sont les seuls qui nous touchent, qui excitent notre émulation, que nous imitons, et que nous tâchons même de surpasser. Les mauvais exemples nous rassurent, mais les bons nous condamnent. Dans le royaume de Dieu, dans l'autre vie, ces pénitens, ces ames ferventes que nous nous appliquons plutôt à railler qu'à imiter, entreront et régneront dans le ciel ; et nous, avec les impénitens, les lâches, les imparfaits que nous aurons loués, estimés, imités, où irons-nous ?

Quelle honte pour moi, Seigneur, que

des pécheurs que j'aurai peut-être méprisés, censurés, entrent dans votre royaume, et que j'en sois exclus! Ah! c'en est fait, *je m'en vais*, ô mon Dieu! oui, *je m'en vais* travailler à mon salut, combattre mes mauvaises inclinations, pratiquer la pénitence, l'humilité, la mortification. Je vais souffrir avec patience, parler avec douceur, travailler avec courage. Mais, ô mon divin Sauveur! ces projets ne seront-ils pas vains, ces promesses ne seront-elles pas encore stériles? Ne le permettez pas. Ah! c'est assez vous avoir servi en apparence et de bouche, faites que je vous aime, et que je vous serve désormais en vérité; faites que, touché de repentir, je répare avec courage tout le temps que j'ai passé dans l'inaction ou dans la langueur! Ainsi soit-il.

CCXLVII.e MÉDITATION.

Parabole des vignerons qui mettent à mort les domestiques, et ensuite le fils de leur maître. Matt. 21. 33-41. Marc. 12. 1-9. Luc. 20. 9-16.

PREMIER POINT.

Des avantages accordés à ces vignerons.

1.° AVANTAGES qui sont la figure de ceux qui ont été accordés aux juifs. Les princes des prêtres et les scribes n'avoient

pas sujet de s'applaudir de la démarche qu'ils avoient faite, et d'être entrés en lice avec Jesus ; mais ils ne savoient comment se tirer d'un si mauvais pas. Ils auroient souhaité pouvoir sortir du temple avec honneur ; mais Jesus ne leur avoit pas encore dit tout ce qu'il avoit à leur dire, et il les arrêta en leur disant : *Ecoutez une autre parabole : Un père de famille planta une vigne, il l'environna d'une haie ; creusant dans la terre, il y fit un pressoir, et y bâtit une tour ; puis l'ayant louée à des vignerons, il s'en alla faire un voyage, où il demeura beaucoup de temps.* Le maître, comme l'on voit, avoit pourvu cette vigne de tout ce qui pouvoit faire la commodité, la sûreté et l'avantage des vignerons. Le sens de cette parabole ne sauroit être obscur pour nous. Sans prétendre en analyser toutes les parties, on y voit la formation du peuple juif, le don de la foi et de la vraie religion qui leur avoit été accordé, la loi qui leur avoit été donnée, les promesses de Dieu, et les oracles prophétiques déposés entre leurs mains, le temple bâti dans leur capitale, tout le culte confié à leurs soins et à leur ferveur. Heureux peuple, s'il eût su profiter de ses avantages ! Quels fruits de vertu ne pouvoit-il pas donner au maître de la vigne, si les vignerons, c'est-à-dire, si les prêtres, les docteurs, les chefs chargés de cultiver la vigne, eussent

eussent eu pour le maître qui la leur avoit confiée, le respect, la fidélité, la reconnoissance qu'ils lui devoient ?

2.° Avantages qui sont la figure de ceux qui sont accordés aux chrétiens. Ce qui est dit ici de l'ancienne alliance, appliquons-le à la nouvelle, bien plus parfaite que la première. Que manque-t-il aux nations qui ont la foi, pour la conserver, pour la cultiver, et lui faire porter des fruits tels que le désire celui qui l'a plantée et arrosée de son sang ? Nous avons l'écriture et la tradition, la loi évangélique, les sacremens, la prédication extérieure, les graces intérieures, l'enseignement infaillible de l'église, la chaire de Pierre, qui est le centre de la vérité, le signe de ralliement, et cette tour forte que les ennemis de la foi ne sauroient ni prendre ni renverser. Que de moyens de salut ! Que nous sommes heureux d'avoir été choisis pour cultiver cette vigne, pour lui faire porter les fruits que le maître en attend, et qui, en faisant sa joie et sa gloire, feront notre richesse et notre bonheur !

3.° Avantages qui sont la figure de ceux qui sont accordés à chacun de nous en particulier. Chacun peut se considérer comme étant un de ces vignerons à qui Dieu a confié le soin de sa vigne, c'est-à-dire, le soin de conserver la foi, de pratiquer la loi, de cultiver et de sau-

ver son ame. Que n'a pas fait le Seigneur, pour nous rendre ce devoir doux et facile! De combien de haies sommes-nous environnés pour notre sûreté! L'éducation, l'instruction de nos supérieurs, les regards du public, tout cela doit contribuer à nous défendre contre les incursions de nos ennemis. Les occasions de faire le bien, les exemples de vertu, la force pour nous vaincre nous-mêmes, rien ne nous manque : nous trouvons dans la prière, dans les sacremens, tous les secours dont nous avons besoin. Quelle reconnoissance ne devons-nous pas avoir pour tant de bienfaits dont Dieu nous a comblés, et qu'il n'a pas accordés à tant d'autres! Pleurons notre ingratitude, notre négligence passée, et profitons avec plus de soin de l'insigne faveur que Dieu nous a faite.

SECOND POINT.

Du crime des vignerons.

1.° Crime qui fut celui des juifs. *Or la saison de la vendange étant proche, le maître envoya ses serviteurs aux vignerons, pour recueillir le fruit de sa vigne; mais les vignerons s'étant saisis d'eux, battirent l'un, tuèrent l'autre, et en lapidèrent un troisième.* Ils renvoient, les mains vuides, ceux qu'ils ne mettent pas à mort. Le maître envoie une seconde et une troisième fois de

nouveaux serviteurs, et les vignerons leur font le même traitement. C'est ainsi que les prophètes envoyés de Dieu, et en différens temps, avoient été reçus des juifs, tous maltraités, outragés, et plusieurs mis à mort. Enfin, et pour dernière fois, le maître de la vigne *leur envoya son propre fils, en disant : Ils auront quelque respect pour mon fils.* Nous n'ignorons pas quel est ce fils, mais remarquons-en les caractères tracés par lui-même. C'est son fils unique, fils bien-aimé, fils chéri, dont la vie est très-précieuse à son père ; fils digne de tout honneur, et que le père veut qu'on respecte comme lui-même ; fils héritier, à qui la vigne appartient comme au père même. *Mais les vignerons voyant le fils, dirent entre eux : Voici l'héritier, venez, tuons-le, et rendons-nous maîtres de son héritage. Ainsi, s'étant saisis de lui, ils le chassèrent de sa vigne, et le tuèrent.* Ce fils que les vignerons chassent de la vigne et mettent inhumainement à mort, c'est J. C. qui actuellement parloit aux juifs, que les pontifes, les prêtres, les scribes, les pharisiens, les magistrats et les chefs du peuple devoient, trois jours après ce discours, anathématiser, chasser de la synagogue, condamner à mort, conduire hors de Jérusalem, et crucifier sur le calvaire. Voilà leur crime que l'u-

nivers déteste, et détestera jusqu'à la fin des siècles. Peuple infortuné, qu'attendez-vous encore ? Depuis plus de dix-sept siècles vous n'avez point vu de prophète ; ne concevez-vous pas que vous n'en devez plus attendre, après que vous avez épuisé la patience de Dieu, et abusé de la dernière de ses graces, en crucifiant son propre fils ?

2.° Crime qui fut celui de plusieurs nations. En jetant un coup-d'œil sur l'histoire des nations qui ont perdu la foi, il est aisé de s'apercevoir qu'ordinairement la foi commence et s'éteint de la même manière, c'est-à-dire, par l'effusion du sang des premiers qui l'annoncent, et des derniers qui la défendent. Le crime d'une nation qui fait mourir les premiers prédicateurs de la foi, n'est pas sans espérance de pardon, et souvent il est réparé par la foi fervente de cette même nation. Mais une nation qui, après avoir été long-temps en possession de la foi, commence à en abuser, à en faire peu de cas, à changer peu à peu de langage et de maximes, à méconnoître la source de l'autorité spirituelle, à écouter de nouveaux maîtres, à dédaigner ceux qui parlent encore de soumission, à les mépriser, à les haïr, à les persécuter ; cette nation, dis-je, court à grands pas vers sa perte, et si elle va jusqu'à frapper, jusqu'à mettre à mort,

ou chasser les fidelles serviteurs du maître de la vigne, bientôt elle en viendra jusqu'à chasser et mettre à mort son propre fils, par une apostasie ouverte et générale, et sans espérance de retour. Voilà ce que nous avons vu arriver dans des nations voisines de nous. Remercions Dieu de nous avoir préservés d'un si grand crime, et tenons-nous toujours sur nos gardes pour n'y pas tomber.

3.° Crime qui est celui de beaucoup de chrétiens. Pour nous appliquer encore ici en particulier la suite de cette parabole, observons qu'il se fait dans le pécheur une espèce de gradation qui le conduit enfin au comble du désordre et à l'impénitence finale. Dieu lui envoie des prédicateurs, des pasteurs, des directeurs; mais il les méprise, il les afflige quelquefois jusqu'à les rebuter, jusqu'à leur insulter. Dieu l'excite à la vertu par des lumières intérieures, par de bons mouvemens, de fortes inspirations, de saints désirs; il est touché, il fait quelques pas, il voudroit, mais il n'effectue rien, et toutes ces graces sont repoussées, rejetées comme importunes, et retournent à Dieu, pour ainsi dire, sans fruit et sans effet. Dieu le détourne du vice par des frayeurs salutaires, par des exemples de sa justice, par des remords cuisans; mais il chasse toutes ces idées, il étouffe toutes ces pensées, résolu de n'y jamais

céder, de plutôt tout affronter, et de courir tous les risques : et combien même ont cherché, jusque dans le sang de J. C. et dans des communions sacriléges et réitérées, le remède à leurs remords, afin de s'emparer de l'héritage, afin d'être tranquilles possesseurs d'eux-mêmes, de jouir en paix de leur liberté, et de se livrer sans crainte à tous les excès de leur passion ! Quel état ! quelle fureur ! quelle abomination !

TROISIÈME POINT.

Du châtiment des vignerons.

Le sujet de la parabole étant ainsi proposé, Jesus demanda : *Lors donc que le maître de la vigne sera venu, comment traitera-t-il ces vignerons ? Ils lui répondirent : Le maître viendra, il exterminera ces misérables, et il louera sa vigne à d'autres vignerons, qui lui en rendront les fruits dans la saison.* Quelle description plus précise et plus fidelle du châtiment qu'éprouvent les juifs, que celle qu'ils annoncent eux-mêmes à ce moment !

1.° Châtiment inévitable. *Il viendra.* Ce fut le général des romains qui vint, un peu moins de quarante ans après, assiéger Jérusalem ; mais il n'étoit que l'instrument des vengeances du Seigneur. C'étoit Dieu lui-même qui venoit punir les juifs du déicide qu'ils avoient commis en faisant mourir son fils. Nous voyons

la main de l'homme qui nous frappe, et nous ne pensons pas à cette main invisible de Dieu qui conduit tout, et qui ne laisse guère les grands crimes impunis, même dans cette vie. Combien de peuples, de grandes villes, et même de particuliers, ont éprouvé, de la part de Dieu, des châtimens trop bien mérités, mais qu'ils croyoient ne devoir jamais venir! Ce n'est point à nous à interpréter en particulier les desseins de Dieu, que l'on ne peut connoître sans révélation; mais nous pouvons bien dire en général, que les malheurs que nous éprouvons sont la punition de nos péchés: heureux si nous les reconnoissons, si nous nous en humilions, si nous en recevons le châtiment en esprit de pénitence, et si nous nous corrigeons!

2.° Châtiment terrible pour le temporel. *Il exterminera.* On ne peut lire sans frémir, les horreurs du siége de Jérusalem par les romains, et la destruction entière de la nation des juifs, dont les tristes débris couvrent encore la surface de la terre. Hélas! l'expérience n'a que trop appris aux hommes combien est terrible le fléau d'une guerre faite avec acharnement. O malheureux peuple! qui vous laissez aller au vice, au libertinage, qui secouez avec une folle joie le joug de la foi et de la religion, vous ne savez pas à quels châtimens vous vous exposez, et qu'un jour viendra que vous serez un

exemple de terreur, et un objet de compassion pour tous ceux qui entendront parler de vous ! Les pécheurs ne sont pas exempts de ces traits de la justice divine pour leurs péchés particuliers, publics ou secrets. Des maladies, des douleurs aiguës, des disgraces imprévues, l'opprobre et la confusion, des accidens et des morts funestes, font sentir au pécheur qu'il a un maître qu'on ne méprise pas impunément ; mais comme tous ces malheurs peuvent être aussi l'épreuve des justes, c'est à nous à ne juger personne, et à ne condamner que nous-mêmes.

3.° Châtiment plus terrible encore pour le spirituel. *Il donnera sa vigne à d'autres.* La vigne du Seigneur, c'est la vraie religion, la vraie foi. Cette vigne est indestructible, et elle subsistera jusqu'à la fin des siècles ; mais personne n'a droit à ce qu'elle lui soit confiée pour la cultiver. Elle fut donnée aux juifs, et en punition de leur dernier crime, elle leur a été ôtée, et donnée à d'autres. Plusieurs particuliers l'ont négligée et méprisée ; elle leur a pareillement été ôtée, et donnée à d'autres. Quel châtiment terrible, puisqu'il est sans ressource pour l'éternité ! châtiment d'autant plus terrible, que ceux qui en sont frappés ne le sentent point, qu'au contraire ils s'en applaudissent, qu'ils prennent toutes les pré-

cautions imaginables pour empêcher leur réconciliation avec le maître, et que la vigne leur soit rendue.

Ah ! Seigneur, châtiez-moi en particulier dans mes biens, dans mon corps, je ne le mérite que trop ; mais ne m'ôtez pas votre vigne, le précieux don de la foi et de la religion ! augmentez plutôt l'attachement que j'y ai, et par votre grace, faites que je sois fidelle à vous rendre les fruits de justice, de charité, de pureté, de zèle et de ferveur que vous attendez de moi ! Ainsi soit-il.

CCXLVIII.e MÉDITATION.

De la pierre angulaire.

Observons le texte de l'écriture que Jesus cite ; les menaces qu'il ajoute ; et l'effet que ces vérités produisent sur les chefs des juifs. *Matt.* 21. 42-46. *Marc.* 12. 10-12. *Luc.* 20. 16-19.

PREMIER POINT.

Du texte de l'écriture que Jesus cite.

Le sens de la parabole des vignerons étoit trop clair, pour que les chefs du peuple juif ne craignissent pas qu'on leur en fît l'application ; ce fut pour la conjurer avec ce qu'elle portoit de menaçant, qu'ils répondirent : *A Dieu ne plaise ! Mais Jesus, les regardant, leur dit : Que veut donc dire cette parole ? N'a-*

vez-vous jamais lu dans l'écriture cet endroit : La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissoient, est devenue la principale pierre de l'angle : c'est l'ouvrage du Seigneur, et nous le voyons avec admiration. Ce texte prophétique renferme tous les mystères de J. C.

1.° Ce texte prophétique annonce les humiliations de sa vie mortelle. Il a été rejeté, méprisé, calomnié, persécuté, anathématisé, crucifié. Hélas! combien il a souffert! Tel est notre modèle; ainsi à proportion doivent être traités tous ceux qui, comme autant de pierres vivantes, doivent entrer dans l'édifice de la Jérusalem céleste. Pourquoi a-t-il été rebuté par les docteurs de la loi, qui le regardoient comme les fondemens de la religion? A cause de sa vie pauvre, humble, mortifiée, et de sa morale pure et sainte; et c'est ce qui fait qu'il est encore rejeté par tous ceux qui se mêlent de faire de nouveaux systèmes de religion, ou de réformer l'ancienne, c'est ce qui fait qu'il est encore rejeté par tant de pécheurs, qui se font un plan de vie et une voie imaginaire de salut tout opposée à l'évangile. Mais en tout cela quelle illusion, quelle erreur!

2.° Ce texte prophétique annonce la gloire de sa vie immortelle. J. C., par sa mort et par sa résurrection, est devenu chef de tous les élus, la pierre angu-

laire sur qui tout porte, et dans laquelle tout se réunit, d'un côté, depuis J. C. jusqu'au premier homme, et de l'autre, depuis J. C. jusqu'au dernier juste qui sera sur la terre. En lui se réunissent, et l'ancienne alliance, qui confirmée par le sang des animaux, contenoit les promesses, les figures, les prophéties; et la nouvelle alliance, qui confirmée par son propre sang, contient la réalité, la vérité, l'accomplissement, le contient lui-même, sa grace et son esprit, et qui pour cela est véritablement le royaume de Dieu. En lui se réunissent le juif et le gentil, le grec et le romain, le scythe et le barbare, tous les peuples de la terre, et tous les âges du monde. Ah! heureux qui tient à cette pierre angulaire, qui s'y unit fortement par une foi pure et soumise, par une vie sainte et mortifiée!

3.° Ce texte prophétique annonce la divinité de sa religion. Jesus-Christ et la religion qu'il a établie, voilà sans contredit l'ouvrage de Dieu, son ouvrage par excellence, et un ouvrage si merveilleux, si supérieur à toutes les pensées humaines, qu'on ne peut le voir sans être frappé d'étonnement et saisi d'un sentiment de respect qui va jusqu'à l'adoration. Un homme sans autorité et sans crédit dans la nation juive, condamné au dernier supplice par les chefs de la nation, et mis à mort par la main des

bourreaux : cet homme se faire reconnoître pour Dieu, et pour le Dieu unique, par toutes les nations ; se faire recevoir pour tel après sa mort, par l'entremise de douze pêcheurs de cette même nation, malgré l'incompréhensibilité des mystères et l'austérité de la morale qu'ils annoncent, malgré la prévention des peuples et l'opposition des prêtres qui soutiennent des dieux jusque-là adorés, malgré les raisonnemens des philosophes, les édits des empereurs et les supplices des tyrans : voilà ce qui est sous nos yeux, ce que nous voyons de nos yeux, et ce que nous ne pouvons voir sans nous écrier : *C'est l'ouvrage du Seigneur*, c'est le Tout-puissant qui a fait ceci. Qui le voit et dit qu'il n'y trouve rien d'admirable, est un fourbe et un menteur ; ou il ne voit pas ce qu'il dit voir, ou il cache les sentimens d'admiration que cette vue ne peut manquer de produire. Pour moi, ô Jesus ! je ferai de vous et de votre religion les délices de mon cœur, le sujet de mes méditations, l'objet de mon amour, et le bonheur de ma vie.

SECOND POINT.

Des menaces que Jesus ajoute.

1.° Contre les juifs. Afin que le peuple même comprît bien le sens de la parabole des vignerons et de la réponse qu'il

y avoit faite, Jesus, après avoir cité le texte de l'écriture que nous venons d'expliquer, ajouta : *C'est pourquoi je vous déclare que le royaume de Dieu vous sera ôté, et qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits.* Vous ne serez plus le peuple de Dieu, mais la fable des nations qui recevront l'évangile que vous aurez rejeté. Pour les juifs, c'étoit une prophétie dont nous voyons l'accomplissement ; c'est pour nous une menace dont nous devons toujours craindre l'effet, et qui ne s'est que trop réalisée sur plusieurs nations qui nous environnent, et sur plusieurs particuliers qui vivent parmi nous. Nous ne saurions donc apporter trop de soins pour nous préserver de ce terrible châtiment, en produisant les fruits que le royaume de Dieu, l'évangile, la loi de Jesus-Christ, doivent nous faire porter.

2.° Contre ceux qui tombent sur cette pierre angulaire. *Celui qui tombera sur cette pierre, s'y brisera.* Comment peut-on tomber sur cette pierre ? Ce ne peut être qu'en tant qu'elle est sur la terre et à portée de nous. On tombe sur elle lorsqu'on heurte contre elle, qu'elle nous devient une pierre de scandale et d'achoppement, c'est-à-dire, lorsque, comme les juifs, on est scandalisé, choqué, offensé de la pauvreté et du détachement de J. C., de sa douceur et de son humi-

à jamais et sans ressource. Cette pierre tombera sur chacun des pécheurs après leur mort, et sur tous à la fois au dernier jour, où elle les écrasera, comme un verre fragile, par l'énormité de son poids, la hauteur de sa chute, et la violence de son mouvement, c'est-à-dire, par-tout le poids de sa divinité, de sa majesté, de sa sainteté, de sa justice, de sa toute-puissance, de son immensité et de son éternité. Si ces figures employées par J. C. même, trois jours avant sa mort, ne nous touchent point, nous sommes bien à plaindre et plus endurcis que les juifs mêmes.

TROISIÈME POINT.

De l'effet que ces vérités produisent sur les chefs des juifs.

1.° Ils comprirent bien. *Les princes des prêtres et les pharisiens* (1) *ayant entendu ces paraboles de Jesus, comprirent bien que c'étoit d'eux qu'il parloit.* Les princes des prêtres et les pharisiens comprirent parfaitement que ces deux enfans, ces vignerons, s'adressoient directement à eux ; et ils ne furent que plus

(1) Saint Matthieu nomme ici les pharisiens, quoiqu'il ne les ait pas nommés ci-dessus, *vers.* 23. C'est que plusieurs de ceux qu'il a nommés dans cet endroit, étoient pharisiens ; car le terme pharisien n'est pas le nom d'un état ou d'une condition, mais d'une secte dont faisoient profession des gens de tous états.

coupables de n'en pas profiter. Nous comprenons bien aussi que tant d'instructions, tant d'exhortations, tant de promesses, tant de menaces qui retentissent sans cesse à nos oreilles, s'adressent à nous. Si nous périssons, ce ne sera pas par ignorance, mais par notre pure malice, et parce que nous n'avons voulu rien faire pour éviter les menaces du Seigneur.

2.° Ils parlent vainement. Ayant bien compris sur-tout la parabole des vignerons, et le châtiment dont ils étoient eux-mêmes menacés, ils se contentèrent de dire froidement : *A Dieu ne plaise !* Parole vaine qui ne sert de rien, si on ne met la main à l'œuvre, et si on ne se corrige pas ! Les pécheurs que l'on menace des vengeances de Dieu, s'en défendent quelquefois de la sorte : Dieu nous en préserve, disent-ils, ce seroit un grand malheur si tout le monde étoit damné. Mais de ce que l'on vous dit, il ne s'ensuit pas que tout le monde sera damné, il s'ensuit seulement que peu seront sauvés, et n'est-ce pas ce qui est écrit ? Travaillez donc pour être de ce petit nombre, et abandonnez la voie large qui conduit à la perdition.

3.° Ils agirent mal. *Ils eurent envie de se saisir de Jesus au moment même : mais ils appréhendèrent le peuple, parce qu'il le regardoit comme un prophète.*

1.° Les chefs des juifs, au lieu de prévenir par la pénitence ce qu'ils voient de criminel et de menaçant dans les paraboles qu'ils viennent d'entendre, se disposent à accomplir le crime qu'ils paroissent détester, et mériter le châtiment qu'ils paroissent redouter; et c'est ainsi que le pécheur, menacé d'une mort funeste et de l'enfer, se flatte d'éviter l'un et l'autre, et fait souvent tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur qu'il souhaite d'éviter. 2.° Les chefs des juifs, au lieu de savoir gré à celui qui les avertit avec tant de zèle et de charité, redoublent de haine contre lui, et cherchent les moyens de l'arrêter à l'heure même, de consommer leur crime, et d'accomplir tout le sens des paraboles; et c'est ainsi que le pécheur s'irrite contre celui qui l'avertit, et que sa haine augmente à proportion du zèle que celui-ci lui témoigne pour le préserver du souverain malheur. 3.° Les chefs des juifs, au lieu de craindre Dieu, craignent le peuple, au lieu d'imiter l'équité du peuple qui reconnoît Jesus pour un prophète, au lieu d'entrer dans ses sentimens et même de les perfectionner, en sont indignés, et ils n'oublieront rien pour les corrompre et pour les changer. Hélas! ils ne réussiront que trop, pour le malheur des uns et des autres! Aujourd'hui ils craignent le peuple, et se contiennent

à cause de lui ; dans deux jours, le peuple les craindra et parlera comme eux. La raison d'un changement si subit, c'est l'imperfection de la foi du peuple. Ainsi arrive-t-il souvent que notre foi n'est foible que parce qu'elle est imparfaite. Quelle idée en effet avons-nous de J. C. ? Prenons-y garde ; car si nous ne le regardons pas comme le Messie promis à l'univers, comme le Fils de Dieu semblable à nous par son humanité, égal à Dieu son père par sa divinité, comme celui à qui Dieu son père a donné tout pouvoir au ciel et sur la terre, comme celui qui doit juger tous les hommes et décider de leur sort éternel ; si nous n'avons cette foi vive et parfaite, notre religion n'est rien, et elle cédera bien promptement à la séduction, à la crainte, au plaisir, à la faveur, à la fortune.

Ah ! loin de moi, Seigneur, un châtiment si redoutable ! Loin de moi cette foi imparfaite qui me l'attireroit ! Je crois, ô Jesus ! que vous êtes la pierre angulaire que les juifs ont réprouvée, sur laquelle ils se sont brisés, et dont la chute les a écrasés. O divine pierre ! O Jesus ! O puissant rédempteur ! chef-d'œuvre du Tout-puissant ! bien loin de me scandaliser de vous, de vous résister, de vous combattre, je me soumets à toutes vos lois et à toutes vos volontés. Ne tombez pas sur moi, ne m'écrasez pas. Vous m'avez racheté, Seigneur, de votre sang précieux ;

lavez-moi, purifiez-moi, unissez-moi à vos souffrances, à vos humiliations, à votre croix, afin que j'aie part à votre résurrection, et que je monte avec vous au séjour de votre gloire! Ainsi soit-il.

CCXLIX.e MÉDITATION.

Parabole des conviés (1) aux nôces du fils du roi.

De la vocation à la foi.

Remarquons dans cette parabole, d'abord les premiers conviés ou les juifs; ensuite les seconds conviés ou les gentils; enfin celui qui n'a pas la robe nuptiale. *Matt.* 22. 1-14.

PREMIER POINT.

Des premiers conviés, ou des juifs.

1.° Leur vocation à la foi. *Jesus continuant de parler en paraboles, leur dit : Il en est du royaume de Dieu, comme d'un roi qui fit les nôces de son fils.* Avant que les chefs des juifs pussent sortir du temple, il leur fallut encore entendre une autre parabole qui n'étoit pas moins instructive pour eux et pour nous, que les précédentes. Jesus y compare le royaume de Dieu, c'est-à-dire, l'évangile, le christianisme, la foi chrétienne, au festin que donne un roi à l'occasion des nôces de son

(1) Nous avons vu une parabole à-peu-près semblable, en saint Luc, 14. XV.e méditation.

fils, et auquel il a invité un grand nombre de personnes. Cette invitation n'est que la figure de la vocation à la foi. Vocation honorable. Qui ne se tiendroit honoré d'être invité aux nôces du fils d'un roi? qui est-ce qui y manqueroit? Mais combien est plus honorable la vocation à la foi, par laquelle on est invité aux nôces de l'agneau, aux nôces du fils de Dieu, à l'union du Verbe de Dieu avec l'humanité, à l'union du Verbe fait chair, à l'union de Jesus-Christ avec son église devenue sa chère épouse? Or, ici bas, c'est par la foi que nous prenons part à cette divine alliance, que nous sommes admis à cette honorable et délicieux banquet. Vocation intéressante. Ce n'est pas seulement au festin des nôces que nous sommes invités, c'est aux nôces mêmes. Chaque ame fidelle est appelée à devenir l'épouse de J. C., à contracter avec J. C., avec le fils de Dieu, une alliance, une union, dont le mariage des hommes sur la terre, et tout ce qui peut s'y trouver d'avantageux, n'est que la figure. Que ne trouve-t-on pas en effet dans cette union que l'on contracte avec J. C.! Amour tendre et réciproque, conformité de sentimens et de pensées, communication de biens et de gloire, délices pures et sans dégoût, lien indissoluble que le temps ne peut relâcher, ni la mort détruire, établissement solide, heureux et

éternel. Concevons-nous donc bien ce que c'est que d'être appelé au christianisme, ce que c'est que d'être chrétien ? Cette union commence ici-bas par la foi, la charité, l'état de grace ; elle se cimente et se perfectionne par la méditation, les bonnes œuvres, les souffrances, la sainte communion ; elle se consomme enfin dans l'autre vie par les délices de la gloire céleste et éternelle. Vocation pressante du côté de Dieu. Non-seulement il invite, il envoie encore appeler les personnes invitées ; on rejette son invitation et ses avertissemens, il ne se rebute point, il nous fait avertir de nouveau, il nous presse, il nous sollicite de ne pas manquer le bonheur qu'il nous offre. Ah ! il en connoît le prix ; et si nous le connoissions, avec quelle fidélité obéirions-nous à la voix de ceux qui nous pressent de sa part, à la voix de notre conscience, à la voix de tant d'inspirations qui nous appellent à une vie chrétienne, sérieuse, régulière, recueillie, dévote, et fervente !

2.° Leur crime. 1.° Mauvaise volonté. *Ce roi envoya ses serviteurs pour faire venir ceux qui avoient été invités aux nôces ; mais ils n'y voulurent point venir.* Quels insensés ! car enfin quelle raison avoient-ils de ne pas profiter de cet honneur et de cet avantage ? Aucune. Mais il leur étoit libre d'y aller ou non ; et ils ne

voulurent point y venir. Hélas! n'est-ce pas là le premier usage que j'ai fait de ma liberté? Je m'en suis servi pour me soustraire à la loi de Dieu, pour résister aux avertissemens qu'il m'a fait donner, et à ceux qu'il ma donnés lui-même intérieurement, en m'appelant à lui et à son saint service. 2.° Obstination. Le roi, avec une patience qui ne peut être que celle de Dieu même, supporta tout ce qu'avoit d'offensant cette mauvaise volonté. Loin de la punir, il essaya de la vaincre par de nouvelles marques de bonté. Il parut même l'excuser, comme si elle eût été occasionnée par la faute des premiers serviteurs qu'il nous a envoyés. *Il envoya encore d'autres serviteurs dire à ses conviés : J'ai préparé mon festin, j'ai fait tuer mes bœufs, et tout ce que j'avois fait engraisser; tout est prêt, venez aux nôces.* Il fit exposer aux conviés tous les préparatifs qu'il avoit faits, la somptuosité et la magnificence du festin qui leur étoit préparé. *Venez aux nôces.* Ce n'est point à la guerre qu'il les invite, aux fatigues et aux dangers, c'est à la joie, aux plaisirs; c'est aux nôces, aux nôces de son fils unique : et que répondirent-ils à une invitation faite avec tant de bonté et d'empressement? *Ils ne s'en mirent point en peine, et s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, et l'autre à son commerce.*

Peut-on considérer une pareille obstination sans en être indigné ? Tel fut cependant le crime des juifs qui refusèrent d'embrasser la foi ; et tel est le nôtre pour nous tous qui refusons de vivre selon la perfection de cette foi. Rappelons-nous avec quelle patience, depuis combien de temps, et avec quel tendre empressement Dieu nous appelle. Et à quoi nous invite et nous appelle-t-il? sinon à ce qu'il peut y avoir de plus glorieux, de plus délicieux, de plus heureux pour nous. Et comment y répondons-nous ? Nous fuyons cette pensée comme importune, nous cherchons à nous en distraire par une dissipation continuelle, que nous trouvons tantôt dans les plaisirs et les amusemens, tantôt dans les occupations et les affaires. Fuirons-nous toujours les aimables poursuites de notre Dieu, et nous obstinerons-nous jusqu'à la fin à refuser les avantages qu'il nous présente?

3.° Cruauté. *Les autres se saisirent des serviteurs du roi, et après leur avoir fait beaucoup d'outrages, ils les tuèrent.* Les juifs peuvent-ils ici se méconnoître ? Ils ont fait mourir des Apôtres et des Disciples ; ils ont persécuté les premiers chrétiens ; pouvoient-ils espérer que tant de crimes, après tant d'avertissemens, demeureroient impunis ? Nous nous félicitons sans doute de n'en être pas venus à cet excès ; mais est-ce donc assez pour nous ?

N'y

N'y participons-nous pas même en quelque sorte, par une haine secrète contre les serviteurs de Dieu, contre les ministres de J. C., contre ceux qui nous parlent de sa part avec le plus d'édification et de zèle ? Ne nourrissons-nous contre eux aucun sentiment de jalousie et d'envie ? Ne prenons-nous aucun plaisir à les voir outragés, déchirés, diffamés, persécutés ? N'applaudissons-nous pas à ceux qui en parlent mal, qui leur souhaitent du mal, qui leur procurent du mal ; et ne sommes-nous pas nous mêmes de ce nombre ?

3.° *Le roi l'ayant appris, en fut ému de colère, et ayant envoyé ses armées, il extermina ces meurtriers, et brûla leur ville.* Quelles sont ces armées de Dieu ? 1.° Les armées romaines de Vespasien et de Tite, qui ont détruit Jérusalem et dissipé le peuple juif. 2.° Les fléaux publics dont Dieu châtie les péchés des hommes, la guerre, la peste, la famine, les tremblemens de terre, les inondations, l'irrégularité des saisons, et l'intempérie de l'air. Mais rien de tout cela ne ramène les pécheurs à la pénitence, parce qu'ils ne veulent voir dans ces événemens que la nature et la politique, sans songer que la main de Dieu conduit l'une et l'autre, et qu'elle se cache sous ces dehors pour ne se montrer qu'aux yeux de la foi. 3.° Les mal-

heurs particuliers : disgraces, infortunes, accidens, infirmités, maladies. Heureux qui dans tout cela reconnoît un Dieu qui le châtie ou qui l'éprouve ! Heureux qui reçoit ces malheurs avec humilité, qui les supporte avec résignation, qui en fait la matière de sa pénitence, qui s'en sert comme d'un moyen de se détacher du monde et de s'attacher à Dieu.

SECOND POINT.

Des seconds conviés, ou des gentils.

Cette seconde partie de la parabole regarde les gentils ; et puisque nous sommes de ce nombre, considérons-y notre vocation spéciale à la foi.

1.° Vocation d'une providence infinie. *Alors*, c'est-à-dire, après que le roi eut appris le refus des premiers conviés, avant que de les avoir encore punis de leur infidélité, *il dit à ses serviteurs : Le festin des nôces est tout prêt ; mais ceux qui avoient été invités, n'ont pas été dignes d'en être.* C'étoit avant la ruine de Jérusalem que saint Paul disoit aux juifs d'Antioche : *Puisque vous rejetez la parole de Dieu, et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, nous nous tournons du côté des gentils.* Dieu avoit envoyé son Fils pour la rédemption des hommes, son sang étoit répandu, et ce Fils bien-aimé avoit expiré sur la croix ; les juifs n'en veulent pas profiter ;

la victime sera-t-elle inutilement immolée? Non : Dieu ne retire point ses bienfaits, mais d'autres en profiteront. Ce refus des juifs n'avoit rien qui pût surprendre le Seigneur; il l'avoit prévu, et il l'avoit fait prédire par ses prophètes, ainsi que la substitution des gentils; mais sa providence infinie conduit tout, et les conseils de sa sagesse sont impénétrables. Par cette substitution des gentils, il punit l'orgueil des juifs, et pique leur émulation; il console les gentils et excite leur reconnoissance; il leur rend la grace de la foi plus précieuse, et les avertit de la conserver avec humilité, s'ils ne veulent pas qu'elle leur soit enlevée et donnée à d'autres nations. Cette substitution ne regarde pas seulement le don de la foi et les peuples, elle se fait encore souvent de particulier à particulier, par rapport à d'autres graces et à d'autres vocations. Judas s'exclut de l'apostolat : Mathias est fait Apôtre à sa place. Les graces que Dieu nous a faites, avoient peut-être été présentées à d'autres qui n'en ont pas profité: celles qu'il nous présente, si nous n'en profitons pas, seront données à d'autres. Hélas! combien peut-être se sont enrichis à mes dépens, que j'aurai un jour la douleur de voir dans une place qui d'abord m'avoit été destinée!

2.e *Vocation d'une miséricorde toute gratuite.* *Ceux qui avoient été invités*

n'en ont pas été dignes. Ni le premier homme devenu pécheur, ni aucun de ses descendans enveloppés dans son péché, et devenus pécheurs eux-mêmes par leurs propres péchés, n'étoient en état de pouvoir mériter leur réconciliation avec Dieu. Ce fut par une miséricorde toute gratuite que ce Dieu de bonté leur offrit le moyen de leur réconciliation, et ce fut de son choix qu'il plaça ce moyen dans son propre Fils, dans sa mort et ses mérites. Il exigea seulement des hommes qu'ils crussent en ce Fils, qu'ils lui obéissent, et qu'ils ne missent leur confiance que dans ses mérites. Cette foi au Messie futur a sauvé tous ceux qui l'ont eue et qui l'ont conservée jusqu'à sa venue ; cette foi au Messie venu, a sauvé et sauvera, jusqu'à la fin du monde ceux qui, l'ayant embrassée, y persévéreront; cette foi est un don de Dieu, duquel personne n'est digne, ni les juifs, ni les gentils. Mais cette foi au Messie venu, cette foi en J. C. mort pour la rédemption des hommes pécheurs, a été d'abord offerte aux juifs, et ils s'en sont rendus indignes par leur refus. Elle a été ensuite présentée et annoncée aux gentils, qui l'ont reçue : nous avons le bonheur d'être de ce nombre, nous la possédons ; mais regardons-la toujours comme l'effet d'une grace purement gratuite, que nous n'avons pu mériter, dont nous sommes indignes,

et que Dieu, en punition de nos péchés, peut, quand il lui plaira, transporter à d'autres. Estimons donc notre foi, conservons-la avec humilité, et craignons-en la perte : châtiment plus commun qu'on ne pense.

3.° Vocation d'une universalité sans exception : *Allez donc dans les carrefours, et faites venir aux nôces tous ceux que vous trouverez. Et ses serviteurs s'en allant par les rues, assemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais,* c'est-à-dire, suivant ce qu'a dit saint Luc dans une semblable parabole, les riches et les pauvres, les sains et les estropiés, *et la salle des nôces fut remplie de personnes qui se mirent à table.* La distinction que Dieu avoit faite du peuple juif pour accomplir ses promesses et faire connoître son propre Fils lorsqu'il viendroit au monde, avoit si fort enorgueilli ce peuple, qu'il se figuroit que Dieu n'avoit de bonté que pour lui seul, et que toutes les nations étoient pour toujours exclues de sa miséricorde. Mais ne devroit-il pas aujourd'hui reconnoître son erreur, en voyant l'accomplissement exact du sens de la parabole? Les Apôtres sortirent de la Palestine, annoncèrent J. C. à tout l'univers, sans distinction de peuples, de conditions et de mœurs. Les peuples barbares comme les peuples policés, les pauvres, les esclaves, comme

les riches et les grands, les ignorans comme les savans, les hommes perdus de débauche comme ceux qui menoient une vie moins dissolue, tous furent appelés à la même foi, et l'Eglise en peu de temps se trouva plus nombreuse que la nation juive entière. Ainsi la religion de Jesus-Christ a-t-elle été annoncée, et le sera-t-elle encore jusqu'à la fin des siècles. Oh ! que Dieu est adorable, admirable et aimable en toutes ses voies ! bénissons-le sans cesse, prions pour l'accroissement de l'Eglise et la propagation de la foi.

TROISIÈME POINT.

De celui qui n'a pas la robe nuptiale.

1.° Cet homme ne peut se cacher aux yeux du roi. *Le roi entra ensuite pour voir ceux qui étoient à table, et il y aperçut un homme qui n'avoit pas la robe nuptiale.* Que signifie cette visite du roi ? Le jugement de Dieu. Il ne suffit pas d'entrer au festin des nôces par une foi quelconque, il faut encore y avoir la robe nuptiale ; il faut que notre foi ait les qualités nécessaires pour plaire à Dieu : il ne suffit pas d'avoir été baptisé et de porter le nom de chrétien pour être sauvé, il en faut faire les œuvres, et mener une vie conforme à sa croyance : car c'est ce que Dieu examinera un jour, et ce à quoi nous devons nous attendre. Qu'est-ce que la robe nuptiale ? C'est la charité,

la grace sanctifiante, la vie de la foi ; ou si nous voulons lui donner un sens plus étendu, c'est la foi avec toutes ses qualités ; foi qui soit une, soumise, entière, la même dans tous ceux qui sont du festin ; les schismatiques, les hérétiques ne l'ont pas. Foi persévérante : les impies qui ont reçu le baptême ne l'ont pas. Foi vive et agissante par la charité : les pécheurs ne l'ont pas, quoiqu'ils soient encore de l'Eglise sur la terre. S'ils ne reprennent la robe nuptiale de la grace avant de mourir, ils ne seront jamais du festin éternel et de l'Eglise triomphante dans le ciel. Pourquoi est-il dit dans la parabole qu'un seul manquoit d'avoir cette robe ? Le but de cette parabole, qui étoit adressée aux juifs, n'étoit pas de représenter le grand nombre des mauvais chrétiens, il suffisoit de nous avertir par l'exemple d'un seul, que la foi sans la charité ne sauve pas. Mais quand il est dit que le roi en vit un, cela nous avertit qu'aucun n'échappera aux regards de Dieu. Nous aurions beau vivre au milieu d'une famille, d'une société, d'une communauté composée de saints, si nous sommes pécheurs, Dieu, au jour du jugement, nous distinguera, nous séparera, et notre confusion n'en sera que plus accablante, et notre châtiment plus terrible, parce que notre crime n'en aura été que plus grand.

2.° Cet homme ne peut répondre aux reproches du roi. *Et il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale ? Et cet homme demeura muet.* Que répondrons-nous nous-mêmes, lorsque Dieu nous faisant un semblable reproche, nous dira : Comment, ayant reçu le baptême, avez-vous porté si long-temps le nom de chrétiens, et avez-vous fait profession de l'être, en menant une vie toute mondaine, toute païenne, toute corrompue, toute opposée aux lois du christianisme ? Comment avez-vous osé vous asseoir à la table sainte avec une conscience souillée, et sans vous être éprouvés vous-mêmes ? Comment êtes-vous entrés dans cet état de perfection et de sainteté sans en avoir l'esprit, par des vues d'intérêt et d'ambition ? Comment y avez-vous vécu au milieu de tant de saints, avec un cœur livré au péché ? Comment, après avoir perdu votre innocence, ne vous êtes-vous pas hâtés de la recouvrer ? Comment vous êtes-vous laissé surprendre par la mort ? Comment êtes-vous entrés dans l'éternité, sans avoir mis ordre à votre conscience, sans avoir éclairci vos doutes, sans avoir fait pénitence, sans vous être assurés, autant qu'il dépendoit de vous, que vous étiez rentrés en grace avec votre Dieu ? Que répondrons-nous à de tels reproches ? Maintenant nous parlons hautement et

avec confiance : nous nous moquons des scrupuleux, nous raillons les dévots, nous condamnons hardiment les uns et les autres, parce que personne ne voit notre état intérieur ; mais Dieu le voit ; et lorsqu'il le manifestera et qu'il nous le reprochera à nous-mêmes, que répondrons-nous ?

3.° Cet homme ne peut éviter le courroux du roi. *Alors le roi dit à ses officiers : Liez-lui les mains et les pieds, emportez-le dehors, et jetez-le dans le cachot, c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincemens de dents.* Méditons bien profondément cette punition terrible du réprouvé, de quel lieu il sera banni, dans quel lieu il sera relégué, dans quel état il y sera, de quels sentimens il y sera occupé pendant toute l'éternité. Ah ! si le péché a pour nous des charmes, si les tentations ont pour nous du danger, si la vertu a des difficultés, c'est que nous ne songeons point à l'éternité !

Conclusion de la parabole. *Car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.* Cette conclusion va beaucoup plus loin que la parabole, et se trouve pleinement vérifiée dans l'histoire. En effet, parmi les juifs il y en eut peu, en comparaison des gentils, qui embrassèrent le christianisme, et moins encore parmi les grands et les chefs du peuple. Le but particulier de cette parabole est d'annoncer aux juifs

cette humiliante comparaison. Ces paroles ne laissent pas d'avoir encore un sens plus étendu, qui justifie en tout la conduite de Dieu, qui exalte ses miséricordes et condamne la résistance des hommes. Les Apôtres se sont répandus dans tout l'univers pour y annoncer l'évangile ; à qui a-t-il tenu que l'univers ne l'ait embrassé ? Si des peuples entiers se sont opposés à cette prédication et s'y opposent encore, n'est-ce pas leur faute ? Si des peuples entiers ont renoncé à l'union et à la foi de l'Eglise catholique, et ne veulent plus en entendre parler et souffrir qu'on les désabuse, n'est-ce pas leur faute ? Si parmi les catholiques, quelques-uns prêtent l'oreille aux discours de l'impiété ou de l'erreur, s'écartent de la docilité et de la simplicité de la foi, n'est-ce pas leur faute ? Si, parmi ceux qui conservent la foi, plusieurs n'observent pas la loi de l'évangile, n'est-ce pas leur faute ? Dieu n'est-il pas justifié ? Il reste donc toujours vrai que, par une bonté infinie de Dieu, il y en a beaucoup d'appelés, mais que, par la malice et l'ingratitude de l'homme, il y en a peu d'élus.

Ah ! je le reconnois, ô mon Dieu ! que c'est par mes refus opiniâtres, par mes ingratitudes, par mes rebuts, par le mépris et l'abus de vos graces, que je me suis rendu digne de vos châtimens ! C'est uniquement par ma faute que j'ai désho-

noré ma profession de chrétien. Quels motifs plus pressans que ceux qui m'engagent à vivre saintement ! De quels secours ai-je manqué ? N'est-ce pas mon amour pour le monde et ses faux biens, qui m'a fait mépriser votre amour et vos biens ? O Jesus ! malgré mes premiers refus, votre bonté a redoublé ses poursuites, vous ne vous êtes pas rebuté de mon ingratitude, vous m'avez sollicité vous-même par vos inspirations secrètes, mais, par ma dureté, par mon aveuglement et par ma corruption, je vous ai toujours résisté. Ah ! c'en est trop, ô mon Sauveur ! à ce moment et pour toujours je suis à vous, et je vous jure un amour, une fidélité éternelle ! Ainsi soit-il.

CCL.e MÉDITATION.

Jesus est tenté sur le payement du tribut à César. Matt. 22. 15-22. Marc. 12. 12-17. Luc. 20. 20-26.

PREMIER POINT.

De la profonde malice des pharisiens et des chefs des juifs.

1.° Dans le dessein qu'ils forment contre Jesus. Comme la parabole des conviés n'exigeoit point de réponse, les chefs des juifs, compris ici sous le nom

général de pharisiens, en prirent occasion de se retirer ; *ainsi ils le laissèrent là, et s'en allèrent.* Mais ils se retirèrent la confusion sur le front et le dépit dans le cœur. Loin d'être touchés des salutaires instructions qu'ils avoient reçues, et de songer à prévenir par la pénitence les malheurs dont ils avoient été menacés, ils ne firent que s'endurcir davantage, et ne travaillèrent qu'à mettre le comble à leurs crimes. *S'étant retirés, ils tinrent conseil sur ce qu'ils feroient pour surprendre Jesus dans ses paroles.* N'ayant pu réussir à troubler le Sauveur dans ses fonctions, ni à lui enlever l'estime et la vénération du peuple, ils revinrent à leur ancienne méthode qui étoit de lui envoyer des émissaires pour le tenter, pour l'interroger, pour observer toutes ses paroles et y chercher un prétexte de l'accuser. C'est la pratique des méchans : lorsqu'ils ne peuvent trouver rien à reprendre dans la conduite des ministres de l'église qu'ils haïssent, ils cherchent à les surprendre dans leurs paroles ou dans leurs écrits ; c'est pourquoi ceux-ci doivent être extrêmement attentifs à tout ce qu'ils disent et à tout ce qu'ils écrivent. Les pharisiens tinrent donc conseil pour concerter les embûches qu'ils tendroient à Jesus, et les mesures qu'on prendroit pour l'y faire tomber. On l'avoit souvent tenté sur les matières

de religion, et il avoit répondu à tout avec une sagesse qui n'avoit fait qu'augmenter sa réputation. On résolut de l'interroger sur les matières d'état, et de lui faire une question à laquelle il ne pourroit répondre sans offenser ou le peuple ou l'empereur. C'étoit sur-tout à ce dernier parti qu'on vouloit et qu'on espéroit l'engager, et alors on le livroit à toute l'autorité et à toute la puissance du préteur romain, qui, malgré le peuple, eût bien su faire justice d'un séditieux qui eût osé parler contre César. Tel fut le projet auquel s'attacha cette assemblée d'hommes impies et jaloux. Tel est encore souvent le projet des méchans, qui ne cherchent qu'à compromettre la juridiction spirituelle avec la temporelle, et à rendre suspecte aux puissances séculières la fidélité de ceux dont ils redoutent le zèle et haïssent la vertu.

2.° Profonde malice des juifs, dans le choix de leurs émissaires. *Comme donc ils ne cherchoient que les occasions de le perdre, ils lui envoyèrent quelques-uns des pharisiens qui étoient leurs disciples, avec les hérodiens qui contrefaisoient les gens de bien, pour lui tendre des piéges et le surprendre dans ses paroles, afin de le livrer aux magistrats et au pouvoir du gouverneur.* Hérodes, roi de Galilée, étoit actuellement à Jérusalem, où il s'étoit rendu pour la fête

en rendoient la décision fort épineuse ; 1.° en présence du peuple qui prétendoit n'avoir d'autre roi que Dieu, et qui regardoit son indépendance comme un point essentiel de sa religion ; 2.° en présence des pharisiens prêts à soulever le peuple, pour peu que la réponse parût opposée à ses préjugés, à ses fausses maximes, et aux prétendus droits de la religion ; 3.° enfin, en présence des hérodiens prêts à irriter Hérodes, et à engager le gouverneur à venger l'autorité de César, pour peu que la réponse y donnât atteinte. La réponse devenoit encore plus difficile, à raison des différens sentimens qui partageoient les juifs sur cette question : les uns attachés aux romains, soutenoient qu'il falloit payer le tribut ; d'autres, attachés à la loi, qui passoient pour plus religieux et plus fidelles israélites, du nombre desquels étoit le grand nombre des pharisiens, débitoient assez hautement qu'il n'étoit pas permis de payer le tribut à un prince étranger ; et que ce tribut devoit être payé à Dieu, c'est-à-dire au temple. Enfin la décision paroissoit sur-tout périlleuse de la part de celui que le peuple commençoit à regarder comme le Fils de David, le roi d'Israël, qui devoit délivrer la nation du joug des romains et de toute domination étrangère. S'il décidoit pour César, quelle idée le peuple devoit-il avoir de lui ?

S'il décidoit contre César, il étoit perdu, et c'étoit ce que souhaitoient ses ennemis. Quelle profondeur de malice ? Voilà donc le résultat de l'assemblée des chefs des juifs, de leurs intrigues et de leurs noirs complots. Voilà à quel excès de fraude, de fourberie, de dissimulation, se portent des personnes qui se flattent encore de n'agir que par le motif du pur intérêt de la vérité ; mais c'étoit inutilement que ces pharisiens se donnoient tant de peines, c'étoit à pure perte qu'ils multiplioient leurs crimes. Jesus ne peut être surpris ; il saura, par sa sagesse, confondre ses ennemis, et éviter le piége qu'ils lui tendent avec encore plus de malignité que d'adresse.

SECOND POINT.

De la souveraine sagesse de Jesus.

1.° Jesus pénètre le fond des cœurs. *Mais Jesus connoissant leur malice, leur dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ?* Voilà ce que Jesus répondit aux louanges que lui avoient données les pharisiens, et ce que nous devons répondre nous-mêmes en bien des occasions, où nous pouvons ignorer les motifs de louanges qu'on nous donne. N. S. faisoit bien comprendre par-là à ses ennemis, que le fond de leurs cœurs ne lui étoit pas caché. Il connoissoit en effet toute la noirceur de leur procédé, et n'i-

gnoroit rien de ce qu'ils avoient fait de ce qu'ils avoient dit, de ce qu'ils avoient imaginé pour le surprendre. Ceux qui ourdissent dans les ténèbres de semblables trames contre ses disciples, croient-ils éviter l'œil du maître ? Pensent-ils n'en être pas connus, et espèrent-ils de n'être pas un jour confondus par ses reproches ? Quand nous parlons à Notre Seigneur, songeons qu'il voit nos cœurs : et quelle hypocrisie n'y voit-il point ! Nous lui donnons les titres qu'il mérite, nous l'appelons notre Dieu, notre maître, notre Sauveur, notre modèle ; mais ne peut-il pas nous répondre : Hypocrites, si je suis votre Dieu, où sont votre amour, votre respect, votre obéissance, votre docilité, votre imitation ? Nous lui demandons des graces, l'humilité, la chasteté, le recueillement, la dévotion, le goût de l'oraison ; mais ne peut-il pas nous répondre : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? Vous me demandez des graces que vous ne voulez pas, et vous faites tout ce qu'il faut pour que je ne vous les accorde point, ou pour en rendre l'effet inutile. Reconnoissons en présence de J. C. combien nous sommes coupables, et demandons-lui sincèrement la grace de nous corriger.

1.° Jesus prévint le scandale du peuple. Il eût fallu un long discours pour faire entendre à ce peuple que quoique Dieu

l'eût établi libre et indépendant de sa nature, tandis qu'il seroit fidelle observateur de la loi, sa volonté étoit néanmoins qu'il fût docile et soumis à la puissance étrangère à laquelle sa providence l'avoit soumis, en punition de ses prévarications. Mais dans les circonstances, un tel discours eût difficilement été du goût du peuple, et les pharisiens ou les hérodiens n'eussent pas manqué de l'empoisonner par leurs malignes interprétations. N. S. prit une voie plus simple, plus abrégée, plus efficace, et moins sujette à discussion. *Montrez-moi*, dit-il à ceux qui l'interrogeoient, *la pièce d'argent dont on paye le tribut. Et ils lui présentèrent un denier. Alors Jesus leur dit : De qui est cette image et cette inscription ?* De qui est cette tête, et le nom qui se lit sur cette pièce d'argent ? *De César, lui dirent-ils.* Mais en répondant de la sorte, ils ne s'apercevoient pas qu'ils rompoient eux-mêmes le piége qu'ils avoient tendu. Car leur réponse faisoit évanouir toute la difficulté de leur question, et préparoit à une décision qui ne pouvoit avoir rien d'odieux. Puisque César avoit pu faire battre une monnoie avec son empreinte et son nom, sans que la nation s'y fût opposée, il avoit bien droit d'exiger qu'on la lui rendît, et qu'on lui en payât le tribut qu'il demandoit. C'étoit une conséquence bien naturelle,

et que le plus simple d'entre le peuple ne pouvoit s'empêcher d'apercevoir. Demandons cette sagesse dans nos réponses et dans toutes nos paroles, afin de ne pas offenser les foibles ou irriter les méchans, en soutenant la cause de Dieu.

3.° Jesus décide la question. *Alors Jesus leur dit : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* Grande et noble maxime qui s'étend bien plus loin que la question des pharisiens ; car nous avons observé que N. S. prend occasion des questions qu'on lui fait, pour nous donner des instructions ultérieures et plus profondes, soit sur les mystères que nous devons croire, soit sur les vertus que nous devons pratiquer. Cette parole du Sauveur est donc une maxime de religion, un précepte de la loi chrétienne. César n'est point pour nous une puissance étrangère, comme il l'étoit pour les juifs ; c'est notre roi légitime, de qui nous sommes, selon la providence, les sujets nés et naturels. Nous lui devons, non-seulement le tribut, mais l'obéissance, le service et la vie. Nous nous devons tout entiers au roi, à la patrie, à l'état, à la société, au bien public. Nous violons toutes ces obligations, si nous sommes oisifs, désobéissans, réfractaires, murmurateurs, séditieux, scandaleux. Le prochain est encore compris ici sous le nom de César ; lui rendons-

nous ce que nous lui devons ? Nous acquittons-nous à son égard des devoirs de la justice, de la charité, de la douceur, de la politesse, de l'humanité, de la société ? Notre second devoir, c'est de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu. Nous lui devons notre être et notre existence, le culte extérieur et intérieur, la soumission de notre esprit aux vérités de la foi, tous les sentimens de notre cœur par un amour de préférence, la pureté de notre corps, la sainteté de notre ame, la fidélité aux lumières de notre conscience, la conformité de toute notre vie aux règles de sa sainte loi, et un attachement inviolable à la religion qu'il nous a révélée. Comment nous acquittons-nous de tous ces devoirs ? Tout notre être est à Dieu, notre vie et notre temps. Lui rendons-nous ce temps qu'il nous a donné ? L'employons-nous à son service ? Y employons-nous du moins les jours qui lui sont spécialement consacrés ? Lui rendons-nous les heures destinées à la prière, à l'office, au sacrifice ? Reconnoissons notre négligence à remplir cet important devoir. Hélas ! ne donnons-nous pas tout au monde et à nos passions, à qui nous ne devons rien ; et pour le leur donner, ne le dérobons-nous pas à Dieu à qui nous devons tout ?

4.° Jesus force ses ennemis au silence et à l'admiration. *Ayant entendu cette*

réponse, ils furent remplis d'admiration, et ne trouvant rien dans ses paroles qu'ils pussent reprendre devant le peuple, ils se turent. Que dire contre Jesus, après une réponse si sage, si simple, si précise ? A quel tribunal l'accuser ? César est satisfait, Dieu est glorifié, et le peuple édifié. Ses ennemis se taisent, ce n'est pas assez, ils admirent. Ils sont dans un étonnement dont ils ne peuvent revenir. Ils ne comprennent pas comment une question hérissée de tant de difficultés, impliquée de tant d'intérêts divers, préparée avec tant de soin, proposée avec tant d'artifice et dans les circonstances les plus critiques, se trouve nettement décidée en deux mots, à la satisfaction de tout le monde, et sans qu'il soit possible d'y trouver rien à redire. Cependant le conseil attend avec impatience le retour de ses émissaires, et le succès de l'intrigue. Mais que diront les pharisiens au conseil ? que diront les hérodiens à la cour ? que jamais homme n'a parlé comme celui-là, qu'il est au-dessus de tout éloge, et digne de toute admiration. Ah ! tout cela est vrai et hors de doute : mais pourquoi donc se taire et ne le pas bénir ? pourquoi se retirer et ne pas s'attacher à lui ? Pourquoi ne pas se rendre à cette souveraine sagesse qui brille dans ses discours, et à cette souveraine puissance qui éclate

dans ses œuvres? O aveuglement, ô endurcissement inconcevable !

Je vous adore, ô mon Dieu ! je me réjouis des victoires que vous remportez sur vos ennemis. Communiquez-moi quelque rayon de votre divine sagesse, qui me conduise au milieu des embûches que les ennemis de mon salut ne cessent de me tendre ; apprenez-moi à éviter leurs piéges, à réfuter leurs mensonges, à défendre vos saintes maximes, à soutenir les intérêts de votre religion, et à le faire sans jamais offenser personne ! Ainsi soit-il.

CCLI.e MÉDITATION.

Jesus est tenté dans le dogme de la résurrection.

Faisons ici un parallèle des sadducéens ou des anciens impies avec les impies modernes ; considérons ensuite l'état des justes à la résurrection ; et écoutons le témoignage de Moïse sur cet objet. *Matt.* 22. 23-34. *Marc.* 12. 18-27. *Luc.* 20. 27-39.

PREMIER POINT.

Parallèle des sadducéens ou des impies anciens avec les impies modernes.

1.° Leurs dogmes ne doivent point nous séduire. *Ce jour-là même, quelques-uns des sadducéens, qui disent qu'il n'y a point de résurrection, vinrent trouver Jesus.* Les sadducéens croyoient un Dieu,

mais un Dieu qui ne s'embarrasse point de ce que font les hommes; voilà nos déistes ou nos théistes. Ils nioient la résurrection, ce qui comprenoient l'immortalité de l'ame, et une autre vie; car dans ces temps-là ces questions, qu'on a divisées depuis, n'en faisoient qu'une; ils nioient les anges, les esprits, et toute substance spirituelle; en conséquence ils n'admettoient que la matière, soutenoient que l'ame de l'homme est matérielle comme le corps, et que le corps étant mort, tout est mort et fini pour l'homme : voilà nos matérialistes. Ils ne laissoient pas pour cela de pratiquer les cérémonies de la loi, de fréquenter le temple, et de participer aux sacrifices, pour ne point causer de scandale, et ne point faire un schisme qui les eût déshonorés : voilà nos tolérans.

2.° Leur nom ne doit point nous en imposer. Ils s'appeloient sadducéens, c'est-à-dire, justes. On prétend qu'ils tiroient ce nom d'un certain Sadoc qui avoit été un de leurs héros. Les nôtres ne manquent pas de héros dans l'impiété, dont ils pourroient prendre le nom. Mais on peut soupçonner que ce nom leur venoit plutôt de ce qu'ils avoient souvent à la bouche le nom de justice (1), qu'ils exaltoient sans cesse cette vertu, et qu'ils la mettoient au-dessus de toute religion. Ne

(1) Sadoc veut dire *juste*, *justice*.

voyons-nous

voyons-nous pas nos impies ne nous parler que de probité et d'humanité, distinguer l'honnête homme de l'homme craignant Dieu, et mettre le premier fort au-dessus du second ? La raison de ce langage, c'est que les impies, qui se font gloire de ne point craindre Dieu, craignent beaucoup les hommes, dont ils ne voudroient s'attirer ni la défiance, ni la haine, ni le mépris. Ils voient bien que sapant, comme ils font, le principe de toute vertu, on est fort porté à ne pas compter sur la leur. C'est pour écarter cette mauvaise impression, qu'ils ne parlent que de justice et de probité, dont ils se vantent de suivre la loi dans la plus exacte sévérité, et par le seul amour de la vertu. Amour que rien ne soutient et anime. Amour vain, sans objet et sans motif; car ils n'aiment pas et ne pratiquent pas la vertu pour plaire à Dieu, qui n'y prend aucun intérêt, ni pour obéir à la conscience qui n'est qu'un préjugé, ni pour obtenir des récompenses ou éviter des châtimens, dont l'espérance et la crainte ne sont que des superstitions. Amour bien sublime sans doute, ou du moins bien extraordinaire, puisqu'il n'y a rien dans la nature qui lui ressemble. Il se pourroit donc qu'on auroit donné à ces impies le nom de sadducéens ou de justes par dérision et ironie, et qu'il l'auroient adopté par vanité, à-peu-près

ce qui est au-dessus de notre intelligence n'est pas au-dessus de son pouvoir. Je vous remercie, ô mon Sauveur! de m'avoir marqué une voie si droite, où je ne puis m'égarer; je vous remercie de m'avoir fourni une réponse si solide, qu'on ne sauroit anéantir. Sur votre parole, ma foi est inébranlable, mon esprit tranquille, mon espérance assurée, et mon cœur satisfait.

SECOND POINT.

De l'état des justes à la résurrection.

Jesus leur répondit : Les enfans de ce siècle-ci épousent des femmes, et les femmes des maris. Mais parmi ceux qui seront jugés dignes d'avoir part au siècle futur et à la résurrection, ni les hommes n'épouseront plus de femmes, ni les femmes de maris : car alors ils ne pourront plus mourir, parce qu'ils seront semblables aux Anges, et qu'ils seront enfans de Dieu, étant enfans de la résurrection.

1.° Ils seront immortels. Dans le siècle de la vie présente, règne un ordre de succession, qui exige qu'on y contracte des mariages pour perpétuer les hommes sur la terre, jusqu'à ce que le nombre des élus soit rempli. Cette scène variée et changeante, qui occupe le monde, l'avertit de sa mortalité : mais à la résurrection et dans le siècle futur, régnera un ordre de stabilité et d'éternité. Les

hommes qui auront été trouvés dignes de la résurrection des justes, seront immortels, jouiront éternellement de leur bonheur, sans qu'on leur donne jamais de successeurs. Par conséquent le mariage n'y aura plus lieu. Tous les cœurs y seront unis dans les pures délices de la charité de Dieu. Etat d'autant plus heureux, qu'il est plus ineffable! Reposons-nous-en sur le Tout-puissant. Mais enfin ce que nous en pouvons savoir, c'est que dans ce bienheureux état on ne meurt plus, on ne souffre plus, on n'a ni espérance ni crainte, parce qu'on est rempli des délices de Dieu même et de son pur amour. N'est-ce pas assez pour désirer d'y parvenir, et pour employer à cette fin tous nos soins et toute notre étude?

2.° Ils seront semblables aux Anges. C'est-à-dire, que leurs corps ne seront plus pour eux un poids et un fardeau incommodes, une source de besoins et de nécessités, une occasion de tentations et de désordres; leurs corps ne serviront qu'à mettre le comble à leur gloire, à leur joie, à leur félicité, sans avoir rien de corruptible, de terrestre, de passible et de mortel. Les saints, avec ces corps glorieux, ne seront ni moins purs ni moins spirituels que les Anges; ils en auront l'agilité, la clarté, la pénétrabilité, et toutes les autres qualités qui peuvent contribuer à leur bonheur.

3.° Ils seront enfans de Dieu. Nous sommes enfans de Dieu selon l'esprit, par la régénération du baptême. Nous sommes enfans de Dieu selon le corps et l'ame, par la création. Mais Dieu n'a pas formé notre corps immédiatement par lui-même, il en a, pour ainsi dire, abandonné la formation aux causes secondes; et dans ce sens nous sommes les enfans des hommes, de même condition que nos pères, sujets comme eux aux infirmités, aux maladies, à la mort. Mais à la résurrection, ce sera la toute-puissance de Dieu qui nous rendra nos corps formés de sa main, et nous serons les enfans de la résurrection. Nous serons les enfans de son amour et de sa tendresse, en qui il se plaira à faire éclater les trésors de sa sagesse et de sa toute-puissance. Qui peut donc concevoir quels seront la perfection, la beauté, la variété et l'éclat de ces corps glorieux, destinés à former la cour céleste, et à vivre éternellement avec les Anges?

4.° Ils seront dignes du siècle à venir et de la résurrection. Dans le siècle présent, la naissance n'est point et ne sauroit être l'effet du mérite, puisqu'elle le précède. L'un naît pour le sceptre et l'autre pour la houlette, sans que ni l'un ni l'autre aient pu mériter cette différence. Mais dans le siècle futur, personne n'aura part à cette résurrection glorieuse, qu'il ne l'ait

méritée et qu'il n'en ait été trouvé digne, et chacun aura part à ce bonheur et à cette gloire, à proportion et suivant le degré de son mérite ; ce qui ajoutera un nouvel éclat à la gloire de ces nobles citoyens du ciel, et fera le solide fondement de leur bonheur. Mais comment, et par quel moyen se rendre digne d'un état si glorieux ? C'est encore là un effet de la bonté, de la sagesse et de la toute-puissance de Dieu, qui consommera le bonheur des saints, qui les réunira tous à Jesus-Christ, et par Jesus-Christ en Dieu. Ce moyen n'est autre que J. C., la foi en J. C., l'obéissance à J. C., la conformité à J. C. : c'est ce qu'il nous importe bien de méditer et d'entendre : car ce tableau de l'état glorieux des justes ressuscités, n'est pas tracé pour repaître notre imagination d'une vaine peinture, ou pour nous arracher quelques soupirs inefficaces ; il faut ou que nous soyons de ce nombre, ou du nombre de ceux qui ressusciteront pour une mort éternelle, semblables aux démons, enfans de colère et de vengeance, et dignes des supplices éternels auxquels ils seront condamnés. Ne différons donc pas à régler le plan de notre vie sur cette importante vérité.

TROISIÈME POINT.

Témoignage de Moïse sur la résurrection.

Pour ce qui est de la résurrection des

morts, n'avez-vous point lu dans le livre de Moïse ce que Dieu lui dit en lui parlant du buisson ardent, et comme *Moïse lui-même en prouve la vérité, lorsqu'étant auprès du buisson, il appelle le Seigneur, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob?* Il faut se ressouvenir de ce que nous avons déjà dit, que la résurrection des corps et l'immortalité de l'ame ne font ici qu'une même question.

1.° N. S. tire de ce texte ce principe : *Or, Dieu n'est point le Dieu des morts, mais le Dieu des vivans.* Preuve profonde, lumineuse, universelle, digne de celui qui nous la donne ; car si nous le méditons bien, non-seulement ce texte, mais toute l'écriture, toute l'histoire du genre humain, tous les monumens qui subsistent dans le monde, tous les sentimens de notre propre cœur nous annoncent l'immortalité de l'ame après la mort du corps, et par conséquent la résurrection du corps pour être réuni à l'ame. Non, Dieu n'est pas le Dieu des morts, le Dieu du néant, car le néant n'est rien. Si l'homme, en mourant, tombe dans le néant, toutes les promesses de l'écriture, même temporelles, faites à la nation juive et à ses patriarches, sont nulles, illusoires, et tombent dans le néant, comme ceux à qui elles sont faites. Tous les soins des hommes, l'amour de la patrie, les

services que l'on rend à la nation, la législation, les mesures que l'on prend pour l'avantage de ceux qui doivent suivre et nous succéder, tout cela est vain et déraisonnable, aussi bien que les sentimens de reconnoissance, d'estime et d'amour pour ceux qui nous ont précédés. L'ouvrage même de Dieu, la création et la religion, sont sans sagesse, sans dessein, sans utilité, si l'homme meurt tout entier. On peut en appeler ici au sentiment intérieur de ceux des incrédules qui ont écrit avec tant d'art, de politesse et de délicatesse : n'ont-ils jamais pensé au jugement de la postérité ? N'en ont-ils jamais désiré le suffrage ? Or, pour le néant, y a-t-il une postérité ?

2.° N. S. tire de ce texte cet axiome : *Car tous sont vivans à l'égard de Dieu.* Dieu n'anéantit point ce qu'il a une fois créé ; il n'anéantit pas même la plus petite portion de matière : comment anéantiroit-il des êtres raisonnables, capables de le connoître et de l'aimer ? Dieu n'auroit-il créé successivement tant de millions d'hommes, que pour les montrer un instant à la terre, et les replonger dans le néant ? On n'oseroit lui attribuer une semblable conduite, par rapport aux Anges : dire, par exemple, qu'il en a créé des millions, et que cent ans après, sans nulle raison, il les anéantit ; comment donc ose-t-on le dire des hommes ? Non,

non, tous vivent. Si ceux qui nous ont précédés ont disparu devant nos yeux, ils n'ont pas disparu devant les yeux du Seigneur. Nous disparoîtrons nous-mêmes bientôt de dessus la terre, mais nos esprits seront toujours en sa présence, et la poussière en laquelle nos corps se résoudront, ne sortira point de ses mains. Nos pères vivent, et nous nous rejoindrons à eux : faites-nous la grace, Seigneur, que ce soit dans le sein de votre gloire.

3.° Notre Seigneur tire de ce texte cette conclusion : *Vous êtes donc dans une grande erreur.* Puissent-ils y faire réflexion, les incrédules de nos jours ! Erreur bien grande en effet ! grande dans les principes, puisqu'elle n'est fondée sur rien, et que tout la combat ; grande dans les conséquences, puisqu'il s'agit d'un bonheur ou d'un supplice éternel. Ah ! puissent-ils ne pas fermer l'oreille à cette parole de leur Sauveur, qu'il leur adresse avec tant de douceur : *Vous êtes dans une grande erreur.* Hélas ! ne serois-je pas moi-même dans une grande erreur, si ayant la foi de la résurrection, je ne prenois pas toutes les mesures imaginables pour me la procurer sainte et glorieuse ?

4.° Quel fut le succès de cette dispute ? *Et le peuple, en entendant ceci, étoit dans l'admiration de sa doctrine. Mais*

les pharisiens ayant appris qu'il avoit imposé silence aux sadducéens, s'assemblèrent pour lui témoigner, par un sentiment forcé d'admiration, la satisfaction qu'ils eurent de sa réponse; jusque-là que, comme dit saint Luc, *quelques-uns des scribes* ou docteurs de la loi, *prenant la parole, lui dirent: Maître, vous avez bien parlé.* Eh! pourquoi donc ne pas le suivre ce maître qui parle si bien? pourquoi ne pas croire en lui? pourquoi ne pas s'attacher à lui? pourquoi continuer de le tenter et de le persécuter? Tel fut donc le succès de cette dispute; les sadducéens se turent, le peuple admira, les pharisiens applaudirent: mais on ne sait si quelqu'un se convertit. Hélas! nous admirons souvent; ne nous convertirons-nous jamais?

Seigneur, allumez dans mon cœur le feu de votre divin amour, à mesure que vous voudrez bien éclairer mon esprit de votre divine lumière! Faites-moi la grace de mériter le bonheur dont vous couronnez vos Saints, et afin que je m'en rende digne, faites que j'imite dès à présent, et autant qu'il sera en moi sur la terre, la vie qu'ils mènent dans le ciel! Ainsi soit-il.

CCLII.e MÉDITATION.

Jesus est interrogé par un scribe, sur le grand commandement de la loi. Matt. 22. 35-40. Marc. 12. 28-34.

PREMIER POINT.

L'idée que nous devons avoir des trois amours, de Dieu, du prochain et de nous-mêmes.

L'un d'eux, qui étoit docteur de la loi, et qui avoit entendu les sadducéens proposer leur question, voyant que Jesus leur avoit bien répondu, s'approcha et lui fit cette question pour le tenter : Maître, quel est le plus grand commandement de la loi, le premier de tous les commandemens ? Jesus lui répondit : Le premier de tous les commandemens est celui-ci ; écoutez, Israël, le Seigneur votre Dieu est le seul Dieu. Vous aimerez donc le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de tout votre esprit, et de toutes vos forces : c'est là le plus grand et le premier commandement. Et voici le second, qui est semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes. Il n'y a point de commandement plus grand que ceux-ci ; car toute la loi et les prophètes se réduisent à ces deux commandemens. Dans ces deux commandemens il est fait mention de

trois amours qu'il ne faut pas confondre, et dont il faut une fois pour toutes se faire une idée juste, afin d'éviter toute obscurité, et afin d'entendre plusieurs façons de parler, qui pourroient sans cela paroître contradictoires; car le terme, *amour*, relativement à Dieu, au prochain et à nous-mêmes, ne présente pas le même sens.

1.° De l'amour de Dieu. L'amour de Dieu est un amour d'hommage, d'adoration, de religion, d'obéissance, de reconnoissance, de dévouement, de confiance, de complaisance et de repos, tel que le mérite et l'exige l'Etre souverainement parfait, bon, libéral et miséricordieux, qui est la source de tous les biens, le centre de toutes les amabilités, l'unique objet capable de rendre souverainement heureux les cœurs qui l'aiment: c'est l'amour que doit essentiellement la créature au Créateur, le serviteur au maître le plus puissant, l'indigent au bienfaiteur le plus universel, le fils au père le plus tendre. Cet amour est fondé sur toutes sortes de titres, et renferme toutes sortes de devoirs. Cet amour oblige tout l'homme, toutes ses puissances, toute son activité. A cet amour tout doit être soumis, tout doit céder, tout doit être rapporté. Eh! comment mon cœur n'est-il pas embrasé de cet amour! Ah! que j'ai mal observé le plus grand,

Dieu, de l'aimer contre l'ordre de Dieu, de mettre en elle notre bonheur, et d'y fixer notre amour sans rapport à Dieu : quel crime c'est que de s'élever soi-même à la place de Dieu, de vouloir être le terme des respects, des hommages et de l'amour sans rapport à Dieu, comme si nous pouvions être le centre du bonheur. Tout cela est un renversement de l'ordre, une abomination, une idolâtrie digne des feux éternels.

2.° Règle de l'amour du prochain. Ce second précepte est semblable au premier, parce que l'amour légitime du prochain retombe dans l'amour de Dieu, et s'y rapporte tout entier. Le prochain n'est ni le motif, ni le terme de l'amour que nous lui devons. Que le prochain soit bon ou méchant, ami ou ennemi, reconnoissant ou ingrat, que par lui-même il mérite ou ne mérite pas d'être aimé, nous devons l'aimer pour Dieu, par rapport à Dieu, parce que Dieu le veut, l'ordonne, et a gravé cette loi dans nos cœurs. Celui-là se tromperoit donc grossièrement, qui se flatteroit d'aimer Dieu et n'aimeroit pas le prochain. La règle de l'amour du prochain, c'est de l'aimer comme nous-mêmes, ce qui ne dit pas une égalité de sentimens, mais une égalité de devoirs, c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà dit, que nous devons traiter le prochain comme nous

avons droit de vouloir qu'il nous traite. Cette règle n'est donc point opposée à l'ordre de la charité, qui commence par soi-même. Dans la concurrence de droits et de besoins égaux, nous pouvons nous préférer, s'il s'agit de biens temporels, et nous le devons, s'il s'agit de biens spirituels. De même nous devons préférer nos proches, nos amis, ceux dont nous sommes chargés, les personnes publiques et constituées en dignité, le prince, le public, et la patrie. Examinons comment nous remplissons ce second commandement.

3.° De l'amour de nous-mêmes. Nous ne sommes pas ici dans le lieu du terme et de la jouissance, mais dans un lieu de passage et d'épreuve. Comme nous avons deux vies à mener, la première dans ce monde, et la seconde dans l'autre, nous avons aussi, pour ainsi dire, deux nous-mêmes, le premier dans le siècle présent, qu'il faut haïr et sacrifier pour aimer et conserver le second, qui appartient au siècle futur. Il se présente à nous deux sortes de bonheur : le premier, dans ce monde, nous vient des créatures ; il est faux, insuffisant, périssable, et ne nous est présenté que pour nous éprouver : le second, dans l'autre monde, est vrai, solide, surabondant, éternel, et la récompense de ceux qui auront soutenu l'épreuve, qui auront renoncé

au faux bonheur pour s'attacher au véritable, enfin qui auront aimé Dieu, seul digne d'être aimé pour lui-même, unique source du vrai bonheur, et non les créatures indignes d'être aimées et incapables de nous rendre heureux. Mais l'amour de nous-mêmes est ardent, inquiet; son impatience le porte à s'attacher au premier objet qui se présente; il n'y a que la foi, l'amour de Dieu, et la grace, qui puisse suspendre cette impétuosité, nous découvrir la vérité, nous fortifier contre l'illusion, nous soutenir dans l'état de violence et de contrainte où nous devons persévérer, dans l'attente du souverain bonheur. C'est donc en soi un crime énorme que de changer l'objet et de pervertir l'ordre de ces trois amours; c'est violer toute la sainteté de la loi de Dieu, toutes les instructions des prophètes, tous les préceptes de l'évangile, et toute la morale des Apôtres.

TROISIÈME POINT.

Applaudissement du docteur à la réponse de Jesus.

1.° Sur l'unité de Dieu. *Et le scribe lui dit : Maître, ce que vous avez dit est bien véritable, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre que lui.* Les scribes accusoient N. S. de se dire fils de Dieu, égal à Dieu, et de se faire Dieu. Ils le soupçonnoient

en conséquence d'admettre plusieurs dieux ; et il semble que le docteur soit surpris d'entendre dire ici à Jesus, qu'il n'y a qu'un Dieu, et c'est peut-être pour cela qu'il lui applaudit. Reconnoissons nous-mêmes cette première vérité, qu'il n'y a qu'un Dieu. Remercions-le de nous avoir révélé que dans cet être essentiel, infini et incompréhensible, il y a trois personnes qui sont Dieu et un seul Dieu ; que la seconde personne s'est fait homme, que cet Homme-Dieu est notre Sauveur J. C., qu'il est Fils de Dieu, égal à Dieu, vrai Dieu, et un seul Dieu avec le Père et le Saint Esprit. Adorons ce précieux mystère, et conservons-en précieusement la foi.

2.° Sur l'amour de Dieu et du prochain. *Ainsi, aimer Dieu de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son ame et de toutes ses forces, et son prochain comme soi-même, est quelque chose de plus grand que tous les holocaustes et que tous les sacrifices.* Il paroît que le docteur répétoit avec affectation ces paroles de Notre Seigneur tirées de la loi. Répétons-les nous-mêmes, rappelons-les souvent à notre esprit, elles nourriront en nous le feu de l'amour divin, et éteindront celui de l'amour profane ; elles banniront de notre esprit les pensées vaines ou impures ; elles nous fortifieront contre les attaques de nos ennemis, et

rempliront notre cœur d'une douce consolation. Quant à l'amour du prochain, c'étoit le défaut des scribes de négliger cet amour, et de se glorifier en des sacrifices et autres pratiques extérieures d'une loi qui ne devoit pas toujours durer, et qui devoit bientôt être abolie par la loi de grace et d'amour. Notre docteur ne donnoit point dans cet abus. Hélas! n'y donnons-nous point nous-mêmes? On se feroit scrupule de manquer à une dévotion, à une pratique, à une abstinence, et on ne s'en fait pas d'une médisance, d'une antipathie, d'une aversion et autres fautes semblables.

3.° Heureuses dispositions du docteur. *Jesus voyant que cet homme avoit répondu sagement, lui dit : Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu.* En effet, que lui manquoit-il pour croire en Jesus et à l'évangile? Encore quelques démarches faites avec docilité, et il devenoit Disciple du Sauveur. Qu'est-ce donc qui le retenoit? ce qui nous retient tous les jours : respect humain, société contagieuse, lâcheté, foiblesse, paresse. On est dans les meilleures dispositions, on voit le bon chemin et on voudroit y entrer, on connoît le mauvais et on n'y marche qu'à regret; mais on n'ose en sortir, on redoute le monde, on craint l'éclat, et avec toutes ces belles dispositions on se perd et on se damne.

Je vous remercie, ô mon Dieu ! de m'avoir instruit de ces grandes vérités. Je ne serai pas loin de votre royaume si je les goûte, mais je n'entrerai jamais ni dans votre royaume ni dans l'esprit de ces vérités, qu'autant que votre amour dominera dans mon cœur : qu'il en soit donc uniquement, pour toujours et absolument le maître ! Ainsi soit-il.

CCLIII.e MÉDITATION.

Jesus interroge les scribes et les pharisiens sur le Christ et sur le pseaume 109, Dixit Dominus.

Observons ici la sagesse de Jesus, les paroles du pseaume, citées par Notre Seigneur, et les mystères de Jesus, contenus dans le reste du même pseaume. *Matt.* 22. 41-46. *Marc.* 21. 34-37. *Luc.* 20. 40-44.

PREMIER POINT.

Sagesse de Jesus.

1.° Sagesse de Jesus dans la défaite de ses ennemis. *Et personne n'osa plus lui faire de question.* Jamais J. C. n'avoit paru un si grand maître que ce jour-là, qui étoit toujours le mardi de ce que nous appelons la semaine sainte. Dès le matin, il avoit déconcerté la synagogue en corps, il l'avoit accablée par des paraboles dont elle ne pouvoit se dissimuler le sens, ni éviter l'application. Il avoit ensuite été

attaqué par toutes sortes de personnes, et sur toutes sortes de matières : sur les matières d'état, par les pharisiens et les hérodiens ; sur le dogme, par les sadducéens ; sur la morale, par les scribes ; et il avoit répondu à tout avec tant de sagesse et de dignité, que ces mêmes adversaires, et en même temps ses ennemis mortels n'avoient pu s'empêcher de lui applaudir. Ils étoient tous réduits au silence ; personne n'osoit plus lui faire de questions, ni se mesurer avec lui, la dispute tournant toujours à sa gloire, et ne faisant qu'augmenter l'admiration au lieu de la diminuer. Je me réjouis de votre gloire, ô mon Sauveur ! et j'adore cette souveraine sagesse qui, en confondant vos ennemis, remplit de joie le cœur de vos serviteurs, et instruit votre église jusqu'à la fin des siècles.

2.° Sagesse de Jesus, dans le temps qu'il prend pour les interroger. Jesus profita de ce moment de silence et d'admiration, pour élever les esprits à une vérité plus sublime, c'est-à-dire, à sa divinité qui est la base du christianisme. *Or, comme les pharisiens étoient ainsi assemblés, Jesus les interrogea.* Il voulut que ses adversaires trouvassent eux-mêmes cette vérité dans leurs propres livres ; ou que s'ils ne la trouvoient pas, ils demandassent d'être instruits, ou enfin s'ils le refusoient, que leur ignorance, leur

obstination et leur orgueil demeurassent à jamais confondus, et que son église, dans la dernière instruction publique de son divin époux, faite dans le temple de Dieu, trouvât le fondement de la foi, et des armes invincibles contre ses ennemis.

3.° Sagesse de Jesus dans la question qu'il leur fait. *Et il leur dit : Que pensez-vous du Christ? De qui est-il fils? De David, répondirent-ils.* Sur ce point leur école étoit d'accord; mais voici la difficulté. Jesus continuant, leur dit : *Comment les scribes disent-ils que le Christ est le fils de David, puisque David lui-même, inspiré par le Saint-Esprit, l'appelle son Seigneur, en disant, au livre des pseaumes : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied. Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-ils son Fils?* La question étoit intéressante. Il s'agissoit du Messie (1), et de l'explication d'un pseaume que tout le monde connoissoit, et qui nous est devenu familier à nous-mêmes. D'un côté, il n'étoit pas douteux que le Messie ne dût être Fils de David; d'un autre côté, il n'étoit pas douteux non plus qu'il ne s'agît du Messie dans le pseaume où David l'appelle son Seigneur. Aussi *le*

(1) *Messie*, en hébreu, est la même chose que *Christ*.

peuple, qui étoit nombreux, prenoit un plaisir singulier à entendre Jesus ; peut-être même n'étoit-il pas fâché de voir l'embarras de ses docteurs sur cette dernière question. Quoi qu'il en soit, ceux-ci n'eurent pas un mot à lui répondre. *Personne ne lui put répondre une parole. Et depuis ce jour-là, qui que ce soit n'osa plus lui faire aucune question.* Ils ne purent résoudre la difficulté, et n'eurent pas l'humilité d'en demander la solution au divin maître qui les interrogeoit. Confus et irrités, ils prirent le parti de se retirer, bien résolus de ne plus l'attaquer par leurs questions, et de ne plus s'exposer à entendre les siennes. Malheur à celui qui fuit la lumière, et qui craint d'être éclairé ! Ne soyons pas de ce nombre, et à cet effet méditons avec attention les paroles du pseaume que cite ici Notre Seigneur.

SECOND POINT.

Des paroles du pseaume, citées par N. S.

1.° Comment Jesus est-il Seigneur de David, quoiqu'il soit son fils ? C'est qu'il est fils de David selon la chair et selon la nature humaine, et qu'il est fils de Dieu selon sa nature divine, étant le Verbe fait chair. Ceux qui déjà avoient reconnu que Jesus étoit fils de Dieu, pouvoient entrevoir la réponse à la difficulté qu'il avoit proposée ; mais il falloit que le Saint-Esprit nous la développât. Jesus étoit

étoit homme et Dieu tout ensemble. C'est ce qu'il avoit si souvent insinué dans ses discours, que ses ennemis le lui avoient reproché comme un blasphème. Cependant ils viennent de voir que sans ce dénouement, on ne peut expliquer les paroles de David, qui par-là deviennent une preuve de tout ce que Jesus avoit dit de sa divinité. Cette doctrine ne devoit pas non plus paroître opposée à ce que Jesus venoit de dire, qu'il n'y avoit qu'un Dieu. Jesus, en citant les paroles du pseaume, dit que David les a écrites, inspiré par l'Esprit-Saint. Les juifs n'en doutoient pas. Or si la foi en l'Esprit-Saint ne leur paroissoit point opposée à l'unité de Dieu, ils devoient donc pareillement croire au fils de Dieu, sans craindre de blesser l'unité de Dieu, et d'admettre plusieurs dieux. Que de profonds et adorables mystères ! De quelle admirable manière Jesus sait les proposer ! Quelle consolation pour nous de les voir consignés dans les livres des hébreux, si longtemps avant la naissance temporelle de Jesus ! David, par inspiration du Saint-Esprit, appelle Jesus son Seigneur; il nous a prévenus, et c'est par le même Esprit que nous l'appelons Notre-Seigneur. Ah ! que ce nom doit nous être cher ! Avec quel amour, avec quelle confiance et quel respect devons-nous le prononcer !

2.° Comment Jesus est-il assis à la droite de Dieu son père? C'est l'expression que, depuis l'Ascension de N. S., les Apôtres et les Evangélistes ont employée, que les Apôtres nous ont transmise dans leur symbole, et dont l'Eglise universelle se sert pour exprimer sa foi. Quelle consolation, encore une fois, de la voir ici employée avec tant de majesté, et si longtemps auparavant! Jesus, depuis son Ascension, est assis à la droite de Dieu son père. L'écriture et l'église nous marquent, par cette expression, sa suprême dignité, sa puissance céleste, et la fin de ses divins travaux.

3.° Comment les ennemis de Jesus deviendront-ils l'escabeau de ses pieds? Ce sera au dernier jour, lorsque Dieu, après leur avoir ôté la vie de ce monde, et les avoir dépouillés de tout ce qui entretenoit sur la terre leur orgueil et leur désobéissance, les rappellera à une seconde vie, leur présentera son fils Notre-Seigneur dans tout l'éclat de sa gloire, et les forcera de paroître devant lui foibles et tremblans, pour en recevoir le dernier arrêt de leur réprobation. Il semble que ces paroles du pseaume n'étoient pas nécessaires à la question que N. S. proposoit aux pharisiens, et vraisemblablement il ne les cita que pour frapper, du moins par la crainte, ces cœurs endurcis. Mais rien ne les toucha,

ils furent insensibles à tout. Prenons garde de ne pas les imiter. Nous entendons tous les jours chanter dans nos églises ces terribles paroles, nous les chantons nous-mêmes : y faisons-nous bien réflexion ? ne prononçons-nous point notre condamnation ? Eh quoi, Seigneur, aurois-je bien le malheur de me trouver dans ce grand jour au nombre de vos ennemis, moi qui vous aime, ce me semble, de tout mon cœur, moi qui souffre de tous les outrages qu'on vous fait, qui voudrois vous voir adoré et servi par toutes les créatures, qui donnerois volontiers ma vie pour vous, moi qui aimerois mieux mourir que de vous offenser ? Ah ! j'espère qu'il n'en sera pas ainsi, ô mon Sauveur ! j'espère que, délivré de mes péchés, par votre miséricorde, et sanctifié par votre grace, je serai du nombre de vos serviteurs fidelles ; qu'avec eux j'applaudirai à votre triomphe, et que j'en célébrerai la gloire dans le ciel pendant l'éternité.

TROISIÈME POINT.

Des mystères de Jesus contenus dans le reste du même pseaume (1).

Notre-Seigneur, en citant le commencement de ce pseaume, ne nous invite-t-il pas à nous le rappeler tout entier ? Et peut-on rien voir qui convienne

(1) La note est à la fin de cette méditation.

mieux au sujet qu'il traite, au lieu où il enseigne, et au temps où il parle ? Il traite de ce qu'il est au-dessus de l'homme ; il parle à la veille d'établir l'eucharistie et de souffrir la mort ; il enseigne dans le temple, sur la montagne de Sion, d'où son église doit se répandre sur toute la terre. Et quelle doit être notre admiration, de retrouver tout cela dans le divin pseaume que nous allons briévement paraphraser !

1.° Sa royauté et l'établissement du royaume de Dieu ou de l'évangile sur la terre. Le sceptre que vous porterez, comme le prix de votre valeur et le fruit de vos victoires, sera d'abord reconnu à Jérusalem, mais de la montagne sainte de Sion. *Virgam virtutis tuae emittet Dominus ex Sion.* Le Seigneur Dieu étendra votre empire jusqu'aux extrémités de la terre, où vous régnerez au milieu même de vos ennemis, *Dominare in medio inimicorum tuorum.*

2.° Son règne dans le ciel, votre qualité de roi ne se bornera pas à la terre ; vous la porterez avec vous, *tecum principium*, vous en jouirez dans le jour pur et interminable de l'éternité, *in die virtutis tuae.* C'est là qu'éclateront toute la gloire de vos mérites et toute la puissance de votre règne, dans la splendeur des saints, dans ce séjour de magnificence et de délices, d'où vos ennemis seront à jamais bannis.

Tecum principium in die virtutis tuae, in splendoribus sanctorum.

3.° Sa génération éternelle. Tel il convient que soit le règne de celui que je n'ai pas créé et tiré du néant, mais que j'ai engendré de mon sein avant tous les siècles, consubstantiel et égal à moi. *Ex utero ante luciferum genui te.*

4.° Son sacerdoce et son sacrifice. Le Seigneur Dieu l'a juré, et il ne rétractera point son serment. *Juravit Dominus, et non pœnitebit eum.* Le décret en est porté. Vous êtes le prêtre unique et éternel selon l'ordre de Melchisedech (1). Car, selon l'ordre d'Aaron, il y a plusieurs prêtres qui se succèdent les uns aux autres, qui n'ont point la qualité de rois, et qui offrent différentes espèces de sacrifices. Mais Melchisedech, pour vous représenter, fut roi et prêtre. L'écriture que l'Esprit-Saint a dictée, le présente seul, sans lui donner ni prédécesseur ni successeur; elle ne parle que d'une offrande qu'il fit de pain et de vin. Voilà la figure de votre sacerdoce royal et éternel, et de votre sacrifice unique et perpétuel. *Tu es sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech.*

5.° Sa qualité de juge. C'est donc ainsi, ô mon Dieu! que le Seigneur mon maî-

(1) Quelle chaîne prophétique depuis Abraham, par David, jusqu'à saint Paul!

tre, appuyé sur votre droite, revêtu de votre autorité, et armé de toute-puissance, *Dominus meus à dextris tuis*, brisera, au jour de sa colère, le sceptre des rois infidelles, des tyrans persécuteurs, et l'audace de tous les superbes qui auront refusé de le reconnoître et d'obéir à ses lois : *Confregit in die iræ suæ reges.* Il exercera son jugement sur toutes les nations : *Judicabit in nationibus.* Il écrasera la tête de tous les rebelles : *Implebit ruinas ;* et aucun n'échappera à la ruine totale des impies et des pécheurs, *Conquassabit capita in terrâ multorum.*

6.° Ses souffrances. Mais, hélas ! qu'il en doit coûter à mon maître, avant que d'être mis en possession de sa gloire ! Par quelle voie le conduisez-vous, ô mon Dieu ! Je le vois abreuvé d'un torrent d'humiliations et de douleurs, finir sa vie mortelle au milieu des opprobres et dans les plus cruels supplices : *De torrente in viâ bibet.* C'est par là que vous voulez qu'il entre dans sa gloire, parce que vous voulez qu'il soit mon rédempteur et mon modèle : *Propterea exaltabit caput.*

Après avoir admiré une prophétie si sublime, si détaillée et si exacte, il nous reste à réfléchir sur nous-mêmes, par rapport à chacun de ces mystères. 1.° Quel zèle avons-nous pour le règne

de J. C. sur la terre? 2.° Quel désir avons-nous du royaume des cieux? 3.° Notre foi est-elle pure et parfaitement instruite sur Dieu, sur la Sainte-Trinité, sur Jesus-Christ et son Eglise? 4.° Comment assistons-nous au sacrifice de J. C.? Comment y participons-nous? comment en célébrons-nous l'action? Comment nous préparons-nous à paroître au dernier jour? Quel temps donnons-nous à la méditation de la passion de Notre Seigneur? Quel goût avons-nous pour les souffrances, et quelle estime en faisons-nous?

Je vous adore, ô mon divin Sauveur! sur le trône de votre gloire. Je me réjouis du glorieux repos que vos victoires vous ont mérité. Daignez, du haut des cieux, jeter sur moi un regard de miséricorde; aidez-moi à combattre, et faites-moi vaincre comme vous, afin que je puisse jouir de l'éternel repos avec vous. Ainsi soit-il.

NOTE.

Eclaircissement sur le pseaume 109, Dixit Dominus, etc.

Cet admirable pseaume présente dans le latin et dans le grec une expression équivoque, qui ne se trouve point telle dans le texte hébreu, et qui a occasionné des explications différentes, faute de recourir au texte, ou d'y faire attention. Cette équivoque consiste dans le mot *Dominus*. Les deux principaux personnages de ce pseaume sont Dieu le père, et le Messie Notre Seigneur Jesus-Christ son Fils. Le latin, le grec, et les autres versions, sans excepter même celle de Pagnini, désignent ces deux personnages par le mot *Dominus*, ce qui jette de la confusion et cause de l'embarras; au lieu que dans l'hébreu, Dieu est désigné par son nom propre, que nous prononçons aujourd'hui *Jehova*, et le Messie par le mot *Adonaï*, comme on le prononce ordinairement, et qui veut dire *Dominus* ou *Dominus meus*. Dans ce pseaume, le mot *Jehova* est employé trois fois, et le mot *Adonai* deux fois. En retenant ces deux mots avec le reste de la vulgate, voici comment on lira ce pseaume.

Dixit Jehova Domino meo, sede à dextris meis, donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.

Virgam virtutis tuae emittet Jehova ex Sion: dominare in medio inimicorum tuorum.

Tecum principium in die virtutis tuae, in splendoribus Sanctorum: ex utero ante luciferum genui te.

Juravit Jehova, et non pœnitebit eum: tu es Sacerdos in aeternum, secundùm ordinem Melchisedech.

Dominus meus à dextris tuis, confregit in die iræ suæ Reges.

Judicabit in nationibus, implebit ruinas, conquassabit capita in terrâ multorum.

De torrente in viâ bibet, propterea exaltabit caput.

Les trois premiers mots sont de David; ensuite c'est Dieu qui parle au Messie, jusqu'au quatrième verset inclusivement. Dans ces mots: *emittet Jehova; Juravit Jehova*, c'est toujours Dieu qui parle, mais qui parle de soi en troisième personne, ce qui n'est pas même inusité parmi nous. Au verset trois, *principium* est pour *principatus, regia dignitas*. Dans le cinquième verset, le mot *Dominus* est le même que dans le premier verset, *Domino meo*; et on le peut traduire également *Dominus meus*. Ce nominatif ne peut désigner ici que le Messie, comme dans le premier verset, et non pas Dieu le Père; 1.o parce que si le prophète eût voulu désigner Dieu le Père, il se seroit servi de *Jehova*, comme dans les versets précédens, et non pas de *Dominus*, qu'il a déjà employé pour signifier le Messie; 2.o parce que c'est le nominatif de tous les verbes suivans. Or, si l'on entend par *Dominus* Dieu le père, ce nominatif ne peut convenir aux verbes du dernier verset, et ne convient pas même si bien aux verbes des deux versets précédens, que si l'on entend le Messie. 3.o Dans l'hébreu, cette expression, *à dextris tuis*, n'est pas ici avec la même proposition que dans le premier verset, ce qui marque un sens un peu différent, mais qui ne convient encore qu'au Messie. Au premier verset, il y a dans l'hébreu *ad dexteram meam*, ce qui cadre avec le verbe *sede*. Au cinquième il y a *super dexteram tuam*, ce qui signifie *appuyé sur votre droite, soutenu de votre puissance, revêtu de votre autorité*, ce qui convient au Messie, à qui Dieu a donné le droit et la puissance de

juger. C'est donc le prophète qui adresse ici la parole à Dieu, et qui décrit la vengeance que le Messie son Seigneur tirera de ses ennemis, la gloire où il sera élevé, et les souffrances par lesquelles il doit mériter son élévation. Tout ceci doit suffire, ce semble, pour prouver ce sentiment que suit saint Augustin. Il n'est pas nécessaire d'avertir que *confregit* est un prétérit prophétique qui équivaut à un futur. On ne parle pas non plus de quelques autres différences que fournit le texte hébreu, mais qui, n'étant point essentielles, ne sont pas de ce sujet, et meneroient trop loin.

CCLIV.e MÉDITATION.

Caractères des scribes et des pharisiens.
Matt. 23. 1-12. Marc. 12. 38-39. Luc. 20. 45-46.

PREMIER POINT.

Leur sévérité outrée.

1.° Ils sont dangereux. *Alors Jesus s'adressant au peuple et à ses Disciples, et continuant de les enseigner, leur dit : Gardez-vous des scribes et des pharisiens.* Les scribes et les pharisiens étant sortis du temple sans vouloir ouvrir les yeux à la lumière, Notre Seigneur jugea qu'il étoit temps de démasquer ces hypocrites, et de prévenir le peuple contre les obstacles qu'ils devoient bientôt opposer à la publication de l'évangile. Jesus avoit déjà ébauché

ce tableau en Galilée, en présence même de plusieurs scribes et pharisiens de ce pays-là; mais il voulut ici y mettre la dernière main, et apprendre à tous les siècles à se tenir en garde contre l'hypocrisie des séducteurs. Jesus n'ayant donc plus autour de lui que le peuple et ses Disciples, adressa à ceux-ci son instruction, dont le peuple qui l'entendoit, devoit aussi tirer son avantage. Profitons-en nous-mêmes. Gardons-nous des scribes modernes. Les premiers ont persécuté l'église naissante; les suivans l'ont troublée dans tous les temps. Il est plus important qu'on ne pense de bien placer sa confiance. Soyons-y attentifs.

2.° Ils disent et ne font pas. *Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Observez donc et faites tout ce qu'ils vous diront; mais ne les imitez pas en leurs œuvres, car ils disent et ne font pas.* Les scribes et les pharisiens étant assis sur la chaire de Moïse, et ayant pour enseigner une autorité légitime, il faut, tandis que subsistera cette chaire, les écouter, observer ce qu'ils prescrivent touchant les préceptes, les rits et les cérémonies de la loi; mais il ne faut pas les prendre eux-mêmes pour modèles, ni faire ce qu'ils font, parce que leur mauvais exemple ne détruit pas la vérité qu'ils annoncent, et ne sauroit justifier personne. Si donc parmi nous il

arrive que ceux qui sont chargés de nous instruire ne mènent pas toujours une vie conforme aux instructions qu'ils nous donnent, souvenons-nous de cette règle de notre Seigneur : Faites ce qu'ils vous disent et non ce qu'ils font. Mais ne suivons-nous pas une règle tout opposée? nous ne faisons aucune attention à leurs discours, à leurs instructions, à leurs exhortations; nous nous attachons uniquement à leurs mœurs; nous les examinons, nous les censurons, nous les critiquons, nous donnons des interprétations malignes à leurs vues, à leurs démarches, à leurs actions; nous écoutons avec plaisir, et nous croyons avec facilité le mal que l'on dit d'eux. N'est-ce pas là un renversement de l'évangile? Et que prétendons-nous par là? nous autoriser, nous justifier? La parole de J. C. nous condamne. Ah! cessons toutes ces déclamations injustes, qui, loin de justifier nos désordres, ne font que les augmenter! Quand il seroit vrai que quelqu'un des ministres ou pasteurs de l'église ne vivroit pas selon la sainteté de son état, sa perte, si j'imite sa conduite, empêchera-t-elle la mienne? Et si j'ai le malheur de me perdre, que m'importe qu'il se soit perdu avant moi? Sans examiner ni imiter ses actions, je me bornerai donc à faire ce qu'il me prescrit. La corruption de ses mœurs ne diminue

en rien la sainteté de la loi qu'il prêche ; comme la sainteté de la loi qu'il prêche n'autorise en rien la corruption de ses mœurs. L'irrégularité de sa conduite autorise même en quelque sorte les vérités qu'il enseigne, puisque ces vérités le condamnent, et qu'il n'ose cependant les dissimuler.

3.° Ils sont sévères pour les autres, et indulgens pour eux-mêmes. *Ils lient des fardeaux pesans, qu'on ne sauroit porter, et ils les mettent sur les épaules des hommes ; mais ils ne veulent pas les remuer du bout du doigt.* Les hommes sont toujours les mêmes, et quoiqu'avertis, ils ont toujours donné et donneront toujours dans les mêmes piéges. Nous voyons dans l'histoire de l'église, que dans tous les temps qui se sont écoulés depuis son établissement, tout hérétique qui annonce une réforme, qui a fait montre de sévérité, qui a traité de morale relâchée la sage conduite des pasteurs les plus zélés, qui a exigé une perfection impraticable et des dispositions impossibles, qui a débité des leçons sublimes, dont tout le fruit est l'éloignement des sacremens et la persévérance tranquille dans les désordres les plus affreux ; nous voyons qu'un tel hérétique, qui devoit être rejeté tout-à-coup avec horreur, s'est toujours fait des partisans ; que la réforme dont il se pare en

a toujours imposé à ceux même que sa vie immortifiée devoit désabuser ; que cette sévérité de parade, qui n'est en elle-même qu'un prétexte et comme un mot de ralliement, a toujours trompé le plus grand nombre. Et pourquoi ? parce que la source de nos erreurs est moins dans notre esprit que dans notre cœur, et que dès que la séduction attaque ce même cœur, elle en triomphe facilement, sur-tout lorsque, sous le voile même de la religion, elle le laisse en proie à ses passions.

SECOND POINT.

Leur vanité ridicule.

1.° Dans l'intérieur de leur cœur. *Ils font toutes leurs actions pour se donner en spectacle aux hommes.* Que de bonnes actions se trouvent corrompues par le désir ou la complaisance qu'on a d'être vu des hommes ! Espère-t-on d'être remarqué, d'être applaudi, on entreprend tout, on est capable de tout. Détournez ces regards des hommes, on n'a plus de courage pour rien ; les bonnes œuvres secrètes sont sans appas, et on ne peut se résoudre à les pratiquer. Ce poison de la vanité est si subtil, qu'à peine celui qui en est atteint s'en aperçoit ; il est si mortel, qu'il change en vice la vertu, et en péché les œuvres les plus saintes ; enfin il est d'autant plus flatteur, qu'il

est plus caché au fond du cœur ; car nous mourrions de honte, si les hommes voyoient la vanité qui nous fait agir. Mais Dieu la voit ; et que sommes-nous à ses yeux ? Il la fera voir au dernier jour ; et que serons-nous aux yeux de l'univers ? Notre Seigneur, qui voit nos intentions les plus secrètes, ne peut-il pas dire de nous avec une juste indignation, que nous faisons toutes nos actions pour nous donner en spectacle aux hommes ?

2.° Dans l'extérieur de leurs habits. *Ils affectent de porter de larges bandes où sont les paroles de la loi, et d'avoir aussi des franges plus longues. Ils se plaisent à se promener avec de grandes robes.* Les scribes et les pharisiens affectoient dans leurs habits la propreté, l'élégance, l'amplitude, la magnificence. Affectation bien puérile et bien ridicule ! Quelle honte, si elle avoit passé jusqu'à nous ! Elle ne seroit pas pardonnable dans une femme chrétienne, ni dans un chrétien séculier ; combien seroit-elle scandaleuse dans un ecclésiastique, dans un religieux ! Hélas ! que de petitesses se glissent quelquefois dans nos cœurs, et se manifestent au dehors ! Nous en rougirions, si nous rentrions en nous-mêmes, ou si nous savions ce que pensent de nous ceux dont nous recherchons l'estime par ces dehors affectés, si con-

traires à la modestie et à l'humilité de notre état.

3.° Dans les marques d'estime qu'ils recherchent. Il n'en est aucune qu'ils n'exigent, et qu'ils ne croient leur être due. *Ils aiment à avoir les premières places dans les festins, et les premières chaires dans les synagogues. Ils aiment à être salués dans les places publiques, et à être appelés maîtres par les hommes.* Quelle fierté ! quel orgueil ! Faut-il qu'une si folle vanité vienne encore parmi nous troubler notre repos, piquer notre jalousie, exciter nos murmures, causer des contestations et des querelles, rompre les liens de l'amitié, et y substituer des haines et des animosités irréconciliables !

TROISIÈME POINT.

De la défense que fait Notre Seigneur à ses Disciples.

1.° Du sens de cette défense. *Pour vous, ne vous faites point appeler Seigneur* (1); *car vous n'avez qu'un Seigneur, et vous êtes tous frères. Et n'appelez personne sur la terre votre père; car vous n'avez qu'un Père qui est dans les cieux. Ne vous faites pas non plus appeler maître : parce que vous n'avez qu'un Maître, qui est le Christ.* Cette

(1) Le mot *Rabbi*, *Maître*, signifie aussi *Seigneur*; et c'est ainsi qu'il faut le traduire ici, sans quoi ce verset n'auroit pas de sens.

défense doit s'entendre par opposition à l'esprit dans lequel les scribes et les pharisiens prenoient ces titres, savoir, par esprit de vanité, d'ambition, de secte et de parti. Les Disciples de J. C. quelque distingués qu'ils puissent être entre eux par les talens naturels ou les dons de Dieu surnaturels, par la naissance, le rang, la dignité civile ou ecclésiastique, se reconnoissent tous pour frères ; ils n'ont qu'un même Père, qui est Dieu, qu'un même Maître pour les enseigner, qui est Notre Seigneur J. C. Quel est notre amour pour ce Père, notre respect pour ce Seigneur, notre docilité pour ce Maître ? Cette défense regardoit spécialement les Apôtres, qui devoient vivre parmi les scribes et les pharisiens ; aussi l'ont-ils ponctuellement observée. Ils se nommoient simplement par leur nom. *Je suis venu*, dit saint Paul, *voir Pierre à Jérusalem, et je n'ai vu aucun autre des Apôtres, si ce n'est Jacques.* De même saint Pierre parlant de saint Paul, l'appelle *notre très-cher frère Paul.*

2.° De l'abus qu'on pourroit faire de cette défense. Ce seroit manifestement abuser de cette défense, que de s'imaginer qu'il ne soit pas permis d'employer ces qualifications dans l'usage commun de la vie, soit dans l'ordre naturel, civil et politique, soit dans l'ordre religieux et ecclésiastique ; et pour ne parler que

de ce dernier, lorsque la vénération des fidelles a donné aux successeurs des Apôtres et à leurs associés dans le saint ministère les titres de Seigneur, de père, de maître, de docteurs, etc. on n'a jamais pensé que ce fût une contravention à la défense de J. C., parce qu'on n'a donné ces titres qu'avec la subordination convenable pour le Seigneur, le père et le maître suprême dont les autres nous tiennent la place. Loin donc de nous scandaliser aujourdhui de ces titres, donnons-les avec les mêmes sentimens de respect, de religion et de reconnoissance, que les premiers chrétiens.

3.° De deux maximes qui expliquent cette défense. *Celui qui est le plus grand parmi vous, sera votre serviteur; car quiconque s'élevera sera humilié, et quiconque s'humiliera sera élevé.* Méditons bien ces deux maximes si souvent répétées dans l'évangile. Elles sont bien propres à nous faire refuser tous les titres d'honneur, et à nous tenir dans l'humilité lorsqu'on nous les donne.

Ne permettez pas, Seigneur, que vos
nistres désavouent par leur faste et
r vanité l'ignominie de la croix, dont
us avez fait votre gloire! Faites qu'ils
fassent un devoir de souffrir plutôt
ie d'agréer les hommages et la soumis-
on d lles, qui, de leur côté, ne
aur op les respecter. Faites que

dans les occasions où ils se trouvent quelquefois de soutenir leurs droits et leur rang, ils se mettent en garde contre l'esprit de domination et d'orgueil, qui ne se cache que trop souvent sous le voile du zèle et de l'autorité. Préservez votre peuple, ô mon Dieu ! de ces faux docteurs, qui, plus artificieux encore que les scribes, cachent leur orgueil sous les dehors de la modestie et de l'humilité ; de ces faux guides, qui, sous le masque d'une apparente vertu, laissent aux passions une libre carrière ; de ces hommes dangereux, qui, sous prétexte de doctrine et sous le voile d'une austérité de parade, font méconnoître l'auteur même du salut ! Ainsi soit-il.

CCLV.e MÉDITATION.

Des quatre premiers anathèmes contre le faux zèle des scribes et des pharisiens. Matt. 23. 13-12. Marc. 12-40. Luc. 20 47.

PREMIER POINT.

Premier anathème, contre leur malice à détourner du royaume des cieux.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux ! car vous ne voulez ni y entrer, ni y laisser entrer ceux qui le voudroient. N'est-

ce pas ici un excès de malice bien digne de l'anathème du Sauveur? Ah! si vous ne voulez pas vivre en chrétien, penser en catholique, n'empêchez pas du moins ceux qui le veulent. Soyez, puisque vous le voulez, assez désespéré pour renoncer à votre salut; mais quelle est votre fureur d'empêcher les autres de faire le leur? Je ne les empêche point, direz-vous. Et à quoi donc tendent ces discours libertins, impies, séditieux, que vous tenez; ces livres contre les mœurs, la religion et l'église, que vous répandez? Pourquoi ces mépris outrageans, ces railleries piquantes, cette persécution continuelle, cette guerre ouverte que vous faites à ceux qui ne pensent pas et ne vivent pas comme vous? Ah! que chacun doit craindre d'avoir part à ce terrible anathème! Combien se portoient d'eux-mêmes au bien, et seroient maintenant dans le royaume des cieux, qui leur étoit ouvert, si de faux amis, si des hypocrites ne les en avoient détournés? N'avons-nous rien nous-mêmes à nous reprocher sur ce point? Nos discours, nos mauvais exemples, nos scandales n'ont-ils détourné personne de la voie du salut? Et comment réparer un si grand crime, sinon par une pénitence sévère, par des larmes intarissables, et un vrai zèle pour le salut des ames, pour les aider, les animer, les soutenir dans leurs

bonnes dispositions, et les défendre contre ceux qui tâcheroient de les détourner ?

SECOND POINT.

Second anathème contre leur hypocrisie, pour tirer de l'argent des veuves.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui sous prétexte de longues prières, dévorez les maisons des veuves ; c'est pour cela que vous recevrez un jugement rigoureux. Condamnation bien justement méritée ! Quelle indignité de voir ces docteurs d'une sévérité hypocrite, s'attaquer à un sexe foible et peu instruit, pour l'entêter de leur fanatisme ; faire sortir des bienséances de leur état, des femmes respectables, en leur inspirant l'amour de la dispute, le goût des discussions théologiques, et le ton décisif dans les matières de foi ; les épuiser en contributions au profit des séducteurs qui les trompent, et de la cabale qui les joue ! Mais si ces hypocrites trompeurs sont infiniment coupables, ces ames trompées sont-elles excusables ? Devroient-elles souffrir qu'en leur présence on mît en problème l'autorité et les décisions de l'église ; qu'on les tirât de l'humilité, de la docilité, de l'obéissance qui est due aux légitimes pasteurs, et qui convient si bien à leur état ? Peuvent-elles

méconnoître ces faux docteurs, qui, en ne recommandant que vérité et charité, ne distillent que le poison de la médisance et de la satyre, et se font les échos perpétuels des absurdités et des calomnies inventées par les ennemis déclarés de l'église ? Voilà de quoi elles auront à répondre, et le prétexte frivole qui les aura trompées, ne les excusera pas.

TROISIÈME POINT.

Troisième anathème contre leur ardeur à augmenter le nombre de leurs sectateurs.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous faites le tour de la mer et de la terre pour faire un prosélyte, et après qu'il l'est devenu, vous le rendez fils de l'enfer deux fois plus que vous. Ces prosélytes que Notre Seigneur leur reproche ici de rechercher avec tant de peine, n'étoient pas des gentils qu'il cherchassent à convertir, mais des israélites qu'ils s'efforçoient d'attirer à leur secte. Le zèle des sectaires ne se porte point à éclairer les idolâtres, à ramener les hérétiques, et à convertir les pécheurs. Sur tout cela ils restent dans l'inaction et le silence. Mais où leur zèle déploie toute son activité, c'est à pervertir les catholiques, pour les attacher à leur parti : et à ce seul trait il seroit aisé de les reconnoître. *Vous faites le tour de la mer et de la terre.*

C'est une manière de parler qu'on ne doit pas prendre à la lettre, ce qui signifie seulement qu'ils faisoient tous leurs efforts et mettoient tout en œuvre pour réussir. Le sacrifice de s'expatrier pour étendre le royaume de Jesus-Christ, n'a jamais été du goût des hérétiques. Ce zèle vraiment apostolique, qui fait traverser les terres et les mers, ne s'est vu et ne se voit encore que dans l'église catholique. La réforme prétendue, qui se vante de rappeler les premiers siècles de l'église, n'oseroit dire du moins qu'elle l'imite dans ce point. Mais quels mouvemens ne se donnent point les sectaires pour augmenter le nombre de leurs sectateurs, et pour décrier ceux dont ils redoutent le vrai zèle! Est-il de moyens justes ou injustes, honnêtes ou honteux qu'ils ne mettent en œuvre? *Vous les rendez fils de l'enfer deux fois plus que vous.* Sans entrer dans toutes les explications qu'on a données à ces paroles, l'expérience ne nous fait que trop voir que les successeurs des méchans sont encore plus méchans qu'eux. *Fils de l'enfer :* cette expression n'a pas paru trop forte au divin maître de la vérité et de la douceur : ne fera-t-elle point rentrer en eux-mêmes ceux qui s'abandonnent à ce zèle furieux dont ils ne peuvent s'empêcher de sentir eux-mêmes l'injustice? Ne retiendra-t-elle point ceux que l'on tâche d'engager dans l'erreur?

QUATRIÈME POINT.

Quatrième anathème contre leur témérité à décider en aveugles.

Malheur à vous, conducteurs aveugles, qui dites : Si un homme jure par le temple, cela n'est rien ; mais s'il jure par l'or du temple, il est obligé à son serment. Insensés et aveugles que vous êtes ! lequel doit-on plus estimer de l'or ou du temple qui sanctifie l'or ? Et si un homme, dites-vous, jure par l'autel, cela n'est rien : mais quiconque jure par le don qui est sur l'autel, est obligé à son serment. Aveugles que vous êtes ! Quel est le plus grand, ou le don qui charge l'autel, ou l'autel qui sanctifie le don ? Il est peu de matières sur lesquelles les hérétiques aient montré tant d'aveuglement, que sur celle du serment. Les uns ont dit que le serment ne pouvoit jamais être permis dans aucun cas ; les autres ont accusé l'église d'injustice et de violence, de ce qu'elle veut, dans certains cas, s'assurer par la voie du serment, de la foi de ses Disciples, de ses ministres ; d'autres enfin ont été jusqu'à décider que ces sortes de sermens étoient nuls, qu'on pouvoit les faire contre la vérité sans scrupule, et se parjurer sans péché. Quelle doctrine ! quels conducteurs ! quelle morale ? Ne faut-il pas être bien aveugle soi-même, pour

pour se laisser conduire par de tels guides ? La source de cet aveuglement, c'est l'intérêt qui fait qu'on estime et qu'on aime l'or plus que le temple, l'offrande plus que l'autel, le bénéfice plus que la foi, le revenu du bénéfice plus que le service de l'église et que le salut des ames. Malheureux intérêt, combien fais-tu tous les jours de parjures, de mercenaires, d'aveugles et d'hypocrites ! Le remède à cet aveuglement, c'est de se former une idée juste des choses, et de bien saisir cette maxime du Sauveur, que c'est le temple qui sanctifie l'or, et que c'est l'autel qui sanctifie les offrandes qu'on y fait, et dont le ministre du temple et de l'autel peut user légitimement. Voilà l'oracle de J. C., sur lequel chacun doit régler son estime, son amour, ses paroles et sa conduite. Un second moyen de remédier à notre aveuglement, c'est de nous servir des choses visibles pour nous élever aux invisibles. *Celui donc qui jure par l'autel, jure par l'autel et par tout ce qui est dessus ; et quiconque jure par le temple, jure par le temple et par celui qui y habite ; et celui qui jure par le ciel, jure par le trône de Dieu et par celui qui y est assis.* Nous sommes aujourd'hui assez instruits par la nature du serment ; mettant donc cette matière à part, nous pouvons profiter des paroles de Notre Seigneur, pour

nous exciter à quelques pratiques pieuses et consolantes. Jetons souvent les yeux sur l'autel, et voyons-y des yeux de la foi celui qui est lui-même l'autel, le prêtre et la victime ; voyons-y tous les cœurs des vrais fidelles purifiés, sanctifiés par celui de J. C. auquel ils s'unissent. Refuserions-nous d'y porter, d'y offrir le nôtre? Portons-le avec ferveur, offrons le avec confiance, parce que c'est l'autel de propitiation. Entrons dans le temple, soyons-y, sortons-en avec le respect religieux que doit nous inspirer la majesté invisible du Dieu qui y habite, et qui en a fait sa maison pour y recevoir nos vœux et nos hommages. A la vue de ce ciel élevé au-dessus de nos têtes, pensons que c'est là le trône de Dieu, que c'est là qu'il est assis, que c'est de là qu'il éclaire, qu'il contemple, et qu'il juge les peuples et les rois, que c'est là qu'il nous appelle; que c'est le jour délicieux qu'il nous destine, et où déjà nous ont devancés une infinité d'ames bienheureuses qui y jouissent de la récompense accordée à la fidélité qu'elles ont eue dans les mêmes épreuves que nous.

Soutenez, Seigneur, votre église contre l'enfer et ses suppôts ! Protégez vos fidelles serviteurs, uniquement zélés pour les intérêts de votre gloire et pour le salut des ames! Préservez votre peuple d'une séduction d'autant plus à craindre, qu'elle

attaque en même-temps notre foi et nos mœurs! Entretenez cet esprit apostolique dans votre église, qui lui forme, dans les contrées les plus reculées et les plus barbares, des enfans dignes d'elle! Ainsi soit-il.

CCLVI.e MÉDITATION.

Des quatre derniers anathèmes contre la fausse religion des scribes et des pharisiens. Matt. 23. 23-33.

PREMIER POINT.

Cinquième anathème contre l'omission de l'essentiel.

1.° Dans la pratique de la vertu. *Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui payez la dîme de la menthe, de l'anet et du cumin, pendant que vous abandonnez ce qu'il y a de plus important dans la loi; savoir, la justice, la miséricorde, et la bonne-foi! Il falloit faire ces choses-là, sans omettre celles-ci.* La dîme de ces menus grains n'étoit pas comprise sous la lettre de la loi; la payer étoit une œuvre de surérogation et louable en elle-même, si elle eût eu un bon principe, si l'hypocrisie n'y eût point eu de part; mais il ne falloit pas pour cela omettre l'essentiel de la loi. Prenons garde de ne pas tomber dans la même faute. Nous sommes exacts à rem-

plir des pratiques particulières, des dévotions que nous nous sommes imposées, des œuvres qui sont de notre goût; mais n'omettons-nous pas les œuvres essentielles de la loi? N. S. n'en nomme ici que trois qui regardent le prochain : examinons comment nous les pratiquons nous-mêmes. 1.° *La justice.* Si nous sommes assis sur les tribunaux, ou si nous possédons quelque emploi qui y ait rapport, comment, à cet égard, remplissons-nous nos obligations? Sommes-nous diligens, appliqués, assidus? Sommes nous justes, inflexibles, équitables, désintéressés? N'occasionnons-nous pas, par notre faute, des pertes, des frais, de justes plaintes? Si nous ne sommes pas juges, pourquoi nous mêlons-nous en tant d'occasions de juger notre prochain? Mais encore, le jugeons-nous avec équité? ne le jugeons-nous pas avec malignité, par haine, antipathie, jalousie? 2.° *La miséricorde.* Comment l'exerçons-nous? Pardonnons-nous les torts, les offenses, les injures? Supportons-nous avec patience et douceur les défauts du prochain? Sommes-nous sensibles à sa misère, à ses afflictions, à ses peines? Le soulageons-nous par nos aumônes, par nos conseils, par des expressions de compassion, des paroles de douceur et de consolation? Ne le rebutons-nous pas avec aigreur, impatience et mépris?

3.° *La foi.* La foi envers Dieu, soumise et orthodoxe, est toujours supposée ; sans elle point de vraie vertu. Il s'agit ici de la foi envers le prochain, de la bonne foi dans le commerce des hommes, de la fidélité dans les contrats, de l'exactitude à tenir ses promesses, de la vérité dans toutes ses paroles, en sorte qu'à jamais en soient bannis la fraude, le mensonge, l'équivoque, la dissimulation, la malignité, la satyre, la médisance, la calomnie. Que ces trois mots sont énergiques ! qu'ils renferment de devoirs ! En nous les recommandant comme essentiels, on ne nous dit pas de négliger des dévotions particulières que nous pouvons pratiquer utilement. Ainsi, sur ce premier article, retenons la maxime de N. S. *Il falloit faire ces choses-là, sans omettre celles ci.*

2.° Dans la fuite du vice. La scrupuleuse délicatesse des scribes et des pharisiens alloit jusqu'à se donner le soin de faire passer par une espèce de tamis tout ce qu'ils buvoient, de peur d'avaler rien d'impur. Sur quoi Notre-Seigneur leur dit : *Guides aveugles, vous craignez le moucheron, et vous avalez le chameau !* N'est-ce point là notre portrait ? On se fait scrupule, on s'accuse de plusieurs choses indifférentes ou légères, on y apporte une attention qui va jusqu'à l'inquiétude ; c'est un moucheron qui nous

occupe. Mais sur les devoirs de son état, sur les sentimens intimes de son cœur, sur une passion qui flatte, sur une habitude changée en nature, on n'y jette pas un seul coup-d'œil, on n'y fait pas la moindre attention; et des péchés considérables contre la charité, la pureté et la justice, se commettent sans remords et sans qu'on veuille s'en apercevoir; n'est-ce pas avaler le chameau? Aveuglement déplorable! Chacun doit s'en garantir pour soi-même, et les conducteurs des ames doivent en garantir les autres.

SECOND POINT.

Sixième anathème contre la négligence de l'intérieur.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, tandis qu'au dedans vous êtes pleins de rapine et d'impureté! Qui n'a pas à se reprocher d'avoir plus de soin de l'extérieur que de l'intérieur? Equité, probité, honnêteté, foi, religion, on ne voudroit pas dire ou faire la moindre chose qui donnât à penser que nous manquons de ces vertus: mais dans l'intérieur, qu'en est-il? Quels sont nos sentimens, nos pensées, nos désirs, nos intrigues cachées, nos menées secrètes, nos industries déguisées, nos œuvres ténébreuses?

C'est de quoi nous ne nous mettons point en peine, c'est sur quoi nous jetons un voile épais qui nous dérobe à nos propres yeux. *Pharisiens aveugles ! commencez par nettoyer le dedans de la coupe et du plat, afin que ce qui est au dehors devienne net.* Commençons par examiner si ce luxe, cette somptuosité, cette délicatesse, cette abondance dans laquelle nous vivons, n'est chez nous ni le fruit, ni la source du péché, ni le fruit de *la rapine*, ni la source de l'*impureté*. Commençons par restituer ce bien mal acquis et usurpé, par payer ce créancier, cet ouvrier, ce domestique qui souffre de nos délais, par soulager ce pauvre qui languit dans la misère, qui est notre frère, et dont la providence nous a chargés. Commençons par nous faire le plan d'une vie chrétienne, pure, sobre, pénitente, et alors de lui-même le dehors deviendra net. Mais combien peu veulent prendre cette peine ! Pourvu que le dehors soit réglé, que les apparences soient sauvées, et que les hommes soient contens, on s'imagine que tout est fait.

TROISIÈME POINT.

Septième anathème contre les fausses apparences.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous êtes semblables à des sépulcres blanchis, qui

au-dehors paroissent beaux aux yeux des hommes, mais qui au-dedans sont pleins d'ossemens de morts et de toute sorte de pourriture ! C'est ainsi qu'au-dehors vous paroissez justes aux yeux des hommes, et qu'au-dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité. Peinture affreuse, mais véritable, de l'état de ceux qui vivent dans le péché, et qui doit nous apprendre, 1.° de quel œil nous devons regarder tout ce qui brille dans le monde. Mondains et mondaines, vous ne sauriez plus m'en imposer ; l'or et la soie dont vous vous couvrez ; l'art et le soin avec lesquels vous vous parez, tout l'éclat qui vous environne n'éblouit plus mes yeux. Si vous êtes dans la grace, vous êtes les temples de Dieu, et vous portez au-dedans de vous un trésor inestimable ; mais si vous êtes dans le péché, vous n'êtes que des sépulcres blanchis, et sous ces dehors brillans vous ne renfermez qu'ordure et impureté. Les yeux des hommes s'y trompent, mais ceux de Dieu ne s'y trompent pas. L'erreur même des hommes ne durera pas long-temps ; bientôt le mur du sépulcre tombera, et la pourriture seule paroîtra. Que ne vous hâtez-vous de vous purifier, avant que ce terrible jour ne vienne vous couvrir d'une confusion éternelle ! 2.° Avec quelle circonspection nous devons traiter avec les hommes. Nous ne devons

juger, ni même suspecter personne ; nous devons croire en détail que tous sont des saints ; mais nous sommes avertis en général qu'il y en a qui n'en ont que l'apparence, et qui sont des sépulcres blanchis. Sitôt donc qu'un indice certain, qu'une exhalaison empestée, qu'une parole contre la foi ou la pudeur, que des manières trop familières ou trop libres nous décèlent le sépulcre, brisons, fuyons, rompons tout commerce, et ne conservons de liaison avec ces sortes de personnes, qu'autant qu'en exigent de nous les lois de la charité commune et de la société civile. 3.° Avec quels sentimens d'humilité et de crainte nous devons penser de nous-mêmes. J'ai vécu dans le péché, qu'étois-je donc alors ? Un air de modestie, de douceur, de régularité, cachoit mon opprobre et mes remords aux yeux des hommes. Ah ! s'ils avoient vu toute la corruption de mon cœur, j'aurois expiré de honte et de confusion. Mais quoiqu'ils ne me vissent pas, je n'en étois pas moins *un sépulcre blanchi, rempli d'ossemens de morts et de toute sorte de pourriture.* Hélas ! Seigneur, suis-je encore dans cet état ? Aurois-je un jour le malheur d'y retomber ? Ah ! ne le permettez pas, ô mon Dieu ! donnez-m'en une telle horreur, que j'évite tout ce qui pourroit m'y rengager ! Telle

est la résolution que je prends, soutenez-la de votre grace.

QUATRIÈME POINT.

Huitième anathème contre l'esprit de violence et de persécution.

1.° En se livrant à cet esprit de violence, on se le dissimule à soi-même. *Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes et ornez les monumens des justes, et qui dites : Si nous eussions été du temps de nos pères, nous n'aurions pas répandu avec eux le sang des prophètes !* L'erreur et le vice ont toujours persécuté la foi et la vertu; mais les persécuteurs ont toujours eu soin de cacher leurs excès, en protestant contre la violence, et en ne parlant que de douceur, d'humanité, de charité, de tolérance. Mais les faits tiennent un autre langage. On honore les martyrs, et on imite ceux qui les ont persécutés et qui les ont fait mourir. *Ainsi vous vous rendrez témoignage à vous-mêmes, que vous êtes les enfans de ceux qui ont fait mourir les prophètes.* N. S. ne développe pas ici toute sa pensée, il se contente de nous la laisser entrevoir. Ce que disoient les pharisiens, prouvoit qu'ils se reconnoissoient, selon la nature, pour les enfans des meurtriers des prophètes; mais ce qui prouvoit qu'ils en étoient les enfans

selon l'esprit et le caractère, c'étoient leurs intrigues contre J. C., leurs cabales, leurs complots, leurs calomnies, leur déchaînement, et la résolution où ils étoient de se délivrer de lui à quelque prix que ce fût.

2.° En se livrant à cet esprit de violence, on met le comble à la mesure. *Achevez donc de combler la mesure de vos pères.* Ils la comblèrent trois jours après, en faisant mourir J. C.; et depuis ce temps-là, le peuple juif n'a plus été qu'une nation proscrite, ennemie du Dieu qu'elle feint d'adorer encore, et privée du don de la foi et de la vraie religion. Ce n'est pas la première persécution qui bannit la foi d'une contrée. Malheureux ceux qui commencent cette persécution, malheureux ceux qui la continuent; mais plus malheureux ceux qui y mettent le comble, qui achèvent de séduire le peuple, qui le séparent de l'église, qui lui font secouer le joug de la foi pour se soumettre à celui de l'erreur! Heureux ceux qui souffrent la persécution, qui soutiennent la foi, qui écartent l'erreur; mais plus heureux ceux qui sont victimes de leur zèle ou de leur fidélité, et qui parviennent au comble de la gloire par le sacrifice de leur vie!

3.° En se livrant à cet esprit de violence, on mérite de la part du Sauveur

les noms les plus odieux et les châtimens les plus sévères. *Serpens, race de vipères, comment éviterez-vous d'être condamnés au feu de l'enfer?* Ces terribles paroles n'arrêteront-elles pas enfin les hérésiarques et ceux qui leur prêtent leur ministère? Si J. C., dans les jours de sa douceur et presque à la veille de sa mort, les traite avec tant de rigueur, comment les traitera-t-il au jour de sa colère? Quel jugement exercera-t-il sur eux? A quels supplices les condamnera-t-il, eux qui se trouveront coupables de la perte de tant d'ames, de génération en génération? Comment devons-nous regarder nous-mêmes ceux qui ébranlent les fondemens de la foi, qui nous détournent de la soumission à l'église, et tâchent de nous prévenir contre ceux qui la défendent? Combien devons-nous craindre d'avoir part à leur crime, à leur nom, à leur jugement, à leur condamnation, à leur enfer!

Animez-moi de votre grace, ô mon Dieu! afin que je ne mette pas le sceau à ma réprobation, en m'attachant à l'erreur. Délivrez-moi, ô mon Dieu! de cet esprit pharisaïque qui ne porte qu'à réformer le dehors; qui, sous les dehors de la piété, blesse les lois de la bonne foi, de la charité, de la justice; qui, sous prétexte de soutenir les intérêts de la religion, ne sert que sa haine, son

ressentiment, sa jalousie ! Donnez-moi votre esprit, qui me communique un amour constant et généreux pour la vérité, et qui m'inspire sur-tout la pureté du cœur et le sacrifice des passions ! Ainsi soit-il.

CCLVII.e MÉDITATION.

Prédiction des persécutions, et de leur châtiment.

Admirons ici la sagesse de Dieu, sa justice et sa tendresse. *Matt.* 23. 34-39.

PREMIER POINT.

De la sagesse de Dieu.

C'est pourquoi, continue J. C., *je vais vous envoyer des prophètes, des sages et des docteurs, et vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres ; vous en fouetterez d'autres dans vos synagogues, et vous les persécuterez de ville en ville.* J. C. dit ici que c'est lui qui doit envoyer ; et dans saint Luc il est dit que c'est la sagesse de Dieu ; ce qui nous fait comprendre que J. C. lui-même est la sagesse de Dieu. Or cette sagesse de Dieu éclate ici.

1.° Par rapport aux persécuteurs, en ce qu'elle les laisse user de leur liberté, suivre les mouvemens de leur passion, mettre le comble à leur iniquité, et remplir la mesure des crimes de ceux qui les ont devancés, et dont ils suivent les

traces. On voudroit que Dieu empêchât tous les désordres, qu'il arrêtât le bras des impies, et leur ôtât tout pouvoir de nuire aux justes, d'intimider les foibles, de séduire les simples. Sagesse humaine, taisez-vous, humiliez-vous devant la sagesse divine, adorez ses voies : que toute votre attention se borne à connoître ce qu'elle exige de vous, et à l'exécuter !

2.° Cette sagesse de Dieu éclate par rapport aux prophètes qu'elle envoie, en ce qu'elle leur donne occasion de montrer leur fidélité, de signaler leur courage, de mettre le comble à leur mérite et à leur gloire. S'il n'y avoit point eu de persécuteurs et de tyrans, l'église n'auroit point eu de héros à célébrer, ni le ciel de martyrs à couronner. Quelle gloire et quel bonheur pour eux ! C'est ainsi que la sagesse de Dieu sait tirer du plus grand des maux, qui est le péché, le plus grand des biens, qui est sa gloire et celle de ses Saints.

3.° Cette sagesse de Dieu éclate par rapport au peuple à qui elle envoie des prophètes, en ce qu'elle leur fournit par-là des moyens de salut qui prouvent son amour et justifient sa providence. Malgré les péchés qui règnent sur la terre, malgré les mauvaises dispositions des impies, Dieu ne laisse pas d'exposer ses envoyés à leur fureur, pour engager à la péni-

tence, et sauver ceux qui voudront les écouter. Si Dieu laisse agir les séducteurs, il leur oppose ses sages et ses docteurs; si ceux-là intimident par leur violence, ceux-ci encouragent par leur constance. Or, pour peu que le peuple ne veuille pas être séduit, il est aisé au plus simple de discerner les prophètes d'avec leurs persécuteurs, ceux que la sagesse de Dieu a envoyés, qui tiennent à la mission de J. C., et sont reconnus de l'église, d'avec ceux qui ne sont envoyés que par leur propre esprit, par leur haine et leur jalousie, et qui détournent de l'obéissance légitime due aux pasteurs de l'église. On peut quelquefois être surpris par une fausse prévention qui nous écarte du droit chemin; mais si cette prévention est innocente, elle sera courte; si la passion ne s'y mêle point, l'équité l'aura bientôt dissipée. Ainsi se fait le discernement des bons et des méchans, des justes et des pécheurs; les justes prennent part aux souffrances des prophètes, et ils auront part à leur récompense: les persécuteurs prennent part aux violences des pécheurs, et ils auront part à leur châtiment. De quel nombre sommes-nous? De quel côté nous rangeons-nous? Rappelons-nous combien le Seigneur nous a envoyé, et peut-être à nous en particulier, de prophètes, de sages, de docteurs, pour nous toucher,

nous conduire, nous instruire dans les voies de Dieu. Quelle reconnoissance lui en témoignons-nous? Quel fruit en avons-nous retiré? Ah! je devrois être un saint, après tout ce que Dieu a fait pour moi et tous les secours qu'il m'a envoyés, et je suis encore foible, lâche, tiède, irrésolu, peut-être même un très-grand pécheur.

SECOND POINT.

De la justice de Dieu.

Afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel.

1.° Justice différée. Combien de temps Dieu n'a-t-il pas souffert la nation juive, avant que de l'exterminer au point d'en faire aux yeux de l'univers un exemple de terreur! Combien de fois n'avoit-elle pas provoqué la colère du Seigneur, par le meurtre des justes et des prophètes, par l'abomination de ses débauches, par l'impiété de ses sacrifices et le scandale de son idolâtrie! La mort même du Messie ne fut pas l'époque de sa ruine. Ce fut au contraire alors que, dans la personne des Apôtres, Dieu lui donna des prophètes et des sages bien supérieurs à tous ceux qu'elle avoit reçus. C'est en les faisant mourir et en les persécutant, qu'elle

s'attira le dernier châtiment, qui n'éclata que près de quarante ans après la mort de J. C. Ah ! que la patience de Dieu est grande, et sur les nations, et sur les particuliers ! Combien y a-t-il de temps que Dieu me souffre moi-même, et que je ne cesse de provoquer sa colère ! Votre patience, Seigneur, ne tend qu'à me conduire à la pénitence ; je vais donc la commencer sérieusement, je n'abuserai pas plus long-temps des délais de votre justice.

2.° Justice terrible. Qui pourroit décrire les horreurs du dernier siége et de la prise de Jérusalem ? L'état affreux et sans exemple dans lequel cette nation infortunée gémit depuis près de deux mille ans, n'est-il pas, pour tous les peuples de l'univers, un monument terrible des vengeances de Dieu ? Ne semble-t-il pas, selon la parole de J. C., que tout le sang innocent répandu depuis celui d'Abel, première victime de la jalousie sous la loi de nature, jusqu'au dernier dont parlent les livres saints, jusqu'à celui du grand-prêtre Zacharie (1), fils de Bara-

(1) C'est le sentiment de saint Jerôme, qui nous paroît le mieux fondé. L'autel des victimes n'étoit pas dans le temple proprement dit, mais vis-à-vis, à quelque distance, dans le lieu qu'on nommoit *Atrium*, ou *la cour du temple*. N. S. dit *que vous avez tué*, parce que ce ne fut pas un particulier qui le tua, mais le peuple qui le lapida par ordre du roi.

chie, ou Joïada, victime de son zèle sous la loi écrite; ne semble-t-il pas que tout ce sang est retombé sur la nation juive, que Dieu l'en rend responsable, et qu'il le lui fait expier? Combien de nations exterminées, et dont on ne parle plus aujourd'hui, ont ainsi éprouvé les terribles effets de la colère de Dieu, lorsque leurs crimes ont été parvenus à leur comble! Qui ne vous craindra, ô Dieu saint et terrible! et que deviendrions-nous peut-être nous-mêmes, sans le grand nombre d'ames saintes qui arrêtent encore les fléaux de votre juste colère!

3.° Justice prochaine. *Je vous le dis en vérité, tout cela viendra fondre sur cette génération-ci.* Les détails de la justice divine, au lieu de nous porter à des sentimens de reconnoissance et de pénitence, ne nous inspirent souvent qu'une présomptueuse sécurité. Jérusalem jouissoit de la paix et de l'abondance. Elle multiploit ses crimes, elle méconnoissoit son Sauveur, et entendoit avec la plus grande tranquillité tout ce qu'on lui annonçoit de sa ruine prochaine. Le peuple de ce temps accoutumé à entendre parler des menaces du Seigneur, sans en avoir jamais vu les effets, ne se persuadoit pas qu'aucun de ceux qui entendoient ces menaces du Sauveur, dût les voir s'effectuer. Mais plus la justice a été diffé-

rée, plus elle est prochaine, parce que le terme en est marqué. En moins de quarante ans, Jérusalem ne fut plus, et la nation fut dissipée. Et nous, qui est-ce qui nous rassure contre la colère de Dieu que nous avons irrité par tant de péchés ? N'est-ce pas parce qu'il y a long-temps qu'elle nous épargne ? Mais plus il y a de temps, et plus le terme est proche. Attendons-nous donc qu'il soit venu ? Nous en avons vu plusieurs frappés sous nos yeux et enlevés de ce monde à tout âge, lorsqu'ils croyoient avoir encore du temps à vivre ; et nous, nous vivons ; et nous vivons, non pour faire pénitence, mais pour multiplier nos péchés. Ah! insensés, peut-on dire à la plupart d'entre nous, la mort et l'enfer vous attendent comme leur proie, et vous ne tremblez pas, vous ne changez pas ! Vous avez, dites-vous peut-être, entendu ces menaces tant de fois, et vous n'en avez pas éprouvé l'effet : c'est cela même qui doit vous faire trembler ; car plus il y a de temps que vous les entendez, et moins il vous en reste pour les entendre. Peut-être cette année auront-elles leur effet, peut-être dans ce mois viendra un jour où il ne vous restera pas une heure. Ah ! profitez du temps qui vous reste, pour changer la colère de Dieu en miséricorde ! Temps précieux, et d'autant plus précieux qu'il est plus court !

Vous le désirerez un jour, et il vous sera refusé. Profitez-en donc pendant que vous l'avez.

TROISIÈME POINT.

De la tendresse de Dieu.

1.° Pour nous gagner, elle nous rappelle le passé. *Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as point voulu!* Rappelons-nous les bienfaits de Dieu à notre égard. 1.° Leur nombre. Combien de fois, en combien de manières, pendant combien de temps, Dieu nous a-t-il appelés, nous a-t-il poursuivis, nous a-t-il pressés, pour nous engager à nous donner entièrement à lui! 2.° La circonstance du temps auquel il nous les a faits. C'étoit lorsque nous l'offensions, que nous le fuyons, que nous lui résistions, et que nous tâchions d'étouffer les remords, les inspirations et toute pensée de salut. 3.° Avec quelle tendresse il nous les a faits. La comparaison même dont il se sert ici, ne respire-t-elle pas la tendresse? Ne nous découvre-t-elle pas son amour, son empressement, son inquiétude pour nous? Et que cherchoit-il en cela? sinon notre bonheur, notre sûreté, notre salut. Et nous ne l'avons pas voulu: nous n'avons

répondu à tant de bienfaits que par notre ingratitude, à tant de recherches que par une résistance opiniâtre, à tant de tendresse que par une dureté inflexible ! Et nous ne l'avons pas voulu ! Ah ! parole qui doit nous couvrir de confusion, remplir notre cœur de la plus vive douleur, et nous animer à la plus sincère pénitence. Ne différons donc plus. Cette volonté déterminée à nous perdre, seroit pour nous dans l'enfer le sujet du plus affreux désespoir.

2.° La tendresse de Dieu pour nous gagner, nous découvre l'avenir. *Le temps s'approche où la maison que vous habitez demeurera déserte.* Figure naturelle d'une ame qui, par ses longues résistances, a forcé Dieu de s'éloigner d'elle. Cette ame en effet est semblable à une maison abandonné et déserte. 1.° La maison abandonnée et déserte est dénuée de tout ornement et dépouillée de tout ameublement ; ainsi cette ame est privée de la grace sanctifiante, privée de Dieu, sans vertu, sans mérite, sans bonnes œuvres. Il ne s'y trouve plus aucune pensée salutaire, aucun bon désir, aucun sentiment de piété, aucun goût pour le bien ; à peine quelques remords y naissent et périssent dans l'instant. 2.° La maison abandonnée et déserte est remplie d'ordures et d'insectes venimeux. Ah ! tout est souillé dans cette ame ;

elle est remplie de péchés de toute espèce, d'effet et de volonté, de pensées et de désirs, de regards et de paroles ; tous ses sens, toutes ses puissances en sont infectés. Quel état en comparaison de celui d'une ame qui jouit de la grace de Dieu, et qui est ornée de toutes les vertus ! 3.° La maison abandonnée et déserte tombe en ruine, et bientôt on n'en voit plus de vestiges. La vieillesse s'avance, la caducité se fait sentir ; une maladie, un accident devancent souvent l'une et l'autre ; la mort nous enlève, et cette ame destinée pour le ciel, si souvent sollicitée d'en prendre la route et d'en faire les œuvres, tombe dans l'enfer, où sa perte est irréparable et éternelle.

3.° La tendresse de Dieu, pour nous gagner, nous offre le présent. *Car je vous le dis : De ce moment vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!* Ce moment n'étoit pas éloigné, Jesus étoit sur le point de sortir du temple pour n'y plus rentrer : trois jours après, il devoit mourir, et, quarante jours après sa résurrection, monter au ciel pour n'en descendre visiblement qu'à la fin du monde. C'est ce moment présent qu'il faut saisir, et dont la miséricorde de Dieu nous presse de profiter. C'est pour cela qu'elle nous rappelle le passé, et nous découvre l'avenir. Le temps est

court, bientôt il n'y en aura plus pour nous. Ce temps une fois passé, nous n'aurons plus Jesus pour Sauveur. Nous ne pourrons plus avoir recours à sa rédemption et implorer sa miséricorde. Nous ne le verrons plus que comme notre juge, dans l'appareil redoutable de sa majesté. Malgré nous alors nous confesserons qu'il est le béni de Dieu et l'envoyé du Père céleste : mais aveu forcé et sans mérite, qui ne pourra détourner de dessus nous l'arrêt d'une condamnation éternelle ! Ah ! reconnoissons-le maintenant, afin d'éviter un pareil sort !

Oui, Seigneur, je vous reconnois pour le fils de Dieu, je le dis avec votre Eglise : qu'à jamais soit béni celui qui vient au Nom du Seigneur ! C'est vous que je veux écouter, servir et aimer, ô Jesus ! ô mon Sauveur ! ô mon Juge ! Vous êtes mon Sauveur avant que d'être mon juge, sauvez-moi donc des funestes suites de mes péchés, purifiez-moi, et ensuite jugez-moi ! Ainsi soit-il.

CCLVIII.e MÉDITATION.

Offrande de la veuve.

Cet événement nous apprend comment Dieu voit nos actions, et quel est le jugement que Dieu en porte. *Marc.* 12. 41-44. *Luc.* 21. 1-4.

PREMIER POINT.

Comment Dieu voit nos actions.

1.° Il les voit toutes. *Jesus s'étant assis vis-à-vis du tronc qui étoit à la porte du temple, observoit le peuple qui y jetoit de l'argent. Plusieurs personnes riches y mettoient beaucoup. Et une pauvre femme veuve s'en étant approchée, elle y jeta deux petites pièces qui faisoient le quart d'un sou.* Jesus congédia le peuple qui l'avoit écouté la meilleure partie de la journée, et avant que de reprendre, sur le soir, à son ordinaire, le chemin de Béthanie, il s'assit vis-à-vis du tronc où se mettoient les offrandes que l'on donnoit pour l'entretien du temple et des ministres. Ce moment de repos ne fut pas oisif, Jesus le fit servir à une importante instruction. Il considéra ceux qui venoient présenter leurs offrandes, et combien chacun mettoit. Il vit des riches qui donnoient beaucoup, et il vit une pauvre veuve qui mit deux petites pièces qui faisoient en tout

tout un quart de sou. Les hommes ne voient guère que les actions que nous voulons bien leur montrer, mais Dieu les voit toutes. Il n'ignore rien de tout ce que nous faisons. L'intérieur comme l'extérieur, ce qui se passe en secret comme ce qui se fait en public, tout est à découvert devant lui, et on ne peut rien dérober à ses regards. Ah ! que cette pensée est puissante pour nous détourner de tout mal, et nous animer à la pratique du bien !

2.° Il voit l'état et la situation où nous sommes quand nous agissons. Jesus connoissoit les facultés de ces riches qui donnoient beaucoup ; Jesus savoit à quel point d'indigence étoit réduite la veuve qui donna les deux pièces. Il en est de même en toute autre matière. Dieu connoît notre tempérament et nos inclinations, la facilité des occasions ou la difficulté des obstacles, la violence des tentations, et la force des secours : d'après cette connoissance, bien des actions qui nous paroissent de peu de valeur, sont d'un grand prix à ses yeux ; bien des actions qui nous paroissent éclatantes, sont devant lui d'un prix bien au-dessous de ce qu'elles nous paroissent. Nous pouvons trouver dans cette considération de quoi nous humilier et de quoi nous encourager.

3.° Il voit tous les motifs qui nous font

agir ; si ce sont la vanité, le respect humain, l'amour-propre, l'intérêt, l'ambition, l'hypocrisie, ou bien la charité, le zèle, le désir de lui plaire, d'observer sa loi, et de nous sanctifier. Il voit à quel degré est en nous chacun de ces motifs, comment ils se combinent ensemble, et jusqu'à quel point chacun influe dans notre action. Notre soin doit être de travailler sans cesse à épurer nos motifs, et à les perfectionner.

4.° Il voit les circonstances qui accompagnent notre action : si nous la faisons avec soin ou négligence, avec ferveur ou lâcheté, d'une volonté pleine ou à regret.

5.° Il voit les retours sur nous-mêmes qui suivent l'action, si, après le peu de bien que nous faisons, nous nous en estimons davantage, si nous le rappelons à notre mémoire avec une vaine complaisance, si nous en parlons aux autres, si nous faisons valoir nos travaux, nos peines, nos fatigues, si nous vantons nos succès, et si nous nous complaisons dans les louanges qu'ils nous attirent. La veuve, après son offrande faite, n'eut point de ces retours d'orgueil et d'amour-propre. Nous devons, comme elle, nous humilier de ce que nous faisons si peu ; mais ce qui doit nous humilier plus qu'elle, c'est qu'il s'en faut bien que nous fassions tout ce que nous pourrions faire, c'est que dans

le peu que nous faisons, il s'y glisse mille défauts qui doivent nous faire craindre d'en perdre tout le mérite. Il ne nous reste donc, après chaque bonne action, qu'à remercier Dieu, qu'à nous humilier devant lui, qu'à lui demander pardon de tout ce que nous y avons mêlé d'impur et de défectueux. Qui pourra soutenir les regards de ce Dieu saint, à qui rien n'échappe? Qui osera se glorifier en sa présence? Qui ne craindra les actions les plus saintes et les plus louables en elles-mêmes? Notre unique gloire est dans sa miséricorde. Humilions-nous, parce qu'il élève les humbles; mais les superbes, comment pourroit-il les supporter et ne les pas couvrir de confusion?

SECOND POINT.

Quel est le jugement que Dieu porte de nos actions.

1.° Jugement surprenant. *Alors Jesus ayant appelé ses Disciples, leur dit: Je vous dis en vérité que cette pauvre veuve a plus donné que tous ceux qui ont mis dans le tronc.* Jesus rassembla ses Disciples pour sortir avec eux du temple et de la ville; mais auparavant il leur parla de l'argent que chacun venoit, sous leurs yeux, de mettre dans le tronc. S'il leur eût demandé qui ils croyoient qui avoit donné le plus, ils n'auroient eu garde de penser que c'étoit cette pau-

vre veuve. C'étoit cependant elle : et la chose étoit si surprenante, que Jesus le leur assura par la formule dont il avoit coutume d'user dans les occasions importantes : *Je vous dis en vérité.* Combien de surprises pareilles causera le jugement dernier ! Combien de jugemens seront réformés dans ce grand jour, à la honte des uns, et à la gloire des autres !

2.° Jugement éclairé. *Car tous les autres ont donné de leur superflu ; mais celle-ci a donné de son indigence même tout ce qu'elle avoit et tout ce qui lui restoit pour vivre.* Ce sont cette générosité, cette affection de cœur, qui mettent le prix à nos actions. Les hommes ne jugent que sur l'extérieur ; ils ne peuvent apprécier l'intérieur, parce qu'ils ne le connoissent pas. Ils ne jugent que sur les dons ou les services réels ; mais Dieu, qui n'a besoin ni de nos dons, ni de nos services, juge de ce que nous lui donnons, ou de ce que nous faisons, par la préparation et la disposition de notre cœur. C'est donc par-là aussi que nous devons tâcher d'obtenir un jugement favorable ; et nous l'obtiendrons, soit que nous fassions peu ou beaucoup, dès que nous agirons selon tout notre pouvoir. Mais sur-tout gardons-nous de juger personne. Outre que ce droit ne nous appartient pas, notre jugement ne pourroit être qu'aveugle et téméraire.

3.° Jugement équitable. Il est juste que le prix d'une action soit estimé par le cœur, l'affection, la bonne volonté avec laquelle on la fait. C'est ainsi que les hommes en jugeroient eux-mêmes, s'ils connoissoient l'intérieur, et s'ils n'avoient pas de besoins à satisfaire. Par-là Dieu remet entre les hommes l'égalité, malgré l'inégalité qu'il y a mise par la différence du rang, du pouvoir et des facultés. Si sa providence, pour de justes raisons, a réglé cette différence parmi les hommes qui sont tous également ses enfans, son iniquité rétablit l'égalité en jugeant du mérite de nos actions par le dévouement de notre cœur. De cette manière, le riche n'a aucun sujet de s'enorgueillir, ni le pauvre de se plaindre, puisque celui-ci peut donner à Dieu, faire pour Dieu autant que le riche, et mériter dans le ciel une couronne égale à la sienne.

4.° Jugement impartial. Les hommes se laissent aisément prévenir en faveur des grands et des riches. On relève leurs moindres actions, et on ne fait aucun cas de la vertu indigente et obscure. Mais devant Dieu, il n'y a ni grandeur ni richesses, tout est néant devant lui. Il ne fait point acception de personnes. Il rend justice à la vertu par-tout où elle se trouve, et il ne craint pas de préférer le pauvre au riche, lorsqu'il

le mérite. Que les riches s'humilient donc; qu'ils ne s'imaginent pas que le peu qu'ils font pour Dieu sera réputé grand, parce qu'ils croient l'être ; qu'ils craignent au contraire de n'en jamais faire assez, et que ceux qu'ils méprisent ne soient plus riches qu'eux en mérites, et par conséquent plus grands devant Dieu. Que les pauvres se réjouissent, et qu'ils s'appliquent à profiter de leurs avantages.

5.° Jugement irréformable, parce qu'il est fondé sur la vérité, et que la vérité du Seigneur demeure à jamais : *Je vous dis en vérité.* Tous les faux jugemens du monde seront un jour réformés sur ce jugement de Dieu. Alors et pour toujours, tous les êtres intelligens, anges et démons, saints et réprouvés, se conformeront au jugement de Dieu, dont ils verront la vérité. Ils jugeront condamnable et punissable ce qu'il condamnera et punira ; estimable et digne de récompense ce qu'il estimera et récompensera, et enfin digne de préférence ce qu'il préférera. Ah ! qu'il nous importe donc peu que le monde nous approuve ou nous condamne ! Que son jugement est vain, stérile et méprisable ! mais qu'il nous importe d'avoir pour nous le jugement de Dieu, qui entraînera tous les autres, et dont l'effet sera une récompense éternelle, proportionnée au mérite de nos œuvres !

Qu'il est doux de vous servir, ô mon Dieu ! Vous seul êtes un Maître assez éclairé, pour ne rien ignorer de ce que je fais ou de ce que je voudrois faire pour vous ; assez généreux, pour me tenir également compte de l'un et de l'autre ; assez puissant, pour récompenser jusqu'aux moindres de mes œuvres, jusqu'aux plus foibles de mes désirs. Qu'il est bien juste, ô mon souverain Seigneur ! que je vous donne tout ce qui est à moi, tout ce qui dépend de moi ; que je vous consacre mes biens, mon temps, mes forces, tout ce qui est en mon pouvoir, puisque tout vient de vous. Hélas ! que puis-je en comparaison de ce que vous avez fait pour moi, et de ce que pourroit exiger votre souveraine grandeur ! Donnez-moi donc, ô Jesus ! la charité, la générosité, l'humilité de cette pauvre veuve que vous me proposez pour modèle ! Ainsi soit-il.

CCLIX.e MÉDITATION.

Prophétie de Jesus-Christ sur la ruine de Jérusalem et le jugement dernier. Matt. 24. 1-4. Marc. 13. 1-5. Luc. 21. 5-8.

PREMIER POINT.

Prédiction de la ruine du temple.

Jesus étant sorti du temple pour s'en aller, ses Disciples vinrent à lui pour lui faire remarquer la grandeur de cet édifice. Et quelqu'un lui disant, en parlant du temple qui étoit bâti de belles pierres et orné de riches présens : Maître, regardez quelles pierres et quel bâtiment ! Jesus répondit : Vous voyez tous ces bâtimens ? Je vous le dis en vérité, il viendra un temps auquel tout ce que vous voyez sera tellement détruit, qu'il ne restera pas pierre sur pierre. Jesus étant sorti du temple, prenoit avec ses Apôtres le chemin de Béthanie, lorsque quelques-uns d'eux regardèrent du côté de la ville, et d'un point de vue favorable ils aperçurent tous les bâtimens de la maison de Dieu. Ravis de ce magnifique spectacle, que l'on ne considéroit jamais sans une nouvelle admiration, ils s'approchèrent du Sauveur, et un d'eux lui dit : Maître, considérez un moment

ce superbe édifice ! quelle grandeur ! quelle solidité ! quelle régularité d'architecture ! quel choix de matériaux ! que de richesses et de trésors y sont renfermés ! Mais Jesus, de cet objet d'une vaine admiration, en fit aux yeux de la religion le spectacle le plus frappant que Dieu ait présenté aux hommes. Vous voyez, leur dit-il, ces somptueux édifices, vous en admirez la magnificence, mais apprenez quelle en sera la destinée. En vérité je vous le dis, de tout ce qui fait en ce moment le sujet de votre admiration, un jour viendra qu'il n'y restera pas pierre sur pierre, tout sera détruit, renversé, anéanti. Eloignés que nous sommes de ce grand événement par un intervalle de dix-sept siècles, nous en sommes aujourd'hui peu touchés. Mais c'est pour nous un devoir de religion de nous rapprocher de ces temps-là, pour contempler les œuvres du Seigneur et la sagesse de ses voies dans l'établissement du christianisme. Les révolutions de tous les empires que l'histoire nous présente, ne sont rien en comparaison de celle que que J. C. annonce ici, et qui contient trois événemens mémorables : 1.° la ruine du temple, 2.° la dispersion des juifs, 3.° l'abrogation de la loi de Moïse. Arrêtons-nous un moment sur chacun de ces trois objets, qui, selon les oracles des

prophètes, feront à jamais l'étonnement de l'univers.

1.° De la ruine du temple. Le temple de Jérusalem, quoiqu'il fût, par la solidité, la grandeur, la magnificence de ses bâtimens et par la richesse de ses ornemens, une merveille du monde, étoit encore quelque chose de bien plus considérable par le privilége d'être le seul dans l'univers où Dieu agréât d'être honoré par un culte public et par des sacrifices solennels. Ce temple, bâti d'abord par l'ordre exprès de Dieu, et par le plus riche comme par le plus sage des rois de la terre, rebâti depuis au milieu des prophètes et des prodiges de toute espèce; agrandi ensuite d'âge en âge, honoré des signes sensibles de la majesté de Dieu, révéré des nations mêmes et enrichi de leurs présens; ce temple n'a pu être détruit et disparoître pour toujours de dessus la terre, que pour faire place à un culte plus parfait, à des temples plus saints et plus augustes. Nous les connoissons, ce sont les nôtres qui contiennent réellement J. C., le vrai temple de Dieu, le temple vivant, en qui habite corporellement toute la plénitude de la Divinité. Avec quel respect, avec quelle reconnoissance devons-nous y entrer!

2.° De la dispersion des juifs. Le peuple juif, ce peuple chéri, et, par préférence,

appelé le peuple de Dieu, le seul qui reconnût et adorât le vrai Dieu, créateur de l'univers ; ce peuple fondé, établi, soutenu par une suite continuelle de miracles ; ce peuple, au milieu de tous les peuples qui le haissoient, devenu lui-même un prodige subsistant, n'a pu être détruit, dissipé par le Dieu qui l'avoit formé et protégé, que pour un crime unique et sans exemple dans l'univers. Nous savons quel est ce crime, c'est le le déicide commis dans la personne du Messie, Jesus-Christ, Fils unique de Dieu.

3.° De l'abrogation de la loi de Moïse. Le temple ruiné et le peuple dispersé, la loi tomboit d'elle-même, puisqu'il n'étoit plus possible de l'observer dans les préceptes qui concernoient le culte et la police, et qui la distinguoient de toutes les autres lois. Or, cette loi divine, donnée avec tant d'appareil, écrite de la main de Dieu sur la pierre, l'unique dans le nombre qui pût se glorifier du titre de loi de Dieu, comment pouvoit-elle tomber ainsi, et jusqu'au point que la pratique en devînt absolument et pour toujours impossible, sinon pour être remplacée par une loi plus pure et plus parfaite, par une loi de grace et d'amour, donnée aux hommes par le Fils unique de Dieu, et gravée par le Saint-Esprit dans leurs cœurs ? Le passage parfait et consommé de l'ancienne à la nouvelle

alliance, date donc de la ruine de l'unique temple du vrai Dieu, de la ruine de l'unique peuple adorateur du vrai Dieu, de la ruine de l'unique loi donnée par le vrai Dieu. Y a-t-il sur la terre une époque plus éclatante, plus frappante, et qui mérite plus l'attention de tous les hommes ? De l'objet qu'admiroient les Apôtres, J. C. nous conduit à l'admiration de ce spectacle qui n'étoit alors que futur, et dont nous voyons aujourd'hui le parfait accomplissement. Pouvons-nous l'admirer sans louer Dieu de son infinie miséricorde, et nous féliciter de notre bonheur en J. C. ? Ce qui met le comble à notre joie, c'est que tous ces grands événemens, tels qu'ils sont arrivés, ont été prédits et par les prophètes, et par l'auteur même de la nouvelle loi et de notre salut.

SECOND POINT.

Questions des Apôtres sur la prédiction de Jesus.

Ensuite s'étant assis sur la montagne des Oliviers, vis-à-vis du temple, ses Disciples vinrent le trouver en particulier. Et Pierre, Jacques, Jean et André, l'ayant pris à l'écart, lui demandèrent : Maître, dites-nous quand ceci arrivera, et quel signe il y aura que toutes ces choses soient sur le point de s'accomplir ; quel sera le signe de votre avénement et de la manifestation du siècle. Les

Apôtres demandent deux choses : le temps où ces choses arriveront, et le signe qu'on aura qu'elles commencent à arriver. Mais quels sont les événemens dont ils demandent et le temps et le signe, c'est ce qu'il importe de bien concevoir pour entendre tout ce chapitre, qui est de la plus grande importance. Pour cela, il faut examiner trois expressions dont ils se servent, et en les examinant, ne pas mettre les Apôtres à notre place, mais nous mettre à la leur.

1.° Première expression. *Toutes ces choses.* Jesus-Christ n'avoit parlé que de la ruine du temple ; mais indépendamment de plusieurs autres prédictions qu'ils avoient entendu faire à leur maître sur le même sujet, et dont ils pouvoient se rappeler le souvenir, ils voyoient bien que ce temple ne pouvoit être détruit sans qu'il arrivât une révolution générale qui renfermeroit bien des événemens qu'ils ne démêloient pas, et qu'ils comprenoient sous ce terme, *toutes ces choses.*

Seconde expression. *Quel sera le signe de votre avénement ?* Nous ne distinguons aujourd'hui que deux avénemens de J. C. ; le premier, qui est passé, et le second, qui arrivera à la fin du monde, lorsque J. C. descendra du ciel pour juger la terre. Les Apôtres savoient bien que J. C. devoit juger tous les hommes. Il les avoit souvent entretenus de cette

grande vérité ; mais ils n'avoient pas alors sur ce jugement les lumières que nous avons, et qu'eux-mêmes nous ont données depuis. Ils ne pensoient point que Jesus dût mourir, et quand il leur parloit de sa mort prochaine dans les termes les plus clairs, ils n'y comprenoient rien. Ils avoient si peu d'idée de sa résurrection, quoique souvent prédite, qu'à peine purent-ils la croire après l'avoir vue. Pour son ascension au ciel, ils n'en avoient pas encore entendu parler. Ils ne l'interrogent donc pas sur sa descente du ciel en terre, lorsqu'il viendra pour juger l'univers. Cette venue dont ils demandent le signe, est plutôt l'établissement public et manifeste de son règne. Ce règne, qu'ils croyoient devoir être temporel, les occupoit beaucoup, et le désir des premières places sous ce règne avoit souvent été pour eux, et devoit être encore une fois un sujet de dispute. Dans ce que nous appelons aujourd'hui le premier avénement de J. C., on peut en distinguer trois : sa venue au monde par sa naissance à Bethléem ; sa seconde venue par sa prédication publique, c'étoit celle qu'annonçoit le précurseur et qu'attendoit la Samaritaine ; enfin sa troisième venue par la manifestation de son règne, et c'étoit celle qu'attendoient les Apôtres. Ces trois venues, qui étoient si dis-

tinctes à l'égard de ceux sous les yeux desquels ces événemens se succédoient, ne sont plus pour nous qu'un seul et même point de vue, que nous appelons le premier avénement de Jesus-Christ.

3.° Troisième expression. *Et quel sera le signe de la manifestation du siècle?* Ces paroles, qui, dans la bouche de J. C., signifioient toujours la fin du monde, pouvoient bien avoir un autre sens dans la bouche des Apôtres au temps dont nous parlons ici. Ils ne songeoient, comme nous venons de le dire, qu'au règne de J. C. sur la terre, qu'ils croyoient devoir être temporel. Or ils concevoient que ce nouveau règne ne pouvoit s'établir que sur la ruine des autres règnes, et ils étoient confirmés dans cette idée par la destruction du temple que J. C. venoit de leur prédire. Ils pensoient donc que l'ordre du gouvernement, tel qu'il étoit alors parmi eux, seroit aboli; que le pouvoir souverain et absolu seroit tout entier entre les mains de J. C., dont ils seroient les premiers ministres; que la domination des rois et des tétrarques établis par les romains dans l'étendue de la terre promise, ne subsisteroit plus; que non-seulement les romains n'exerceroient plus aucune autorité chez les juifs, mais même que leur empire et tous les royaumes des nations leur seroient sou-

mis et tributaires. Voilà peut-être ce qu'ils appeloient la consommation du siècle, la fin de la domination profane, et l'assujettissement des gentils au peuple de Dieu, sous le règne du Messie. Ce qu'il y avoit de vrai dans cette idée, c'est que la synagogue devoit être détruite, le peuple juif dispersé, le culte figuratif de la loi et le culte impie des nations abolis; que le règne du Messie, la religion chrétienne, l'église de J. C. devoient embrasser l'univers, et y dominer sans concurrence d'aucune autre religion qui pût prouver qu'elle venoit de Dieu. Voilà quelle étoit la prochaine consommation du siècle, la fin de la loi et de l'idolâtrie, et l'établissement du christianisme, du royaume de Dieu, du règne de J. C. sur toute la terre. Si, par ces mots, la manifestation du siècle, les Apôtres entendoient la fin du monde, il faut reconnoître du moins qu'ils n'avoient que des idées confuses de toutes les choses dont ils demandoient le temps et les signes ; qu'ils confondoient la ruine du monde avec celle du temple, le règne de J. C. sur la terre avec son règne éternel dans le ciel, et enfin le règne spirituel de son église avec le règne temporel des monarques de la terre. Pour nous, qui avons maintenant des idées distinctes de tous ces objets, remercions-en le Seigneur, et méditons

avec respect la réponse qu'il va faire à ses Apôtres.

TROISIÈME POINT.

Réponse de Jesus à la question des Apôtres.

On ne peut trop s'appliquer à bien saisir l'objet de cette réponse, soit pour en admirer la sagesse, soit pour jouir en assurance des vérités qu'elle contient, et profiter des instructions qu'elle renferme.

1.° Objet évité. *Jesus leur répondit : Prenez garde que personne ne vous séduise.*

Ce fut par-là que N. S. commença sa réponse ; et dans la suite il eut toujours soin d'en exclure toute vaine curiosité, pour ramener tout à l'instruction. Il ne s'arrêta point à redresser les fausses idées de ses Apôtres : ils n'étoient pas capables alors de comprendre ce qu'il auroit pu leur dire ; d'ailleurs le St. Esprit devoit bientôt leur en donner un éclaircissement, et la suite des événemens devoit le leur rendre sensible. Les Apôtres demandoient le temps et les signes. Pour le premier article, N. S. leur déclare formellement à la fin de sa réponse, qu'ils ne devoient pas s'attendre à recevoir de lui sur cela aucune connoissance. Pour les signes, on voit bien qu'il n'en parle qu'autant qu'il est nécessaire pour fortifier la foi, exciter la vigilance, diriger la conduite des Apôtres et des fi-

delles, et nous inspirer à tous une crainte salutaire des jugemens de Dieu, jointe à la plus douce espérance. Entrons dans les vues de notre divin maître. Ne cherchons, en méditant sa réponse, qu'à nous instruire utilement, et à nous édifier, bannissant tout esprit de curiosité, de contention et de dispute, laissant à chacun la liberté d'expliquer comme il voudra quelques endroits de cette divine réponse, pourvu qu'il ne s'écarte pas de la doctrine des pères et de l'enseignement de l'église. C'est sur ce plan que nous allons continuer.

2.° Objet prochain. La réponse de N. S. à la question des Apôtres, a pour objet prochain ce qui devoit arriver peu d'années après et du vivant de plusieurs d'entre eux; savoir, la ruine du temple, la révolution qui devoit s'ensuivre, et l'établissement de son règne public et sans concurrence, c'est-à-dire, l'établissement de son église, du christianisme, comme l'unique religion divine et révélée qui existe sur la terre. Cet objet est touchant pour quiconque aime la religion. Si l'histoire de ce grand événement nous présente des traits d'une providence infinie qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, combien est-il consolant pour nous d'en trouver ici la prédiction détaillée, faite par l'auteur même de notre sainte religion!

3.° Objet ultérieur et éloigné. Comme

les Apôtres, dans leur question, avoient parlé de la venue de N. S. et de la consommation du siècle, quelque idée qu'ils attachassent à ces mots, N. S. voulut que dans ce qu'il alloit leur dire de la ruine de Jérusalem, ils pussent y trouver un jour ce qui regarde la ruine du monde entier, et que les instructions qu'il alloit leur donner servissent pour tous les temps, et en particulier pour ceux qui précéderoient immédiatement sa dernière venue et le jour du jugement universel. Nous ne croyons donc pas que N. S., dans sa réponse, depuis le quatrième verset de St. Matthieu, jusqu'au trente-quatrième, et ainsi à proportion dans les deux autres évangélistes; nous ne croyons pas que N. S. ait tellement parlé de la ruine de Jérusalem et du jugement dernier, qu'il ait mêlé ensemble des expressions dont les unes ne conviendroient qu'au premier avénement, et les autres ne conviendroient qu'au second; ce qui seroit admettre une confusion qui nous paroît indécente, et contredire le trente-quatrième verset de St. Matthieu et ceux des deux autres évangélistes qui y répondent. Nous ne croyons point non plus que la description du jugement dernier ne se trouve ici que parce que la destruction de Jérusalem est la figure de la destruction du monde. Cette façon de parler ne nous paroît point suffisante, parce

qu'elle pourroit faire penser que c'est nous qui établissons cette figure, qui allégorisons cet événement, et l'appliquons comme bon nous semble. Nous pensons que N. S., en répondant directement à la question des Apôtres par la description de la ruine de Jérusalem, a eu en vue en même temps de peindre à leurs yeux et aux yeux de tous les fidelles à venir, la destruction du monde et le jugement universel; que c'est pour cela qu'il emploie certaines expressions, dont l'énergie nous rappelle nécessairement l'idée de ce dernier jour; que c'est pour cela encore qu'après avoir fixé l'époque de la ruine de Jérusalem, il continue sur le même ton à parler du jugement dernier dans la fin de ce chapitre et dans tout le chapitre suivant de St. Matthieu. Enfin il faut observer que N. S., parlant du jugement dernier, ne distingue point la ruine entière du monde d'avec la mort de chacun de nous en particulier; parce qu'en effet, quelque éloigné que puisse être pour nous le jugement dernier, la mort nous constitue invariablement dans l'état où nous nous trouverons à ce grand jour, et que le jour de notre mort est pour nous le dernier jour du monde. C'est dans cet esprit que nous méditerons les importantes instructions que nous donne J. C. deux jours avant sa mort.

Faites, ô mon divin maître! que je

les grave profondément dans mon cœur, comme les dernières paroles que vous nous adressâtes avant de nous quitter. Elles comprennent les deux époques les plus importantes de l'univers, l'époque de votre premier avénement et de l'établissement douloureux du christianisme sur la terre, et l'époque de votre dernier avénement et du triomphe glorieux et éternel du christianisme dans le ciel. Que je serois donc bien aveugle, ô mon Dieu! si, dans cette prédiction que je lis, dans les événemens que je vois, dans la sagesse, la bonté, la grandeur, la magnificence qui brillent ici de toutes parts, je n'y reconnoissois pas l'opération sensible de votre divinité! Préservez-moi d'un tel aveuglement, Seigneur, et faites que je profite de ces importantes vérités! Ainsi soit-il.

CCLX.e MÉDITATION.

Première suite de la prophétie de Jesus-Christ sur la ruine de Jérusalem et le jugement dernier.

Des premiers malheurs qui doivent arriver. *Matt.* 24. 4-8. *Marc.* 13. 5-8. *Luc.* 21. 8-11.

PREMIER POINT.

Les faux Christs.

Prenez garde qu'on ne vous séduise. Notre premier soin, dans tous les temps, c'est de conserver la foi, parce que sans la foi tout le reste est inutile. Au milieu de toutes les disputes qui s'élèvent dans toutes les questions qu'on nous propose, loin de nous laisser aller à l'amour de la nouveauté, ou à un esprit de vaine curiosité, rappelons-nous cette parole de notre Sauveur : *Prenez garde qu'on ne vous séduise.* Abandonnons tout le reste, pour être attentifs à ce point. C'est l'unique chose qui doive nous occuper : en voici trois motifs.

1.° La multitude des séducteurs. *Car plusieurs viendront sous mon nom, disant : Je suis le Christ.* C'est ainsi que parloient les séducteurs avant la ruine de Jérusalem, temps marqué pour la

venue du Messie; c'est ainsi qu'ils parleront vers la fin du monde, lorsqu'on attendra le dernier avénement de Jesus Christ. Dans l'intervalle de ces deux avénemens, la multitude des séducteurs s'exprime autrement, et se conformant à la situation présente, ils disent : Nous sommes l'église, l'église réformée et dans sa pureté, l'église dans sa liberté et indépendante, l'église de la vérité et persécutée. Outre ces séducteurs qui corrompent notre foi, d'autres la détruisent entièrement, traitent la religion de superstition et de fanatisme, et crient aux hommes de n'écouter que leur raison. Au milieu de tant de séducteurs, nous ne pouvons être assez sur nos gardes, assez veiller, assez prier. Nous devons fermer nos oreilles à ce langage séducteur, et loin d'entrer dans aucune question, dans aucune discussion ou dispute, nous devons nous animer mutuellement par ces paroles : *Prenez garde qu'on ne vous séduise.*

2.° La multitude des artifices qu'ils emploient. *Plusieurs viendront sous mon nom, disant : C'est moi* qui suis le Christ, *et le temps est proche.* Ces dernières paroles, *le temps est proche*, ne sont pas de J. C., mais plutôt des séducteurs. Ils feront valoir en leur faveur, et ils s'appliqueront à eux-mêmes les prophéties qui marquent le temps de la venue du

Messie. Les séducteurs s'autorisent de tout pour tromper plus sûrement. L'écriture sainte, les pères de l'église, l'histoire, les conciles, ils tournent tout à leur avantage et corrompent tout. Il n'est point de moyens dont ils ne s'avisent pour insinuer leur erreur : langage de réforme, de sévérité, de charité ; livres de piété et de dévotion ; livres raisonnés, contentieux et imposans ; déguisemens, mensonges, équivoques, faux-fuyans ; railleries, satyres, insultes, calomnies, attaques de toute espèce : ah ! comment éviter tous ces piéges et mille autres semblables, si on n'a toujours présentes à l'esprit ces paroles de N. S. : *Prenez garde qu'on ne vous séduise?*

3.° La multitude de ceux qu'ils séduisent : *Et ils en séduiront plusieurs.* Cette multitude est un nouveau sujet de crainte pour nous, et qui peut inquiéter notre foi ; mais songeons que cette multitude a été prédite, et que la prédiction en ôte le scandale ; que cette multitude d'hommes séduits ne sauroit prescrire contre la vérité, contre les lois de Jesus-Christ, ni obscurcir la visibilité et l'infaillibilité de son église ; que cette multitude est un effet du juste jugement de Dieu, qui punit l'indocilité et l'inattention des hommes. Les juifs ont méconnu J. C., et ils ont cru des imposteurs. Les hérétiques ont méprisé l'autorité du corps épiscopal,

et ils se sont livrés à de simples ministres, à des laïcs même; ils ont insulté la primauté du successeur de Pierre, et ils se sont soumis dans l'ordre de la foi, à un roi, à une reine, à des magistrats. Les impies ont rejeté des mystères autorisés par la révélation, et ils ont adopté les chimères, les absurdités, les extravagances d'une fausse philosophie. Gémissons à la vue de tant d'hommes séduits; mais ne nous en scandalisons pas, ne les imitons pas, soyons-en seulement beaucoup plus sur nos gardes, afin de n'être pas nous-mêmes séduits. Cette multitude est, pour ceux qui se sont laissé séduire, le malheur le plus funeste, parce qu'elle les rassure, parce qu'elle les retient et ne les justifie pas. J. C. n'a-t-il pas suffisamment prouvé la divinité de sa mission? N'a-t-il pas donné à son église des caractères capables de la faire reconnoître? N'a-t-il pas par-là démasqué tous les séducteurs, et ne nous dit-il pas ici: *Gardez-vous donc bien de les suivre?* Si, après cela, nous les suivons, n'est-ce pas notre faute? Si, au lieu de nous tenir en garde contre la séduction, nous nous y exposons, nous la cherchons, nous l'aimons; si nous n'avons de goût que pour le mensonge, la satyre, la calomnie; si nous dévorons avec avidité tout livre, tout écrit qui attaque la religion, l'église et ses ministres; si nous rebutons avec

obstination tout ce qui peut nous dessiller les yeux et nous désabuser, et qu'après cela nous soyons séduits, n'est-ce pas notre faute ? Si nous étouffons tous les remords de notre conscience ; si nous rejetons toutes les lumières qui nous démontrent notre erreur ; si nous dissimulons les faits les plus palpables, l'origine de notre séparation, la source de nos divisions, le prestige des miracles qu'on a présentés, la fausseté des prophéties qu'on a hasardées, l'imposture et la calomnie des accusations qu'on a publiées ; si, mille fois trompés, nous avons été contraints d'avouer nous-mêmes avec dépit qu'on nous en avoit imposé ; si, malgré tout cela, nous demeurons encore attachés à nos séducteurs, n'est-ce pas notre faute ? Ah ! ce n'est point l'esprit seul qui est séduit, c'est le cœur qui l'est, parce qu'il le veut être. Soyons en garde contre la séduction, suivant le précepte de Jesus-Christ, et jamais nous ne serons séduits.

SECOND POINT.

La guerre.

Et lorsque vous entendrez parler de guerre et de sédition, songez à ne vous troubler pas. Ne craignez point ; ne vous effrayez pas ; car il faut que ces choses arrivent premièrement ; mais ce ne sera pas encore là la fin ; car l'on

verra s'élever alors peuple contre peuple, royaume contre royaume. Le second soin que nous devons avoir, c'est de conserver la tranquillité de l'ame.

1.° Au milieu des agitations publiques des états. La providence de Dieu règle tout et fait tout servir à sa gloire. Les princes qui font la guerre ont leurs desseins, et Dieu a les siens, à l'exécution desquels aboutissent ceux des princes. Dieu, par le même fléau, châtie et punit les pécheurs, éprouve et récompense les justes. Dans ces temps, ame fidelle, soyez en paix, remplissez les devoirs de votre état sans trouble et sans effroi, attendez comme de la main de Dieu tout ce qui peut vous arriver; souffrez, compatissez, priez, et soyez sûrs que l'œuvre de Dieu s'avancera, et que ses desseins s'accompliront en votre faveur et en faveur de son Eglise. *Ne vous effrayez pas.*

2.° Au milieu des troubles, des dissentions domestiques des familles. Lorsque la différence des caractères, l'antipathie ou l'intérêt troublent la paix d'une famille ou d'une communauté, divise les frères, les parens, les voisins, les amis, faisons ce qui dépend de nous pour rétablir la paix, pour maintenir le bon ordre et entretenir la charité; mais après cela, que le reste ne trouble point la tranquillité de notre ame, et ne nous empêche point de travailler à notre sanctification! Qui est-ce

qui jouit d'une tranquillité parfaite au-dehors, et qui n'a pas beaucoup à souffrir et à supporter ? Mais ces troubles extérieurs, que plusieurs apportent comme un prétexte de leur négligence à se sanctifier, sont au contraire des moyens propres à contribuer à notre sanctification. Ainsi n'attendons pas des circonstances plus favorables ; profitons de celles où nous sommes. C'est dans des circonstances semblables, et plus difficiles encore, que les saints se sont sanctifiés, et il ne tient qu'à nous de nous y sanctifier comme eux. Renvoyer le soin de notre salut et de notre perfection à un temps où nous n'éprouvons aucune contradiction, c'est y renoncer pour toujours. *Songez à ne vous troubler pas.*

3.° Au milieu des séditions intérieures du cœur. Le cœur de l'homme est une espèce d'état difficile à gouverner, et agité de révoltes continuelles. Mille passions dont les intérêts sont opposés, y excitent des troubles, qui, à peine appaisés d'un côté, renaissent de l'autre. L'ambition, la colère, la sensualité, l'orgueil, la paresse, la joie, la tristesse, les tentations de la chair, les fantômes de l'imagination, le souvenir du passé, les remords, les scrupules, les attraits du péché, les difficultés de la vertu ; tout cela est capable de jeter dans le désespoir, si au milieu de ces séditions intestines, on ne met pas toute

sa confiance dans le Seigneur. Ainsi implorons son secours, et ne craignons rien, il faut que cela soit ainsi : c'est l'effet du péché de notre premier père et du malheur de notre naissance ; mais la grace de J. C. nous suffit pour nous faire triompher de tout. Les combats que nous aurons à soutenir serviront à sa gloire, augmenteront notre mérite à ses yeux, et notre récompense dans le ciel. Les saints n'ont point eu de moindres combats à soutenir, et avec la grace de Jesus-Christ, ils ont vaincu : avec cette même grace, nous vaincrons comme eux. *Ne craignez point.*

TROISIÈME POINT.

L'altération de la nature.

Et il y aura des pestes, des famines et des tremblemens de terre en divers lieux. Des signes terribles et des prodiges paroîtront dans le ciel. Et tout cela ne sera que le commencement des douleurs. Le troisième soin que nous devons prendre, c'est de détacher notre cœur de ce monde.

Parce que le séjour en est désagréable. Tout ce qu'annonce ici N. S., arriva avant la ruine de Jérusalem, et arrivera avant la ruine du monde. Mais tout cela n'est que le commencement et comme le prélude des derniers malheurs. C'est-à-dire, que tout cela, à l'exception peut-

être des prodiges célestes, se fait continuellement sentir dans le monde, et s'y fera sentir jusqu'à la fin. Quel séjour que celui que nous habitons ! Une terre peu affermie sous nos pieds, toujours prête à renverser sur nous nos propres demeures, et à ouvrir son sein pour nous engloutir. Une mer qui ne nous offre un passage que pour trahir nos espérances, dévorer nos fortunes, et nous ensevelir nous-mêmes dans ses gouffres. Un air chargé d'exhalaisons funestes et de poisons subtils, dans lequel, au lieu de la vie, nous ne respirons que différens genres de morts. Un ciel qui semble toujours irrité contre nous, qui tantôt nous refuse ses influences, et tantôt nous inonde de ses flots ; tantôt brûle nos campagnes arides, et tantôt glace nos moissons, ou les brise sous ses coups ; qui souvent s'arme de la foudre, fait briller ses feux menaçans, répand la terreur par le bruit de son tonnerre, jusqu'à ce qu'il ait choisi sa victime et l'ait écrasée sous ses carreaux. Encore si les habitans de cet infortuné séjour travailloient, par des secours mutuels, à en adoucir la rigueur ; mais ce sont eux au contraire qui contribuent plus que tout le reste à en faire un séjour d'horreur ! Impiété, oubli de Dieu, crimes énormes, guerres, querelles, haine, jalousie, calomnie, injustice, ravages, meurtres, incendies, fraudes, perfidies,

trahisons; voilà ce que l'on trouve parmi les hommes. O terre maudite de Dieu, vallée de larmes! comment nos cœurs peuvent-ils aimer un si funeste séjour? N'y demeurons donc que pour obéir aux ordres de Dieu, pour y souffrir, pour y pleurer nos péchés, pour en faire pénitence, en soupirant sans cesse vers la céleste patrie, séjour de paix, de sainteté et de délices, promis à ceux qui auront méprisé la terre et dirigé toutes leurs pensées vers le ciel.

2.° Parce que la vie y est inquiète. Comment vivre sans alarmes au milieu de tant de désastres, de malheurs, de périls qui nous menacent de tous côtés? Il n'y a qu'un cœur solidement établi en Dieu et détaché de tout, qui puisse être tranquille. Mais la vie du commun des hommes, qu'est-elle sur la terre, que misère, douleur et crainte continuelle? On craint pour soi, on craint pour les siens; on craint pour sa fortune, pour son crédit, pour son autorité, pour sa réputation; on craint la honte, le mépris, l'infamie, la disette, la pauvreté, la douleur, la maladie et la mort. Crainte d'autant plus vive, que les objets sont plus intéressans; d'autant plus continuelle, que les exemples sont plus fréquens. Fortunes renversées, riches réduits à la mendicité, puissans abattus, favoris disgraciés, crimes découverts, maladies con-

tagieuses, morts subites, morts prématurées, familles couvertes d'opprobres ; voilà ce qu'on apprend tous les jours, ce dont on s'entretient avec effroi, et ce que chacun, avec raison, craint à tout moment pour soi. Quelle vie! qui peut l'aimer, qui peut s'y attacher ? Eh ! pourquoi ne pas élever nos cœurs vers cette vie tranquille et bienheureuse qui nous est offerte, et où nous n'aurons plus rien à craindre ni à désirer ?

3.° Parce que la mort y est certaine. Le monde fût-il le séjour le plus agréable et le plus délicieux, dussions-nous y mener la vie la plus douce et la plus tranquille, et n'y goûter que des plaisirs, dès qu'il est certain que nous le devons bientôt quitter ce monde, devrions-nous nous y attacher ? Qu'est-ce donc qui nous fascine les yeux, et nous empêche de voir une conséquence si immédiate d'un principe certain que nous avouons nous-mêmes ? Ah ! je le veux, ne craignons ni la terre, ni la mer, ni la peste, ni la famine, ni le fer, ni le feu, ni la foudre ; échappons à tous les accidens qui en font périr tant d'autres ; mais enfin nous n'échapperons pas à la mort ; nous mourrons ; nous mourrons, et nous nous attachons à cette vie que nous devons quitter !

Ne permettez pas, Seigneur, que je sois si insensé ! Ah ! plutôt dirigez mes

regards vers cette vie immortelle, qui ne finira jamais ! et faites que je n'emploie plus ce qui me reste de celle-ci, que pour mériter celle-là ! Ainsi soit-il.

CCLXI.e MÉDITATION.

Seconde suite de la prophétie de Jesus-Christ sur la ruine de Jérusalem et le jugement dernier.

De la persécution contre les Apôtres.

Jesus-Christ annonce aux Apôtres ce qu'ils auront à souffrir, ce qu'ils auront à faire, et ce qu'ils auront à espérer. *Matt.* 24. 9-14. *Marc.* 13. 9-13. *Luc.* 21. 12-19.

PREMIER POINT.

Ce qu'ils auront à souffrir.

1.° De la part des puissances. *Mais avant que toutes ces choses arrivent, on se saisira de vous, on vous persécutera, on vous jetera dans les prisons, et on vous traînera devant les rois et devant les gouverneurs, à cause de mon nom. On vous fera comparoître dans les assemblées des juges, vous serez battus dans les synagogues. On vous livrera pour être tourmentés. On vous fera mourir, et vous serez odieux à tous les peuples ; et tout cela arrivera afin que vous me rendiez témoignage.* Voilà donc le traitement qu'on fera aux Apôtres. On

les persécutera, on leur suscitera des tribulations de toute espèce, on se saisira de leurs personnes, on les traînera devant les tribunaux, devant les magistrats, devant les rois, dans les synagogues et devant les peuples assemblés; on leur fera souffrir les prisons, les fouets, toutes sortes de supplices, et la mort même. Voilà ce qu'ont souffert les Apôtres, les Disciples, les Martyrs, avant la destruction de Jérusalem, de la part des gentils. Voilà la voie de sang par laquelle la foi est parvenue jusqu'à nous. Ah! que les Saints, ces illustres confesseurs de J. C. sont bien dignes de notre estime, de notre vénération, de notre reconnoissance et de notre amour! Mais prenons-y garde, ces persécutions se renouvelleront avant la destruction du monde; elles ne cessent même jamais entièrement dans le monde; elles se renouvellent avec plus ou moins de force en certains temps, en certains lieux, en certaines circonstances: de véritables chrétiens doivent donc se tenir toujours prêts à tout, et ne rien redouter quand il s'agit de la foi.

2.° De la part des parens. *Alors ce sera un temps de scandale pour plusieurs, qui se trahiront et se haïront les uns les autres. Il s'élevera aussi plusieurs faux prophètes qui séduiront un grand nombre de personnes. Et parce que l'iniquité abondera, la charité de plu-*

sieurs se refroidira. Alors le frère livrera son frère à la mort, et le père son fils; les enfans s'éleveront contre leurs pères et leurs mères, et les feront mourir. Vous serez même livrés aux magistrats par vos pères et vos mères, par vos frères, par vos parens, par vos amis; et ils en feront mourir plusieurs d'entre vous. Or quand on vous livrera entre les mains des juges, ne songez point par avance à ce que vous aurez à dire. Mettez-vous bien dans l'esprit que vous ne devez pas préméditer ce que vous aurez à me répondre pour votre défense, mais dites ce qui vous sera inspiré à l'heure même; car je vous mettrai alors dans la bouche des paroles si pleines de sagesse, qu'aucun de vos adversaires ne pourra, ni les contredire, ni y résister. Prédiction bien étonnante et bien littéralement accomplie! Le frère livrera son frère à la mort, et le père son fils; les enfans se souleveront contre leur père et contre leur mère, et les feront *mourir: Vous serez livrés par vos frères, vos parens et vos amis;* ils seront les premiers à vous trahir, à vous dénoncer, à vous livrer aux tourmens. La persécution en fera tomber plusieurs; ils se trahiront et se haïront mutuellement: et comme la persécution qui s'élève contre les vrais fidelles n'attaque point les faux prophètes, c'est pour eux le temps le plus favorable.

Ce sera aussi alors qu'il en paroîtra un plus grand nombre, et qu'ils en séduiront plusieurs. A mesure que l'iniquité croîtra, que le libertinage s'accréditera, que la séduction gagnera, et que la persécution s'animera, la charité de plusieurs se refroidira, leur libéralité envers vous diminuera, l'affection qu'ils vous portoient se ralentira, ils n'oseront plus parler pour vous, et bientôt ils ne voudront plus avoir avec vous aucun commerce. Cette prédiction n'est-elle pas l'histoire abrégée de toutes les persécutions que l'église a souffertes? Elle l'est aussi de toutes celles qu'elle souffrira jusqu'à la fin du monde. Si pendant notre vie nous devons être témoins de quelque persécution plus ou moins violente, voyons quel personnage nous y devons faire. Nous ne voudrions pas être du nombre des persécuteurs, ni des séducteurs; mais prenons garde de n'être pas du nombre des inconsidérés qui se laissent séduire, ou des lâches dont la charité se refroidit. Si nous sommes du nombre des persécutés, comprenons notre bonheur d'avoir quelque part au sort des Apôtres, et remercions-en le Seigneur.

3.° De la part du public. *Vous serez odieux à tous les peuples, et vous serez haïs de tout le monde, à cause de mon nom.* Haine injuste! Qu'eut-on à repro-

cher aux chrétiens pendant trois siècles de persécution qu'ils furent l'objet de la haine publique ? Ils suivoient un culte dont ils démontroient la vérité et la divinité par les faits. Ils montroient aux juifs l'accomplissement des prophéties, aux gentils la vanité des idoles, à tous, la grace de la réconciliation que Dieu leur offroit par les mérites de son Fils devenu leur Sauveur. Leur conduite répondoit à leur doctrine. Ils faisoient du bien à tout le monde, et ne faisoient de mal à personne. Haine fondée sur la calomnie. On les poursuivoit comme des impies et des sacriléges, des meurtriers et des incendiaires, qui se nourrissoient de chair humaine, qui avoient commerce avec l'enfer et les démons, qui pratiquoient dans leurs assemblées secrètes toutes sortes d'obscénités, et ne tendoient qu'à renverser l'état et la religion. Ces bruits imposteurs, destitués de preuves, débités avec assurance, passant de bouche en bouche, n'étoient examinés de personne, et étoient crus de tout le monde. Haine difficile à supporter. Le poids de la haine publique est sans contredit ce qu'il y a de plus accablant dans la persécution. On se console d'une injustice particulière, lorsqu'on a l'approbation ou même la compassion du public; mais se voir haï de tout le monde, il n'y a rien de plus dur à la nature. Heu-

reux ceux qui ont porté avec joie tout le poids de cette haine générale pour le nom de Jesus ! Heureux ceux à qui la fermeté, l'exactitude et la constance procurent cette croix ! Que leur sort est digne d'envie !

SECOND POINT.

De ce qu'ils auront à faire.

1.° Prêcher par-tout. *Il faut que l'évangile soit prêché auparavant dans l'univers, pour servir de témoignage à toutes les nations ; et c'est alors que viendra la consommation.* Ce mot consommation a ici deux sens qui devoient tous les deux se vérifier. Par le premier, Notre Seigneur répond à la question des Apôtres : *Quel signe y aura-t-il de la consommation du siècle ?* et il leur montre ce qu'ils doivent faire avant la ruine du temple et de Jérusalem. Par le second, il nous découvre ses vues ultérieures et plus profondes, et il montre à son église ce qu'elle doit faire avant la ruine et la destruction du monde entier. Les Apôtres se sont acquittés de leur ministère. Déjà, de leur temps, saint Paul nous assure que l'évangile a été annoncé à l'univers, c'est-à-dire, à l'univers connu et moralement pris. Saint Pierre avoit établi son siége dans la capitale du monde, avoit gouverné cette église plus de vingt-quatre ans, y

avoit souffert le martyre avec saint Paul ; et la chaîne de ses successeurs, qui vient jusqu'à nous, avoit déjà commencé. Tous les autres Apôtres, excepté saint Jean qui résidoit à Ephèse, après avoir prêché par-tout, avoient signé l'évangile de leur sang, lorsque Jérusalem fut détruite. L'église, depuis ce temps-là, n'a point cessé de prêcher l'évangile ; les successeurs des Apôtres et leurs Disciples l'annoncent encore aux nations les plus reculées, et toutes en auront eu connoissance avant que le monde finisse. Cet évangile sera à toutes les nations un témoignage de la bonté de Dieu envers elles, et de leur fidélité envers Dieu. Remercions donc le Seigneur de ce que cet évangile est parvenu jusqu'à nous, mais songeons au témoignage qu'il doit rendre un jour de nous.

2.° Souffrir tout avec patience. *C'est par votre patience que vous posséderez vos ames.* Au milieu de tant de persécutions, de contradictions, de trahisons, d'opprobres et de supplices que J. C. annonce à ses Apôtres, il ne leur donne d'autres armes que la patience. C'est par ces seules armes que le christianisme à triomphé de tout, qu'il s'est établi, qu'il se maintient, et qu'il s'étend tous les jours de plus en plus. Ah ! si nous savions nous-mêmes nous revêtir de cette armure invincible, dans quelle paix

ne posséderions-nous pas notre ame ! Quel progrès en peu de temps ne ferions nous point dans la vertu ! Quelles victoires ne remporterions-nous pas ! Prenons-en donc la résolution.

3.° Persévérer jusqu'à la fin. *Celui qui persévérera jusqu'à la fin, sera sauvé.* Persévérance nécessaire : il n'y a qu'elle de couronnée. Quelque bien qu'on ait commencé, quelque progrès qu'on ait fait, quelques grandes choses qu'on ait exécutées, quelques mérites qu'on ait acquis, si l'on ne persévère pas jusqu'à la fin, jusqu'à la mort, tout est inutile, tout est perdu. Persévérance difficile. Tous les commencemens sont beaux ; on s'y porte avec ardeur. La nouveauté plaît, mais la constance est difficile, et la persévérance jusqu'à la fin encore plus : ce ne peut être que l'effet d'une grace particulière que nous devons demander tous les jours avec ferveur ; et en la demandant, nous devons nous animer et nous soutenir par tous les motifs que la foi nous suggère. Persévérance rare, et qui a manqué à plusieurs. Judas en est un terrible exemple. Combien, après avoir tout souffert pour la foi, se sont démentis sur le point de recevoir la couronne ! Combien, après avoir commencé par une jeunesse sainte, ont fini par une vieilles sedissolue ! Combien, après s'être donnés à Dieu, et avoir

embrassé la pénitence, sont retournés à leurs premiers désordres, et y ont malheureusement péri ! Combien, après avoir généreusement quitté le monde et goûté long-temps le plaisir de servir Dieu, se sont relâchés, ennuyés, dégoûtés, et enfin sont rentrés dans le siècle, ou s'ils ne l'ont pu, ont laissé rentrer le siècle en eux-mêmes, c'est-à-dire, en ont suivi l'esprit, les maximes, les vices, et sont morts chargés des malédictions portées contre lui ! Ah ! que je dois craindre mes légéretés et mes inconstances continuelles ! Plus on approche de la fin de la carrière, plus le poids devient pesant, plus le démon fait d'efforts ; plus aussi devons-nous prier, veiller, et nous animer par la vue d'une couronne dont un moment encore peut nous mettre en possession.

TROISIÈME POINT.

De ce qu'ils auront à espérer.

1.° Pour la religion. Eh, Seigneur ! que va devenir votre religion, si tout ce que vous annoncez ici arrive ? Si toutes les puissances se déchaînent contre vos Disciples, les persécutent, les tourmentent, les font mourir, si tout le mo de les hait et es déteste, si les séducteurs se joignent aux tyrans, si, parmi ceux qui auront commencé de vous suivre, les uns séduits, les autres effrayés, vous aban-

donnent ? que deviendra votre royaume, comment votre règne s'établira-t-il, se soutiendra-t-il, se répandra-t-il ? *Tout cela arrivera, afin que vous me rendiez témoignage*, dit Jesus-Christ, et ce témoignage servira à confondre les uns et à m'attacher les autres. *Lorsqu'on vous livrera entre les mains des juges, je vous mettrai dans la bouche des paroles si pleines de sagesse, qu'aucun de vos adversaires ne pourra ni les contredire ni y résister. Ce ne sera pas vous qui parlerez, mais le Saint-Esprit.* Les choses ne sont-elles pas exactement arrivées comme J. C. les prédit ici ? Des pêcheurs foibles et ignorans, des femmes, des enfans ont confondu toute la sagesse du siècle et vaincu tous ses tourmens. Le sang chrétien a coulé à grands flots pendant trois siècles, et aujourd'hui l'univers est chrétien. Après une pareille prédiction et un pareil accomplissement, celui-là ne sait plus ce qu'il veut, qui nous demande encore des démonstrations. Pour nous, adorons, louons, bénissons *le Seigneur*, tressaillons de joie, soyons embrasés d'amour et pénétrés de reconnoissance. Esprit-Saint, apprenez-nous à vous louer, à défendre votre cause, à confondre les erreurs du monde, et à vaincre ses terreurs !

…ur leurs corps. Que deviendront …s mutilés par le fer, déchirés

par les fouets, découpés par morceaux, arrosés de plomb fondu, exténués par la faim, consumés par la misère, noyés dans les eaux, brûlés par le feu, et dont les cendres ont été jetées au vent? Oui : *tout cela arrivera; et il ne se perdra pas un cheveu de votre tête.* Le pouvoir de l'homme ne s'étend pas jusqu'à faire périr la moindre parcelle de matière. Tout reste dans la main de Dieu; il saura bien le retrouver et le rendre avec éclat à ceux qui ne l'auront perdu que pour sa gloire. Ce que les chrétiens ont pu recueillir des restes de ces saints corps, est un don précieux pour nous, et fait le juste objet de notre vénération; mais lorsqu'au dernier jour ces saints corps ressusciteront dans toute la gloire que Dieu leur destine, ils feront l'admiration de l'univers et l'ornement du ciel. O heureuses croix, heureuses souffrances, heureuses macérations, heureuses pénitences, qui procurez une gloire si éclatante et si durable! Hélas! que n'ai-je le courage d'imiter du moins en quelque chose la sagesse de ces saints pénitens, qui, au défaut de tyrans et de bourreaux savent se crucifier eux-mêmes, et porter sur leur chair la mortification de Jesus-Christ! Bientôt je n'aurai plus de corps; mais le laisserai-je enlever sans en avoir tiré l'avantage qu'il peut me procurer? Je l'ai fait servir à l'ini-

quité et au péché ; le laisserai-je tomber en poussière sans l'avoir fait servir à la justice ? Il peut être pour moi une source de mérites et de gloire ; attendrai-je, pour en jouir, qu'il ne puisse plus me les procurer ?

3.° Pour leur ame. *Vous posséderez vos ames.* Voilà ce que le monde ne pourra leur enlever. Depuis dix-sept cents ans, les Apôtres et les autres, à proportion du temps où ils sont morts, possèdent leurs ames dans le sein de Dieu, tandis que les ames des pécheurs sont possédées par les démons au milieu des flammes. *Celui qui persévérera sera sauvé.* Il sera sauvé de tous les périls, de toutes les misères de cette vie, et jouira des délices du ciel. Il sera sauvé en corps et en ame au dernier jour et pour toujours. O salut éternel ! comment cette pensée fait-elle si peu d'impression sur nous ? Eh ! que peut-il y avoir de plus important pour nous ? Car que deviendront en ce dernier jour les persécuteurs, les séducteurs, les lâches, les apostats, les pécheurs ? ils seront perdus à jamais.

O mon ame ! ô mon corps ! il faut nous sauver, à quelque prix que ce soit. Oui, mon Dieu, je le veux ; je veux sauver. Aidez-moi, Seigneur, rendez ère, constant et efficace le désir que de me sauver ! Ainsi soit-il.

CCLXII.e MÉDITATION.

Troisième suite de la prophétie de Jesus-Christ, sur la ruine de Jérusalem et le jugement dernier.

Des derniers malheurs qui doivent arriver.

Notre Seigneur annonce ici trois sortes de maux qui feront les trois points de cette méditation ; savoir, l'abomination, la tribulation, la séduction. Il prédit ces maux pour le temps de la destruction de Jérusalem, pour le temps de la destruction de l'univers, et avec quelque proportion pour tous les temps intermédiaires. A ces trois maux, Notre Seigneur oppose trois remèdes ; à l'abomination, la fuite ; à la tribulation, l'espérance ; à la séduction, l'attachement aux règles que lui-même nous donne ici. *Matt.* 24. 15-28. *Marc.* 13. 14-23. *Luc.* 21. 20-24.

PREMIER POINT.

Dans le temps de l'abomination, il faut fuir.

1.° De l'abomination. *Lors donc que vous verrez Jérusalem investie par une armée, sachez que sa ruine est proche. Quand vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel, et placée où elle ne doit pas être ; que celui qui lit, comprenne !* Ces dernières paroles de Notre Seigneur font, ce semble, allusion à celles de l'ange parlant à Da-

Pourquoi nous obstiner à combattre, quand Dieu nous ordonne de fuir ? 2.° Qu'elle doit être prompte, quant au temps; n'attendez pas *l'hiver* de la vieillesse : de quoi est-on capable dans cette triste saison ? Quant à la manière, ne revenez pas du *toit* ou des *champs, pour prendre quoi que ce soit ;* plusieurs, en se disposant trop lentement à quitter le monde, y sont restés, et s'y sont perdus. 3.° Qu'il faut fuir avec ardeur, à grands pas, à grandes journées ; une journée de *sabbat* ne vous éloigneroit pas assez le premier jour. De la ferveur des premières démarches dépend souvent tout le succès. Qui ne s'éloigne qu'à petits pas, a plus envie de retourner que de s'éloigner. 4.° C'est au loin qu'il faut fuir, *sur des montagnes*, et hors de tout le pays. Si la séparation n'est entière, elle est nulle. 5.° Fuite généreuse, sans écouter la voix perfide d'une amitié ou d'une tendresse hors de saison. *Malheur* aux pères barbares et aux mères cruelles qui s'opposent à la fuite de leurs enfans, qui les retiennent auprès d'eux, pour faire leur malheur dans ce monde et leur réprobation dans l'autre ! 6.° Fuir pour toujours. Que ceux qui sont hors du pays, *n'y entrent point :* si vous avez eu le bonheur de sortir du monde, ne cessez d'en remercier Dieu, prenez garde que l'ombre même du repentir ne s'insinue dans votre

cœur,

cœur. Quelle lâcheté, quelle imprudence de rentrer dans ce pays contagieux et frappé d'anathème ! Quel désespoir à la mort, de vous trouver chargé d'une infidélité qui vous a replongé dans les derniers malheurs que vous aviez eu la sagesse d'éviter.

SECOND POINT.

Dans le temps de la tribulation, il faut espérer.

1.° De la grandeur de la tribulation. *La tribulation sera grande, parce que ces jours sont des jours de vengeance, dans lesquels doit s'accomplir tout ce qui a été écrit* d'anathèmes et de malédictions. *La terre sera accablée de maux, elle sera dans une grande oppression, et la colère de Dieu s'allumera contre ce peuple. Les uns seront passés au fil de l'épée, les autres menés en captivité parmi toutes les nations, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils, jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli. L'affliction de ces jours-là sera si grande, que depuis le moment que Dieu créa toutes choses jusqu'à présent, il n'y en eut jamais de pareille, et il n'y en aura jamais. Et si le Seigneur n'eût abrégé ces jours, personne n'auroit échappé.* Dans ces paroles de N. S. qui ne sauroient être une exagération, considérons, 1.° les malheurs qu'ont éprouvés les juifs, lorsque leur ville fut prise

sont habitées par des étrangers, q
domineront aussi long-temps qu'il p
au Seigneur d'abandonner son an
héritage à la profanation des im
Durant tous les jours de la guerre
siége de cette ville incrédule, quell
lamité, quelle misère, quelle désolat
Ouvrons-en l'histoire, et nous ver
qu'elle s'accorde parfaitement ave
prophétie : considérons l'état actue
sont les juifs, et il ne nous restera a
doute. 2.° Considérons les malheurs
prouveront les hommes aux derniers
des vengeances du Seigneur. 3.° C
ment une partie de ces malheurs, a
que ces jours funestes arrivent, se
pétuent dans le monde, ravageant t
un pays, tantôt un autre, annon
par-tout la colère de Dieu, et inv
à la pénitence. 4.° Dans ces malh
physiques et temporels, considéron
maux spirituels auxquels est exposée

péché, voyons ses tribulations, ses remords, ses peines, ses craintes, ses déchiremens de cœur, son désespoir; voyons de combien de coups mortels elle est blessée, avec quels outrages elle est traitée, méprisée, insultée, foulée aux pieds de ses ennemis; voyons sa captivité et la dure chaîne qu'elle traîne par-tout, qui l'attache aux plus vils objets, aux actions les plus honteuses, et la rend le jouet de toutes ses passions. Ah! fille de Sion, rompez vos fers, sortez de captivité, armez-vous de force, secouez la poussière, et revêtez-vous de votre première gloire.

2.° Du secours auquel on doit s'attendre. *Mais à cause des élus, ces jours seront abrégés.* Ces paroles ont peut-être trait avec celle-ci de la prophétie de Daniel, déjà citée : *Les septante semaines ont été abrégées.* La tribulation a été abrégée à cause des juifs qui avoient embrassé le christianisme, et de ceux qui devoient l'embrasser, c'est-à-dire, des gentils, pour qui les juifs préservés devoient être un témoignage subsistant de la vérité du christianisme et de l'accomplissement de cette prophétie. Dieu a par-tout ses élus, et il dispose tout en leur faveur. Dans quelque état de tribulation que nous nous trouvions, mettons donc notre espoir dans le Seigneur, servons-le avec fidélité, invoquons-le avec confiance. La

tribulation, la persécution, les souffrances, les tentations ne dureront pas toujours. Le Seigneur en réglera la violence sur la mesure des graces qu'il nous donnera : s'il est nécessaire, il abrégera le temps de l'épreuve, et il ne permettra jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. Ainsi en usera-t-il à la fin du monde, ainsi en use-t-il dans toutes les circonstances de la vie présente. Mais tenons-nous sur nos gardes, soyons fidelles, prions, espérons, et persévérons jusqu'à la fin.

TROISIÈME POINT.

Dans le temps de la séduction, il faut s'en tenir aux premières règles.

1.° De la séduction. *Alors si quelqu'un vous dit, le Christ est ici, ou il est là, ne le croyez point. Car il s'élevera de faux Christs et de faux prophètes qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il étoit possible, les élus mêmes. Prenez-y donc garde; vous voyez que je vous en avertis auparavant. Si donc on vous dit, le voici dans le désert, n'y allez point.* Si on vous dit, *Le voici dans le lieu le plus retiré de la maison, n'en croyez rien.* Tels furent les faux Messies, qui, selon les idées du temps, se donnèrent pour les libérateurs d'Israël, et qui tantôt assem-

blèrent des troupes dans le désert, et tantôt se renfermèrent dans des forteresses. Tels furent les faux prophètes, qui par des fourberies ou des prodiges, séduisoient les peuples. Après la destruction de Jérusalem, on en vit encore de cette espèce jusqu'à Mahomet, qui réunit en lui seul l'ambition des faux Messies et la fourberie des faux prophètes. A ceux-là succédèrent les hérétiques, qui se dirent l'église de J. C. et les docteurs de la vérité, et qui cherchèrent à s'accréditer par le bruit des faux miracles. Cette séduction, plus ou moins dangereuse, durera jusqu'à la fin des siècles, où elle prendra une autre forme, selon les événemens, et sera appuyée de tout ce que l'enfer peut produire de plus capable d'émouvoir les esprits Mais il y aura dans tous les temps des élus, des fidelles, des catholiques, des ames soumises à la parole de J. C., que rien ne sera capable d'ébranler. Prenons-y donc garde, et faisons en sorte, pendant que nous vivons, d'être de ce nombre. Ce sera notre faute si nous n'en sommes pas, puisque nous sommes avertis et que le Seigneur nous a tout prédit.

2.° Règle contre la séduction. 1.° Rejeter tout ce qui est contraire à l'enseignement de l'église. Que ni l'austérité des déserts, ni la régularité des clôtures,

ni la science des docteurs, ni la sublimité des écrits, ne fassent aucune impression sur nous : ne donnons à tout cela aucune croyance, ne nous permettons pas même sur tout cela le moindre doute, n'ayons pour tout cela aucune curiosité. Laissons aux pasteurs le soin de démasquer l'hypocrisie et de réfuter l'imposture ; mais pour nous, rejetons tout avec mépris, n'écoutons que la voix de l'église, ne lisons que ce qu'elle nous met en main, si nous ne voulons pas être séduits et avaler le poison mortel caché souvent sous l'appât de la dévotion et de la piété. 2.° S'en tenir aux caractères qui distinguent l'église de J. C. *Car comme un éclair qui sort de l'orient paroît tout d'un coup jusqu'à l'occident, ainsi sera l'avénement du Fils de l'Homme.* Le royaume de Dieu, annoncé par J. C. même, publié par ses Apôtres après la pentecôte, établi avec éclat sur les ruines du temple de Jérusalem et de la synagogue, ce que nous appelons le premier avénement de J. C., l'église, en un mot, qui est le règne du Messie, a ses caractères distinctifs, auxquels personne, s'il ne veut s'aveugler, ne sauroit se méprendre. L'éclair en est une sorte de figure. Elle est visible comme l'éclair, elle est une comme l'éclair, elle est universelle, et comme l'éclair, elle répand sa lumière

de l'orient à l'occident ; et dans la succession des temps, de quelque point qu'on considère cette lumière, on verra qu'elle remonte, par une perpétuité non interrompue, jusqu'à l'éclair parti de l'orient, c'est-à-dire, jusqu'aux Apôtres et jusqu'à J. C. On ne peut donc s'y tromper dès-à-présent, et on ne pourra de même s'y tromper à son dernier avénement. 3.° S'unir au corps de J. C. *Par-tout où sera le corps, là les aigles s'y assembleront.* Les aigles, les ames fidelles éclairées de la foi s'unissent, 1.° au corps mystique de Jesus-Christ, au corps de l'église, au corps des fidelles, au corps des pasteurs unis à leur chef visible, car il n'y a pas de corps sans chef. C'est de l'enseignement de ce corps que notre foi et notre piété se nourrissent ; 2.° au corps immolé de J. C. que l'on offre tous les jours sur nos autels, et dont nous nourrissons nos ames par la communion ; 3.° au corps glorieux de J. C. C'est au dernier jour, après la résurrection générale des corps, que les chrétiens fidelles catholiques s'éleveront comme des aigles vers le corps glorieux de J. C., pour lui demeurer unis et s'en nourrir pendant toute l'éternité. Digne récompense de leur foi, de leur attention, de leur attachement, de leur amour ! Nous voyons nos devoirs, nous voyons nos espérances,

examinons notre conduite et notre vie.

Faites, ô mon Dieu! que je sois du nombre de ces aigles spirituelles qui se rassembleront un jour autour de votre fils unique, et qui n'en seront jamais séparées; et pour mériter ce bonheur, faites que je m'arrache à tout ce qui pourroit m'en éloigner. Accordez-moi de fuir Babylone, ce monde enchanteur et prostitué, c'est-à-dire, de me séparer de tous les méchans, en vivant saintement et en persévérant dans votre amour. Ainsi soit-il.

CCLXIII.e MÉDITATION.

Quatrième suite de la prophétie de J. C. sur la ruine de Jérusalem et le jugement dernier.

De quelques circonstances de ces événemens. *Matt.* 24. 29-36. *Marc.* 12. 24-32. *Luc.* 21. 25-33.

PREMIER POINT.

Des prodiges qui paroîtront.

1.° Du texte de l'évangile. Il nous présente trois objets. 1.° Le désordre de la nature. *Aussitôt après ces jours de tribulation, il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles. Le soleil sera obscurci, et la lune ne*

donnera plus sa lumière ; les étoiles tomberont du ciel, et sur la terre les nations seront dans l'accablement et la consternation, la mer faisant un bruit effroyable par l'agitation de ses flots. Les hommes sécheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver à l'univers, et les vertus des cieux seront ébranlées ; c'est-à-dire, que les cieux eux-mêmes, malgré leur force, leur stabilité, leur élévation, seront ébranlés, et se ressentiront du désordre de la nature. 2.° La vue de J. C. *Et alors le signe du Fils de l'Homme paroîtra dans le ciel, et tous les peuples de la terre seront frappés d'une vive douleur. Ils s'abandonneront aux pleurs et aux gémissemens, et ils verront le Fils de l'Homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance, une grande majesté et une grande gloire.* 3.° L'envoi des anges. *Et il enverra les anges, qui, au son de la trompette et d'une voix éclatante, assembleront ses élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre.*

1.° De ce texte, en tant qu'il regarde la ruine de Jérusalem. 1.° Ces paroles, en tant qu'elles regardent la ruine de Jérusalem, doivent se prendre dans un sens métaphorique, comme dans les prophètes et dans l'apocalypse, où l'on trouve presque les mêmes expressions.

Ce désordre des cieux, ce bruit de la mer, cette consternation de la terre, marquent la confusion de tous les ordres de l'état, la destruction de la république et de la religion judaïque. 2.° Cette apparition du signe du Fils de l'Homme, et cette présence majestueuse de ce même Fils de l'Homme assis sur les nues, marquent qu'il sera aisé de connoître que cette catastrophe est une punition du ciel, et une vengeance que tire le Fils de l'Homme de l'infidelle Jérusalem, pour l'exécution de ses desseins; savoir, la substitution des gentils aux juifs, et de la loi évangélique à la loi de Moïse. Ce signe du Fils de l'Homme fut si manifeste, que les juifs le reconnurent, et que Tite lui-même, au rapport de Josephe et Philostrate, ne put s'empêcher de dire qu'un Dieu avoit combattu avec lui contre les juifs. 3.° Enfin ces anges envoyés avec la trompette, sont les Apôtres et leurs successeurs, qui ne cessent de rassembler les élus, c'est-à-dire, ceux qui sont dociles à leur voix, dans une même bergerie, sous un même pasteur et chef visible, successeur de saint Pierre, vicaire de J. C., pour en former un nouveau peuple de Dieu, par la pratique du même culte et la profession d'une même foi, dont le centre n'est plus Jérusalem, mais Rome, la capitale des nations. C'est cette église catholique,

apostolique et romaine, qui est la nouvelle épouse de J. C., qu'il a acquise de son sang, avec qui il sera jusqu'à la consommation des siècles, et hors de laquelle il n'y a point de salut. Que de prodiges Dieu a opérés pour amener la religion au point où elle est! Pouvons-nous y penser sans être pénétrés de la plus vive reconnoissance?

3.° De ce texte, en tant qu'il regarde le jugement dernier. Ces paroles, en tant qu'elles regardent le jugement dernier, doivent se prendre dans le sens propre et naturel, ce qui n'empêche point les sens allégoriques qu'on peut leur donner. On doit aussi les prendre ainsi dans les prophètes. Eux et Notre Seigneur leur Maître n'auroient pas employé des expressions si fortes, si elles n'eussent dû avoir un jour leur accomplissement parfait et réel. 1.° Dans ce désordre des cieux, il n'est pas dit que les étoiles tomberont sur la terre, ce qui n'est pas possible, à cause de leur grandeur, mais qu'elles tomberont du ciel, qu'elles s'écarteront de leur place, qu'elles descendront en se rapprochant de la terre (1); ce qui suffira pour embraser l'univers et causer ce degré de chaleur, qui, selon saint Pierre, fondra jusqu'aux élémens. Que cette pensée nous pénètre d'une

(1) C'est ce que saint Marc exprime très-bien, en disant, *erunt decidentes.*

sainte frayeur, et nous aide à nous disposer à ce jour terrible ! 2.° La croix paroîtra rayonnante dans le ciel, et on verra Jesus-Christ porté sur les nuées, revêtu de la toute-puissance, environné de majesté et de gloire, et accompagné d'une multitude innombrable d'Anges prêts à exécuter ses ordres. Oh ! l'aimable spectacle pour les amis de Jesus Christ ! Heureuses croix, heureuses pénitences, afflictions et humiliations souffertes pour Jesus-Christ ! Mais quel spectacle pour les impies et les pécheurs ! 3.° Il enverra ses Anges, qui rassembleront autour de lui ses élus et les sépareront des réprouvés. De quel côté seront la joie et la gloire ? De quel côté seront la confusion, la rage et le désespoir ? De quel nombre serons-nous, de quel nombre voulons-nous être ?

SECOND POINT.

Comparaison dont se sert Notre Seigneur.

1.° Du texte de l'évangile. *Pour vous, quand ces choses commenceront à s'accomplir, regardez en haut et levez la tête, parce que votre rédemption est proche. Et il leur fit ensuite cette comparaison : Considérez le figuier et tous les autres arbres ; quand ils commencent à pousser, vous savez que l'été est proche ; de même, lorsque vous verrez arriver toutes ces choses, sachez que le règne de Dieu est proche, et que le Fils de l'Homme est à la porte.*

2.° De ce texte, en tant qu'il regarde la ruine de Jérusalem. Ces paroles, prises dans ce sens, nous représentent l'état de l'église dans une espèce de captivité, tandis que subsistoient cette ville et son temple. Mais l'un et l'autre étant détruits pour toujours, Rome, le centre de la foi chrétienne, le siége du vicaire de J. C., n'eut plus de rivale, porta sans concurrence le titre de ville sainte ; et le royaume de Dieu, le règne du Messie, l'église catholique, apostolique et romaine, s'établit par-tout d'une manière fixe et durable, et porta en tous lieux des fleurs et des fruits dignes d'être présentés à son céleste époux. Jouissons d'un si doux spectacle. Nous vivons dans la belle saison de l'église ; oublions pour un moment quelques désordres et quelques scandales particuliers, inséparables de l'humanité, pour ne nous occuper que des beautés réelles qui la décorent. Voyons avec quelle tranquillité, quelle majesté le culte de Dieu s'exerce dans tout le monde chrétien, quelle est l'étendue de ce royaume spirituel, quel est l'ordre qui y règne, et avec quelle harmonie tous ses membres unis entre eux sont tous unis à leur chef visible tenant le siége de Rome, successeur du prince des Apôtres, et vicaire de J. C. sur la terre. Combien d'arbres chargés de fleurs et de fruits ornent ce vaste champ du

Père céleste ! Combien de diocèses, de paroisses, d'ordres religieux, de maisons consacrées à la piété et à la charité, combien de fidelles pleins de foi et de ferveur ! Y eut-il jamais sur la terre une religion si respectable ! L'idolâtrie et l'hérésie présentèrent-elles jamais un si magnifique spectacle ? Qui peut, à ces traits, méconnoître l'œuvre de Dieu et l'accomplissement parfait des promesses de Jesus-Christ ! Ah ! combien ces pensées doivent-elles nous engager à nous sanctifier, pour concourir, selon notre pouvoir, à la gloire et à l'ornement de cette sainte église ! Quel malheur pour nous, si nous en étions l'opprobre et le scandale, si nous en rompions l'unité, ou si nous en troublions l'harmonie et la tranquillité !

3.° Ce texte, en tant qu'il regarde le jugement dernier. Ces paroles, prises dans ce sens, nous rappellent l'état de captivité où gémissent maintenant les gens de bien, et nous annoncent l'heureux jour de leur délivrance. Ah ! c'est alors qu'ils leveront la tête avec confiance, tandis que les pécheurs seront dans la consternation la plus accablante ! O glorieuse rédemption qui les affranchira pour toujours de la tyrannie du démon, du monde, de la chair, et des passions ; qui les délivrera des afflictions, des craintes, des austérités, de tous les

maux de la vie présente, pour les combler de tous les biens de la vie future ! Animons-nous donc par la comparaison que N. S. emploie, suivons ses intentions, et de la vue des objets sensibles, élevons nos cœurs aux biens invisibles qui nous sont destinés. L'hiver ne dure pas toujours ; après les frimats et les longues nuits de cette dure saison, brillent des jours plus longs et plus séreins ; une nouvelle saison succède, qui orne la terre et réjouit toute la nature. Image naturelle de l'église militante sur la terre, dans l'humiliation et l'affliction, et de l'église triomphante dans la gloire et les délices du ciel ! A la vue de ces campagnes riantes, émaillées de fleurs et couvertes de fruits, songeons à ce royaume céleste qui n'est pas éloigné, où les Saints, selon la diversité de leurs rangs et de leurs mérites, jetteront un éclat ravissant avec plus de variété qu'il n'y en a dans les arbres, dans les fleurs, dans les plantes que produit la terre. Que ne devons-nous pas faire pour parvenir à ce royaume délicieux ? Ah ! quel seroit notre désespoir, si nous en étions exclus ! Souffrons donc pendant l'hiver de cette vie qui finira bientôt, en attendant l'été éternel de l'autre vie qui ne finira jamais.

TROISIÈME POINT.

Du temps où ces choses arriveront.

1.° Temps proche. *Je vous dis en vérité, que cette génération ne passera point que toutes ces choses ne soient accomplies.* Le passage ou la fin de cette génération, à laquelle en succédera une autre, est l'époque de la ruine de Jérusalem : le passage de cette terre et de ce ciel, à qui succéderont une nouvelle terre et de nouveaux cieux, est l'époque du jugement dernier. Plusieurs de ceux qui vivoient lorsque N. S. faisoit cette prédiction, en virent l'accomplissement, Jérusalem ayant été détruite un peu moins de quarante ans après la mort de J. C., et saint Jean, l'un des quatre Apôtres à qui il tenoit ce discours, ayant vécu encore vingt-huit ans après la ruine de Jérusalem. L'époque du jugement dernier est en soi plus éloignée ; mais dans un sens, et par rapport à nous, elle ne l'est pas davantage, puisqu'à mesure qu'une génération passe, elle est pour toujours, et d'une manière invariable, fixée dans l'état de mérite ou de démérite où elle se trouvera au dernier jour. Chaque génération n'a donc que le temps de sa durée pour se préparer au grand jour, et chaque homme n'a pour cela que le temps de la durée de sa vie. Quelque éloigné donc que puisse être le juge-

ment dernier, il est toujours bien proche pour moi ; je n'en suis séparé que par le court espace de ma vie, après quoi le reste ne m'est plus rien, puisque je n'y puis plus rien faire pour changer mon sort. Ah! que cette pensée devroit me rendre précieux tous les momens de ma vie ! Eh ! pourquoi donc les perdre inutilement, comme si dans peu je ne devois pas être jugé ?

2.° Temps certain. *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.* Elles sont immuables, irrévocables, et elles ont un effet certain. Jérusalem, le temple, la loi de Moïse, tout est aboli comme l'a prédit N. S. Le monde, la terre, les cieux tels qu'ils sont, seront détruits, comme l'a prédit N. S. L'accomplissement de la première prédiction dont nous sommes témoins, est le garant de l'accomplissement de la seconde dans toutes ses circonstances. Je le crois, ô mon Sauveur ! vous l'avez dit, votre parole me suffit. Je crois que vous viendrez à la fin du monde juger les vivans et les morts, récompenser les bons et punir les méchans. Je crois que la terre et les cieux, que les royaumes de la terre avec toute leur gloire passeront, sans qu'il en reste de vestiges ; je crois que vous seul régnerez, que votre règne ne passera point et n'aura jamais de fin.

3.° Temps inconnu. *Pour ce qui est*

CCLXIV.e MÉDITATION.

Cinquième suite et fin de la prophétie de J. C., sur la ruine de Jérusalem et le jugement dernier.

De l'inattention des hommes aux menaces de Dieu. *Matt.* 24. 37-42.

PREMIER POINT.

Inattention aux menaces générales.

Or ce qui arriva au temps de Noé, arrivera aussi à la venue du fils de l'Homme. Car de même qu'au temps qui précéda le déluge, les hommes passoient leur temps à manger et à boire, se marioient et marioient leurs filles, jusqu'au jour que Noé entra dans l'arche, et qu'ils ne firent nulle réflexion jusqu'à ce que le déluge survint et les fit tous périr : de même en arrivera-t-il de la venue du Fils de l'Homme. Trois raisons de cette inattention.

1.° L'exemple des autres. Dans les menaces générales, on se rassure sur le grand nombre. On craint peu, lorsqu'on n'a rien à craindre que ce qu'ont à craindre tous les autres. On se persuade qu'on n'a rien à craindre, quand on ne fait que ce que font les autres, et que l'on voit que les autres ne craignent rien. Pour achever de se rassurer, on se dit à soi-même :

Dieu ne veut pas perdre tout le monde, du moins cette multitude que je suis, et qui vit comme moi. Comme si Dieu, semblable aux rois de la terre, avoit besoin de nous. Cependant, au temps de Noé, la multitude des pécheurs n'arrêta pas le cours de la vengeance céleste! *le déluge vint, et les fit tous périr.* Il en fut de même à la prise de Jérusalem; il en est de même de tant de désastres publics qui ravagent la terre; il en sera de même au dernier avénement de J. C.

2.° Le charme de la vie. La vie plaît, ses amusemens, ses plaisirs, ses changemens, ses variétés, tout cela occupe agréablement, et on y livre son cœur. On voudroit que cela ne finît jamais: et comme on se persuade aisément ce que l'on souhaite ardemment, si on ne peut pas se persuader entièrement cette erreur, du moins on aime à se faire illusion, on écarte toute idée qui pourroit troubler le repos de la vie, et enfin l'on vit comme si la vie ne devoit jamais finir. Mais Dieu ne se règle ni sur nos désirs, ni sur nos illusions; car tandis que les hommes ne pensoient à rien, la terre fut noyée sous un déluge d'eau, le royaume d'Israël fut détruit de fond en comble, tant d'autres pays furent ravagés par des déluges de maux, de même l'univers entier périra par un déluge de feux et de flammes.

tion. Quel plaisir prenons-nous donc à nous tromper? Celui que vous avez vu enlever sous vos yeux, ou de qui vous avez appris la fin funeste, se mettoit dans l'exception tout comme vous, et cependant il a été surpris, et son sort éternel est décidé sans appel. Sur quoi donc fondez-vous votre assurance? Ne pouvez-vous pas être enlevé comme lui? Et si cela arrive, que deviendrez-vous? Craignez donc pour vous-même. Cette crainte ne peut que vous être salutaire, au lieu que votre sécurité peut vous perdre à jamais.

2.° De faux raisonnemens par lesquels on se rassure. Si on voit quelqu'un mourir, on imagine aussitôt les causes de sa mort, que l'on ne trouve point en soi, et sur cela on se rassure. C'est un excès de travail ou de débauche, une imprudence, une témérité qui lui a causé la mort: Je me garderai, se dit-on, de ces excès, de ces fautes. Il avoit telle ou telle indisposition, moi je ne l'ai pas; et c'est ainsi que l'on s'abuse. Mais si vous n'avez pas la même indisposition que tel autre, vous en avez que vous ne connoissez peut-être pas. Au moment même où vous croyez jouir de la meilleure santé, votre sang est peut-être sur le point de se corrompre et de se glacer dans vos veines. La prudence ne peut rien contre les accidens imprévus; n'y

êtes-vous pas sans cesse exposé ? chaque jour ne vous en fournit-il pas des exemples ?

3.° Une expérience mal expliquée, par laquelle on se confirme dans l'illusion. Le premier de sa connoissance qu'on a vu mourir, avoit effrayé et fait craindre pour soi ; mais depuis on en a tant vu, que l'on ne craint plus ; à force d'en avoir vu, on vous verra vous-même. Plus vous en avez vu, et plus vous êtes proche d'être vu. C'est donc ainsi que vous changez le remède en poison, que ce qui vous étoit donné pour votre salut, vous le faites servir à votre perte ; que ce qui devroit hâter votre conversion, vous la fait différer ; que ce qui devroit vous pénétrer de reconnoissance et vous attacher à Dieu pour jamais, ne sert qu'à vous éloigner de lui et à mettre le comble à votre ingratitude ! Oui, plusieurs ont été enlevés, et vous, vous avez été laissé. Aviez-vous mérité cette insigne préférence ? Où en seriez vous, si Dieu avoit suivi une autre disposition, et qu'au lieu d'eux il vous eût enlevé à tel âge, en telle rencontre, dans telle habitude, dans tel désordre, comme plusieurs ont été enlevés ? Que vous êtes ingrat, si vous n'aimez pas Dieu ! Que vous êtes insensé, si vous ne le craignez pas !

TROISIÈME POINT.

Nécessité de la vigilance.

Veillez donc : car vous ne savez pas à quelle heure votre maître doit venir. Trois raisons de cette nécessité.

1.° Parce que *votre maître doit venir.* Vous n'êtes pas assez insensé pour croire que vous ne mourrez point, et pour vous persuader que vous mourrez comme les bêtes. Non, non ; vous avez un maître, et votre mort n'est autre chose que sa venue. C'est ce maître qui vous a créé, qui vous a fait naître, qui vous a donné la raison et la liberté, qui vous en laisse le libre usage, et qui doit venir en demander compte. Il viendra, vous mourrez, cela est indubitable ; et n'en est-ce pas assez pour vous engager à veiller, à vous tenir sur vos gardes, à être toujours prêt, et à profiter de tout le temps qui vous reste, pour vous préparer de plus en plus, pour vous rendre de jour en jour plus agréable à ce maître, sans vous embarrasser d'un monde qui bientôt ne sera plus rien pour vous ?

2.° Parce qu'il doit venir en qualité de *votre maître*, c'est-à dire, pour examiner votre conduite et porter son jugement, vous louer ou vous blâmer, vous approuver ou vous condamner, vous récompenser ou vous punir. Oubliez-vous, pendant votre vie, que vous avez un

maître ? vous le reconnoîtrez à la mort, mais ce sera alors un maître clairvoyant, à qui rien n'échappera de tout le bien et de tout le mal que vous aurez fait ; un maître suprême, dont la grandeur communiquera alors au bien qu'on aura fait pour lui, un degré suprême de bonté, et au mal commis contre lui, un degré suprême de malice ; un maître équitable, qui dans ce jour n'écoutera que sa justice, sera inflexible aux prières et aux larmes ; n'admettra l'intercession de personne, ne suivra pas même les inclinations de sa bonté et de sa commisération ; un maître tout-puissant, à qui rien ne résistera, dont l'arrêt sera aussitôt exécuté que prononcé ; un maître éternel, dont les récompenses ne seront rien moins que des délices éternelles, et les châtimens, des supplices sans fin. Cela mérite-t-il qu'on y pense ? Eh ! à quoi pensons-nous donc ? Maintenant sa miséricorde nous est ouverte, ses graces nous sont offertes, et nous n'y recourons pas ! Ah ! pourrions-nous veiller avec trop de soin ? Pourrions-nous mettre trop de temps à nous préparer à cette venue de notre maître, qui doit décider de notre sort pour une éternité ?

3.° Parce que vous ne savez pas à quelle heure il doit venir. Si nous savions que le maître doit venir dans un tel ou tel nombre d'années, nous serions inex-

cusables de ne pas passer tout ce temps à nous préparer ; mais nous ne savons ni l'année, ni le jour, ni l'heure ; et non-seulement nous ne nous préparons pas, mais nous vivons tranquillement en état de péché mortel, en danger d'être engloutis dans l'enfer pour n'en sortir jamais. Comment appeler cela ? Témérité, folie, fureur ? On ne sauroit donner à une telle folie un nom convenable, et cependant n'est-ce pas celle de la plupart des hommes ? On remet à une dernière maladie une affaire de cette importance : mais savez-vous si vous mourrez de maladie, ou quand la maladie viendra ? Savez-vous combien elle doit durer, et quel temps elle vous laissera ? Savez-vous si elle vous laissera assez de connoissance, de liberté et de force pour profiter de vos derniers momens ? Savez-vous si le secours spirituel qu'on vous apportera, ayant été demandé trop tard, ou par votre faute, ou par la faute de ceux qui vous approcheront, ne viendra pas lorsqu'il n'en sera plus temps ? Savez-vous même si on le demandera, et si à force de différer pendant la maladie comme pendant la santé, vous ne mourrez point sans sacremens ? Cette pensée ne fait-elle pas frémir quiconque a un peu de foi ? Veillez donc et tenez-vous toujours prêt. O parole souvent répétée, qui ne le sauroit être trop, et malheureu-

sement trop souvent négligé ! Ne soyons pas de ce nombre ; c'est Jesus-Christ lui-même qui nous en avertit, parce qu'il souhaite de nous trouver prêts, pour nous récompenser.

Vous ne m'avertiriez pas ainsi, ô mon divin Sauveur ! si vous vouliez me surprendre et me perdre : animez donc ma foi, ma vigilance et mon cœur ; excitez-moi à sortir de cet assoupissement et de cette langueur qui peuvent m'être si funestes. Faites que je pense sans cesse à votre avénement, que je l'attende avec confiance, que je m'y prépare par la charité, afin que je paroisse devant vous sans crainte, et que rien ne me sépare de vous dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

CCLXV.e MÉDITATION.

Parabole du père de famille, qui veilleroit, s'il savoit à quelle heure doit venir le voleur.

De la mort du chrétien tiède.

Ses regrets sur le passé, sa lâcheté dans le présent et ses inquiétudes sur l'avenir. *Matt.* 24. 43-44.

PREMIER POINT.

Ses regrets sur le passé.

On songez que si un père de famille savoit l'heure à laquelle doit venir le voleur, il ne manqueroit point de veiller, et il ne souffriroit pas que l'on perçât sa maison : mais il ne le sait pas, et à cause de cela il doit avoir soin que tout chez lui soit en ordre, que ses murs soient solides, afin qu'au moindre bruit il soit en état de s'opposer aux tentatives du voleur, et de le mettre en fuite. *De même tenez-vous prêts : car à l'heure que vous ignorez, le Fils de l'Homme viendra.* Une ame tiède au lit de la mort, se trouve dans ce cas : si elle avoit su l'heure, elle auroit veillé ; mais elle ne l'a pas fait, et la mort la surprend. Examinons ses regrets sur le passé.

1.° Elle regrette d'avoir passé le temps

de sa vie sans pénitence. Cette pénitence si recommandée, qui lui étoit si nécessaire pour expier ses péchés, qu'il lui étoit si aisé de pratiquer pendant tant d'années qu'elle a vécu pleine de force et de santé, cette pénitence n'est point faite, et il faut mourir.

2.° Elle regrette d'avoir passé le temps de sa vie sans bonnes œuvres. Il y avoit tant d'occasions d'en faire, que l'on a laissé passer. On en a fait quelques-unes, mais si mal, tandis qu'on eût pu les faire si bien. Quelles œuvres trouve cette ame dans toute sa vie ? Des devoirs remplis avec nonchalance, par humeur et goût naturel, par nécessité ou respect humain, des prières faites sans attention, des sacremens reçus sans foi et sans dévotion, des œuvres ou des souffrances sans droiture d'intention, et sans s'être seulement donné la peine de les offrir à Dieu ; en un mot, une vie toute humaine, toute naturelle, toute charnelle, tandis qu'elle eût pu être toute sainte, toute fervente, toute spirituelle, toute divine et surnaturelle. Je l'ai pu, se dit-elle ; ah ! si je le pouvois maintenant ! mais je ne le puis plus, et il faut mourir.

3.° Elle regrette d'avoir passé le temps sans progrès dans la vertu. Après une multitude d'années d'une vie réglée à l'extérieur, les passions n'ont point été domptées, les habitudes détruites, ni les incli-

nations vicieuses rompues ; elles sont toutes dans le même état, elles ont eu toute la vie un libre cours, et se retrouvent au même degré de vivacité et de désordre qu'au commencement, si même le mal n'est pas augmenté : on n'a fait nul progrès dans la connoissance de Dieu, ni dans son amour ; on n'a acquis aucune facilité à se recueillir, à penser à Dieu, à s'unir à lui, aucun degré d'humilité, de patience, de dévotion et de ferveur ; peut-être même a-t-on perdu au lieu d'acquérir. Quelle vie ! Etoit-ce donc pour cela qu'elle avoit été donnée ?

SECOND POINT.

Sa lâcheté dans le présent.

Un chrétien, un religieux, un ecclésiastique tiède et lâche pendant la vie, l'est encore au lit de la mort.

1.° Il ne profite pas des douleurs de la maladie. Le temps de la maladie est un temps précieux, qu'on peut appeler le temps de la moisson et de la récolte. Les douleurs, les ennuis, les insomnies, les remèdes, tout cela fournit une matière abondante de mérites à qui sait en bien profiter. Mais une ame lâche, accoutumée à ne pas profiter de la santé pour se sanctifier, ne profite pas plus de la maladie. On la voit inquiète, impatiente, se plaignant sans cesse, exagérant son mal, difficile à contenter, s'irritant de

la moindre négligence, murmurant contre ceux qui la servent, et leur devenant insupportable. La croix de J. C., qui devroit adoucir tous ses maux, est bien loin de sa pensée, ou si elle en voit l'image, elle n'en est pas plus touchée que pendant la vie. Triste situation ! Effets déplorables d'une vie passée dans la tiédeur.

2.° Il ne profite pas du sacrifice de sa vie. Un chrétien doit mourir à l'exemple de J. C., en faisant à Dieu le sacrifice de sa vie, en acceptant la mort avec soumission, comme une punition de ses propres péchés, et en esprit d'union à la mort, et aux mérites de notre divin Sauveur. Ce sacrifice coûte peu à une ame fervente qui s'y est souvent exercée; mais une ame tiède s'y exerce-t-elle, ou, si elle le fait, n'est-ce pas avec une extrême répugnance qui en diminue le mérite et peut-être le détruit entièrement ? Tous ses regards se portent vers la terre, à laquelle elle a toujours été attachée : avec quelle peine les élève-t-elle vers le ciel, où elle n'a jamais su bien fixer les désirs de son cœur ?

3.° Des sacremens qu'il reçoit. N'est-il pas triste qu'à l'égard d'une personne qui toute sa vie a fait profession de piété, il faille encore user de ménagemens pour lui annoncer les sacremens de l'église, et n'est-il pas plus triste encore de voir

que cette annonce la trouble et la déconcerte ? Elle les reçoit cependant, mais comment ? comme elle les a reçus pendant la vie, sans goût, sans dévotion, sans consolation, avec un saisissement, une frayeur intérieure qu'elle a de la peine à dissimuler et à ne pas faire éclater au dehors. O vie tiède ! de combien d'avantages tu nous prives à la mort !

TROISIÈME POINT.

Ses inquiétudes sur l'avenir.

Le moment qui doit décider de notre éternité, est bien terrible, lors même qu'on le considère de loin ; mais quand on le voit de près, quand on peut dire : dans deux jours, demain, cette nuit, mon sort éternel va être décidé ; de quel effroi n'est-on pas saisi, pour peu que la conscience ait à nous reprocher ? Or une ame tiède n'a que trop de sujets de s'alarmer.

1.° Sur les doutes qu'elle n'a pas éclaircis. Il n'est que trop ordinaire aux ames tièdes d'avoir gardé toute leur vie des doutes et des embarras de conscience, qu'elles n'ont jamais eu le courage de proposer et d'éclaircir, se promettant toujours de le faire dans un temps plus convenable, et ayant, par une funeste négligence, toujours différé jusqu'au moment où elles n'en ont plus ni la force ni le temps.

2.° Sur les péchés mortels qu'elle a commis, qu'elle craint de n'avoir peut-être jamais bien confessés, ni bien sincèrement détestés, pour qui elle craint d'avoir toujours conservé une certaine attache, une secrète complaisance. Dans une ame fervente, ce seroient de vains scrupules qu'il seroit aisé de dissiper, mais dans une ame lâche, tout est à craindre et doit inquiéter.

3.° Sur les péchés véniels qu'elle a négligés. Elle craint que dans ce grand nombre, il ne s'en soit glissé de mortels qu'elle aura pareillement négligés, et dont elle a peut-être contracté l'habitude criminelle. Telles sont souvent les négligences dans les devoirs de son état, les libertés, les pensées, les regards en matière de pureté, les torts faits dans les biens ou la réputation du prochain, les aversions ou les attachemens de cœur, les distractions dans les prières d'obligation, l'irrévérence dans le lieu saint et dans la célébration ou la réception des saints mystères. Pendant la vie tout paroît léger à une ame lâche et dissipée, mais à la mort on en juge bien autrement. Et si ce qu'elle craint est arrivé, où en est-elle ? Le temps est court, et le mal trop pressant, pour débrouiller maintenant ce chaos. Elle vouloit bien un jour le faire et commencer une vie plus fervente, mais la mort l'a surprise. Si elle

eût su devoir mourir sitôt, devoir mourir cette année, elle eût mis ordre à tout, sans doute. Et qui ne veilleroit pas, s'il savoit l'heure à laquelle le voleur doit venir? Mais ce n'est plus là ce qui s'appelle prudence. La prudence, c'est d'être toujours prêt, parce qu'on ne sait pas quand la mort doit venir.

C'est pour mon avantage, ô mon Dieu! que vous m'avez caché ma dernière heure, afin que mon cœur soit toujours prêt. Accordez-moi donc de veiller toujours. Arrachez-moi de cette tiédeur dans laquelle je vis. Faites que je veille sur les mouvemens de mon cœur, pour les sanctifier; sur mes actions, pour les rendre conformes à votre loi; sur l'état de mon ame, afin que votre avénement ne me surprenne pas! Ainsi soit-il.

CCLXVI.e MÉDITATION.

Parabole du bon serviteur qui veille.

De la mort d'un chrétien fervent.

Quel est, à votre avis, le serviteur fidelle et sage, que son maître a établi sur ses domestiques, afin qu'il leur donne au temps marqué de quoi se nourrir? Heureux le serviteur que son maître, en arrivant, trouvera faisant ainsi son devoir! Je vous dis, en vérité, qu'il lui donnera l'administration de tous ses biens. Tâchons de comprendre le bonheur de ce serviteur fidelle et prudent, de ce chrétien fervent que la mort trouve occupé à exécuter les ordres de son maître. Considérons sa tranquillité sur le passé, sa joie dans le présent, et son bonheur pour l'avenir. *Matt.* 24. 45-47.

PREMIER POINT.

Sa tranquillité sur le passé.

1.° Un chrétien fervent n'est point troublé au lit de la mort par ses péchés. Il les a humblement, sincèrement et fréquemment confessés; il les a détestés et pleurés; il en a demandé pardon à Dieu tous les jours et plusieurs fois le jour; il a tâché de les expier par la pénitence, par les bonnes œuvres et la patience à supporter les maux de la vie. Sa foi aux sacremens et aux mérites du Sauveur, sa confiance en la miséricorde de Dieu,

que bientôt il mourra et sera enseveli, pour ressusciter un jour glorieux et impassible.

2.° Dans le saint Viatique. Il ne peut plus aller à la sainte table où il avoit coutume de se présenter si souvent et avec tant de ferveur et de consolation ; mais son Seigneur daigne venir à lui pour le consoler, le fortifier, et lui donner le gage assuré de son immortalité. A cette vue, quels sont ses transports, quelle est la joie de son cœur ! Ah ! c'est pour la dernière fois qu'il voit son divin maître sous les voiles du sacrement, bientôt il le verra dans l'éclat de sa gloire. Mais avant que le voile soit rompu pour lui, il s'empresse de lui renouveler, en la présence de son Dieu, les actes de la foi la plus vive, de la plus ferme espérance, de l'amour le plus tendre, et de la religion la plus parfaite. Peut-on être témoin des transports de son amour, et de l'ardeur de ses discours, sans en être attendri jusqu'aux larmes, et sans désirer pour soi un si heureux sort ?

3.° Dans l'extrême-onction. Il demande ce dernier sacrement avec empressement, il le reçoit avec foi ; il tressaille de joie de voir les restes de ses péchés effacés par l'application des mérites de son Sauveur. Muni de tous les secours de l'église, espérant dans ses suffrages et ses prières, il ne s'occupe plus que des miséricordes

de son Dieu, et du désir de le voir. Prêtez l'oreille à sa voix expirante, écoutez les mots qui lui échappent à demi formés, ce sont autant de traits enflammés qui partent de son cœur. Ses rêves, son délire même, tout respire l'amour, et montre une ame toute pleine du Dieu dont elle va jouir. O mort précieuse, long-temps prévue, soigneusement préparée, saintement exécutée ! Pourquoi la pleurer ? Celui que nous pleurons est au séjour de la gloire et de l'immortalité : envions son bonheur, et songeons à nous le procurer.

TROISIÈME POINT.

Son bonheur pour l'avenir.

1.° Sûreté de ce bonheur. *Je vous dis en vérité qu'il lui donnera l'administration de tous ses biens.* Il est mort ce chrétien fervent, dont la vie a été un modèle de toutes les vertus. Mais fût-il mort d'un accident imprévu qui ne lui eût pas laissé un moment pour se reconnoître, il n'en seroit pas moins heureux, parce qu'il étoit prêt, parce que plus saint encore dans l'intérieur qu'il ne le paroissoit à l'extérieur, il jouissoit de la grace de son Dieu, il marchoit en sa présence et ne soupiroit que pour lui. Il est mort, et son Seigneur qui l'a trouvé fidelle, l'établira sur tous ses biens. C'est Jesus-Christ lui-même qui nous en as-

sure, et la parole qu'il nous en donne est confirmée par son serment : *Je vous dis en vérité.* Réveillez-vous, ô mon ame ! aux expressions d'une promesse si grande et si assurée ! Ranimez votre courage, et travaillez pour parvenir au bonheur où tant d'autres sont parvenus, puisque c'est à vous comme à eux qu'il est promis !

2.° Grandeur de ce bonheur. *Il lui donnera l'administration de tous ses biens.* C'est ainsi que quelquefois, sur la terre, en use un maître qui a éprouvé la fidélité de son serviteur, et le serviteur se croit bien récompensé. Mais quels biens, quelle récompense, en comparaison des biens dont le souverain maître donne la jouissance au serviteur fidelle, et dont il lui donne l'administration ! Les biens dont il le fait jouir, c'est Dieu même, l'être infini, qu'il voit sans nuage, et qu'il aime sans mesure ; c'est le royaume céleste dont il le met en possession ; la compagnie des enfans de Dieu, des Anges et des Saints, au rang desquels il l'admet. Les biens dont il lui donne l'administration, sont les graces, les faveurs de Dieu, les miracles, qu'il peut obtenir par son intercession.

3.° Durée de ce bonheur. Ah ! il n'y a plus de changement, de vicissitude à craindre ! Pour lui tout est fixe et immuable. Dieu est son bonheur, et l'éter-

nité de Dieu est la mesure de la durée de son bonheur.

O éternité bienheureuse ! ô bonheur sans bornes et sans fin ! puis-je trop faire, puis-je trop souffrir pour vous posséder ? Eh ! qu'exigez-vous de moi, ô mon Dieu ! en comparaison de ce que vous me promettez ? Quel motif puissant pour m'engager à travailler sans relâche à mon salut ! Donnez-moi, Seigneur, la fidélité et la prudence du serviteur de votre évangile ! Ainsi soit-il.

CCLXVII.e MÉDITATION.

Parabole du mauvais serviteur qui ne veille pas.

De la mort du pécheur.

Mais si ce serviteur est méchant, et qu'il dise en lui-même : mon maître ne doit pas venir si tôt, et qu'il se mette à battre ses compagnons, à manger et à boire avec des ivrognes; le maître de ce serviteur viendra au jour qu'il ne l'attend pas, et à l'heure qu'il ne sait pas. Il le séparera, et lui donnera pour partage d'être avec les hypocrites : là il y aura des pleurs et des grincemens de dents. Quelle triste situation que celle du pécheur à la mort ! Le souvenir du passé le trouble ; la surprise de la mort le désespère, et l'hypocrisie couronne sa réprobation. *Matt.* 24. 48 - 51.

PREMIER POINT.

Le souvenir du passé le trouble.

1.° Le souvenir de ses plaisirs, dont il ne peut plus goûter les charmes. Richesses et honneurs, autorité, puissance, joie, amusemens, cercles et théâtres, repas, délices et voluptés, tout est passé ; à tout cela succèdent l'abattement, la tristesse, le dégoût, la foiblesse, l'insomnie, la douleur, les cris et des inquiétudes mortelles. Ah ! dit-il, qui suis-je, et qu'ai-je été ? Où sont ceux qui m'adoroient, qui m'admiroient, qui me recherchoient ?

On me fuit, on m'évite, on ne s'embarrasse plus de moi, on ne pense plus à moi, et tout m'abandonne.

2.° Le souvenir de ses péchés, dont il ne peut éviter la vue. On les oublioit à mesure qu'on les commettoit, on ne s'en faisoit aucun scrupule, on les regardoit comme des bagatelles, on s'en applaudissoit, on s'en glorifioit, on se les justifioit; mais maintenant tous ces monstres, comme endormis au fond de la conscience, se réveillent tous à la fois, se présentent tous ensemble avec tout ce qu'ils ont de bas, de honteux et d'infame, de noir, d'injuste et d'inhumain, d'énorme, d'impie et de scandaleux, et forment le spectacle le plus hideux, le plus importun, le plus accablant qu'il soit possible d'imaginer. Voilà donc ce que je suis, et quel est l'état de mon ame, voilà l'état dans lequel je meurs, dans lequel je paroîtrai au dernier jour, dans lequel je serai toute l'éternité.

3.° Le souvenir d'un Dieu offensé, dont il ne peut éviter les coups. Il se moquoit de quiconque lui parloit de Dieu, de sa loi, de ses jugemens; il traitoit avec mépris ceux qui craignoient d'offenser Dieu, et il l'offensoit lui-même en homme qui ne craint rien, et qui n'a rien à craindre: et où est maintenant ce ton de fierté et de mépris?

Ah ! s'écrie-t-il, je le reconnois maintenant, qu'il y a un maître au-dessus de moi ! c'est lui qui m'accable sous sa main toute-puissante, qui m'arrête au milieu de ma course, qui remplit mon ame d'amertume, qui brise mes os par la douleur, et tourmente mon corps par les supplices les plus cruels et les plus insupportables. Ah ! s'il me traite ici-bas d'une manière si cruelle, sans que je puisse lui résister, que deviendrai-je dans l'autre monde, dans ce lieu si étranger pour moi, où je suis sur le point d'entrer ? Que vais-je devenir ? Où vais-je tomber ?

SECOND POINT.

La surprise de la mort le désespère.

Le maître de ce serviteur viendra au jour qu'il ne l'attend pas, et à l'heure qu'il ignore. Cette mort, qui l'attaque d'une manière si subite, si imprévue, si peu attendue, lui découvre trois erreurs qui ont fait son malheur, et qui font son désespoir.

1.° Première erreur sur la durée de sa vie. Il ne croyoit pas mourir sitôt ; il se flattoit d'une longue vie, et cette folle idée lui a fait faire la fausse démarche d'embrasser le parti du vice, dont il espéroit goûter les douceurs pour long-temps, et d'abandonner le sentier de la vertu, dont il ne croyoit pas pou-

voir soutenir la rigueur pendant si long-temps. Mais ce long-temps étoit une chimère. La plus longue vie se trouve courte quand on est à la fin, et la mort, par ses surprises, a soin de l'abréger encore.

2.° Seconde erreur sur ses résolutions pour les derniers temps de sa vie. Il croyoit que vers la fin de sa vie il viendroit un temps où dégoûté du monde et du péché, il trouveroit moins de difficulté à pratiquer la vertu : c'étoit ce temps qu'il réservoit à une conversion et à une vie fervente, bien résolu de mettre, comme l'on dit, un intervalle entre la vie et la mort; souvent même il avoit marqué le temps précis. Quand je serai dans tel état, dans une telle situation, à tel âge ; l'état, la situation, l'âge est venu, mais son goût pour le plaisir s'est trouvé aussi fort, ou même plus fort qu'auparavant ; il a remis à un autre temps, de celui-là à un autre, et enfin la mort, avec qui il ne fait point de pacte, et qui n'avoit point souscrit à tous ces délais, a dérangé son projet ! elle est venue, et il n'y a plus d'intervalle à espérer.

3.° Troisième erreur sur ses dispositions au temps de la mort. Il croyoit que du moins à la mort, ne lui restât-il qu'un instant, il lui seroit aisé de revenir à Dieu, que la nécessité de mourir et de

tout quitter en seroit une pour lui de renoncer au péché, et de ne s'attacher plus qu'à Dieu : mais il éprouve tout le contraire. La manière violente dont on l'arrache à ses plaisirs, lui fait sentir plus que jamais combien son cœur y est attaché. Veut-il s'élever à Dieu ? il ne trouve dans son cœur que dureté, insensibilité, haine et aversion ; il ne peut soutenir la vue du crucifix, il en détourne les yeux. Au lieu de ce bon *peccavi* du bon larron, qu'il avoit cru si facile à prononcer, son cœur est rempli de blasphèmes qui quelquefois lui échappent comme au mauvais larron. Si vous lui parlez de Dieu, il paroît sourd et muet, et intérieurement il vous déteste. Si vous lui parlez de confession, il répond qu'il n'en est pas là. Peut-être croit-il n'en être pas là pour la maladie ; mais il sent bien qu'il n'en est pas là pour les sentimens et la volonté. Il est intérieurement déchiré par le désespoir le plus affreux. C'en est fait, se dit-il à lui-même, je suis damné ; mon iniquité est trop grande et a été trop persévérante, pour mériter aucun pardon. D'autres fois il implore tout haut les miséricordes du Seigneur ; il redemande la vie, et fait les plus belles promesses ; mais ce sont là les derniers cris d'un désespoir expirant que Dieu réprouve, et qu'il va punir de l'enfer. Malheureux jouet des démons

et

et de tes passions, c'est donc ainsi que tu termines ta carrière, pour n'avoir pas voulu écouter cet avis de ton Sauveur : *Veillez, soyez prêts, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.*

TROISIÈME POINT.

L'hypocrisie consomme sa réprobation.

Il le séparera, et lui donnera pour partage d'être avec les hypocrites. Le pécheur a été un hypocrite pendant sa vie, il le sera encore à sa mort.

1.° Hypocrisie que les hommes ne connoissent pas. Le malade recommande au médecin et à ceux qui le servent, qu'on l'avertisse aussi-tôt qu'on le croira en danger ; mais quand on se sent la conscience chargée, et qu'on a un désir sincère de retourner à Dieu, pourquoi attendre qu'on soit en danger ? Pourquoi ne pas ordonner que dès à présent, et avant le danger, on avertisse le prêtre ? et combien de fois est-il arrivé que le médecin et les autres s'y sont trompés, et que la mort est venue avant qu'on se fût aperçu du danger ? Mais enfin on avertit le malade ; que répond-il ? qu'il n'en est pas là, qu'on se trompe, qu'il se connoît et se sent. A force d'importunité cependant on obtient qu'il voie un confesseur : il se confesse, il communie afin qu'on ne le regarde pas comme un impie. Les hommes sont satisfaits, c'est

tout ce qu'il vouloit. Cependant Dieu le sépare de ces hommes à qui il a voulu plaire, il le sépare de ce monde, il sépare son ame d'avec son corps; il le juge et le réprouve.

2.° Hypocrisie que l'église n'examine pas. L'église ne juge de l'intérieur, que par ce qu'on lui découvre de l'extérieur. Elle vole au secours de ses enfans: quelque scandale qu'ils aient donné pendant leur vie, ils peuvent encore trouver grace auprès d'un Dieu plein de miséricorde. S'ils disent qu'ils se repentent, elle les en croit, et leur administre ses sacremens. S'ils la trompent, leur hypocrisie n'est pas de son ressort, elle les suppose tels qu'ils doivent être, et leur donne tous les soulagemens dont ils sont capables. Eussent-ils, par leur faute, perdu l'occasion de recevoir les sacremens, cette tendre mère les excuse encore, elle leur suppose un bon moment avant que de mourir, et ne laisse pas de donner à leur corps la sépulture parmi les fidelles, et d'offrir pour leur ame le sacrifice de propitiation. Les fidelles quoiqu'en tremblant, y joignent leurs prières, écartent autant qu'ils peuvent, toute idée déshonorante pour la mémoire du défunt, et ne parlent de sa mort qu'avec autant de circonspection et de charité que de frayeur.

3.° Hypocrisie que Dieu n'ignore pas.

Celui qui sonde les cœurs, ne sauroit s'y tromper. Le cœur hypocrite du mourant fût-il couvert des apparences les plus spécieuses, et caché sous les dehors les plus édifians, Dieu le voit, et rien ne peut échapper ni à ses regards ni à sa justice. Dieu, ce Dieu juste et terrible, a déjà porté son jugement. L'église dépose le corps de ce pécheur parmi les corps des fidelles; mais Dieu, pour toujours, a déjà séparé son ame de l'assemblée des Saints. Tandis que l'église offre encore pour lui ses prières, ce malheureux est déjà avec les hypocrites, abîmé dans ces feux éternels, où il n'y a que pleurs et grincemens de dents.

O partage funeste! O mort malheureuse! qui ne tremblera, qui ne craindra pour soi-même? Ah! loin de moi, Seigneur, un sort si déplorable! Loin de moi, ô mon Dieu! de vivre plus longtemps dans l'oubli de votre loi, dans l'abandon de mes devoirs, sans penser à la mort et à votre jugement! soutenez de votre grace, ô Jesus! la résolution que je prends à ce moment de me préparer sans cesse à votre avénement! Ainsi soit-il.

CCLXVIII.e MÉDITATION.

Parabole du portier.

Exercice de l'amour de Dieu. *Marc.* 23. 33-47.

PREMIER POINT.

En quoi consiste cet exercice.

Soyez sur vos gardes ; veillez et priez, puisque vous ne savez quand ce temps-là doit arriver. Il en sera comme d'un homme qui, étant parti pour un voyage, laisse sa maison sous la conduite de ses serviteurs, marque à chacun ce qu'il doit faire, et recommande au portier d'être vigilant. On conçoit que Notre Seigneur monté au ciel, est cet homme qui est parti ; que l'église est la maison qu'il a laissée en garde à ses domestiques ; que les fidelles sont ces domestiques qui doivent travailler, et les pasteurs ce portier qui doit veiller. Mais comme nous ne donnons pas ici aux pasteurs des leçons qu'ils sauront bien se donner à eux-mêmes, et que d'ailleurs l'obligation de veiller regarde tout le monde, nous nous appliquerons à nous-mêmes cette parabole. Nous sommes cette maison qui appartient au Seigneur; toutes nos puissances, toutes nos facul-

tés sont comme ses domestiques qui doivent travailler pour lui. Mais il faut un portier qui ait soin de veiller sur la maison et sur les domestiques, qui ait soin de tenir toujours tout en ordre, et d'être prêt à ouvrir dès que le maître paroîtra. A qui pouvons-nous mieux confier cet important emploi qu'à l'amour divin ? Donnons-lui cette fonction et l'y maintenons, et nous verrons que tout se fera avec une exactitude et une facilité admirable.

1.° C'est à lui à garder toutes les portes : *Veillez.* Il doit prendre garde que rien n'entre, que rien ne sorte que pour le bien et le service du maître. S'il garde nos yeux, ils se fermeront sans peine aux objets séduisans, vains, dangereux, aux objets de pure curiosité, de dissipation, et ne s'ouvriront que sur les objets pieux ou nécessaires, pour le travail, les œuvres de charité, les lectures pieuses, et pour verser des larmes de pénitence. Parcourons ainsi tous les autres sens extérieurs et intérieurs, notre esprit, notre imagination, notre cœur ; mettons-y l'amour de Dieu en sentinelle, et tout sera bien gardé.

2.° C'est à lui à examiner l'intérieur de la maison, et à voir tout ce qui s'y passe : *Soyez sur vos gardes.* Voyez, examinez, faites cet examen deux fois le jour ou du moins tous les soirs. Si c'est

l'amour qui le fait, rien n'échappera à ses recherches. Le désir de plaire craint et examine tout. Il examinera si tous les devoirs sont remplis, et comment ils l'ont été ; s'il n'est rien entré ou sorti contre ses ordres, et qui ait trompé sa vigilance ; il parcourra tous les coins et recoins de la maison, tous les plis et replis du cœur. Il ne faut qu'une ordure, qu'une chose de trop, ou qui manque, ou qui ne soit pas à sa place, pour dégrader le plus beau logement : il pourvoira à tout. Une seule étincelle d'un feu impur, d'amour, de haine ou de colère, peut causer un embrasement auquel on ne pourra plus rien opposer : il aura soin de l'éteindre. Une seule omission, une négligence, un péché véniel, un commencement de mauvaise habitude, de mauvais penchant, de mauvaise inclination, peut causer une ruine totale : il réparera tout. Eh ! combien de magnifiques et solides édifices ont croulé, et sont tombés en ruine par de semblables inattentions ! Combien de vertus ont été étouffées ! Combien d'ames ferventes, après s'être négligées quelque temps, ont fait des chutes dont elles ne se croyoient pas capables ! Prenons-y donc garde ; n'omettons jamais cet examen, et faisons-le avec les yeux et l'inquiétude de l'amour.

3.° C'est à lui à attendre la venue du

maître : *Priez* C'est l'amour qui sait prier et soupirer, attendre avec une sainte impatience, appeler par ses gémissemens, se nourrir d'espérance, et se consoler par ses larmes. Venez, ô maître chéri et attendu, me laisserez-vous toujours languir dans ce lieu d'exil et de misère ? Il est vrai, je vous vois, je vous reçois sous les voiles de votre sacrement, c'est ma seule consolation, et l'unique soutien de ma vie; mais quand sera-ce que je vous verrai à découvert, et que je vous posséderai sans crainte de vous perdre ? Soutenez-moi jusqu'à ce jour, ne permettez-pas que je l'oublie et que je me néglige. Ce jour viendra, oui, il viendra; peut-être qu'il est proche, et que je touche au terme de mes désirs. Heureux jour ! heureux moment ! que votre surprise me sera agréable ! Il me semble déjà qu'on me l'annonce, qu'on me dit : Le voilà, il arrive ; c'est lui. Ah ! quelle seroit ma joie ! quel bonheur pour moi, quel triomphe ! C'est ainsi que l'amour prie, veille et attend son maître ; et lorsque le maître arrive, il lui ouvre avec des transports qui éclatent et ne sauroient se cacher. Mais, direz-vous, il faut être bien saint et bien fervent, pour avoir ces sentimens. Livrez-vous à l'amour, suivez-le, laissez-le maître de tout, et vous les aurez. Mais il en doit bien coûter à la nature, pour n'écouter

que le divin amour ! Ah ! vous ne le connoissez donc pas, et vous ignorez quelle est sa puissance. Oui, il domptera en vous la nature, mais il le fera avec une douceur qui vous rendra sa victoire pleine de charmes et de délices. Dailleurs le bonheur d'une sainte mort, et votre salut éternel qui en sera la suite, ne suffisent-ils pas pour vous dédommager d'un peu de gêne qu'il vous en doit coûter d'abord ? Aimez-vous mieux vous exposer aux inquiétudes d'une mort douteuse, ou aux regrets éternels d'une mort dans le péché ?

SECOND POINT.

A quel âge il faut pratiquer cet exercice.

1.° A tout âge, parce qu'à tout âge on peut mourir. *Veillez donc, car vous ne savez quand le maître de la maison doit venir ; si ce sera le soir ou à minuit, au chant du coq ou le matin.* Notre vie, même la plus longue, n'est qu'une courte nuit, après laquelle vient le grand jour de l'éternité. C'est pendant cette nuit que le maître doit venir. Mais à quelle heure viendra-t-il ? C'est ce que nous ignorons. On meurt, et nous en avons vu mourir à tout âge, dans l'enfance et la jeunesse, dans un âge plus mûr et plus avancé, dans l'âge viril, dans la vieillesse. Chaque âge a ses maladies particulières, et est sujet à des accidens communs. Si, en commen-

çant de vivre, nous savions ne devoir mourir que dans la vieillesse, nous pourrions nous négliger, quoique nous ne le dussions pas ; mais nous ne savons à quel âge nous devons mourir ; nous devons donc à tout âge veiller et nous tenir prêts. A quel âge que vous vous trouviez donc maintenant, commencez à mettre ordre à votre conscience et à mener une vie sainte, car vous ne savez si vous irez plus loin et jusqu'où vous irez. Vous auriez pu mourir plutôt ; vous en avez vu mourir de plus jeunes que vous ; que seriez-vous devenu, si vous étiez mort à leur âge ? dans quel état vous trouveriez-vous ? Hélas ! peut-être seriez-vous maintenant perdu sans ressource ; peut-être quelques-uns d'entre eux le sont-ils. Quelle bonté de Dieu à votre égard ! Les réprouvés en murmurent, pour vous n'en abusez pas. Si Dieu vouloit leur rendre la vie, quel usage pensez-vous qu'ils en fissent ? Mais ce que Dieu leur refuse, il vous l'accorde ; quel usage convient-il que vous en fassiez ?

2.° A tout âge, parce qu'à tout âge le Seigneur est *le maître de la maison.* Il en est le maître, puisque c'est lui qui l'a créée, qui l'a formée, et qui la conserve. Il en est le maître, et il a droit que cette maison ne soit employée qu'à son service, que tout y soit soumis à ses lois, que tous les membres et tous les sens

de votre corps, que toutes les facultés et les puissances de votre ame le reconnoissent, lui obéissent, et lui rendent hommage. Il est le maître de la maison, et il a droit d'y venir quand il lui plaira, et il y viendra quand bon lui semblera, sans en demander votre avis, sans vous en avertir : et s'il trouve sa maison dégradée, souillée, profanée, il la condamnera au feu, il jetera dans les flammes votre corps et votre ame, sans que vous ayez à vous plaindre que de vous-même, qui avez cru être votre maître, et qui n'en avez voulu reconnoître d'autre.

3.° A tout âge, parce qu'à tout âge, on peut être surpris dans le péché. *Veillez, de peur que venant tout-à-coup, il ne vous trouve endormis.* Combien en a-t-il trouvés ainsi endormis du sommeil du péché ! Le péché est de tous les âges ; il faut donc veiller à tout âge, pour ne pas y tomber, pour ne pas y persévérer, pour ne pas s'y complaire, pour ne pas s'y endormir. Car si une mort subite, un accident imprévu, ou une maladie précipitée vous saisit et vous enlève, tandis que vous êtes en état de péché, et endormi de ce fatal sommeil, ni les passions violentes de la jeunesse, ni les affaires importantes de l'âge mûr, ni les infirmités accablantes de la vieillesse ne sauront vous excuser, parce qu'à tout âge étant enclin au péché, à tout âge il falloit

veiller. Veillez donc, et si vous ne l'avez pas fait, commencez. Si vous êtes jeune, ce n'est pas trop tôt, et c'est là le temps; si vous êtes vieux, ce n'est pas trop tard, et il est encore temps. Des exemples de gens qui ont commencé à veiller à tout âge, vous en avez sur la terre et dans le ciel; des exemples de gens surpris dans le sommeil du péché à tout âge, vous en avez sur la terre et dans les enfers. Vous détermineriez-vous à suivre les derniers? Ah! plutôt imitez les premiers, vous le pouvez encore, bientôt vous ne le pourrez plus.

TROISIÈME POINT.

A quelles personnes convient cet exercice.

A toutes sortes de personnes. *Ce que je vous dis, je le dis à tous : veillez.* Pourquoi à tous?

1.° Parce que l'obligation d'éviter le péché, et les dangers de le commettre sont communs à tous. Il n'y a qu'un Dieu et qu'un Seigneur, qu'une loi et qu'un évangile. Chacun dans son état doit observer les préceptes de la foi, de la religion, de la pureté, de la justice, de l'amour de Dieu par-dessus toutes choses, de l'amour de son prochain comme de soi-même, et conserver son cœur exempt de tout péché : or, puisque tout cela ne peut se faire sans attention et vigilance, tous doivent veiller, autant

le mondain que le religieux. Chacun dans son état éprouve des difficultés, et est exposé au danger de perdre la grace. La chair, le démon, le monde, les passions au-dedans et les objets au-dehors, tout sollicite au péché, et personne n'est exempt de tentations. Tous donc doivent veiller, et se tenir sur leurs gardes, autant le religieux que le mondain.

2.° Parce que la certitude de la mort et l'incertitude du temps de la mort sont égales pour tous. Il n'y a qu'un arrêt de mort, porté contre les hommes, qui les comprend tous avec une égale certitude et une égale incertitude. S'il n'y avoit que les personnes religieuses ou dévotes qui dussent mourir, ou que des pécheurs et les mondains eussent le privilége d'être avertis du temps de leur mort, on excuseroit peut-être ceux-ci de leur sommeil et de leur négligence; mais puisque tous doivent mourir, que tous ignorent également le temps, la manière et les circonstances de leur mort, puisque la mort frappe et surprend également le mondain et le religieux, le grand et le petit, le riche et le pauvre, le tiède et le fervent, le libertin et le dévot, le pécheur et le juste, tous doivent donc veiller, tous doivent se tenir prêts; et malheur à celui, de quelque rang et de quelque condition qu'il soit, qui reste un moment en état de péché mortel !

3.° Parce que l'importance des suites de la mort est la même pour tous. Il n'y a pour tous qu'une mort et qu'un jugement (le jugement particulier et le jugement général, quant à la décision, n'en faisant qu'un). Il n'y a qu'une éternité, qu'un paradis ou un enfer. Point d'égards, point de distinction pour l'homme du monde, l'homme de qualité, le riche, le puissant, le militaire, l'ecclésiastique ou le religieux. Qui sera trouvé en état de grace à la mort, sera admis dans le séjour des bienheureux pour l'éternité. Qui sera trouvé en état de péché à la mort, sera condamné aux supplices de l'enfer pour l'éternité, sans adoucissement, sans retour et sans espoir.

O Dieu! quelle suite terrible! D'un moment dépend une éternité, et ce moment je l'ignore, il m'est caché, et je ne tremble pas, je ne veille pas! Puis-je me croire en sûreté, ou exempt de veiller? Hélas! quelle est ma vie? Qui peut me rassurer? Je ne diffère donc plus, Seigneur; je vais me rendre plus que jamais attentif à tout ce qui regarde mon salut, afin de paroître devant vous avec confiance, à quelque heure que vous veniez à moi, ou que vous m'appeliez à vous! Ainsi soit-il.

CCLXIX.e MÉDITATION.

Parabole du filet.

Pratique de la vigilance. *Luc.* 21. 34-38.

PREMIER POINT.

De ce qu'il faut éviter pour n'être pas surpris.

TENEZ-VOUS donc sur vos gardes, de peur que vos cœurs ne s'appésantissent par l'excès des viandes et du vin, par les soins de cette vie, et que ce jour-là ne vienne tout-à-coup vous surprendre; car il enveloppera comme un filet tous les habitans de la terre. Pour n'être pas surpris, trois choses sont à éviter.

1.° Les plaisirs des sens, qui abrutissent l'ame et lui ôtent l'intelligence. Celui qui met son bonheur dans les plaisirs des sens, les délices de la table, et les voluptés de la chair, est cet homme animal dont parle saint Paul, qui ne conçoit rien aux choses de Dieu. Une religion, une révélation, une autre vie lui paroissent des chimères; le soin de purifier sa conscience, d'éviter le péché, de se mortifier, de se priver de tout ce qui pourroit déplaire à Dieu, il le traite de folie et de superstition. Son ame est plongée dans les sens. Hélas! ne trouve-t-il pas même des philosophes, grands

raisonneurs, calculateurs profonds, qui, dans les merveilles de ce monde visible, n'aperçoivent ni la sagesse, ni la puissance, ni la majesté du créateur ; qui n'y voient qu'une matière brute, aveugle, poussée par le hasard ? Que faire à ces ames de boue ? Si elles ne comprennent pas les vérités naturelles dès qu'elles ont quelque rapport à Dieu, que peuvent-elles comprendre dans les vérités surnaturelles ? *Tenez-vous donc sur vos gardes*, et pour ne pas tomber dans cet aveuglement, commencez par dompter vos sens ; réduisez votre corps en servitude, et n'en ayez soin que comme d'un esclave de qui vous devez tirer du service, du travail, des œuvres de pénitence : le corps n'est bon qu'à cela, et ne vous est donné que pour cela.

2.° Les soins du siècle qui possèdent le cœur, et étouffent tous les bons désirs. La fortune et l'ambition forment ces soins du siècle auxquels on se livre. Lorsqu'un cœur se laisse aller au désir de faire fortune et de s'élever, il en est bientôt tellement possédé, qu'il étouffe en lui tout désir de se sanctifier, de se purifier, de croître en grace et en mérite, de tenir son ame exempte du péché et toujours prête à paroître devant Dieu. On ne réussit bien en quelque chose qu'en s'y appliquant fortement, et on ne s'applique fortement qu'à ce que l'on désire ardem-

ment. Le désir des choses de la terre et celui des choses du ciel sont aussi opposés que l'est leur objet. Qui désire ardemment le ciel et vit sans cesse dans cette attente, ne sauroit avoir pour les biens de la terre un grand empressement; et qui désire ardemment les biens de la terre, ne sauroit se maintenir dans l'attente continuelle des biens célestes. Dans quelque état que vous soyez, tenez-vous donc sur vos gardes; et pour les biens de la vie présente, vivez sans inquiétude comme sans désir. Contentez-vous de ce que vous avez, et tirez-en le meilleur parti que vous pourrez pour augmenter vos bonnes œuvres. Remplissez le poste où la Providence vous a placé, avec tout le soin possible; et faites-le servir le plus que vous pourrez à votre salut. Mais ne vous intriguez point au-delà, et ne désirez rien de plus.

3.° Les occupations trop continues, qui dissipent l'esprit et emportent tout le temps. Quelque innocentes que soient les occupations, telles que le travail ou l'étude, fussent-elles même saintes de leur nature, telles que les œuvres de charité et de zèle, on doit prendre garde qu'elles ne soient continuées trop longtemps, qu'on ne s'y livre trop, qu'elles ne dissipent l'esprit, et ne laissent pas le temps de réfléchir aux vérités éternelles et de se tenir assez préparé pour

ce jour, qui surpend quelquefois ceux-là même qui ont exhorté les autres à ne pas s'y laisser surprendre. Ne vous livrez donc jamais à des occupations qui vous ôteroient le temps de vaquer à l'oraison, à la méditation, à la lecture spirituelle, à l'examen. Ce que la nécessité peut quelquefois vous faire omettre dans un temps, reprenez-le dans un autre. Mais combien seriez-vous plus coupable, si vous manquiez à ces saints exercices, sans en être détourné par autre chose que l'oisiveté !

SECOND POINT.

Des pensées dont il faut être habituellement occupé, pour ne pas succomber au sommeil.

Veillez donc, et priez toujours, afin que vous soyez trouvés dignes d'éviter tous ces maux qui doivent arriver, et de comparoître avec confiance devant le Fils de l'Homme. Trois pensées doivent être habituellement présentes à notre esprit.

1.° La pensée de la mort. *Il enveloppera comme un filet tous les habitans de la terre.* Les invisibles filets de la mort sont tendus de toutes parts, personne ne peut y échapper, et nous y sommes pris dans le temps, dans le lieu, dans l'occupation où nous nous croyons le plus en sûreté. *Veillez* donc, et regardez chaque jour comme le dernier de votre vie, employez-le comme vous voudriez l'avoir employé si c'étoit le dernier ; peut-être

l'est-il en effet. S'il n'est pas le dernier, c'est une grace que Dieu vous fait. Continuez de regarder ainsi chaque jour, car il en viendra certainement un, où vous ne vous tromperez pas, et qui sera en effet le dernier.

2.° La pensée de l'éternité. Le malheur des pécheurs et le bonheur des justes seront éternels. Le temps n'est rien, l'éternité est tout. Tout ce qui se passe dans le temps va s'abîmer dans l'éternité. Toutes nos actions portent sur l'éternité, sans qu'aucune puisse être bornée au temps. Dites donc dans tout ce que vous faites : Ce que je fais est pour l'éternité. En effet, si votre action est bonne, et faite dans une sainte intention, c'est pour vous un mérite pour l'éternité ; si elle est moins bonne et moins bien faite, c'est une diminution de mérite pour l'éternité ; si elle est vaine et inutile, c'est une perte pour l'éternité ; si elle est grièvement mauvaise et contre la loi de Dieu, c'est un démérite pour l'éternité, et si vous mourez sans l'avoir réparée par la pénitence, c'est un titre de réprobation pour l'éternité. O éternité ! où tout doit aboutir, si nous ne te perdions point de vue, que cette pensée nous inspireroit de vigilance et de ferveur !

3.° La pensée du jugement. Vous êtes par-tout sous les yeux de votre juge, mais vous ne le voyez pas, et sa présence invi-

sible ne vous en impose pas : comment vous comporteriez-vous, si vous le voyiez? Un jour viendra où il faudra comparoître devant-lui, c'est-à-dire, en être vu et le voir, et lui rendre compte de toute votre vie. Ah! Seigneur, qui pourra soutenir cette vue ? Qui osera paroître devant vos yeux ? Malheureux ! qu'ai-je fait jusqu'à présent, pour m'en rendre digne ?

TROISIÈME POINT.

De ce qu'il faut faire pour se maintenir dans la vigilance.

Saint Marc et saint Luc terminent ici le discours particulier que Notre Seigneur fit aux quatre Apôtres qui l'avoient interrogé sur le temps de la ruine du temple ; mais saint Matthieu le continue plus loin, comme nous le verrons dans les méditations suivantes. Saint Luc observe ici comment Notre Seigneur, après avoir enseigné tout le jour dans le temple, se retiroit vers le soir avec ses Disciples sur le mont des Oliviers, soit pour s'entretenir en particulier avec eux, soit pour aller passer la nuit à Béthanie, située sur le haut de la montagne, et comment le peuple se rendoit au temple dès le matin pour l'entendre et profiter de ses instructions. *Or Jesus enseignoit pendant le jour dans le temple, et la nuit il sortoit et se retiroit sur la montagne ap-*

pelée des Oliviers, et tout le peuple alloit dès le point du jour dans le temple pour l'écouter. C'est ce qui étoit arrivé pendant les trois derniers jours qui s'étoient écoulés depuis le triomphe du dimanche jusqu'au soir du mardi. De là tirons un exemple de ce que nous devons faire chaque jour.

1.° Le matin. A l'exemple de ce peuple, bannissons la paresse, allons avec empressement rendre à Dieu nos premiers hommages dans la prière. Ecoutons les instructions de J. C. dans la méditation ; allons au temple, pour nous unir aux fidelles et assister au saint sacrifice.

2.° Pendant la journée. N'oublions pas ce que nous avons appris dans l'oraison, rappelons de temps en temps à notre esprit les vérités qui nous ont touchés dans la méditation, tenons-nous dans le recueillement, évitons l'empressement et la dissipation dans nos actions, souvenons-nous de nos résolutions.

3.° Le soir. Retirons-nous avec Jesus, rendons-lui compte de notre conduite, demandons-lui pardon de nos fautes, écoutons les tendres reproches qu'il nous fera, et les salutaires avis qu'il nous donnera ; et après l'avoir prié de nous donner sa bénédiction, allons prendre notre repos pour réparer nos forces, dans la ferme résolution de mieux passer la journée suivante, s'il nous l'accorde.

Est-ce là ce que je fais tous les jours ? Quel besoin n'ai-je pas cependant de veiller sur moi-même, et d'implorer sans cesse votre secours, ô mon Dieu ! Je vous le demande, Seigneur, ne me le refusez pas, afin que je marche toujours en votre présence, afin que je fasse toutes mes actions comme devant être présentées à votre tribunal, et que dans tout ce que je ferai, je ne songe qu'à vous plaire comme à mon souverain Juge, à mon Roi, à mon Sauveur et à mon Dieu ! Ainsi soit-il.

CCLXX.e MÉDITATION.

Parabole des dix Vierges. Matt. 25. 1-13.

PREMIER POINT.

La vie présente est le temps de la prudence.

1.° La destination de ces Vierges. *Alors le royaume des cieux sera semblable à dix Vierges.* C'est-à-dire, il arrivera au dernier jour quelque chose de semblable à ce qui arriva aux dix Vierges qui vont faire le sujet de la présente parabole. Ces Vierges étoient choisies et destinées à accompagner l'époux et l'épouse à la salle des nôces, et à être du festin. On conçoit que cet époux est J. C., l'épouse son église, la salle le ciel, le festin la pos-

session de Dieu, et les dix Vierges tous les chrétiens invités aux nôces de l'agneau et de l'épouse, et au banquet éternel de cette divine union. Quoique dans un sens les chrétiens soient cette église, et que nos ames soient les épouses de Jesus-Christ, cependant, comme chacun en particulier peut n'être pas digne de cette alliance, et que les divines nôces ne laisseront pas de se célébrer sans lui, nous devons, dans cette parabole, ne nous regarder que comme invités aux nôces du divin époux. On peut s'imaginer quelle étoit dans ces occasions la satisfaction des dix Vierges ainsi invitées à une pompe brillante, et choisies pour y tenir un rang distingué. C'est ainsi que nous devons nous estimer heureux d'être chrétiens, destinés pour le ciel, où nous jouirons de tous les biens dans les délices d'une fête éternelle. Mais, hélas! nous occupons-nous assez de ce bonheur auguste?

2.° Leurs démarches communes. Ces dix Vierges *ayant pris leurs lampes, sortirent pour aller au-devant de l'époux et de l'épouse*, c'est-à-dire, qu'elles se rendirent chez l'épouse pour attendre l'époux, et pour aller avec l'épouse au-devant de lui, aussi-tôt qu'il paroîtroit. C'étoit l'usage que le soir des nôces, l'époux, accompagné de jeunes garçons, venoit chercher l'épouse, la conduisoit

à la salle du festin, et que les jeunes filles, compagnes de l'épouse, portant leurs lampes allumées, marchoient à la tête du cortége et l'éclairoient. C'est sous cette riante image que J. C. peint son dernier avénement, qui sera si terrible pour ses ennemis, et si consolant pour son église, lorsqu'accompagné de ses Anges, il reviendra sur la terre prendre son épouse, accompagnée de Vierges; c'est-à-dire, de toutes les ames justes, et qu'il la conduira dans la maison de son Père, au séjour éternel de la félicité et de la gloire. C'est sous cette idée aussi que nous devons nous-mêmes nous représenter souvent ce dernier jour, afin d'exciter notre espérance, et de nous embraser de l'amour que mérite un si noble époux. Voyons maintenant ce que nous faisons pour être de ce nombre. Ces dix Vierges prennent leurs lampes allumées, se rendent chez l'épouse, y attendent l'époux: jusques-là tout est dans l'ordre. Nous faisons comme elles; nous sommes chez l'épouse, dans la véritable église; notre foi est pure et sincère, c'est la lampe allumée; nous croyons tout ce que croit l'église, et nous condamnons tout ce qu'elle condamne; peut-être même lui sommes-nous attachés d'une manière particulière, et singulièrement dévoués par notre séparation du monde, et par la profession d'une vie plus régu-

lière : voilà de grands avantages, voilà de solides fondemens, d'heureux commencemens dont nous ne saurions trop remercier le Seigneur, mais ce n'est pas tout : comment nous conduisons-nous ? Suivons la parabole, et instruisons-nous.

3.° La folie des unes et la prudence des autres. *Cinq d'entre elles étoient folles, et cinq étoient prudentes. Or les cinq folles ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles. Les prudentes au contraire en prirent dans leurs vases avec leurs lampes.* La précaution étoit sage, la cérémonie pouvoit être longue, l'époux pouvoit se faire attendre long-temps, et des lampes doivent être entretenues pour durer toujours. Comment cinq de ces Vierges ne firent-elles pas ces réflexions ? Comment du moins, lorsqu'elles virent la précaution des autres, ne la prirent-elles pas elles-mêmes ? Mais non, elles regardèrent cette précaution comme inutile et superflue, peut-être même se moquèrent-elles de celles qui la prenoient. Du moins, c'est ainsi que nous voyons les pécheurs et les tièdes se moquer des justes et des fervens. Ceux-ci ne croient jamais en avoir fait assez, ni avoir pris assez de précaution pour se trouver prêts à l'arrivée des époux. Prières, méditations, examens, pénitences, fréquentation des sacremens, bonnes œuvres de toute

toute espèce, modestie, recueillement, fuite des moindres occasions, désirs d'avancer tous les jours dans la connoissance et l'amour de Dieu, voilà de quoi ils s'occupent sans cesse. Ah ! disent les autres, tout cela n'est point nécessaire pour se sauver : et voulant justifier leur imprudence, ils ajoutent mille autres propos insensés. Peut-être les avons-nous tenus nous-mêmes. Demandons-en pardon à Dieu, et désabusons-nous aujourd'hui par la suite de la parabole.

SECOND POINT.

La mort et le jugement ne sont pas le temps de la préparation.

Comme l'époux tardoit à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent. Mais sur le minuit on entendit crier : Voici l'époux qui vient : allez au-devant de lui. Alors toutes ces Vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes. Mais les folles dirent aux prudentes : donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes s'éteignent. Les prudentes leur répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en. Mais pendant qu'elles allèrent en acheter, l'époux arriva ; et celles qui étoient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des nôces, et la porte fut fermée. Quoiqu'on puisse faire d'heureuses applica-

tions de chacune de ces circonstances, cependant, pour sentir toute la force de la parabole, et n'en pas restreindre la signification, il n'y faut envisager que l'objet principal, sans s'arrêter à des détails, qui n'appartiennent qu'au corps de la parabole, et ne sont rapportés que pour concourir au sens général, et le rendre plus sensible, ainsi que nous l'avons dit en d'autres occasions semblables. Remarquons donc ici,

1.° Le délai de l'époux. C'est ce qui fit le malheur des Vierges folles, et ce qui fait celui de bien des pécheurs. S'il étoit venu au commencement de la nuit, lorsque leurs lampes étoient garnies, elles étoient alors en état de le recevoir. Si la mort étoit venue après cette confession faite avec tout le soin possible, après cette retraite, cette mission, ce jubilé, après cette consécration de soi-même au service de Dieu, elle eût trouvé une ame bien disposée, non-seulement en état de grace, mais pleine de ferveur. La mort a trop tardé à venir, on s'est ennuyé d'attendre, la ferveur s'est ralentie, et au lieu de profiter de ce délai pour se fortifier dans la vertu, et faire une plus ample provision de mérites, on en a pris occasion de se relâcher jusqu'à retomber, et jusqu'à demeurer dans les péchés qu'on avoit détestés : voilà la folie.

2.° La surprise de son arrivée. Surprise certaine. Si encore l'époux faisoit avertir, si on crioit : Préparez-vous, il viendra bientôt ; mais non, on dit : Le voici, il arrive, allez. Surprise générale. Il vient quand personne ne l'attend, quand tout le monde dort, au milieu de la nuit. Surprise agréable pour les Vierges sages qui se trouvent prêtes, surprise désespérante pour les Vierges folles qui ne sont pas préparées. Quel désespoir pour les pécheurs que la mort surprend dans le péché ! Quelle sera leur confusion, lorsqu'au jour de la résurrection générale, ils ne pourront cacher l'état affreux dans lequel leur ame paroîtra ? Et comment paroître devant l'époux ? Que faire ? Où aller ? A qui s'adresser ? Les autres, pleins de mérites, se présentent avec joie. Communiquez-nous de vos mérites, leur dit-on : mais les mérites ne se communiquent point, chacun y reçoit selon ses œuvres. Ah ! continue-t-on, que n'ai-je fait comme vous, illustres saints ? Il m'étoit si aisé ! Hélas ! où sont ces jours où je ne savois à quoi m'occuper, ces jours que j'ai perdus en vains amusemens, ou à satisfaire mes passions ? Le temps n'est plus. O temps précieux ! que ne puis-je le racheter !

3.° La rapidité de son passage. Si encore il s'arrêtoit un peu, s'il s'entre-

tenoit quelque temps avec son épouse ! Mais non : l'époux se fait attendre et il n'attend point ; en arrivant il prend son épouse, il l'emmène, et ceux qui sont prêts entrent avec lui. Courez, Vierges imprudentes, allez faire de vains préparatifs. Pleurez, pécheurs insensés, que rien pendant la vie n'a pu toucher et rendre sages ; criez maintenant, désespérez-vous, cherchez les moyens de réparer votre folie ; mais tandis que vous cherchez, l'époux est passé, il est entré, et la porte est fermée : la vie est finie, il n'y a plus lieu aux regrets, à la pénitence, à la miséricorde. Je crois ces vérités, c'est Jesus-Christ lui-même qui me les apprend dans la touchante parabole qu'il me propose ; et je perdrois encore en vains amusemens le temps qu'il me donne pour me préparer ! Ah ! il n'en sera pas ainsi, Seigneur, par votre divine grace !

TROISIÈME POINT.

La porte du ciel une fois fermée à quelqu'un, ne se r'ouvre plus pour lui.

1.° Considérons ici la prière des Vierges folles. *Enfin les autres Vierges vinrent aussi, et dirent : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous.* Après que les Vierges folles ont fait à la hâte leur nouvelle provision, elles reviennent enfin. Elles se présentent à la porte de la salle,

qu'elles trouvent fermée : elles heurtent, personne ne leur ouvre : elles élèvent la voix, elles crient : *Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous.* Qui pourroit exprimer le désir ardent de ces Vierges pour se joindre et participer à une fête à laquelle elles ont été invitées, qu'elles n'ont manquée que d'un instant, et dont la joie éclate au-dehors et retentit à leurs oreilles? Ah! quel sera le désir éternel des chrétiens réprouvés, avec quelle ardeur se porteront-ils vers le ciel, où ils sauront qu'est le souverain bien, et qu'ils verront toujours fermé pour eux! Seigneur, Seigneur, diront-ils, ouvrez, vous êtes le maître, vous le pouvez, ouvrez ces portes de fer qui nous retiennent dans ces cachots brûlans. Ouvrez les portes célestes, et nous donnez entrée dans le séjour de votre gloire à laquelle vous nous avez invités : ou, si nous nous en sommes rendus indignes par notre folie, ouvrez-nous du moins les portes de la vie, où nous puissions nous conduire avec plus de sagesse, et mériter notre pardon. Désirs inutiles, qui cependant ne pourront jamais s'éteindre dans le cœur du réprouvé, et feront une partie de son éternel supplice! Ah! c'est maintenant qu'il faut crier : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous les portes de la grace, de la miséricorde, de la pénitence; ou plutôt, c'est maintenant qu'il nous

faut lui ouvrir nous-mêmes la porte de notre cœur.

2.° La réponse de l'époux. *Mais il leur répondit : En vérité, je vous le dis, je ne vous connois point.* Je n'admets ici que ceux que je connois, retirez-vous, je ne sais qui vous êtes. Comment, Seigneur, pouvoient répondre les Vierges, vous ne nous connoissez pas? C'est nous qui devions accompagner votre marche, et porter les lampes devant vous. Votre épouse nous connoît bien : c'est elle qui nous a invitées : nous nous sommes rendues chez elle, et elle nous y a reçues avec distinction. Les Vierges que vous avez admises à votre banquet nous connoissent bien, nous étions leurs compagnes, nos lampes ont brûlé pour vous comme les leurs, et nous ayons attendu votre arrivée avec elles. Un léger accident, un manque de précaution, nous ont empêchées de paroître devant vous, mais notre faute est réparée; *Seigneur, ouvrez-nous.* Faute irréparable, *je ne vous connois point.* O terribles paroles! quel désespoir porterez-vous au cœur d'un chrétien, d'un catholique, d'un prêtre, d'un religieux, d'une ame, en un mot, qui avoit si bien commencé, qui avoit eu de si bons momens, qui, pendant un temps, avoit été si fervente, mais qui a eu le malheur de se démentir et de se laisser surprendre par

la mort ! Eh, quoi ! pour un moment de négligence, pour un péché qu'on a différé d'expier, tout sera-t-il donc perdu ? O moment terrible ! Qui ne craindra, qui ne se tiendra sur ses gardes ?

3.° Conclusion. *Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure* où le Fils de l'Homme doit venir. 1.° Louons la bonté de Notre-Seigneur, de nous avoir avertis de cette importante vérité. Voyons combien de fois il nous a répété cet avertissement, en combien de manières il nous l'a présenté, par combien de paroles il nous l'a rendu sensible : preuve bien convaincante qu'il veut notre salut, et qu'il connoît l'importance de ce point d'où dépend tout le reste. Puissions-nous le comprendre nous-mêmes ! 2.° Frémissons de notre imprudence passée, de la témérité avec laquelle nous nous sommes exposés, et remercions Dieu de ne nous avoir pas pris dans ce fatal moment où tant d'autres ont été surpris. 3.° Formons de fortes et sincères résolutions, et prenons nos mesures pour l'avenir. Quelle seroit notre folie, si, après tant d'avertissemens, nous avions le malheur d'être surpris !

Ne le permettez pas, ô mon Dieu ! Ah ! me restât-il encore cent ans de vie, je les passerois à votre service, ô mon divin Sauveur ! je les emploierois à me préparer à bien mourir ! Soutenez-

moi de votre grace, ô Jesus ! afin que je remplisse fidellement la résolution que vous-même m'inspirez à ce moment ! Ainsi soit-il.

Fin du tome sixième.

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans ce sixième volume.

Médit.
226 PARABOLE *des dix marcs d'argent, ou d'un seigneur qui va recevoir l'investiture d'un royaume, et qui revient régner.* Pag. 1
227 *Jesus, au sortir de Jéricho, guérit deux aveugles. Différence qui se trouve entre l'aveuglement corporel et l'aveuglement spirituel.* 11
228 *Entretien de Jesus avec ses Apôtres, en allant à Béthanie ressusciter Lazare.* 21
229 *Entretien de Jesus avec Marthe, avant la résurrection de Lazare.* 28
230 *Entretien de Jesus avec Marie, sœur de Marthe, avant la résurrection de Lazare.* 37
231 *Jesus ressuscite Lazare.* 46
232 *Conseil tenu au sujet de la résurrection de Lazare.* 57
233 *Jesus se retire dans la ville d'Ephrem. Moyens de se préparer à bien faire ses pâques.* 68
234 *Jesus de retour à Béthanie, soupe chez Lazare.* 76

235 *Jesus vient en triomphe à Jérusalem.* Pag. 90
236 *Jesus pleure sur Jérusalem.* 100
237 *Jesus entre en triomphe à Jérusalem, et va au temple.* 107
238 *Discours de Jesus dans le temple, le jour de son triomphe, à l'occasion des gentils qui demandent à le voir.* 117
239 *Fin du discours de Jesus-Christ dans le temple, le jour de son triomphe.* 129
240 *Fin du triomphe de Jesus. Jesus se retire à Béthanie.* 139
241 *Jesus revient au temple le lundi.* 144
242 *Jesus, pour la troisième fois, chasse les vendeurs du temple.* 150
243 *Jesus retourne au temple tous les jours, jusqu'au temps de sa passion.* 157
244 *Jesus revient au temple le mardi. Le figuier desséché.* 164
245 *On demande à Jesus par quelle autorité il agit.* 170
246 *Parabole de deux fils qui désobéissent à leur père.* 181
247 *Parabole des vignerons qui mettent à mort les domestiques, et ensuite le fils de leur maître.* 191
248 *De la pierre angulaire.* 201
249 *Parabole des conviés aux nôces du fils du roi. De la vocation à la foi.* 212

250 *Jesus est tenté sur le payement du tribut à César.* Pag. 227
251 *Jesus est tenté sur le dogme de la résurrection.* 239
252 *Jesus est interrogé par un scribe sur le grand commandement de la loi.* 252
253 *Jesus interroge les scribes et les pharisiens sur le Christ et sur le pseaume* 109, Dixit Dominus, *etc.* 261
254 *Caractère des scribes et des pharisiens.* 274
255 *Des quatre premiers anathèmes contre le faux zèle des scribes et des pharisiens.* 283
256 *Des quatre derniers anathèmes contre la fausse religion des scribes et des pharisiens.* 291
257 *Prédiction des persécutions, et de leur châtiment.* 301
258 *Offrande de la veuve.* 312
259 *Prophétie de J. C. sur la ruine de Jérusalem et le jugement dernier.* 320
260 *Première suite de la prophétie de Jesus-Christ sur la ruine de Jérusalem et le jugement dernier.* 334
261 *Seconde suite de la prophétie de Jésus-Christ sur la ruine de Jérusalem et le jugement dernier.* 345
262 *Troisième suite de la prophétie de Jesus-Christ sur la ruine de Jé-*

rusalem et le jugement dernier. Pag. 357

263 *Quatrième suite de la prophétie de Jesus-Christ sur la ruine de Jérusalem et le jugement dernier.* 368

264 *Cinquième suite et fin de la prophétie de Jesus-Christ sur la ruine de Jérusalem et le jugement dernier.* 380

265 *Parabole du père de famille, qui veilleroit s'il savoit à quelle heure doit venir le voleur.* 390

266 *Parabole du bon serviteur qui veille. De la mort d'un chrétien fervent.* 397

267 *Parabole du mauvais serviteur qui ne veille pas. De la mort du pécheur.* 404

268 *Parabole du portier. Exercice de l'amour de Dieu.* 412

269 *Parabole du filet. Pratique de la vigilance.* 422

270 *Parabole des dix Vierges.* 429

Fin de la table du sixième volume.